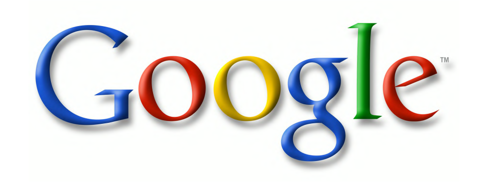
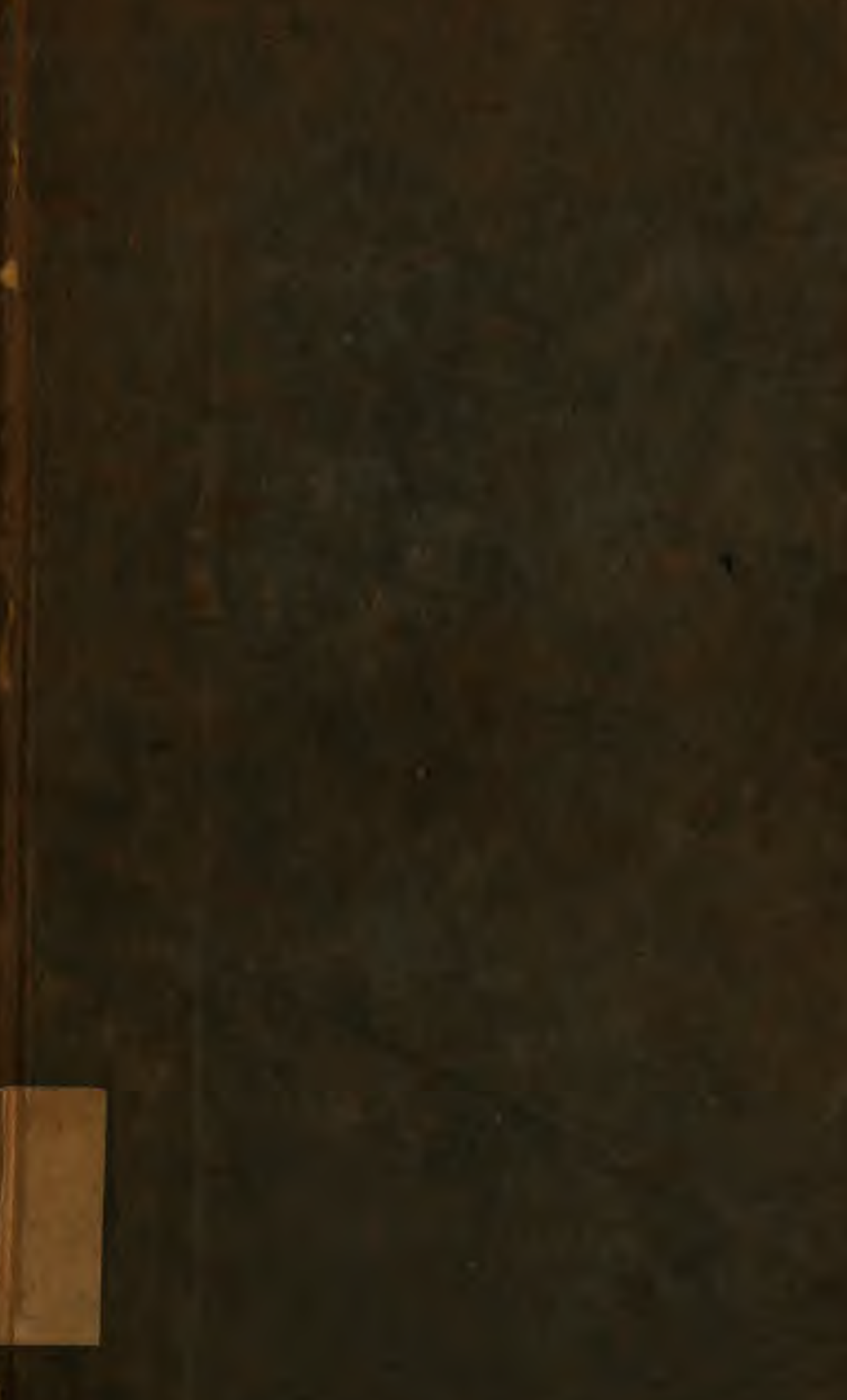
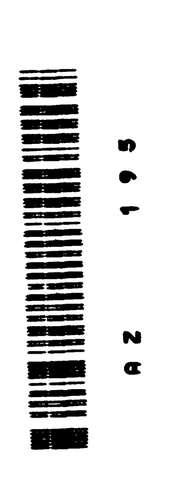






ILLUSTRATIONS

DE

LA RUSSIE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.


Lith. de Langlumé


PIERRE LE GRAND

ILLUSTRATIONS
DE LA RUSSIE,

OU

GALERIE DES PERSONNAGES

LES PLUS REMARQUABLES

DE CET EMPIRE,

SOUS

LE RÈGNE DE PIERRE-LE-GRAND.

OUVRAGE ÉCRIT D'APRÈS LES ACTES ET MANUSCRITS DES ARCHIVES DE MOSCOU,

PAR M. BANTISCH-KAMENSKY;

TRADUIT DU RUSSE. [par Jean Wolff et

ET ORNÉ DE PORTRAITS. publ. par G. Lecointe de Laveau]

2e Edition.

Paris,

MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-COEUR, No 4.

1829.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

La Russie s'est élevée au rang des premières nations du monde ; chaque jour voit s'étendre son influence politique, et aujourd'hui même elle est engagée avec une des grandes puissances du continent dans une guerre où elle déploie des forces telles, que son résultat est une question vitale pour l'existence de l'empire de la Turquie en Europe. Nous ne connaissons cependant encore que d'une manière vague les hommes qui secondèrent le génie réformateur auquel ce vaste empire dut les premiers degrés de sa puissance.

Ceux de nos écrivains qui se sont occupés de l'histoire de ce pays n'ont, pour ainsi dire, parlé qu'en passant des ministres et des capitaines que l'immortel Pierre associa à sa glorieuse entreprise. On ne trouve dans leurs ouvrages que quelques données rapides sur la vie d'un petit nombre d'entre eux, et il en est même dont les noms nous sont encore presque inconnus.

Ce silence aurait lieu d'étonner si on ne réfléchissait qu'il peut tenir aux causes qui nous ont si long-temps privés d'une histoire suivie de la Russie. Comme l'observe L'évêque, nous manquions des matériaux nécessaires, et il a fallu les attendre des Russes eux-mêmes, parce que

seuls ils pouvaient consulter les manuscrits propres à les fournir.

Ces manuscrits étaient conservés dans les archives de leur gouvernement, et l'étranger qui se serait transporté dans leur pays, il y a peu d'années, pour en étudier l'histoire, aurait été fort surpris, dit (*) le judicieux auteur déjà cité, de ne trouver aucun secours, à moins qu'on ne les lui eût ouvertes.

Ce n'était en effet qu'à cette source qu'il était possible de puiser des documents dont l'authenticité dût être un titre à la confiance, au milieu des fables qui obscurcirent l'histoire de Russie, jusqu'au moment où les ouvrages de quelques Russes modernes, en détruisant ce que le goût du merveilleux avait inventé, vinrent l'éclairer, sinon tout entière, du moins jusqu'au règne du tzar Alexis, père de Pierre Ier.

Composé d'après les actes et manuscrits conservés dans les archives de Moscou, et sous la direction de Son Exc.

(*) Préface de l'*Histoire de Russie*.

« Ce n'a point été, sans doute, ajoute-t-il, une faible témérité à « nos auteurs d'avoir voulu écrire l'histoire de Russie, pour laquelle « ils n'avaient point de matériaux : aussi nos écrivains les plus célèbres « n'ont-ils parlé des Russes qu'en passant; encore se sont-ils trompés « dans presque tout ce qu'ils en ont dit. M. de Voltaire n'a pas été » plus heureux que les autres quand, dans son *Essai sur l'Histoire* « *générale*, il s'est cru obligé de parcourir rapidement celle des « Russes. »

(*Ibid.*)

Lévêque, ainsi que les Russes le reconnaissent, est l'étranger qui a le mieux écrit leur histoire, quoiqu'il ne soit pas lui-même toujours exact. (*Note du traducteur.*)

M. de Kamensky (*), chef de cet établissement, cet ouvrage ne laisse rien à désirer pour son authenticité, pleinement garantie, d'ailleurs, par l'accueil favorable qu'a bien voulu lui accorder S. M. I. Alexandre Ier, en daignant en agréer la dédicace.

Ce but d'utilité n'est pas le seul qui nous ait déterminés à présenter cet ouvrage au public : nous avons voulu aussi atteindre celui que l'auteur, guidé par son patriotisme, s'est proposé : faire connaître aux étrangers les grands hommes dont s'honore la Russie. Si des faits rapportés sans aucun ornement de style peuvent être assez intéressants par eux-mêmes pour fixer l'attention des lecteurs, nous devons espérer leur être agréables. On ne saurait en effet lire sans intérêt des détails sur les personnages dont le héros de Sardam sut faire servir les vertus et les talents à l'accomplissement de ses vastes projets, et au mérite desquels il rendait lui-même hommage quand il disait : « Je me suis entouré de ceux de mes sujets à qui « j'ai reconnu des talents, de l'intelligence, de l'amour « pour la patrie. Je les ai consultés, j'ai employé leur se« cours, et je leur ai témoigné ma reconnaissance en les « comblant de bienfaits (**). » La plupart de ces hommes, qui, au milieu des difficultés que leur présentait la réforme d'une nation plongée dans un état voisin de la barbarie, surent être grands sans modèles, ont fait honneur à l'humanité, et leur histoire doit intéresser tous les peuples.

En apprenant à connaître les ministres, on apprendra

(*) Père de l'auteur.

(**) Lévêque, *Histoire de Russie*, tome V, p. 173.

à connaître aussi le maître qui les éleva jusqu'à lui, et l'on trouvera dans cet ouvrage des traits capables de donner une idée du véritable caractère de Pierre Ier, de ce prince à la fois grand et bizarre, bon et dur, terrible et populaire, encore peu connu sous son véritable jour.

Notre seconde édition tire un intérêt nouveau des circonstances dans lesquelles elle paraît. La guerre que la Russie vient de déclarer à la Porte, et qui a commencé avec tant d'alternatives de succès, donne lieu à des rapprochements avec les différentes guerres qu'elle a déjà soutenues contre l'empire turc, guerres dont les causes, la conduite et l'issue sont rapportées avec toute la fidélité qu'on doit attendre d'un écrivain qui a eu à sa disposition les archives de l'empire.

Nous espérons que l'ouvrage de M. Kamensky, après avoir été favorablement reçu en Russie (*), ne sera pas moins bien accueilli des lecteurs français, curieux de connaître tout ce qui a rapport à l'histoire d'un empire dont les rapides progrès fixent les regards du monde entier.

(*) Quand notre première édition parut, l'original russe en était à sa quatrième.

A Sa Majesté

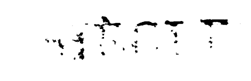
Alexandre Premier,

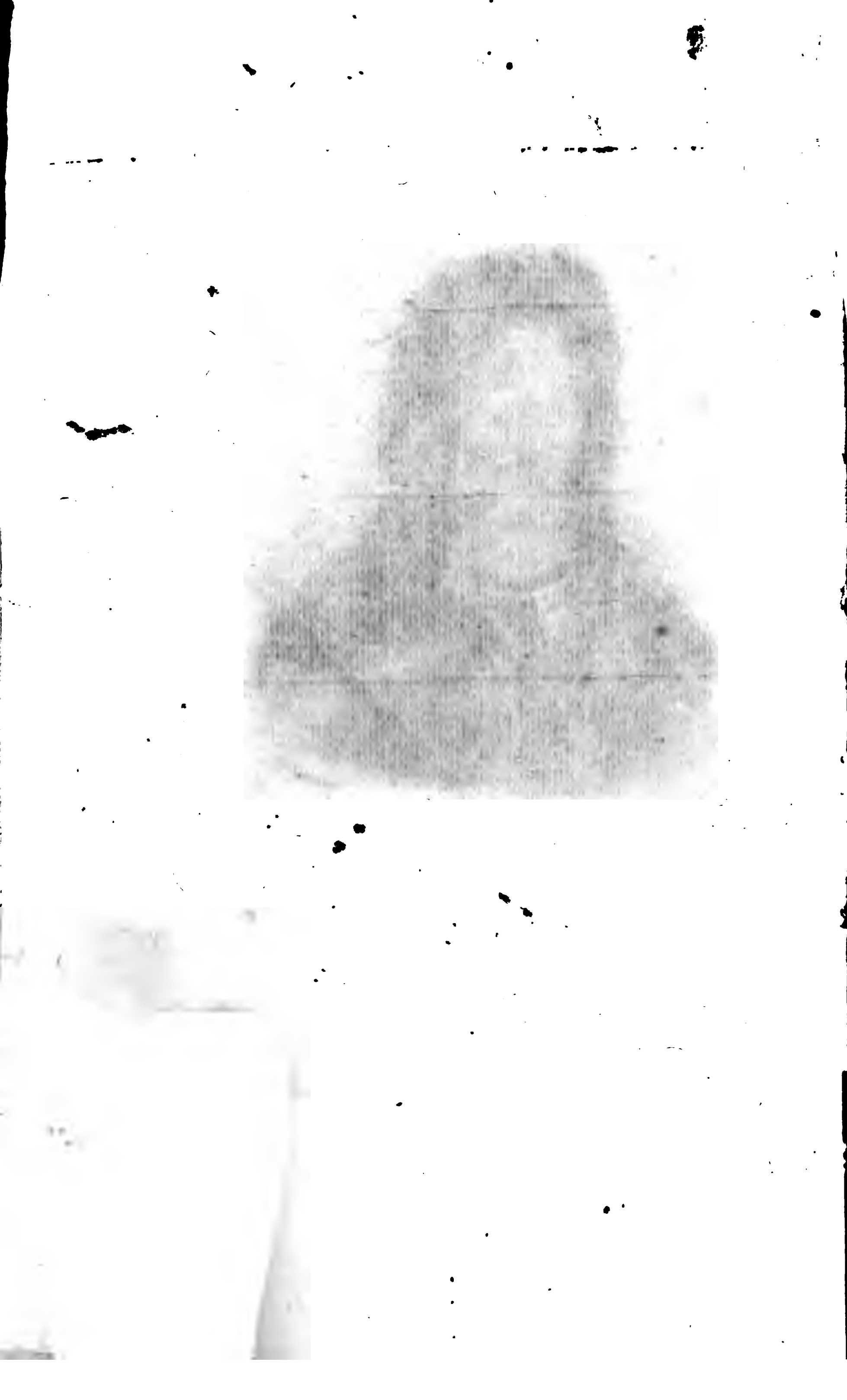
Empereur de toutes les Russies.



p. 9.

Lefort.





SIÈCLE
DE
PIERRE-LE-GRAND.

LEFORT.

Le nom seul de Lefort était étranger à la nation russe (1). Les services importans qu'il lui a rendus le placent au rang de nos compatriotes les plus célèbres.

Guidé par l'amour de la gloire, il vint en Russie à l'époque de la mort du tzar Alexis Michaïlovitch, et son attachement sans bornes au jeune Pierre le détermina à fixer son séjour dans ce pays.

Lefort n'était pas du nombre de ces étrangers qui, en entrant au service de notre patrie, n'ont en vue que

(1) François Lefort naquit à Genève, en 1656. Son père, Jacques Lefort, était membre du grand-conseil. Il passa en Russie après avoir servi quelque temps, en qualité de volontaire, dans la citadelle de Marseille, puis dans un régiment suisse au service de la France, et ensuite sous les drapeaux du duc de Courlande.

(*Note du traducteur.*)

leur intérêt personnel, méprisent tout ce qui est russe, et dédaignent jusqu'à la langue du pays : son premier soin fut d'en acquérir une connaissance parfaite.

Son extérieur noble et plein de grâces, ses manières aisées, son adresse, une rare sagacité et de vastes connaissances, lui attirèrent l'affection du jeune monarque, auquel ses conseils furent dans la suite d'une si grande utilité.

D'abord précepteur de Pierre, il lui enseigna la langue hollandaise, puis la science de la législation et l'art de gouverner. Quand ce service serait le seul qu'il eût rendu à la Russie, Lefort aurait de justes droits à l'estime de nos concitoyens, comme maître du grand réformateur du plus vaste empire; mais combien ne s'en est-il pas acquis de plus sacrés encore à notre reconnaissance! Le premier il donna à Pierre l'idée d'organiser ses troupes à l'exemple des autres puissances européennes. Par ses soins fut formée une compagnie appelée *Poteschnaia* (c'est-à-dire *pour l'agrément*), composée des jeunes gens élevés avec le tsar et des enfans des boyards, qui servit plus tard à la formation des régimens des gardes de Préobrajensky et de Sémionovsky, créés en 1694. Il l'habilla à l'allemande, l'exerça à toutes les manœuvres, et la soumit à une discipline militaire.

La vue de cette compagnie produisit une grande impression sur le jeune monarque. Il en nomma Lefort capitaine, se fit inscrire sur la liste des simples soldats,

et se chargea de la fonction de tambour, ne voulant devoir son avancement qu'à son mérite.

D'après l'avis de Lefort, des jeunes gens de toutes les classes furent envoyés dans les différens pays de l'Europe pour y étudier les arts et les sciences; et de combien de grands hommes n'a-t-il pas enrichi, par ce moyen, la Russie! Le commerce ne commença à fleurir que par les sages dispositions qu'il sut prendre. Ce fut encore lui qui fit venir de l'étranger des officiers de génie et de marine, dont les talens furent d'un grand secours à Pierre pour l'accomplissement des vastes projets qu'il méditait, et que lui seul était capable de concevoir.

La formation de la marine nationale fut aussi, en grande partie, l'œuvre de Lefort : il parvint à en inspirer l'envie à Pierre en lui enseignant les élémens de l'art de la navigation.

Il fut le premier grand-amiral de l'empire. Commandant, en cette qualité, la flotte russe, il contribua, en 1696, à la prise d'Azof.

A la fin de cette campagne, les généraux qui s'y étaient illustrés par leurs exploits firent une entrée triomphante. Au milieu d'eux on voyait Lefort, en habit blanc magnifiquement brodé d'argent, porté sur un char en forme de conque marine, couvert d'or et d'azur, et orné de figures qui représentaient les tritons et les naïades. Ce char était traîné par six chevaux superbes, richement harnachés.

Lefort, le bâton de commandant en main, marchait au milieu de ses aides-de-camp. Son étendard de grand-amiral était porté derrière lui, et trois mille marins et soldats de terre, au milieu desquels flottaient les drapeaux, les pavillons et les enseignes, fermaient ce cortége.

Voilà de quelle manière Pierre-le-Grand savait reconnaître les services de ses sujets, tandis que lui-même, en simple habit d'officier, confondu dans la foule, marchait modestement à la tête de sa compagnie des bombardiers. Ainsi, par son exemple, il prouvait à la noblesse combien, à ses yeux, le vrai mérite était préférable à une naissance illustre.

Le conseil que Lefort donna au monarque d'entreprendre un voyage dans les différens États de l'Europe, pour aller y apprendre ce qu'il voulait enseigner à ses peuples, ne lui fait pas moins d'honneur. Pierre-le-Grand acquit par ce voyage une gloire immortelle. En déposant la couronne et le sceptre pour se livrer aux plus rudes travaux, il s'éleva au-dessus de tous les monarques, et devint l'objet de l'admiration de l'univers. On sait que, pour se perfectionner dans les sciences et les arts, il fit partir, au mois de mars de l'année 1697, une grande ambassade pour les différens pays étrangers, à la tête de laquelle il plaça Lefort, avec le titre de ministre extraordinaire et plénipotentaire, tandis que lui-même faisait partie de sa suite comme sous-

officier de la garde de Préobrajensky, sous le nom de Pierre Michaïloff. Cette ambassade fut partout accueillie avec les plus grands égards et la plus haute considération (1).

Pierre-le-Grand, convaincu, par des preuves nombreuses, de la prudence, de l'expérience et du dévoûment de Lefort, n'entreprenait rien sans lui avoir demandé son avis, et par-là n'en paraissait que plus grand encore. Mais il ne put profiter long-temps des conseils de cet homme éclairé. De retour de ce voyage, Lefort, dont la santé, altérée par des travaux et des fatigues trop pénibles, et par les blessures qu'il avait reçues dans les différentes guerres, devint de plus en plus chancelante, vit bientôt ses forces diminuer d'une manière sensible. Enfin, des douleurs de tête et de côté, qui précédèrent une fièvre putride, l'enlevèrent le 1er mars 1699, à l'âge de quarante-trois ans (2).

---

(1) Ce n'est pas ce qu'ont avancé nos auteurs relativement à cette ambassade : « Loin d'être bien accueillie, dit l'un d'eux (l'abbé Perrin, tome II, page 9), elle fut partout traitée avec défiance, malhonnêteté, et gardée à vue. » Et plus loin (page 15) : « Il (le tsar) déclara la guerre à la Suède, sous prétexte des affronts que lui et son ambassade avaient essuyés à Riga. »

(*Note du traducteur.*)

(2) Lefort n'avait qu'un fils, nommé André-Henri, qui donnait les plus belles espérances, et qui mourut en 1702, à l'âge de dix-neuf ans.

Sa mort fut un coup d'autant plus terrible pour Pierre-le-Grand, qu'il ne s'y attendait pas. Pendant la maladie de Lefort, il était à Woronége, d'où il envoyait tous les jours des courriers pour s'informer de son état; et celui-ci, craignant de l'affliger, lui avait caché jusqu'au dernier moment le danger dans lequel il se trouvait, le flattant, au contraire, de l'espérance d'un prompt rétablissement. En apprenant cette funeste nouvelle, Pierre, ce prince d'un caractère si inébranlable, verse un torrent de larmes. Ses gémissemens font retentir la maison qu'il habite, et, au milieu des sanglots qui l'interrompent, il s'écrie : « J'ai perdu mon meilleur « ami!... Hélas! il m'était si nécessaire!... Où désor-« mais trouver un autre moi-même?... » La douleur qui l'accable ne lui permet point d'en dire davantage. De suite il abandonne les affaires, et part pour Moscou, où il va faire éclater, à la face du monde, par les obsèques magnifiques (1) de ce serviteur fidèle, les sentimens de reconnaissance et d'amitié qui l'attachaient à lui. Telle fut l'affliction que lui causa la mort de ce grand homme, que cinq ans seulement après il ressentit, pour la première fois, « une vraie joie sans mélange « d'amertume », comme il l'écrivit au comte Golo-

---

(1) Les restes de Lefort reposent à Moscou, dans l'église des réformés.

vine, à l'occasion d'une victoire remportée sur l'ennemi.

Pour l'honneur de Lefort, il faut dire que jamais il n'abusa de la confiance de son souverain. Il n'avait qu'à vouloir pour être riche, et cependant il ne laissa pas de quoi subvenir aux frais de ses funérailles, qui furent faites des deniers de l'État.

S'oubliant lui-même pour ne songer qu'aux intérêts de son maître, étranger à la flatterie et à la bassesse, qui ne conviennent qu'aux courtisans, il ne lui parlait que le langage de la vérité. Très-souvent, par sa modération et ses sages remontrances, il sut retenir l'emportement d'un monarque trop facile à s'irriter. Jamais il ne cessa de partager ses fatigues et ses travaux. Enfin, il faut le dire encore à sa louange, il refusa la décoration de l'ordre de Saint-André, dont l'empereur voulait l'honorer, pour ne pas encourir la haine des jaloux et des mécontens, préférant l'estime de son souverain à toute autre récompense.

Le souvenir de Lefort, ami de Pierre-le-Grand, vivra à jamais dans le cœur des Russes reconnaissans.



p. 17.

Le Comte Golovine.



LE COMTE GOLOVINE
(THÉODORE ALEXIÉVITCH).

LE comte Théodore Golovine était fils du boyarine (1) Alexis Golovine (2). En 1685, le 25 décembre, les tzars Jean (3) et Pierre et leur sœur la tzarine Sophie le firent monter, du rang de stolnik (4), au poste d'okolnitchiy (5). Au mois de janvier, l'année suivante, il fut envoyé aux frontières de la Chine, pour conclure un traité de paix entre la Russie et cet empire,

(1) C'était ainsi qu'on appelait autrefois, en Russie, les grands-officiers de la cour. Ils remplissaient les premières charges de l'État.

(2) Le prince Étienne Khorva, natif de Caffa, quitta sa patrie vers la fin du quatorzième siècle, et vint s'établir à Moscou sous le règne du grand-duc Basile Dmitriévitch. De son fils, qui se nommait aussi Étienne, et qui était déjà boyarine russe, naquit Jean, surnommé *Golova*, ce qui signifie *la tête*. Mais ici ce mot veut dire chef d'une tige; et effectivement il fut la souche de la famille des Golovine.

(3) Ou Ivan.

(4) Officier de la cour des anciens tzars, dont la fonction était d'avoir soin de la table, de prendre les plats des officiers inférieurs, et de les porter dans la salle à manger. Ils étaient aussi chargés de recevoir les ambassadeurs étrangers.

(5) C'était ainsi qu'on appelait, sous le règne des tzars, les officiers du second rang (les boyards occupaient le premier). Ces officiers avaient l'inspection des frontières, entretenaient la correspondance

et fixer les limites des deux États, avec des appointemens de 2,000 roubles (1). Avec lui furent nommés à l'ambassade le voévode (palatin) de Nertchinsk Jean Wlassoff, et le diak (2) Siméon Kornitsky. Pour la plus grande sécurité des ambassadeurs, Golovine fut chargé de se choisir une escorte de cinq cent six strélitz (3) de Moscou, avec leurs chefs, et de la renforcer de quatorze cents soldats pris dans les garnisons des villes de la Sibérie.

---

avec les étrangers, assistaient aux combats, aux duels, et prenaient aussi place dans les tribunaux; ils occupaient la première place après les boyards, et gardaient ce titre, même quand on les élevait au rang de boyards.

Cette charge ne fut connue en Russie que depuis 1341.

(1) La découverte de la Sibérie et sa réunion à l'empire russe firent naître l'idée d'une communication avec les Chinois. Déjà, au commencement du dix-septième siècle, les négocians russes avaient des relations avec Pékin, où ils allaient souvent pour y échanger leurs marchandises. La première ambassade envoyée par la Russie à la Chine date de l'année 1653. Elle avait pour but d'établir des relations entre les deux nations; mais elle n'eut pas le succès qu'on en attendait: le gentilhomme Théodore Baïkoff, stricte observateur des ordonnances reçues de la cour des ambassades à Pétersbourg, ne voulut pas se soumettre aux usages et aux coutumes des Chinois.

(2) On donnait autrefois ce nom aux secrétaires; le doumnoï-diak était le premier secrétaire.

(3) Ancienne milice établie par le tzar Jean Vassiliévitch, et licenciée par Pierre-le-Grand.

Golovine quitta Moscou le 26 janvier de l'année 1686. Le 24 mars il arriva à Tobolsk, où il s'embarqua, le 29 mai, avec sa suite, son artillerie, ses caissons, ses bagages, et d'assez grandes provisions de poudre et de grenades. Il passa devant Sourgout, Narim, le fort de Ket et Énisséisk, et s'arrêta, le 28 septembre, près du fort Ribnoï, situé sur la Toungouska, où, après avoir mis pied à terre, il construisit des baraques pour y passer l'hiver. Le 15 mai 1687, il partit de Ribnoï. En continuant toujours sa route par eau, et en descendant, avec beaucoup de peine, la Toungouska, il parvint, le 8 juillet, au fort Bratskoï. Là il prit des chariots, et dirigea sa marche sur Irkutsk, où il fut encore obligé de s'embarquer sur de mauvaises barques, et de voguer jusqu'à Oudinsk. Le 25 octobre il arriva à Sélenguinsk, d'où il envoya un officier de sa suite annoncer son arrivée aux commandans des provinces frontières de la Chine, les sommant en même temps de demander au bogdikhan qu'il voulût bien désigner des ambassadeurs de concert avec lesquels serait conclu un traité de paix entre la Russie et l'empire chinois.

Je ne m'arrêterai point à décrire les différentes offenses et les vexations qu'eurent à essuyer Golovine et ceux qui l'accompagnaient de la part des Chinois et des Mongols ; je ne parlerai pas non plus de plusieurs combats qu'il fut obligé de livrer à ces derniers. Je ferai

bientôt connaître tout ce qu'il y a de remarquable dans cette mission à la fois honorable et périlleuse. Je ne rappellerai maintenant que les entrevues qu'eurent les ambassadeurs des deux nations contractantes à Nertchinsk, en 1689.

Les premiers dignitaires de l'empire chinois furent nommés à cette ambassade : c'étaient Amban, ou le grand de la cour Sangouta; Hussay-Edgen, ou commandant en chef d'un drapeau, comte et oncle du khan Thun-houe-han; le président Arany; le procureur du côté droit et du côté gauche Matzy; Thoue-Djanguine, ou commandant de la garde impériale Mala; le vice-président et chef de la province frontière Ounda; et le second grand de la cour et commandant d'un drapeau, Aïoutzy. Deux jésuites, l'Espagnol Thomas Pereyra et François Herbillon, se trouvaient à leur suite, ainsi qu'une escorte de quinze mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, avec un train de cinquante canons.

Les ambassadeurs russes engagèrent en vain les Chinois à s'éloigner de Nertchink. Après avoir donné des assurances de leurs intentions pacifiques, ils fixèrent le lieu de leur entrevue à une demi-verste de la ville, entre les rivières de Schilka et de Nertcha. Il fut convenu que les ambassadeurs n'auraient à ce moment que cinq cents personnes à leur suite.

La première entrevue eut lieu le 12 août. Observant

les accords faits préalablement, ils descendirent de leurs chevaux après s'être approchés jusqu'à la porte des tentes, et y entrèrent en même temps deux à deux. Les ambassadeurs russes, assis sur des chaises devant une table, se tenaient dans leur tente, placée à la droite. Dans la tente des Chinois, placée du côté gauche, étaient assis leurs ambassadeurs, sur des bancs couverts de feutre; non loin d'eux, les deux jésuites, et, à quelque distance de là, cinq colonels. Après les complimens d'usage faits de part et d'autre, les Russes annoncèrent en langue latine (1), par des dragomans, le but de leur arrivée, et demandèrent que les Chinois s'engageassent à ne pas franchir les lignes frontières à main armée, pour éviter des inimitiés continuelles; ils demandèrent aussi la restitution des prisonniers; exigèrent que satisfaction fût faite aux offensés, qu'une peine fût infligée aux coupables, et proposèrent de fixer définitivement les limites des deux empires. Après avoir démontré que les receveurs des tributs imposés aux peuples de la Sibérie soumis à la Russie se réglaient toujours d'après le cours du fleuve Amour, qui leur servait à indiquer de ce côté les bornes de cet empire, ils demandèrent que la rive gauche de ce fleuve appartînt aux Russes, et la rive droite aux Chinois. Ces derniers répondi-

(1) Le comte Golovine possédait parfaitement cette langue.

rent que le fleuve Amour était, depuis des temps reculés, et même avant Alexandre-le-Grand, sous la domination de son altesse le bogdikhan, et que les Mongols, ainsi que les habitans des deux rives du fleuve, lui payaient depuis long-temps leurs tributs.

A la seconde entrevue, qui eut lieu le lendemain 13 août, les discussions sur les limites recommencèrent; les Chinois fixèrent pour frontières d'abord le lac Baïkal, ensuite la ville de Nertchinsk, ainsi que la rive gauche de la rivière Schilka, à la droite de l'Ingoda. Les ambassadeurs russes réitérèrent leurs prétentions au sujet du fleuve Amour; ils firent ensuite la même demande relativement au fleuve Zéé et à la rivière Gorbitza. Ces prétentions réciproques eurent sur-le-champ des suites fâcheuses pour les Russes : les Chinois, rompant toute négociation, enlevèrent leur tente; leurs troupes entourèrent la ville; les tributaires de Bratzk d'Onkoak, faisant près de deux mille yourtes (tentes), refusèrent, à l'instigation de ceux-ci, de payer les impôts, et, pour se soustraire à la domination de la Russie, abandonnèrent Nertchinsk et se réunirent aux Chinois. Les habitans de Nertchinsk, de leur côté, voyant le petit nombre de troupes envoyées à leur secours, étaient dans les plus grandes alarmes et craignaient les incursions de la part des tributaires qui ne professaient pas leur religion. Les ambassadeurs chinois, fiers de tant de succès, ajoutèrent encore à

leurs prétentions, et exigèrent que l'on fixât pour limites des deux empires l'endroit nommé par les marchands de Jakoutsk Swiatoi-Noss, situé près de la mer du Sud, sur la rivière Oudi. Ainsi, non seulement la mer d'Okhotzk, mais encore une grande partie du Kamchatka, aurait été soumis au bogdikhan (1).

De grandes discussions, de violentes disputes, et même des menaces de rompre la paix et de prendre les armes, eurent lieu pendant quatorze jours de suite. Golovine, dans des circonstances aussi fâcheuses et aussi critiques, eut recours aux jésuites de l'ambassade chinoise. Il fut assez heureux pour les gagner, et obtint d'eux qu'ils engageraient les Chinois à accéder à des conditions plus raisonnables. Les pourparlers et les négociations recommencèrent; et, après de grands débats, un traité de paix fut arrêté. On détermina les limites des deux empires le 27 août, et le 29 du même mois les ambassadeurs eurent, comme auparavant, une entrevue solennelle, dans laquelle,

(1) Khan-Khy était alors empereur de la Chine; les Mantchoux l'appelaient Elche-Taïphin, c'est-à-dire prospérité et tranquillité. Il régna soixante et un ans, et mourut en 1722, à l'âge de soixante-neuf ans. Il eut de plusieurs femmes soixante-dix fils, sans compter les filles. En 1692, il accorda aux chrétiens le libre exercice de leur religion dans toute l'étendue de son empire.

après avoir apposé leurs sceaux respectifs, ils signèrent le traité, qui fut échangé sur-le-champ (1).

Les plénipotentiaires chinois jurèrent, en levant la main, que les articles de ce traité seraient inviolables, et à jamais respectés de la part du bogdikhan. Ce serment fut suivi de complimens de part et d'autre, et de l'envoi réciproque de présens aux ambassadeurs et aux personnes de leur suite.

Les articles de ce premier traité fait avec les Chinois sont : 1° La rivière Gorbitza (2) servira de limites aux deux empires, ainsi que la chaîne des montagnes qui commence près de ladite rivère, et s'étend jusqu'à celle d'Oudi, qui se jette dans la mer d'Okhotzk ou de Lama : les lieux situés entre la chaîne des montagnes et la rivière Oudi seront partagés par la suite.

2° La rivière Argoun, qui se jette dans le fleuve Amour, séparera aussi les deux États : sa rive droite servira de limite à l'empire russe, et la gauche à l'empire chinois.

3° La ville Albasine, construite par les Russes, doit être rasée, et ses habitans conduits dans d'autres lieux.

---

(1) L'original de ce traité, écrit en russe, en latin et en mantchoux, fut nommé convention de Nertechinsk. Il est conservé à Moscou, aux archives du collége des affaires étrangères.

(2) Au 140e degré de longitude et environ au 53e degré de latitude.

4° Les transfuges qui ont passé d'un pays à l'autre avant la signature du présent acte resteront dans les endroits où ils se sont établis; mais ceux qui déserteront après l'échange de l'acte devront être réciproquement envoyés sans délai aux voévodes des provinces frontières.

5° Il est permis aux sujets des deux parties contractantes d'aller, munis d'un passe-port, d'un pays à l'autre, et de revenir quand bon leur semblera.

6° Ceux qui seront convaincus d'avoir volé ou tué des sujets des deux États respectifs seront punis corporellement dans les villes frontières, ou mis à mort, suivant la gravité du délit : la guerre ne doit pas être déclarée pour de pareils motifs (1).

Les ambassadeurs russes s'efforcèrent en vain de faire ajouter divers articles dont l'objet était d'obtenir que l'on insérât dans les actes envoyés de la Chine en Russie le titre de leur souverain en entier, et de le placer dans le présent traité (2); qu'on ne fît point subir, à Pékin,

(1) Pour perpétuer la mémoire de cet événement, les Chinois érigèrent, aux lieux mêmes de la frontière, un monument sur lequel ce traité fut gravé, mot à mot, en langues russe, mongole, chinoise, latine, et en mantchoux.

(2) Les jésuites répondirent, à ce sujet, aux ambassadeurs : Si les Chinois entendent la lecture d'un si long titre, ils nous demanderont l'explication de chaque mot, et voudront en savoir la vraie signification et le vrai sens; et si le titre leur est expliqué, ils ne consentiront jamais à le donner, encore moins à y insérer de pareils ter-

de vexations aux ambassadeurs et aux courriers de leur nation; que l'on accordât aux négocians russes une libre entrée en Chine; qu'on ne construisît point de forts et de villes dans les environs d'Albasine, et enfin que l'on donnât la liberté aux prisonniers russes, en offrant même 20 roubles de rançon pour chaque individu. Toutes ces demandes furent rejetées par les Chinois, qui alléguèrent qu'ils n'avaient pas, à cet égard, reçu de pleins pouvoirs du bogdikhan.

Ainsi fut terminée cette négociation. Les Chinois partirent de Nertchinsk le 13 août, et retournèrent par le désert. Golovine, occupé à construire les fortifications de cette ville, dépêcha, le 3 octobre, des courriers en Russie, pour annoncer aux souverains la conclusion du traité. Après avoir terminé ses travaux et laissé une garnison à Nertchinsk, il partit le 15 octobre pour Tobolsk, où il arriva, avec toute sa suite, le 6 septembre de l'année suivante, et, le 10 janvier 1691, il arriva heureusement à Moscou.

Le 2 février, Golovine et ceux qui l'avaient accom-

---

mes: *de l'orient à l'occident, dominateur des pays du sud et du nord, conquérant de plusieurs provinces et royaumes*, etc. Car, lorsqu'un certain acte de Sa Majesté, conçu dans ces termes, fut reçu à Pékin, il fut ordonné aux jésuites qui en étaient porteurs de nommer le khan de la Chine *dominateur de l'univers*, et de dire : *Nous envoyons du haut en bas.*

pagnéeurent l'honneur d'être présentés à Leurs Majestés, et le doumnoï-diak (1) lui témoigna leur haute satisfaction en ces termes : « Okolnitchiy (2) Théodore Golovine, voici ce que les grands princes m'ont chargé de « vous dire : Lorsque vous avez été au pays des Daouriens, vous avez eu des entrevues avec les ambassadeurs chinois; après beaucoup de pourparlers, vous « êtes venu à bout, par l'aide du Tout-Puissant, qui « tient en ses mains le bonheur de Leurs Majestés, de « conclure la paix, de fixer les limites de l'empire et « d'échanger les traités.

« Les Mongols ont tenté d'enlever les tributaires de « Bratsk, qui payaient des capitations à Leurs Majestés; « ils ont envahi le territoire. Vous, okolnitchiy et voévode, vous les avez repoussés, vous avez soutenu des « combats, et vous leur avez tué beaucoup de monde; « vous avez été assiégé par ces Mongols à Sélenguinsk « pendant treize semaines, et à Nertchinsk pendant « un mois, par suite des intrigues et des menées des « Chinois, et toujours vous avez eu des succès.

« Vous avez fait une expédition contre les habitans « de Tabounoutsk; vous leur avez enlevé un grand nombre de prisonniers; vous avez soumis au sceptre des

---

(1) Voyez la note (2), à la page 18.

(2) Voyez la note (5) de la page 17.

« grands princes et à leur auguste domination huit di-
« verses races de Mongols avec leurs tentes nomades,
« ainsi que deux mille soixante habitans d'Okhotzk et
« de Bratsk, qui paient jusqu'à présent leurs impôts à
« Leurs Majestés, et lorsque vous vous êtes efforcé de
« leur faire reconnaître la domination russe, vous leur
« avez fait vous-même des présens.

« Après le départ des ambassadeurs chinois de Nert-
« chinsk, lorsque plusieurs tributaires transfuges ont
« voulu secouer le joug et ne point payer les impôts
« fixés, vous avez envoyé deux fois des troupes à leur
« poursuite, et avez réussi à les ramener, à les sou-
« mettre de nouveau, et à leur faire payer, comme au-
« paravant, les capitations; vous en avez fait autant
« avec les tributaires toungouses, habitans de deux
« forts, après avoir pris des ôtages; enfin, vous avez
« construit deux nouvelles villes, celles de Nertchinsk
« et d'Oudinsk.

« En outre, pendant votre séjour dans ces dernières
« villes et à Selenguinsk, en deux années de temps, la
« dîme du péage des marchands, perçue en damas et
« en satin, a monté jusqu'à la somme de 2059 rou-
« bles, d'après les prix du pays, et cette somme a été
« versée, au profit de l'État, dans la caisse de Leurs
« Majestés. Puis, lorsque vous étiez dans les villes des
« Daouriens, vous avez su faire de grandes économies
« dans les achats des provisions destinées aux servi-

« teurs de l'État, et diminuer de beaucoup les sommes « qu'on y employait avant vous.

« C'est encore par vos soins qu'il a été perçu, aux « forts d'Irkoutsk et de Baïkal, et aux autres qui se « trouvaient sous votre dépendance, cent quatre-vingt- « treize quarantaines de zibelines de tributs et de dî- « mes, cent quatre-vingt-quatorze quarantaines d'om- « bilics de zibelines (il faut entendre par-là la partie in- « férieure de la zibeline), et douze cent trente-neuf « renards et autres pelleteries, dont le prix est, en Sibé- « rie, de 21,568 roubles. Le tout fut envoyé à Moscou, « au département de la Sibérie. Les grands princes, ap- « préciant votre zèle, vous rendent justice et vous en « témoignent leur bienveillance. » (1)

Pour récompense de tels services, Golovine fut nommé boyarine (2), et peu après, commissaire de guerre général. Ses qualités éminentes, son esprit juste et éclairé, ses vastes connaissances tant dans l'art militaire que dans la diplomatie, lui acquirent toute la confiance du jeune Pierre, et la conformité de ses goûts avec ceux de Lefort lui gagna l'affection de cet homme célèbre, dont il devint l'ami intime.

---

(1) *Annales diplomatiques de l'Empire russe, et ses rapports avec les Chinois, depuis l'année* 1619 *jusqu'à* 1792, publiées par Son Excellence M. de Kamensky, père de l'auteur.

(2) Voyez page 17.

En 1696, le boyarine Golovine, commandant en chef les régimens d'infanterie, contribua à la prise d'Azof, enlevé par Pierre-le-Grand le 19 juillet 1697. Il fit partie de l'ambassade extraordinaire que nous avons vue quitter Moscou sous la conduite de Lefort (1). Après celui-ci, il en fut le premier personnage, car Pierre ne la suivait que comme simple gentilhomme.

L'ambassade traversa l'Estonie, la Livonie, Riga, Mittau, la Prusse brandebourgeoise, la Poméranie, Berlin, et arriva le 17 août à Amsterdam, où elle resta près d'une année.

Dans cet intervalle, l'empereur, laissant en Hollande Lefort et le diak Vosnitzine, était passé en Angleterre, le 7 janvier suivant, avec une suite peu nombreuse. De Londres, au mois de mars 1698, il mande près de lui Golovine, pour lui faire rendre compte de sa gestion diplomatique, et conclure avec lord Carmorten, agissant pour une compagnie de négocians, un accord concernant l'importation du tabac en Russie. Le boyarine, avec toute sa suite, reçoit à Londres les plus grands honneurs. Ne trouvant point dans cette capitale le tzar, qui revenait de parcourir la Grande-Bretagne, il va au-devant de lui, et le rencontre sur la route de

---

(1) Voyez note 12.

Portsmouth. Pierre rentre à Londres le 2 avril, et le même jour, sous le titre modeste de gentilhomme de l'ambassade, il assiste aux séances des deux chambres avec Golovine. Cependant celui-ci, d'après les ordres qu'il a reçus, s'occupe de rédiger, avec l'amiral lord Carmorten, le traité de commerce dont nous avons parlé plus haut, relatif à l'introduction du tabac en Russie. L'usage en était regardé comme immonde par la religion grecque, et cette considération arrête d'abord Golovine. Il fait part à son souverain des motifs qui le retiennent; mais Pierre lui répond « qu'il mettra « ordre à tout quand il sera de retour dans ses États. » Enfin, le 16 avril de la même année, ce traité est signé par les trois ambassadeurs russes : il stipulait les conditions de la vente du tabac à la Russie pendant l'espace de sept années (1), et imposait à Carmorten « l'obligation d'acheter des marchandises russes pour tout le « prix de la vente du tabac. »

Golovine retourna en Hollande avec Pierre le 27 avril, et de là la grande ambassade dirigea sa route sur Vienne, où elle arriva le 15 juillet. Golovine y sut gagner l'estime particulière de l'empereur Léopold, qui

(1) Ce traité, quoique fait avec un particulier, est remarquable en ce qu'il donna lieu à un changement dans les habitudes des Russes, car ce ne fut qu'à cette époque qu'il leur fut permis de faire usage de tabac.

l'honora, en 1702, du titre de comte de l'empire romain.

Pierre-le-Grand avait le projet d'aller, avec son ambassade, de l'Allemagne à Venise et en Italie, quand il reçoit de Moscou la nouvelle de la révolte des strélitz sous les murs du couvent de Voscresensk (1). Le 18 août, il eut, avec ses ambassadeurs, une audience solennelle près de l'empereur Léopold, et le jour suivant il partit en grande diligence pour Moscou, n'ayant à sa suite que ses favoris Lefort et Golovine. Le diak Vosnitzine resta seul plénipotentiaire à Vienne.

Pierre-le-Grand, de retour dans ses États, jugea à propos d'établir, à l'exemple des autres puissances étrangères, un ordre de chevalerie. Le 10 mars 1699, il institua celui de Saint-André, et en décora son fidèle serviteur Golovine. La même année, le 21 avril, à la mort de Lefort, Golovine fut fait grand-amiral et devint premier favori de l'empereur. Le 23 février de l'année sui-

---

(1) Voscresensk, couvent très-riche, à quarante-six verstes de Moscou. Le nom de ce couvent signifie *la résurrection.* Le patriarche Nicon, qui y est enterré, l'a fait bâtir, en 1656, sur le plan et dans toutes les dimensions de l'église du Saint-Sépulchre, à Jérusalem : aussi, à cause de cette ressemblance, l'appelle-t-on la *Nouvelle Jérusalem.* Il est surtout curieux de visiter ce monastère en tenant à la main l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de M. de Châteaubriand. On est alors frappé de la ressemblance parfaite qui existe entre cette église et celle du Saint-Sépulchre.

(*Note du traducteur.*)

vante, il fut nommé chef de la chancellerie des ambassades, aujourd'hui le département des affaires étrangères (1).

C'est à cette époque qu'il faut rapporter une anecdote peu intéressante par elle-même, mais que nous ne croyons cependant point déplacée ici, parce qu'elle concerne Golovine, et qu'elle est une preuve du bon naturel de Pierre Ier, qui, avec un sang bouillant, laissait souvent apercevoir un excellent cœur. L'empereur, voulant aller à Woronége, ordonna au comte de faire tenir prêts les chevaux nécessaires sur la route, et lui donna en même temps une liste qui en prescrivait le nombre pour chaque station. Golovine, scrupuleux observateur des volontés de son souverain, ne s'y conforma point cette fois. On se figure facilement quel dut être l'emportement de l'empereur lorsqu'il ne trouva pas les relais en ordre, lui qui ne pouvait souffrir qu'on manquât à son devoir. Golovine savait que Pierre-le-Grand pardonnait volontiers à ceux qui avouaient avec franchise non seulement leurs erreurs, mais même leurs crimes; il se décida à lui écrire en ces termes : « Sire, si vous n'avez pas « trouvé de chevaux aux stations de Vokchanegt de Mo-« lody, je supplie Votre Majesté de n'en attribuer la

(1) Voici quels étaient alors les titres de Golovine : premier boyarine de Sa Majesté, grand-amiral, chef de la chancellerie des ambassades, et gouverneur de la Sibérie.

« cause qu'à moi ; j'avoue que je n'avais pas bienentendu « l'ordre de faire des préparatifs pour votre voyage. » L'empereur lui répondit de sa propre main : « J'ai donné mes ordres par écrit ; mais Dieu vous pardonne, ainsi que moi. » Générosité et magnanimité dignes d'un grand prince.

A la fin de l'année 1700, le comte Golovine fut créé maréchal. Au mois de novembre il se trouva avec l'empereur devant Narva. Quoiqu'il eût le commaudement en chef de l'armée, cependant il ne prit aucune part à la bataille qui se donna le 19 novembre : car il partit la veille pour Novgorod avec Pierre, qui, croyant être de retour à l'armée avant l'arrivée de Charles XII à Narva, voulut avoir une entrevue avec le roi de Pologne, faire les dispositions nécessaires pour envoyer des provisions à ses troupes, et augmenter la force des régimens nouvellement formés.

Le 12 janvier 1701, fut conclu, à Moscou, entre les Russes et les Danois, un traité signé par les ministres plénipotentiaires des deux nations, le président de la chancellerie des ambassades, Théodore Golovine, et l'ambassadeur Geintz (1). Ce traité contenait huit articles, par lesquels le roi de Danemarck s'engageait à secourir secrètement la Russie, dans le cas où les Hollandais alliés de la Suède s'opposeraient à ce qu'il

(1) Il mourut à Moscou en 1705.

le fît ouvertement, et à se conformer, dans toute leur étendue, aux artclies du traité conclu avec cet Empire dans l'année 1699, en déclarant la guerre aux Suédois par terre et par mer, lesdits alliés la déclaraient à la France ».

Le 17 février, Pierre-le-Grand, accompagné du grand-amiral Golovine, eut à Birdja, ville frontière de la Pologne, une entrevue avec le roi Auguste II (1), et le 26, les deux souverains signèrent un traité, qui confirma l'alliance faite en 1699, contre les Suédois, entre la Russie et la Pologne. Les articles de ce traité étaient au nombre de dix. En voici les principaux en substance :

« La Russie fournira à la Pologne de quinze jusqu'à « vingt mille hommes de troupes auxiliaires, et lui prê« tera cent mille roubles en écus et ducats de Hollande, « qui lui seront rendus en deux années. » Suivent les détails des opérations militaires contre la Suède, avec l'assurance à la Pologne de l'Estonie et de la Livonie; les conditions d'un établissement de poste, pour rendre les communications plus sûres et plus promptes; la convention d'accepter, pour l'accomplissement du présent, la médiation des cours impériale, française, anglaise, brandebourgeoise, et celle de la république de Hollande; enfin, l'obligation de communiquer strictement le

(1) Auguste II, électeur de Saxe, fut élu roi de Pologne en 1697 par l'influence de la Russie. Il mourut au mois de janvier 1733.

contenu de tous ces articles au roi de Danemarck, l'allié commun des parties contractantes.

Le 11 mars, dans la même ville de Birdja, fut tenu un conseil de guerre en présence de Pierre-le-Grand, d'Auguste II, de Golovine, du ministre de saxe Bosen et de l'interprète Schafiroff. On y décida 1° que le roi de Pologne, après avoir joint ses troupes à celles du corps auxiliaire russe, entreprendrait au mois d'août le siége de Riga; 2° que l'empereur enverrait en Finlande un détachement de Calmoucks et marcherait avec le gros de l'armée sur Narva, sans pourtant assiéger cette place; 3° qu'Auguste, en cas qu'il se rendît maître de Riga, viendrait au secours de l'armée russe devant Narva.

En 1702, Golovine rédigea un manifeste en faveur des étrangers, et conseilla à Pierre-le-Grand de le publier. Il leur assurait 1° leur libre entrée en Russie, avec promesse de faire délivrer des voitures, depuis les frontières jusqu'à Moscou, à ceux qui viendraient dans l'intention de servir, et même aux marchands et aux artistes; 2° une tolérance absolue en matière de cultes, et la faculté, pour chaque individu, de professer la religion dans laquelle il était né (1). Dans la même année (1702), l'empereur nomma Golovine comte de l'empire russe.

---

(1) Ce manifeste se trouve au 9e volume des Actions de Pierre-le-Grand, publiées par Golikoff, p. 9 et suiv.

Le 20 mai 1703, les ambassadeurs de Lithuanie, Michel Halezky, Starost de Mozyr, Sigismond Hrénovsky et Jean Dombrovsky, arrivèrent à Schlotbourg. Le 22, ils furent présentés à l'empereur, et le 28, ils conclurent, conjointement avec le résident Bélosor, par l'intervention du comte Golovine, un traité d'après lequel il fut convenu que l'on ferait la guerre à la Suède, et qu'il serait fourni à l'armée lithuanienne un secours de de 30,000 roubles sur le trésor russe. Les ambassadeurs promirent, de leur côté, d'approvisionner les troupes russes tant qu'elles se trouveraient dans les États de Lithuanie, de ne pas en détacher leur armée, et de combattre contre l'ennemi commun. La même année Golovine fit rejeter l'alliance offerte par la France contre l'Empire, en démontrant que la Russie ne pourrait tirer aucun avantage d'une alliance faite au préjudice de ses propres alliés, l'Empire, la Pologne, l'Angleterre, le Danemarck, la Prusse et la Hollande. L'ambassadeur français, Jean Casimir de Baluce, ayant échoué dans sa négociation, retourna en France le 20 mars 1704, après avoir pris congé de l'empereur, dont il eut une audience privée dans une maison de plaisance de Golovine.

Au mois de juillet de la même année, Golovine accompagna l'empereur à l'armée, qui se trouvait près de Narva et de Derpt. Là, le 19 août, il conclut, au camp, avec l'ambassadeur extraordinaire de Pologne, Thomas Dzie-

lynsky, voévode de Chelm, un traité en huit articles, qui stipulait une alliance offensive et défensive entre leurs nations contre la Suède, jusqu'à l'issue de la guerre; la restitution au roi Auguste des villes et forteresses prises par les Suédois; et, de la part de la Russie, un secours de 12,000 hommes d'infanterie avec l'artillerie nécessaire, et de 200,000 roubles pour distribuer aux troupes polonaises, avec promesse de fournir un pareil secours pécuniaire chaque année, pendant la guerre avec les Suédois, et tout le temps que les troupes russes resteraient dans la Pologne. Ce traité contenait en outre un article spécial par lequel la Russie s'engageait à faire avancer des troupes en Lithuanie, qui fussent à portée de secourir cette province.

En 1705, le comte Golovine, étant avec l'empereur à Grodno, y eut une entrevue avec le prince Radzivil, chancelier de la république de Pologne, et avec le maréchal de la couronne Denhoff, qui présentèrent, au nom de la république, le mémoire dont nous rapportons ici les principaux articles, avec la réponse de Golovine.

« 1° Le traité d'une alliance offensive et défensive conclu contre la Suède doit être strictement observé de la part de la Russie.	« *La Russie, outre le secours promis de douze mille hommes, sera toujours prête à fournir autant de troupes et à prêter autant d'argent que le besoin l'exigera; mais la Pologne, de son côté, à*

cause de ses dissensions civiles, n'oppose à l'ennemi que des efforts très-faibles.

« 2° La Russie paiera la somme convenue de deux millions de florins.

Les secours pécuniaires n'ont été promis que dans le cas où la Pologne mettrait sur pied une armée de quarante huit mille hommes; et comme l'armée actuelle n'est pas forte même de moitié, la Russie ne se trouve pas obligée de se ruiner par des dépenses si considérables et des sacrifices si inutiles.

« 3° La ville de Bélaia-Zerkow et les autres forteresses enlevées à la Pologne par le colonel Palez (1) seront rendues.

« *L'empereur, convaincu d'ailleurs de toute l'étendue de la perte que fera la petite Russie, consent néanmoins à rendre ces villes, mais à condition qu'une amnistie soit accordée à tous les habitans.*

« 4° Les villes prises par

« *Ces villes seront remi-*

(1) Fameux colonel cosaque.

les Russes sur les Suédois en Livonie seront rendues aux Polonais.

ses, mais à la conclusion de la paix avec la Suède.

« 5° S'il n'entrait pas dans le plan des opérations militaires que les armées russes attaquassent Riga, il serait permis à la Pologne d'y introduire ses marchandises, pour y être vendues.

« *On ne statue rien au sujet de l'attaque de Riga ; pour ce qui est de la libre entrée des marchandises dans cette ville, l'empereur ne conseille pas de les y envoyer.*

« 6° Pour garantir de part et d'autre la sécurité et pour faciliter l'administration, il est nécessaire d'établir de part et d'autre des juges et des commissaires.

« *L'empereur y consent.*

« 7° Les Polonais demandent pour les catholiques le libre exercice de la religion romaine en Russie et la promesse de leur construire une église à Moscou: à cette condition, la religion grecque-russe pourra être professée librement dans leur pays. »

« *La Russie, ayant depuis long-temps accordé le libre exercice de leur culte à ceux qui professent la religion romaine, demande que ses sujets ne soient plus exposés à des vexations en Pologne et en Lithuanie, à cause de la différence de leur religion de celle de ces deux pays.*

Le comte Golovine cherchait à conclure encore un traité d'alliance avec la Prusse; mais la mort l'enleva en 1706, au milieu des affaires (1). Se rendant en toute hâte de Moscou à Kieff, où était Pierre-le-Grand, il tomba malade à Gloukhoff, et, après une maladie de quelques jours, il mourut le 2 août, vivement regretté de l'empereur, qui témoigna ainsi la douleur que lui causait sa mort, dans cette lettre, écrite à Apraxine:

« Si la présente vous trouve encore à Moscou, vous « ne vous rendrez pas à Woronége: cela serait inutile. « Si vous y êtes déjà, vuos reviendrez sur-le-champ à « Moscou. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais « trouvé dans la nécessité de vous écrire ainsi; mais de « la volonté du Très-Haut m'y oblige. La mort vient de « nous enlever notre grand-amiral et notre ami. En con- « séquence, vous devrez vous charger des départemens « qui se trouvaient sous sa direction, excepté de celui « des ambassades. Pour ce qui est du trésor, vous y « apposerez les sceaux de l'État et vous attendrez des « ordres ultérieurs.

« Ces tristes nouvelles vous sont transmises par le « très-affligé PIERRE. »

Golovine joignait à des connaissances rares dans la diplomatie l'intégrité la plus sévère. Vrai patriote, il ne

---

(5) Ce traité fut conclu au mois de février de l'année 1707.

perdit jamais de vue le bien public; il seconda l'empereur dans toutes ses entreprises, et s'occupa sans relâche des moyens de répandre en Russie le commerce, les arts et les sciences. Les nombreuses négociations qui lui furent confiées lui acquirent une haute réputation, et toutes ses actions concoururent à établir ses droits à l'estime de la postérité la plus reculée. Il eut trois fils : le comte Nicolas, amiral, et chevalier de l'ordre de Saint-André, mort à Hambourg, en 1745; le comte Jean Stolnik, officier du génie, mort âgé de vingt-neuf ans, et le comte Alexandre, lieutenant-capitaine de marine, mort en 1731.



p. 43.

Le Comte Schérémétef

[illegible]logne, et de former une allian[illegible] ce royaume, l'empire d'Allemagne et la Russie.



LE COMTE SCHÉRÉMÉTEFF
(BORIS PÉTROVITCH).

Le comte Schérémételf, fils du boyarine Pierre Schérémételf, naquit le 26 avril 1652. Il commença par servir à la cour; mais, entraîné par un goût décidé vers la carrière militaire, il se détermina à l'embrasser, et, jeune encore, sous les auspices de son père, guerrier célèbre, il se signala dans plus d'une occasion. En 1681, il commandait déjà une partie des troupes qui agirent contre les Tartares de la Crimée, et étant en même temps revêtu du titre honoraire de voévode et de gouverneur de Tamboff. A l'avénement des tzars Jean et Pierre Alexiévitch au trône, Schérémételf, qui était stolnik, fut nommé boyarine. Dès lors il prit une part fort active à toutes les affaires de l'État, sans se mêler aux dissensions et sans s'attacher à aucun des partis qui divisèrent sa patrie.

Sa fidélité, son dévouement aux tzars, son amour pour la justice, le rendirent cher au peuple, et le recommandèrent auprès des souverains, qui, appréciant sa rare capacité et ses qualités éminentes, le chargèrent, en 1684, de conclure la paix avec la Pologne, et de former une alliance entre ce royaume, l'empire d'Allemagne et la Russie.

Pour prix du zèle et de l'habileté qu'il a déployés dans cette affaire importante, il reçoit le titre de premier boyarine et de lieutenant du tzar; puis il se rend en Pologne, et de là à Vienne, afin de terminer sa négociation. L'ayant heureusement conclue, il revient en Russie, où on lui confie le commandement des troupes qui se trouvaient à Belgorod, et qui étaient destinées à défendre les frontières contre les incursions des Tartares de la Crimée. Cette campagne lui fournit l'occasion de déployer ses connaissances dans l'art militaire. Sans cesse terrassé par ses armes victorieuses, l'ennemi semble fuir à son approche.

En 1695, à la première campagne d'Azof, Pierre-le-Grand charge Schéréméteff de faire, par des mouvemens sur le Dniester, diversion aux forces principales des Turcs et des Tartares, pour faciliter par-là l'exécution du projet qu'il médite. Schéréméteff répond à l'attente du souverain : il se rend maître de tous les forts sur le Dniester, les rase, et construit une nouvelle forteresse dans l'île de Taman.

Schéréméteff, déjà si célèbre par ses exploits en Russie, eut la noble ambition de se faire un nom dans l'étranger. En cherchant à réaliser ce projet, son but et son désir principal étaient d'acquérir de nouvelles connaissances tant dans l'art militaire que dans les différentes branches de l'administration. On conçoit facilement avec quelle bienveillance ce projet fut accueilli

par Pierre-le-Grand. Non seulement il consentit au voyage de Schérémételf, mais il lui donna encore des lettres de recommandation pour l'empereur Léopold, pour le pape, le doge de Venise et le grand-maître de l'ordre de Malthe.

Muni de ces papiers, Schérémételf part de Moscou le 22 juin 1697; il traverse les Etats du roi de Pologne, qui lui accorde une audience; à Vienne, il est présenté à l'empereur; de là, passant par Venise, il se rend à Rome, où le pape l'accueille avec distinction; après avoir visité cette ancienne capitale du monde, il arrive à Malthe, où il est reçu avec les plus grands égards par les chevaliers et le grand-maître, qui, bientôt après, lui confient le commandement de leur flotte destinée à agir contre les Turcs.

Quoique la guerre n'ait point alors éclaté, néanmoins une si grande confiance témoignée à Schérémételf prouve assez le mérite éclatant de ce guerrier célèbre, qui porta dans la suite à un si haut point de gloire les armes de son souverain. Après avoir fini son voyage, Schérémételf revint à Moscou en 1699, et se présenta devant Pierre-le-Grand en uniforme allemand, décoré de la croix de l'ordre de Malthe, et ceint d'une magnifique épée garnie de diamans, qu'il avait reçue de l'empereur Léopold. Pierre-le-Grand l'accueillit avec une bienveillance particulière, et lui accorda la permission de porter la croix de Malthe. Ce fut à cette

nière près du village de Goumelhoff, et le général commandant en chef, suivi de sa cavalerie, s'enfuit à Pernau. Cette bataille eut pour résultat l'évacuation de la Livonie. C'est alors que les fiers Suédois commencèrent à changer d'opinion sur les Russes. La prise de villes de Wolmar, de Marienbourg (1) et de Nottenbourg, nommée ensuite Schlüsselbourg, suivit de près cette victoire; on s'empara de Nienschantz, de Gam ou Gambourg, en 1703, et de Derpt et de Narva, en 1704. Schérémétеff, qui commandait en chef les siéges et les assauts de ces villes, se couvrit d'une gloire immortelle (2).

Le 16 juillet 1705, Schérémétеff ne fut pas aussi heureux. Il éprouva un revers dans une bataille livrée au général suédois à Loevenhaupt, en Courlande, près du village de Mouro. La position avantageuse de l'ennemi, et la grande précipitation de la cavalerie russe, composée des Calmoucs et des cosaques, firent perdre le fruit qu'on devait attendre des bonnes dispositions

(1) Cette ville était la patrie de Cathérine, depuis épouse de Pierre-le-Grand. Confondue parmi les prisonniers, elle tomba en partage à Schérémétеff, qui la céda ensuite à Menchikoff. Voyez la vie de ce dernier. (*Note du traduct.*)

(1) En 1702, Pierre-le-Grand écrivait à Aproxine : « Schérémétеff « a complétement réussi en Livonie; il a enlevé à l'ennemi deux « grandes villes et six plus petites, et il a fait prisonniers douze mille « hommes de troupes, sans compter les gens de service. »

qui avaient été prises. La cavalerie, fière de petits succès remportés dans la première attaque, se jette sur le train de l'ennemi, sans attendre ni les secours de l'infanterie ni ceux de l'artillerie. Loewenhaupt profite de ce moment; il fonde avec toutes ses forces sur l'infanterie russe, qui n'était composée que de quatre mille hommes, et Schérémétef se trouve forcé de céder à la supériorité du nombre et d'abandonner aux Suédois treize canons.

Il fut profondément affligé de ce revers. Pierre-le-Grand, qui se trouvait à Wilna, chercha, en prince magnanime, à adoucir sa peine. « Ne vous affec-
« tez pas de votre mauvais succès, lui disait-il : une
« prospérité constante rend les hommes vains. Oubliez
« votre malheur et ranimez le courage dans le cœur
« des troupes. »

Le brave Schérémétef répara sa défaite d'une manière glorieuse : le 4 septembre, il réduisit Mittau*, et prit deux cent quatre-vingt-dix canons, sans compter les mortiers et les autres pièces d'artillerie, qui compensèrent amplement la perte des 13 canons abandonnés à l'ennemi à la bataille précédente.

La réduction de Mittau rejeta Loewenhaupt derrière la frontière de la Courlande.

Au commencement de l'année 1706, Schérémétef rétablit le calme à Astracan, devenu le théâtre d'horribles massacres commis par les strélitz, qui, pour ven-

ger leurs compagnons d'armes de Moscou, s'étaient soulevés et avaient cherché à entraîner dans leur parti les cosaques voisins. Ce fut alors que Pierre, pour récompenser ses services, lui accorda le titre de comte, avec le droit de le transmettre à ses descendans.

Les Russes durent à ses talens militaires et à sa bravoure le succès de la fameuse journée de Poltava.

Charles XII, après avoir taillé en pièces les troupes d'Auguste, roi de Pologne, et lui avoir enlevé la couronne, avait quitté la Saxe, et était entré en Pologne, d'où il se disposait à fondre sur la Russie.

A peine Pierre a-t-il eu connaissance des projets du roi de Suède, qu'il assemble son conseil de guerre ; on délibère si on attaquera l'ennemi en Pologne ou si on l'attendra sur les frontières. Les avis sont partagés. Le comte, avec sa sagesse ordinaire, réfléchit aux suites de ces deux entreprises ; il en pèse toutes les conséquences, et expose ainsi son opinion : « Il serait désa-« vantageux, dit-il, de se mesurer en Pologne, où l'on « ne peut guère compter, d'ailleurs, sur les habitans, « avec des troupes fraîches, choisies, fières de leurs « succès et renforcées par celles de la Saxe et de la Silé-« sie. Prenant ces raisons en considération, je crois « qu'il serait préférable d'attendre l'ennemi dans l'inté-« rieur du pays, et, avant de s'engager dans une action « générale, de chercher à l'affaiblir par des marches et « contre-marches nombreuses, de lui ôter les moyens de

« faire des magasins pendant la route, de lui enlever les « fourrages, de le harceler, et de l'incommoder dans le « passage des rivières, enfin d'entraver tous ses mouve- « mens. » Ce sentiment obtint l'approbation unanime du conseil; l'empereur le fit adopter, et le succès en démontra la justesse.

Dès lors Schéréméteff cherche à mettre ce plan à exécution, et pour y parvenir il suit les moindres mouvemens du roi de Suède tant à son approche des frontières que pendant son invasion. Il obtient, en différentes actions, plusieurs avantages sur l'ennemi; enfin, le 27 juillet 1709, il fait éclater sa bravoure à la célèbre bataille de Poltava, où il faillit perdre la vie d'un coup de feu qui l'atteignit au milieu de l'action. Voici les paroles que Pierre-le-Grand, plein de confiance en son mérite, lui avait adressées en lui conférant, avant la bataille, le commandement de l'armée: « Mon- « sieur le maréchal, je vous confie le commandement « de mes troupes. J'espère que vous vous conformerez « strictement aux ordres que vous avez reçus; mais, « dans les cas imprévus, vous prendrez conseil de vous- « même en sage et prudent capitaine. Pour moi, je « n'aurai qu'à observer votre commandement, et je me « tiendrai prêt à porter des secours partout où le dan- « ger et la nécessité m'appelleront. (1) »

---

(1) Schéréméteff reçut de grands biens en récompense des talens qu'il avait déployés à la bataille de Poltava.

Après la défaite des Suédois aux champs de Poltava, Schéréméteff fut envoyé avec toute l'infanterie et une partie de la cavalerie contre Riga, qui se décida enfin à signer sa capitulation. Il y entra en triomphe le 12 juillet de l'année 1710.

Les habitans de cette ville, appréciant sa modération et son humanité, dont ils avaient eu des preuves pendant la négociation, lui offrirent, pour marque de leur reconnaissance, deux clefs d'or qui pesaint trois livres. Sur chacune d'elles était gravée l'inscription suivante : *Riga devicta a supremo totius Russiæ campi præfecto com. Boris Scheremeteff, equite ordin. Malth. S. apostol. Andrea et cœt. Anno salutis* MDCCX, *die* 12 *julii.* (Riga réduite par le comte Schéréméteff, général en chef des armées de toutes les Russies, et chevalier des ordres de Malthe et de Saint-André, etc., le 12 juillet de l'an de grâce 1710.) Pierre-le-Grand accorda au comte la permission de garder ces clefs, en mémoire d'un événement si glorieux.

En 1711, Schéréméteff commandait en chef l'armée des Russes, forte de trente-huit mille hommes, lorsqu'elle se trouva dans une position si critique sur les bords du Pruth. Les forces des Turcs étaient sept fois plus nombreuses que les siennes (1).

Cette supériorité leur donna les moyens d'envelop-

---

(1) D'après des lettres de Pierre-le Grand, elles étaient de deux cent soixante-dix mille hommes.

per son armée et de lui couper les vivres. Le grand-visir Machmed-Pacha l'attaqua plusieurs fois sans jamais obtenir le moindre avantage, et se retira même chaque fois avec des pertes très-considérables. Ayant appris, enfin, que les Russes manquaient totalement de munitions, il se borna à les tenir dans un état de blocus, ce que précisément Pierre-le-Grand craignait le plus.

L'armée russe, menacée d'une perte inévitable, affaiblie par la famine et la misère, privée de toute espérance de salut, était dans la position la plus déplorable. Ce fut dans cette fâcheuse conjoncture que se montra la grande âme de Pierre. Il conçoit un projet digne de son génie et de son courage; il envisage le danger qui le menace, et donne à Schéréméteff l'ordre de se tenir prêt à livrer le lendemain une bataille décisive, et de se faire jour en ouvrant les rangs de l'ennemi à la baïonnette.

Cependant la détresse où il se trouve réduit lui cause de mortelles inquiétudes; il s'enferme dans sa tente, et défend d'y laisser entrer personne. L'armée entière, consternée, n'attend plus que la mort ou l'esclavage. Catherine, au milieu de la désolation générale, Catherine seule est inébranlable; elle montre une contenance et une fermeté au-dessus de son sexe et de sa naissance; seule elle ose enfreindre les ordres du monarque. Elle se présente devant son auguste époux, lui donne les consolations dont il a besoin, le détermine à demander

la paix aux Turcs; puis, assemblant tous ses bijoux, elle les remet au vice-chancelier, le baron Schafiroff, qui les porte en présent au visir (1), avec une lettre de Schérémételf.

Ce brave guerrier, prêt à tout entreprendre quand il s'agit de l'honneur de sa patrie, assemble un conseil de guerre, composé de tous les généraux de l'armée, et leur propose de signer l'obligation suivante : « Si l'en-« nemi refuse la paix et n'accepte point les conditions « qui lui sont offertes, et s'il exige qu'on se rende et « qu'on mette bas les armes, nous promettons de nous « ensevelir dans une fosse qui se trouve sur la rive du « Pruth. »

Tous les généraux consentirent à signer cet engagement; mais heureusement les Russes ne furent pas réduits à exécuter cette généreuse résolution. Le visir consentit à faire la paix. Moyennant la restitution d'Azof, de Taganrok et d'autres petites forteresses, Pierre-le-Grand se tira d'une position presque aussi critique que celle où Charles XII s'était trouvé à Poltava.

Dans cette campagne, Schérémételf donna plus d'une fois des preuves éclatantes de son courage; en voici un exemple. Avant que les conférences pour la paix fussent entamées, lorsque l'armée russe commença à faire des

---

(1) Voyez la vie de Shafiroff.

marches rétrogrades, un soldat, s'étant détaché de son corps, était resté en arrière. Un cavalier turc fond sur lui, le menace de son sabre et va le percer. Le maréchal a vu le malheureux dont les jours sont en danger; il vole à son secours, et d'un coup de pistolet renverse le cavalier. Cette action montre en même temps combien il aimait ses soldats, puisqu'il était prêt à sacrifier sa vie pour le dernier d'entre eux.

Après la conclusion de la paix avec les Turcs, Schérémétеff commanda les troupes en Pologne, puis en Poméranie et dans le Mecklenbourg, où il contribua à l'exécution des plans de son souverain par son exactitude à s'acquitter de tout ce qui lui fut confié.

En 1718, pendant que Schérémétеff se trouvait à Moscou, ses forces s'affaiblirent tellement, qu'il sentit avec la plus grande amertume qu'il lui serait impossible de suivre l'empereur à Petersbourg. A cette occasion, il écrivit à Pierre-le-Grand la lettre suivante:

« SIRE,

« L'oukase gracieux de Votre Majesté, écrit à Peters-
« bourg de sa propre main, le 19 octobre, par lequel
« elle daigne me permettre de prendre les eaux d'Olo-
« netz, m'a été remis par mon denschik (1) le 28 du

(1) Nom des soldats donnés aux officiers pour les servir.

« même mois. Je supplie Votre Majesté d'agréer mes « respectueux remerciemens pour cet acte de sa haute « bonté. Profitant de sa généreuse permission, je me « ferai traiter à Olonetz, et de là, que j'éprouve ou « non quelque soulagement à mes douleurs, je ne « manquerai pas de venir directement à Petersbourg. « Mais les maux que je ressens sont augmentés par un « mal nouveau qui ne fait que les aggraver : je crains, « Sire, que vous ne doutiez de ma maladie, que vous « ne me soupçonniez d'infidélité, et que vous ne croyiez « que je reste pour mon plaisir. Sire, vous savez qu'a- « près Dieu je n'ai rien de plus cher sur la terre que « Votre Majesté, qui m'accable de bienfaits : comment « oserais-je donc, au déclin de ma vie, lui tenir le lan- « gage de l'imposture? Jusqu'à présent, je ne puis, Sire, « vous donner des preuves de la sincérité de mes pa- « roles; mais si je conserve la vie, si j'ai un jour le « bonheur de me présenter devant vous, Votre Majesté « verra de ses yeux que je ne la trompe point, et que je « suis en effet très-dangereusement malade.

« Je suis, Sire,

de Votre Majesté

le très-fidèle sujet

BORIS SCHÉRÉMÉTEFF.

« Moscou, le 19 octobre 1718. »

En effet, après de grandes douleurs, il mourut d'une très-forte hydropisie le 17 février 1719, âgé de 67 ans.

Pierre-le-Grand, pour reconnaître les services et honorer le mérite de Schérémétеff, et afin de donner par sa présence plus de solennité à la cérémonie de ses funérailles, qu'il voulait rendre dignes de ce grand homme, fit transporter son corps à Petersbourg, malgré le désir qu'avant de mourir il avait témoigné d'être inhumé à Kieff.

Les dernières années de Schérémétеff furent consacrées à la bienfaisance. Sa demeure était devenue le refuge des malheureux; elle était assiégée de familles entières d'infortunés qui venaient y chercher des secours, de veuves, d'aveugles, de vieillards, assurés de trouver toujours près de lui un soulagement dans leurs maux. Il devenait le père des orphelins qu'on lui présentait, et leur faisait donner une éducation proportionnée à leurs facultés.

Schérémétеff eut de deux épouses cinq filles et trois fils, qui furent : le comte Michel, général-major et ambassadeur extraordinaire à Constantinople, mort à Kieff le 23 septembre 1714; Pierre, général en chef, grand-chambellan, sénateur, et chevalier des ordres de Saint-André et de Saint-Alexandre, de l'Aigle-Blanc et de Sainte-Anne, mort en 1788; Serge, capitaine des gardes à cheval, mort en 1768, sans postérité.



p. 59.

Le Prince Romodanovsky.



LE PRINCE ROMODANOVSKY
(THÉODORE IOURIÉVITCH).

La célébrité dont jouit le prince Romodanovsky (1) sous le règne de Pierre-le-Grand le place à juste titre au nombre des hommes les plus distingués de cette époque. Il fut d'abord premier stolnik, dignité qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, et bientôt après, chef du terrible prikase de Préobrajensky, appelé aussi la chancellerie secrète (1). En cette qualité, il était

(1) Il était fils du boyarine Ioury-Ivanovitch Romodanovsky, dont la famille tire son origine des princes de Starodoub, descendans du grand-duc Wladimir Sviatoslavitch.

(2) La chacellerie secrète, espèce d'inquisition, où les accusés étaient exposés aux plus horribles tortures, fut instituée sous le règne de Jean Vassiliévitch. Depuis, elle fut tantôt détruite et tantôt rétablie à la suite de troubles, de révoltes, de conspirations tramées contre la personne du souverain, et pour réprimer les opinions trop libres en matière de religion et de politique. Catherine-la-Grande abolit pour toujours ce tribunal, dont les opérations occultes ont couvert d'un voile mystérieux et impénétrable une foule d'injustices. L'empereur Alexandre, aujourd'hui glorieusement régnant, suivant les traces de son auguste aïeule, non seulement a confirmé cette abolition; mais, dans son rescrit donné au sénat le 27 septembre 1801, il a témoigné le désir de voir le mot *torture*, qui fait la honte de l'humanité, à jamais effacé du souvenir de ses peuples.

chargé de punir les coupables ; mais ce ne fut pas seulement dans l'exercice de cette fonction, en poursuivant le crime, qu'il servit l'Etat : il savait découvrir les hommes de mérite, les encourager, et faire servir leurs talens aux intérêts du monarque.

Pierre, dès les premières années de son règne, voulut se moutrer, en quelque sorte, soumis, subordonné même à ce prince ; et, dans les lettres qu'il lui écrivait, il se nommait bombardier de Son Altesse Sérénissime le généralissime prince Romodanovsky ; mais de quelles troupes Romodanovsky fut-il généralissime ? Le passage suivant, extrait de la Vie de Pierre-le-Grand (1), va nous l'apprendre :

« En 1694, l'empereur, faisant le simulacre du siége
« d'une forteresse de terre construite près du village
« de Koschoukhoff, nomma le prince Romodanovsky
« général en chef des troupes qui devaient l'atta-
« quer, et lui déféra le titre de généralissime. Cette
« forteresse, défendue par un autre corps composé de
« six régimens de strélitz et de personnes prises dans
« l'état civil, sous les ordres du boyarine Ivan-Ivano-
« vitch-Boutourline, connu par son attachement aux
« mœurs anciennes, fut prise d'assaut après quelques
« jours de résistance, et la troupe qui avait soutenu le

(1) Par le prince Scherbateff, historien russe.

« siége, déclarée prisonnière de guerre. Les vainqueurs « et les vaincus furent ensuite placés sur deux lignes « de front; le prince Romodanovsky, commandant « en chef, passa au milieu et fut salué par des cris d'a-« légresse et par un feu roulant. Ainsi finit cette petite « guerre (1). »

Un exercice de cette nature pourrait paraître un amusement dont Romodanovsky voulait donner le spectacle au jeune Pierre; mais si l'on se rappelle que ce monarque n'entreprit jamais rien sans un but d'utilité, on comprendra que ce jeu militaire fut exécuté dans la vue de former les troupes à la tactique; d'ailleurs, le rôle qu'eût joué Romodanovsky dans une comédie de ce genre eût-il été digne du prince que Pierre-le-Grand chargea de surveiller sa sœur, l'ambitieuse tzarine Sophie (2), et à la sagesse duquel il confia, pendant ses voyages, les rênes du gouvernement? En effet, « lors-« que Pierre-le-Grand, dit le prince Scherbateff, « dans son journal sur cet empereur, eut conçu le des-« sein de visiter les différens pays de l'Europe, afin d'y « étudier la réforme qu'il méditait pour la Russie, qu'il

(1) Cet exercice, dit-on, devint une attaque sanglante, qui coûta la vie à plusieurs soldats. (*Note du traduc.*)

(2) On sait que la princesse Sophie, soupçonnée d'être l'auteur d'une conspiration des strélitz, conduite par Schéglovitoï, leur chef, fut, en 1689, renfermée dans un couvent, où elle se fit ensuite religieuse sous le nom de Marpha. (*Note du traduc.*)

« voulait débarrasser de ses préjugés enracinés, il cher-
« cha celui auquel il pourrait remettre le soin de gou-
« verner l'empire pendant son absence. Il fixa ses
« regards sur plusieurs personnages illustres par leur
« mérite et leur naissance. Mais l'ambition marquée
« des uns et l'attachement visible des autres au parti
« opposé (celui de la princesse Sophie) le firent hé-
« siter dans son choix. Enfin, après avoir long-temps
« délibéré, en 1697, il établit pour le gouvernement
« de l'État un conseil (1), à la tête duquel il plaça Ro-
« modanovsky, homme sans ambition, d'une inviolable
« fidélité, et auquel on ne pouvait reprocher que son at-
« tachement aux anciens usages et une sévérité quel-
« quefois cruelle envers les coupables pour en arra-
« cher l'aveu de leurs crimes. »

Pour l'entourer de plus de respect, Pierre lui conféra le titre de césar et de majesté (2).

---

(1) Les personnages qui le composaient étaient le prince Romodanovsky, Tichon-Strechnoff, Leo Narisschkine, le prince Boris Golitzine et le prince Prosorovsky.

(2) Romodanovsky ne craignait pas de s'opposer avec opiniâtreté aux volontés de Pierre, qui eut souvent dans la suite de grandes contrariétés à essuyer de sa part. Le passage suivant d'une de ses lettres, adressée, le 8 juillet 1713, au comte Apraxine, fait voir combien il les supportait patiemment. « Le grand-papa, disait-il, « en parlant de ce prince, me tourmente comme un démon; je ne « sais plus comment m'y prendre. Dieu! quel homme! etc. »

La fameuse révolte des strélitz eut lieu pendant l'absence de l'empereur, en 1698. La tzarine Sophie en était le principal instrument. Cherchant à se frayer un chemin au trône, elle fit répandre par ses partisans le bruit de la mort de Pierre, et les mouvemens séditieux que cette nouvelle occasiona auraient eu les suites les plus funestes sans la vigilante surveillance des chefs du gouvernement, qui surent maintenir l'ordre dans la ville et la discipline dans les régimens des gardes et des troupes de ligne.

La tzarine, voyant qu'elle avait échoué dans sa tentative, et que le peuple ne se déclarait pas en sa faveur, eut recours à de nouveaux moyens pour soulever les strélitz, qui se trouvaient à une certaine distance de Moscou. Elle réussit à leur persuader que Pierre a juré d'anéantir jusqu'à leur nom. Ils lévent alors l'étendart de la révolte; mais ils sont bientôt taillés en pièces (1) par les généraux Schein (2) et Gordon (3).

Au retour de Pierre-le-Grand dans ses États, le prince Romodanovsky fut un de ceux qu'il chargea de prendre les plus rigoureuses informations sur les inten-

---

(1) Le 18 juillet 1698.

(2) Alexis Schein, boyarine et capitaine célèbre, mort en 1700.

(3) Gordon, Ecossais d'origine, était entré au service de Russie comme major, en 1661, sous le règne d'Alexis Michaïlovitch. Il mourut à l'âge de 64 ans, le 9 décembre 1698. Il était alors général en chef.

tions dans lesquelles les strélitz s'étaient révoltés. En cas de refus obstinés, ils avaient l'ordre de leur en arracher le secret par la torture. Les recherches mirent en évidence que le vrai but des strélitz était de soulever le peuple de Moscou, de massacrer tous les boyards, parmi lesquels était compris le prince Romodanovsky, et de placer sur le trône la tzarine Sophie, jusqu'à ce que le tzarévitch Alexis, fils de Pierrre-le-Grand, fût en âge de gouverner. Ces traîtres subirent des châtimens proportionnés à leurs crimes : plus de deux mille furent exécutés, et les autres dispersés dans les provinces les plus éloignées. Ainsi Pierre-le-Grand anéantit jusqu'au nom des strélitz.

Le prince Romodanovsky conserva jusqu'à sa mort le titre de césar. Pierre-le-Grand, qu'il avançait dans tous les grades (1), l'honorait toujours dans ses lettres et dans ses discours du nom de majesté. Il lui écrivait ordinairement en ces termes : « Min her kenig, votre « lettre souveraine m'est parvenue, etc. » Et au bas de la lettre : « De Votre Majesté le très-humble sujet, Piter. » Ou encore ainsi : « Siir, votre lettre, mon « souverain très-gracieux (de telle date), écrite à notre

(1) Nous avons vu que Pierre-le-Grand, sans doute pour donner à ses troupes l'exemple de la subordination, avait voulu passer par tous les grades de la milice. (Voyez vie de Lefort, page 10.)

(*Note du traduc.*)

« indignité, nous est parvenue; je vous en dois des re-« mercîmens sans nombre, et je désire mériter cette « bonté, non par des paroles, mais par des actions, etc. » Je transcris encore ici deux lettres de Pierre-le-Grand; dans l'une d'elles il parle de sa promotion faite par le prince Romodanovsky :

« Le 6 du courant (août 1706), le commissaire des « guerres général, en exécution de l'oukase de Votre « Majesté, m'a promu au grade de colonel des gar-« des de Préobrajensky. Cet honneur m'est accordé, « non pour mes services, mais assurément par suite « des bontés de Votre Majesté; l'appréciant selon sa « juste valeur, je ne sais de quelle manière je dois « vous en témoigner ma reconnaissance. En vous l'an-« nonçant, je suis de Votre Majesté, etc. »

Le 9 juin, il lui écrivit : « Sire, nous prions Votre « Majesté de vouloir bien élever le porteur de la pré-« sente au rang de général-major. »

Cette manière de se conduire d'un souverain envers son sujet pourrait paraître ridicule ou au moins plaisante, de la part de tout autre prince que Pierre; mais l'immortel réformateur de la Russie n'agissait jamais sans but : persuadé que rien n'est plus puissant que l'exemple, et voulant en tout servir de modèle à ses peuples, il avait besoin, pour les former à la subordination, de paraître lui-même soumis; et pour cela, il lui fallait un homme tel que Romodanovsky, dont il

connût assez l'inébranlable fidélité pour lui accorder une telle confiance.

En agissant ainsi, non seulement il avait en vue de porter les Russes à se soumettre à leurs chefs, quelle que fût leur extraction; il voulait encore leur faire voir que ce ne sont ni les richesses ni une illustre origine qui doivent frayer le chemin des honneurs, mais le mérite seul et la vertu. Par là, il mettait fin aux continuelles prétentions des nobles, relativement aux prérogatives attachées à la naissance et à l'ancienneté des familles, prétentions si funestes à la prospérité d'un Etat.

Le 27 juillet 1714, l'empereur remporta sur la flotte suédoise une victoire signalée; l'escadre ennemie (1), commandée par le vice-amiral Ehrecshild, fut prise sur les côtes de la Finlande. Pierre fit célébrer cette mémorable journée par une pompe triomphale semblable à celle qui avait eu lieu à l'occasion de la victoire de Poltava.

Après l'entrée du cortège, Pierre, qui avait marché confondu dans la foule, vint au sénat; s'étant approché de la chambre où siégeaient les sénateurs, il s'arrête et se fait annoncer à sa majesté le prince César. Celui-ci lui ayant accordé la permission d'entrer, il

(1) Cette escadre était composée d'une frégate, de six galères, de trois barques, et armée de cent seize canons.

l'aborde, lui remet une lettre de recommandation du comte Apraxine. Le prince César, qui, assis sur un siége élevé et très-riche, représentait l'empereur, fait lire le rapport et la lettre à haute voix; il adresse au monarque quelques demandes relatives à son service; et, après avoir loué son zèle, le nomme vice-amiral en lui disant: « Je te salue, vice-amiral. » Ces paroles sont répétées par tous les sénateurs.

L'empereur écrivit à cette occasion au comte Apraxine la lettre suivante :

Pétersbourg, 12 septembre 1714.

« Je vous annonce que je suis arrivé ici le 9 de ce « mois avec les équipages pris sur la flotte ennemie; « nous avons tous été présentés à Sa Majesté, et je lui « ai remis la lettre dont vous m'aviez muni. Sa Ma- « jesté s'est informée de ma santé, a daigné approu- « ver mon zèle, et, pour le récompenser, elle m'a nommé « vice-amiral. Comme c'est à votre recommandation « que j'en suis redevable, je vous en fais mes remercî- « mens, etc. »

Le prince Romodanovsky, outre la présidence du terrible prikase de préobrajensky (1), eut encore la direction des pharmacies et le gouvernement de la Sibérie.

On assure que les prisonniers étaient gardés dans sa

(1) Voyez page 59.)

maison par un ours blanc, qui, sans leur faire le moindre mal, ne leur laissait pas faire un pas hors de la chambre où ils étaient détenus.

Ce fut aussi à lui que l'empereur confia l'inspection de la fonderie des canons, des mortiers et de tout ce qui concerne tant les armes à feu que les armes blanches. Ce serviteur zélé, et fidèle exécuteur des volontés de son souverain, mourut le 17 septembre 1717, à un âge très-avancé.

On peut se faire une idée du respect que Pierre lui porta pendant sa vie par celui qu'il ne cessa de témoigner à sa famille après sa mort.

Son fils, le prince Jean (1), alors premier stolnitk, fut, à cette époque, nommé prince César. Lorsque ce nouveau César, qui était à Novgorode, fit, au mois d'avril de l'année 1718, sa première entrée à Pétersbourg, l'empereur, en qualité de vice-amiral, et accompagné d'une suite peu nombreuse, alla à sa rencontre; après l'avoir complimenté d'une manière très respectueuse sur sa nouvelle dignité, il monta avec

(1) Le prince Romodanovsky avait épousé la sœur de la tzarine Praskovie Théodorovna, née Soltikoff, épouse du tzar Jean Alexiévitch.

Pierre-le-Grand, dans ses lettres au vieux Romodanovsky, nommait son fils, le prince Jean, monseigneur le grand-duc, et Tzésarévitch, Jean Thèodorovitch.

le lieutenant-général Boutourline, dans sa voiture, et se plaça sur le devant, vis-à-vis de lui. Au moment où la voiture approcha des barrières, des salves d'artillerie furent tirées en l'honner du prince Romodanovsky, et lorsqu'il arriva au palais, sa majesté l'impératrice, entourée des dames de la cour, le reçut avec les plus grands égards, le félicita du nouveau titre dont il venait d'être revêtu, et le fit asseoir près d'elle.

M. de Berkholz, grand chambellan du Holstein, dans ses mémoires sur la Russie, décrit de la manière suivante les noces de la princesse Catherine Ivanovna Romodanovsky, fille du prince Jean et petite-fille du prince Théodore Romodanovsky, avec le comte Golovine (1), alors vice-chancelier de l'empire :

« Le 8 avril 1722, j'assistai aux noces du jeune
« comte Golovine. L'empereur dirigeait lui-même la
« cérémonie nuptiale. Monté sur un beau cheval bai,
« le bâton de maréchal en main, il conduisit les époux
« à l'église. Il s'était aussi chargé de faire les honneurs
« du festin, et présenta lui-même la coupe à quelques
« personnages de distinction au moment où l'on portait
« la santé des jeunes mariés.

« Le respect qu'il leur témoigne va si loin, que, lors-
« qu'il leur rend visite, il laisse toujours son che-

(1) Voyez, pour ce qui le regarde, ainsi que son épouse, la vie de son père, le comte Gabriel Golovine.

« val ou son équipage à la porte et n'entre jamais qu'à « pied dans la cour de leur maison; le jour de leurs « noces il manifesta son mécontentement à plusieurs « seigneurs qui y étaient entrés en carrosse, quand « lui-même, par déférence, ne se le permettait pas. »

Le 21 mars 1725, l'impératrice Catherine Ire nomma le prince Jean Romodanovsky, conseiller privé; et le 30 novembre de la même année, elle le décora de l'ordre de Saint-André (1). En 1727, l'empereur Pierre lui confia le poste honorable de gouverneur général de Moscou; en 1729, il eut sa retraite, et mourut le 9 mars de l'année suivante.

---

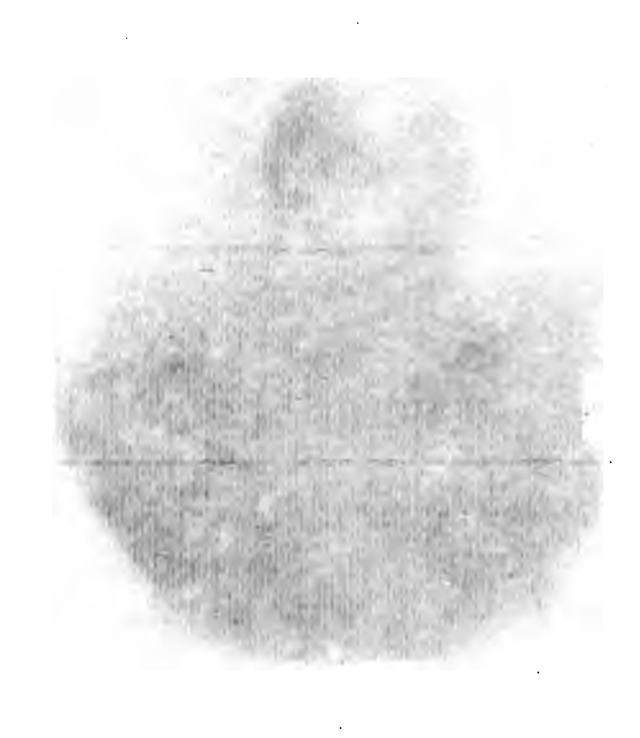
(1) Pendant tout le temps du règne de cette princesse, il eut la direction de la chancellerie secrète.



p. 71.

Le Comte Apraxine.

force à reculer avec des pertes très-considérables. En 1709, pour prix de sa fidélité et de son courage, il est



LE COMTE APRAXINE

(THÉODORE MATVÉEVITCH.)

Le comte Apraxine, né en 1671, était fils du stolnik Mathieu (Matvey) Apraxine. Sous le règne du tzar Théodore Aléxiévitch, il fut revêtu de la même dignité. En 1694, il prit du service dans les gardes de Sémionovsky, lors de leur création, et deux ans après, il y parvint au grade de lieutenant-colonel. De là il passa dans la marine, et fit plusieurs campagnes sur mer, fut nommé contre-amiral, en 1700, et, peu après la mort du comte Golovine, en 1707, amiral et président de l'amirauté. En 1708, pendant l'absence de l'empereur, qui était en Pologne, il défendit les frontières de l'Ingrie et de la Livonie contre les Suédois.

De Narva, où il se trouvait alors, il apprend que le général major Bibeker, à la tête d'une armée de treize mille hommes, cherche à s'emparer de Pétersbourg, pour opérer ensuite sa jonction avec Charles XII. Aussitôt il se porte sur cette ville, et non content de déjouer les projets des Suédois, malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, il les attaque, les défait, et les force à reculer avec des pertes très-considérables. En 1709, pour prix de sa fidélité et de son courage, il est

nommé comte et conseiller privé. En 1710, il s'empare de Vibourg, après un blocus de trois mois, qui coûta beaucoup de monde aux ennemis, et pendant lequel nous perdîmes peu de monde, et reçoit pour récompense la décoration de l'ordre de Saint-André, ainsi qu'une épée garnie de diamans. En 1711, il se battit contre la flotte turque; en 1713 et 1714, il purgea la Finlande des troupes suédoises; puis, en 1716, il poursuivit de nouveau les ennemis, et les tint en respect, non seulement sur mer, mais sous les murs mêmes de Stockholm.

A cette époque, les hostilités entre la Russie et la Suède avaient cessé; le traité de paix conclu par le congrès d'Aland allait mettre un terme à leurs sanglans débats; mais, après la mort de Charles XII, tué devant Frédérickshal, et à l'avènement au trône de la prinprincesse Ulrique-Eléonore sa sœur, elles recommencèrent.

Le 9 juin de l'année 1719, le grand-amiral comte Apraxine s'embarque à Kronsloth, avec vingt-trois vaisseaux de ligne et plusieurs frégates; il passe par la Finlande et aborde en Suède au commencement de juillet; détachant à sa droite le brave général major Lassy avec une partie de sa flotte, il se dirige sur Stockholm, et envahit le pays sur deux points différens. Ces deux capitaines exercent de grands ravages en Suède; tout est mis à feu et à sang. En faisant essuyer

à ce royaume d'aussi grands désastres, ils voulaient forcer la fière Ulrique-Eléonore d'accepter les conditions de paix prescrites par Pierre-le-Grand. (1) Cependant le comte Apraxine prend position devant Stockholm, pour être, si la reine de Suède refuse de conclure la paix qui lui est proposée, en état de recommencer les opérations avec encore plus d'avantage; mais la saison avancée ne permet pas de continuer la campagne; la flotte russe est obligée de revenir à Réval pour y passer l'hiver, et le grand-amiral retourne à Pétersbourg, où il est reçu au bruit des salves d'artillerie.

En 1722, le comte Apraxine fit avec l'empereur la campagne de la Perse. Le but de cette expédition était de replacer sur le trône le schah Husseim, renversé par une révolte; de rétablir le commerce entre les deux empires, et de réunir à la Russie quelques provinces de la Perse, riches en produits de soie et autres objets. Les troupes qui se mirent en marche étaient au nombre de quarante-cinq mille hommes. L'infanterie fut envoyée sur des vaisseaux, par la mer Caspienne, et la cavalerie défila entre les montagnes du Caucase.

Dans cette campagne, le comte Apraxine commanda en

(1) Voyez la vie d'Ostermann.

chef la flotte et les troupes de terre. La prise de Derbent fut le seul résultat de cette expédition ; le gouverneur ne voulant pas s'exposer aux suites fâcheuses d'un siége ou d'un assaut vint au-devant de l'empereur, le 22 août 1722, et lui présenta les clefs de la forteresse. Pierre-le-Grand fut forcé de borner là ses conquêtes ; les bâtimens sur lesquels on transportait ses munitions de bouche avaient échoué sur des bancs de sable près d'Astracan, et l'armée n'avait plus de provisions que pour un seul mois, sans aucun moyen de s'en procurer.

Le comte Apraxine revint avec l'empereur, au mois d'octobre, à Astracan. Ils avaient essuyé dans la traversée une tempête des plus terribles, qui dura près de quatre jours et quatre nuits. Parti d'Astracan, le comte arriva à Moscou au commencement de l'année 1723.

Après la mort de Pierre-le-Grand, Apraxine fut nommé par Catherine, membre du conseil privé suprême qu'elle venait d'établir. Revêtu de cette dignité honorable, il mourut à Moscou le 10 novembre 1728, à l'âge de cinquante-sept ans, ne laissant point d'enfans. Quelque temps avant sa mort, il fit son testament, au bas duquel il ajouta la supplique suivante, adressée à l'empereur Pierre II, alors régnant :

« Je supplie Votre Majesté impériale de se souvenir « de mes jeunes années consacrées à votre auguste

« aïeul Sa Majesté l'empereur Pierre-le-Grand, de « glorieuse mémoire, ainsi que des faibles services que « m'ont permis de lui rendre mes faibles facultés et « un zèle sans bornes. Je supplie Votre Majesté de les « prendre en considération, et de vouloir bien, en leur « faveur, ordonner que ma présente volonté soit stricte- « ment et inviolablement observée, et de ne point re- « fuser ses bontés à mon frère unique et à mes ne- « veux. »

La sœur d'Apraxine, Marthe Matvéevna, épouse du tzar Théodore Aléxiévitch, morte le 24 décembre 1715, avait laissé de grands biens. Pierre, pour récompenser sans doute les services du comte, lui en avait fait don. « Les personnages de votre nom, lui avait-il écrit à ce sujet, reçoivent ordinairement des gratifications pour les frais de route, nous vous offrons, au lieu de ces gratifications, tous les biens qui appartenaient à notre défunte belle-sœur. » L'empereur en accorda la jouissance à son frère André, et lui conféra encore le titre de comte.

L'anecdote suivante, tirée du journal russe de M. Glinka, pourra servir à faire connaître le caractère du comte Apraxine, digne favori de Pierre-le-Grand :

« Les enfans des nobles devaient, en vertu d'une or- « donnance de l'empereur, être inscrits sur un tableau, « et être envoyés à Moscou pour y apprendre, à la tour

« de Soukhareff (1) les sciences nécessaires aux officiers « de la marine. Malgré cette ordonnance, les pères « placèrent leurs enfans à l'école du couvent de Zaï-« konospask. Pierre-le-Grand, irrité d'une telle déso-« béissance de la part des boyards, envoya sur-le-« champ les jeunes nobles à Pétersbourg; et, pour les « punir, les y occupa à enfoncer des pilotis sur la « Moïka (2), à l'endroit où se trouvaient alors les ma-« gasins de chanvre. Toutes les remontrances ne purent « apaiser la juste colère de l'empereur. Apraxine seul « y réussit. Cet homme généreux, qui savait combien « les belles actions avaient d'influence sur Pierre-le-« Grand, eut recours à un stratagême. Il apprend un « jour que l'empereur doit passer devant ses magasins; « il va joindre les jeunes travailleurs, et au moment où « le monarque approche, il ôte son habit, son cordon « et commence à enfoncer des pieux. Eh quoi! lui dit

(1) Il ne faut pas entendre par là une tour de forteresse; c'est un vaste édifice, à plusieurs rangs qui contiennent un grand nombre d'appartemens. Ils sont élevés sur des voutes qui servent de passage aux équipages. L'étage supérieur est surmontée d'une haute tour qui porte le nom du fameux colonel des Strélitz, Soukhareff, qui construisit ce bâtiment en 1695. Les premières écoles de mathématiques y furent placées en 1700; depuis, elles ont été transportées à Pétersbourg, où elles prirent le nom de Corps de la Marine.

(2) Grand canal de Pétersbourg.

« l'empereur étonné, comte, est-ce vous? amiral et « chevalier, comment enfoncez-vous des pilotis? Sire, « répondit Apraxine, mes neveux et mes petits-neveux « travaillent ici, pourquoi ne le ferais-je pas, moi? La « parenté n'admet pas de privilége. D'ailleurs je ne dés-« honore ni mon habit ni mon cordon; je les ai dé-« posés : les voilà. Pierre accorda sur-le-champ la « grâce des jeunes nobles, et les envoya faire leurs « études à l'étranger. »

Il faut encore ajouter, à la louange du comte Apraxine, que non seulement il s'illustra par son courage inébranlable et sa bravoure à toute épreuve, par ses connaissances étendues et sès talens militaires, son humanité, vertu des belles âmes, et son amour pour la patrie, il se signala aussi par un dévouement sans bornes au bien de son pays, et par un attachement exemplaire à son souverain.

En 1717, il fut envoyé à Réval pour faire réparer le port et les vaisseaux endommagés. Le 3 octobre de la même année, il y reçut l'empereur à son retour des pays étrangers. En revoyant son prince, dont il avait été privé plusieurs années, il ne put retenir ses larmes, qui coulèrent en abondance. Cette preuve frappante d'un attachement sincère émut vivement Pierre, et des pleurs d'attendrissement tombèrent de ses yeux : exemple d'un amour bien rare dans un sujet pour son souverain, et d'une reconnaissance et d'une sensibilité plus rare en-

core dans un prince. C'est ce même prince que les étrangers nomment inhumain (1).

Pierre-le-Grand honora le comte Apraxine de son amitié, et la lettre suivante fera connaître le ton familier que ce monarque daignait prendre avec lui. En 1702, le comte étant à Woronège, où il surveillait la construction des vaisseaux, perdit son épouse, dont la mort le rendait inconsolable. Pierre ayant appris son affliction, lui écrivit : « Je vous prie, mon cher monsieur, « de ne point vous laisser abattre par un tel malheur. « Espérez en Dieu; il n'y a pas de remède à ce mal. « Ici nous avons les mêmes chagrins; les femmes meu- « rent ou prennent la tonsure.

« Dans vos lettres, réduisez mes titres à la plus « grande simplicité, et n'y ajoutez pas l'épithète de « *grand*. » Quelle conduite de la part d'un souverain qui règne sur plusieurs millions de sujets.

Apraxine s'affectait sensiblement des moindres reproches que lui adressait Pierre-le-Grand. Alors ce prince cherchait tous les moyens de le consoler, « et le

---

(1) On ne connaît point encore parfaitement le caractère de Pierre Ier ; le temps modifiera peut-être les opinions trop hasardées qu'on en a conçues jusqu'à présent. En effet, les crimes atroces qu'on lui a reprochés peuvent-ils s'allier à tant de belles actions qui décelèrent en lui une âme grande et généreuse.

« priait de se ménager et de ne plus s'attrister, parce
« que l'Etat et son maître avaient besoin de lui (1).

Telle était l'opinion que l'immortel Pierre avait d'Apraxine, et l'on peut juger par-là de l'estime qu'il lui portait.

Que reste-t-il à dire à la postérité, si ce n'est de bénir sa mémoire et d'admirer ses vertus.

---

(1) Paroles de l'empereur, tirées d'une de ses lettres à Apraxine, écrite en 1716.

LE PRINCE MENCHIKOFF.

(ALEXANDRE DANILOVITCH.)

Il est difficile de déterminer l'origine du prince Menchikoff. Quelques-uns de ses historiens prétendent qu'il était bourgeois de Moscou ; d'autres disent qu'il descendait des Schliachtiz (petite noblesse de Lithuanie) (1). M. de Manstein, dans ses mémoires sur la Russie, affirme « qu'il était fils d'un paysan ; que son père l'a« vait mis en apprentissage chez un pâtissier, et que ce « jeune garçon, qui parcourait la ville pour vendre des « petits pâtés, attira sur lui l'attention de Pierre-le-« Grand, par ses récits plaisans et ses saillies spiri« tuelles. »

L'opinion de M. de Manstein a pour elle d'autant plus de probabilité qu'elle se rapporte assez à ce que la tradition nous apprend de cet homme extraordinaire.

Menchikoff, dit-on, garçon pâtissier, eut l'adresse de plaire à Lefort, alors colonel au service de Russie. Ce

---

(1) Dans le diplôme de prince de l'Empire russe, délivré à Menchikoff, il est dit qu'il descendait d'une famille noble de Lithuanie, et que son père avait servi dans les gardes russes.

6

dernier lui ayant un jour adressé quelques paroles, fut frappé de ses réponses pleines d'esprit, et le jugeant capable de faire quelque chose de mieux que le métier qu'il exerçait, il lui proposa d'entrer à son service, ce que Menchikoff accepta avec empressement (1).

Pierre Ier, visitant son favori chez lequel il se rendait souvent, aperçut par hasard ce jeune homme qui était du même âge que lui. Le noble extérieur et l'adresse de Menchikoff plurent à ce prince; il s'informa sur-le-champ de ce qu'il était et d'où il venait. Lefort raconta comment il l'avait connu, et ajouta qu'il avait trouvé en lui un serviteur zélé et plein d'esprit. C'en était assez pour intéresser Pierre à son sort; il le prit au palais, et en fit son valet de chambre.

Menchikoff, en cette qualité, ne quittait pas la personne du souverain, et couchait près de son lit. Doué par la nature d'une grande intelligence et d'une heureuse mémoire, il exécutait avec l'exactitude la plus scrupuleuse et le plus grand zèle toutes les commissions qui lui étaient confiées, et souffrait patiemment les emportemens de l'empereur. Non seulement ces bonnes qualités lui concilièrent la bienveillance du jeune monarque, mais elles lui valurent même sa confiance illimitée. L'affection de Pierre pour son nouveau favori croissait de

---

(1) On prétend qu'il avait alors dix ans; il était né le 17 novembre 1672.

jour en jour, et Menchikoff se vit bientôt entouré de tous les grands de la Cour. Plusieurs d'entre eux, mécontens du Gouvernement, cherchèrent à gagner sa confiance, dans l'espérance de le faire servir à opérer les changemens qu'ils méditaient. Ces circonstances ne firent qu'assurer et accélérer son élévation.

Dès qu'il apprend, par les chefs mêmes des conjurés, l'existence d'un complot tramé contre l'empereur, il feint de goûter leur projet, tandis que, sans perdre un instant, il va les dénoncer à son maître. Pierre, prévenu à temps, déjoua ces intrigues criminelles. Dès-lors, il prit encore plus en affection Menchikoff, qui justifia ainsi le choix de Lefort. L'empereur l'avait fait entrer dans sa compagnie de Poteschnaia (1), composée seulement des nobles. En 1696, lors de la prise d'Azof, où il se trouva, il était déjà sergent dans le régiment de Préobrajensky, dont il devint lieutenant, en 1700.

Dans les voyages de Pierre, à la suite de la grande ambassade, Menchikoff était continuellement près de sa personne; et, pendant son séjour à Londres, il l'accompagna au Parlement, le jour même où le roi d'Angleterre s'y trouva.

On sait qu'en 1697, Pierre, étant en Hollande, y apprenait la construction des vaisseaux, art dans lequel il fit des progrès si rapides, qu'il fut nommé *Péter-Baas*,

---

(1) Voyez page 10.

maître-Pierre, titre qui le flattait plus que celui de majesté. Menchikoff, imitant son souverain, se fit charpentier, et ne manqua jamais de l'accompagner au travail (1).

La mort de Lefort, arrivée en 1699, fraya à Menchikoff le chemin à un plus haut degré d'élévation. Il remplaça ce favori (2) auprès du souverain, et devint bientôt le premier personnage de l'État.

En 1702, le 12 octobre, à la prise de Notenbourg, nommé par Pierre-le-Grand Slüsselbourg, Menchikoff qui avait participé à l'action, fut fait commandant de cette place. Mais quelle récompense pouvait à ses yeux

---

(1) Le certificat donné à Menchikoff par le charpentier Pool, constatant son aptitude et ses progrès dans l'art de la construction des vaisseaux, se conserve à Moscou, aux archives du collége impérial des affaires étrangères.

(2) La lettre suivante de Pierre-le-Grand à Menchikoff, écrite le 13 février 1700, prouve la confiance que le monarque lui accordait.

« Mein herzenskind, enfant de mon cœur, lorsque tu recevras « cette lettre, tu auras soin, je te prie, de visiter mon palais, « et d'y faire toutes les réparations nécessaires. Dans ma chambre à « coucher, fais faire un plancher de tilleul, et fais raccommoder les « planchers des autres appartemens. Tu feras aussi faire une nouvelle « cave à l'endroit où se trouvent les anciens bains. Prends soin de « toute la maison, et mets tout en ordre. Pour ce qui est de ta per- « sonne, je te prie, au nom de Dieu, de venir le plutôt possible, par « la raison que tu connais. Sur quoi je te recommande à la sainte « garde du Tout-Puissant. » PITER. »

Sur l'enveloppe : à Alexandre.

égaler la réponse flatteuse que l'empereur fit aux remercîmens qu'il vint lui présenter, pour cette nouvelle marque de sa bonté: « Tu n'as aucun remercîment à me faire, « dit le grand monarque; en t'élevant à cette dignité, je « n'ai pas songé à ton bonheur, mais à celui de l'État; « si j'avais connu quelqu'un qui en eût été plus digne, « je l'en eusse revêtu. » (1)

Le 1er mai de l'année 1703, Menchikoff se trouva à la prise de Nienschantz, et, le 7 du même mois, à l'action dans laquelle l'empereur s'empara lui-même de plusieurs bâtimens suédois, près de l'embouchure de la Néva. Le courage et la prudence qu'il déploya dans cette circonstance lui valurent la décoration de l'ordre de Saint-André.

En 1704, Menchikoff participa à la prise de Derpt, de Narva et de la ville d'Ivan; il repoussa le corps du général Meiden, fort de huit à dix mille hommes, et le força à renoncer au projet de s'emparer de Pétersbourg. Bientôt après il fut nommé gouverneur-général de Narva et de toutes les places conquises sur l'ennemi.

En 1706, il remporta en Pologne, près de Kalisch, le 19 octobre, une victoire signalée sur les Suédois, qui combattaient contre le roi Auguste. La position avantageuse des ennemis, campés sur une élévation entourée de

---

(1) Ce fut cette année que l'empereur Léopold lui déféra le titre de comte du saint empire romain.

rivières et de marais, n'arrêta pas les Russes, qui, secourus des Saxons et des Polonais, et commandés par Menchikoff, les attaquèrent sur tous les points, et, après un combat opiniâtre de trois heures, les défirent totalement. La déroute fut si complète qu'aucun n'échappa. Les Suédois furent taillés en pièces ou faits prisonniers; du nombre de ceux-ci étaient le commandant en chef, général Mardefeld, 4 colonels, 6 lieutenans-colonels, 124 officiers et près de 2,000 soldats. Cette victoire est exclusivement attribuée à Menchikoff, car, quoique Auguste s'y soit trouvé avec ses troupes, de quelle utilité auraient-elles pu être à l'armée russe, lorsque ce roi avait, peu de temps auparavant, fait un armistice secret avec Charles XII? Pierre-le-Grand fit présent au vainqueur d'une canne ornée d'une grosse émeraude et garnie en diamans, de la valeur de 3,000 roubles. Dans la même année (1706), l'empereur Joseph le revêtit de la dignité de prince de l'Empire romain; puis, Pierre-le-Grand le fit lieutenant-colonel de la garde de Préobrajensky. Le 18 août, il épousa mademoiselle Arsenieff, jeune personne qui avait dix ans moins que lui.

En 1707, Menchikoff avait le commandement de la cavalerie et de l'avant-garde russe. La même année, il fut nommé conseiller privé, et peu de temps après, le 30 mai, prince de l'empire russe.

Le 27 septembre 1708, il prit part à la victoire remportée par Pierre-le-Grand, en personne, sur le général

suédois Loevenhaupt, près de Lesnoï. Bientôt après, il fut envoyé en petite Russie, pour observer la conduite de Mazeppa (1). Après la trahison déclarée de ce hettman, il prit d'assaut la ville de Batourin (2), dont ce traître avait fait une forteresse importante, et la détruisit de fond en comble. La prise de Batourin était d'une conséquence d'autant plus grande pour les Russes, que Mazeppa y avait préparé de grands magasins de provisions

(1) Mazeppa était fils d'un pauvre schliachtiz, Polonais du palatinat de Volhynie. Il naquit vers l'an 1645. L'esprit pénétrant dont l'avait doué la nature, et qui le rendait capable de toutes les entreprises, se développa encore par les bonnes études qu'il fit à l'école des jésuites. Ce traître, dont la ruse perfide souleva les Cosaques qu'il commandait, sut tromper non seulement les ministres, mais l'empereur lui-même, qui ne voulut pas ajouter foi à sa trahison, après même sa désertion chez les Suédois. Pierre le-Grand pouvait-il en effet attendre une telle ingratitude de la part d'un homme qu'il avait généreusement comblé de ses bienfaits? Pouvait-il supposer que Mazeppa, gratifié de tant de possessions, revêtu de la dignité honorable de conseiller privé, décoré de l'ordre de Saint-André, après vingt années fidèlement passées au service de l'Etat et du souverain, se rendrait coupable d'une action si basse et si noire? La trahison de Mazeppa eut lieu le 26 octobre 1708. L'anathème fut prononcé contre lui. Il se réfugia auprès de Charles XII, à Bender, et mourut dans cette ville, le 22 septembre 1709, d'un poison qu'il prit volontairement. Digne fin d'un scélérat.

(2) Mazeppa, à l'approche de Menchikoff, avait abandonné cette ville pour se joindre à Charles XII, avec une faible partie des siens qui lui étaient restés attachés.

(*Note du traducteur.*)

de bouche et d'artillerie, qu'il y avait une grande quantité de canons, et que Charles XII, qui n'était qu'à six lieues de Batourin, aurait indubitablement su profiter de tous ces avantages, si le prince Menchikoff, guerrier habile et prévoyant, ne lui eût enlevé cette ville par ce coup de main.

Le 30 mai, Menchikoff fut nommé capitaine de marine.

Lorsqu'en 1709 les Suédois assiégèrent Poltava, les assiégés, dont la garnison était beaucoup trop faible pour résister, demandèrent du renfort à Pierre-le-Grand. Il était difficile de leur en procurer, car il fallait pour cela faire faire diversion aux troupes suédoises. L'exécution de cette grande entreprise fut confiée au prince Menchikoff, qui justifia pleinement le choix de l'empereur: ce brave capitaine force dans leur retranchement 4 escadrons et 300 hommes d'infanterie; il disperse cette troupe et se met à sa poursuite. Charles voit le danger des siens, et, tandis qu'il vole à leur secours, avec huit régimens, par le côté opposé, le brigadier Golovine, à la tête de 900 hommes, entre dans la ville à la vue des ennemis.

A la bataille générale de Poltava, livrée le 27 juin, la victoire fut, en grande partie, due à Menchikoff. La cavalerie suédoise, soutenue par l'infanterie, se précipita sur nos redoutes, se fit jour, quoiqu'avec de grandes pertes, et se jeta sur la cavalerie, postée sur les derrières;

celle-ci, malgré tout le courage qu'elle déploya dans cette occasion, commençait à chanceler, lorsque le prince Menchikoff vient la secourir avec le corps du prince Volkhonsky ; il arrête l'impétuosité des Suédois, et donne à nos cavaliers le temps de se remettre ; il court les plus grands dangers ; deux chevaux sont tués sous lui. Enfin l'ennemi approche des retranchemens ; mais l'artillerie joue avec une telle habileté, et leur fait perdre tant de monde, qu'ils sont obligés de fuir vers un bois, dans le plus grand désordre. Au moment où ils vont se rallier, le prince Menchikoff, par ordre de l'empereur, à la tête de cinq régimens de cavalerie et de cinq bataillons d'infanterie, se dirige sur eux, et veut les forcer à se rendre. Les Suédois refusent ; Menchikoff les poursuit, les taille en pièces et fait prisonnier le général Schlippenbach qui les commandait. De là, il se jette sur les retranchemens extérieurs de Poltava, rencontre dans sa marche un corps ennemi de 3,000 hommes qui l'attaque. Il soutient le choc ; après une vigoureuse résistance, le défait entièrement et revient vers son monarque, couvert des lauriers de la victoire. « Si Menchikoff, » dit Voltaire, dans son histoire de Charles XII, « fit « cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son « salut ; si le tzar l'ordonna, il était un digne adver- « saire de Charles XII. »

Avant que la bataille générale s'engageât, Menchikoff donna de nouvelles preuves de son grand courage.

Il fondit, accompagné de Boyer (1), à la tête de la cavalerie russe, qui était aux flancs de l'armée, sur la cavalerie suédoise, avec une telle impétuosité, que celle-ci, après un moment de résistance, fut obligée de battre en retraite. A cette attaque, Menchikoff, exposé aux plus grands périls, eut, pour la troisième fois, son cheval tué sous lui. Le maréchal Schérémèteff, qui était au centre, voyant alors la cavalerie ennemie culbutée, tomba sur l'infanterie, la baïonnette au bout du fusil, et mit le comble à la défaite. Pierre-le-Grand, après avoir félicité l'armée de la gloire immortelle qu'elle venait d'acquérir, tendit les bras au prince Menchikoff, l'embrassa plusieurs fois au front, et déclara que c'était à lui, à ses exploits éclatans et à son grand courage qu'il devait les heureux succès de cette journée à jamais mémorable. Menchikoff, ému jusqu'au fond du cœur, répondit : « Si Moïse, chef des Israëlites, qui en-
« coururent la colère du Très-Haut, n'eût intercédé
« pour eux au pied de son trône, s'il n'eût reçu du
« Ciel l'inspiration qui le sauva, ils eussent infaillible-
« ment été détruits. Ainsi, dans le funeste moment où

(1) Boyer était fils d'un paysan de Livonie. Par ses talens et son courage, il parvint, sous le règne de Pierre-le-Grand, au rang de général en chef. Son origine serait encore ignorée si, pendant son séjour en Livonie, il n'eût lui-même généreusement reconnu pour son frère un simple paysan : action qui lui fait honneur.

« l'ennemi, après avoir renversé le premier bataillon
« du régiment de Novgorod, parvint à détacher du cen-
« tre de l'armée notre flanc gauche, où je me trouvais
« avec toute la cavalerie, si, conduit par la volonté
« divine, vous n'eussiez apparu, et si, sans songer à
« votre conservation, vous n'eussiez rallié les troupes,
« nous aussi nous eussions sans doute péri; l'oint du
« Seigneur était alors inspiré de Dieu même; c'était
« Dieu qui combattait avec vous; c'est lui qui vous a
« couvert d'une gloire ineffable. »

Les exploits brillans du prince Menchikoff dans les champs de Poltava et de Pérévolotchna lui valurent la dignité de second maréchal de l'Empire, dont il fut revêtu le 7 juillet. Pierre célébra à Moscou sa victoire sur les Suédois par une entrée triomphante où fut déployée la plus grande magnificence. Voulant que Menchikoff y prit part, il la retarda jusqu'à son arrivée, et l'attendit à Kalomenskoe, domaine de la couronne, à seize verstes de la ville.

En 1710, le prince Menchikoff fit le siége de Riga. En 1711, à la mort du duc de Courlande, Frédéric-Guillaume (1), qui, le 31 octobre de l'année précédente, avait épousé la grande-duchesse Anne Ivanovna, depuis

(1) Le duc tomba malade à Pétersbourg le 3 janvier, et mourut six jours après.

impératrice, Menchikoff entra avec un corps d'armée en Courlande, pour prévenir les désordres qui pouvaient en être la suite. En 1712, il commandait en chef les troupes russes en Poméranie; et quoiqu'il parût être sous les ordres du roi de Pologne, il fut cependant chargé de le surveiller; car la conduite toujours mystérieuse d'Auguste avait excité les soupçons de Pierre, dont la franchise était la première vertu. En 1713, Menchikoff, qui se trouvait avec des troupes russes dans le Holstein, sous les ordres du roi de Danemarck, contribua à la prise de la forteresse de Teningen, et à la défaite du général suédois, comte de Steinbock, lequel avec un corps de 17,000 hommes, se rendait, à marches forcées, à Bender, pour secourir Charles XII.

Alors, Menchikoff reçoit de Frédéric IV son portrait garni en diamans, et revient avec ses troupes en Poméranie; bientôt après, le 12 septembre, ayant sous ses ordres des troupes russes et saxonnes, il prend Stettin, qu'il donne sur-le-champ en séquestre au roi de Prusse et à la cour de Holstein; il conduit son armée par la Prusse polonaise jusqu'à Dantzick, et part pour Pétersbourg, où il arrive au mois de février 1714 (1). Ce furent là ses dernières campagnes. Il est à remarquer que

(1) Au mois de juillet de cette année, il fut élu membre de la Société savante de Londres.

ce fut aussi à cette époque que la confiance du souverain pour ce favori commença à diminuer, parce qu'il vit avec peine que Menchikoff cherchait toutes les occasions de s'enrichir.

Menchikoff, qui passait ses jours dans la plus parfaite inaction et au sein de l'abondance et de la mollesse, n'avait plus le droit d'attendre de nouvelles récompenses; il ne rendait plus de services qui pussent les lui mériter; et d'ailleurs, il avait déjà obtenu les plus hautes dignités. Cependant, poussé par une avarice démesurée, il ne songeait qu'aux moyens d'augmenter sa fortune. Pour y parvenir, il fait, sous des noms empruntés, de faux contrats de fournitures à la couronne.

Dès que Pierre-le-Grand est informé de ces manœuvres honteuses de la part d'un personnage d'un rang aussi élevé, il n'écoute que la voix de la justice, et, oubliant, non sans peine, l'attachement qu'il portait à son favori, nomma une commission pour faire des recherches sur sa conduite.

Le fier et coupable Menchikoff est obligé de comparaître au tribunal. Envisageant l'ignominie qui va suivre sa condamnation, il ne trouve de refuge que dans la clémence du souverain, dont il connaît le cœur généreux, et se présente devant ses juges avec une requête pleine de l'expression de ses regrets, qu'il remet à l'empereur. Le repentir qui se peint sur son visage, le ton

suppliant avec lequel il implore son pardon, et encore plus les lauriers qui ombragent son front, touchent le sensible monarque; il prend la supplique, et après l'avoir lue à voix basse : « Ami, lui dit-il, tu n'as pas su « la rédiger; » en même temps il se met à la corriger.

A cette marque de prédilection du souverain pour Menchikoff, un jeune capitaine, membre de la commission, se lève, et s'adressant à ses collègues : « Sortons, s'écrie-t-il, nous n'avons plus rien à faire ici »; en même temps, il se dispose à quitter l'assemblée. « Où allez-vous, demande le monarque, irrité d'une telle hardiesse? — Sire, répond le capitaine, nous nous retirons; pourquoi demeurer davantage, puisque c'est vous qui enseignez à l'accusé ce qu'il doit répondre? »

« Reprenez votre place, lui dit alors avec bonté Pierre-le-Grand, et émettez votre opinion. » Le capitaine demande alors que la requête présentée par Menchikoff soit lue à haute voix; qu'il ait, comme accusé, à se tenir près de la porte, et à sortir après la lecture de la pétition. Pierre sent la justese de cette observation, et se tournant vers Menchikoff : « Entends-tu, lui dit-il, voilà comme il faut que la chose se fasse. » Menchikoff se place à la porte; on lit sa requête, et on lui signifie de sortir du tribunal. Alors les juges, à commencer par le plus jeune, donnent leur avis sur la peine que doit subir l'accusé; les uns opinent pour l'exil, et le plus grand nombre pour la peine de mort.

Pierre-le-Grand prend alors la parole en ces termes: « Quand il ne s'agit, dit-il, de rien moins que de la « vie ou de l'honneur d'un homme, il est de la justice « de peser dans la balance de l'impartialité les fautes « dont il est convenu, et les services qu'il a rendus à « l'Etat et au souverain; et si les services l'emportent, « la grâce doit aussi l'emporter sur la rigueur. » L'empereur détaille en quelques mots tous les services de Menchikoff, et fait surtout observer que c'est à lui qu'il doit la conservation de ses jours. « Ainsi, continue-t-il, « voici mon opinion; je crois que nous devons nous « contenter de le reprimander en présence de toute « l'assemblée, et de lui imposer une amende propor- « tionnée à son crime; car, il peut m'être utile à l'a- « venir, et mériter doublement sa grâce. »

Lorsque l'empereur eut cessé de parler, le capitaine lui adressa ces paroles: « Notre volonté est maintenant « conforme à la tienne; Seigneur, s'il eut le bonheur de « sauver tes jours, notre devoir est, sans contredit, « de sauver les siens. » Cette opinion fut confirmée par tous les autres juges.

Quoique les exploits et le mérite du prince Menchikoff, et surtout l'affection que l'empereur lui portait depuis long-temps, le maintinssent encore dans tous les honneurs et dans toutes les dignités, quoique même, après cet événement, il fût resté, pour ainsi dire, le seul maître de Pétersbourg, dont il était gouverneur-géné-

ral, cependant la confiance que l'empereur avait en lui diminua beaucoup depuis que ses manœuvres frauduleuses et d'autres fautes semblables furent découvertes; et toutes les lettres mêmes que Menchikoff adressa à Pierre-le-Grand en sont des preuves certaines. Avant sa condamnation, il écrivait à l'empereur d'égal à égal; il ne se servait jamais du titre de majesté, et se contentait de le nommer d'après son grade dans les troupes. Il l'appelait, par exemple, monsieur le capitaine, colonel, contre-amiral, etc. Il commençait ordinairement ses lettres par ces mots: « Je vous annonce que », et en les finissant, il ne se nommait jamais ni serviteur, ni sujet mais simplement: Alexandre Menchikoff. Alors il jouissait d'une telle faveur, qu'il se permettait quelquefois de ne pas exécuter les ordres de l'empereur, et n'agissait qu'à son propre gré; mais quel changement n'apperçoit-on pas dans la conduite de Menchikoff depuis l'époque de son jugement! Ses lettres deviennent les lettres ordinaires d'un sujet à son souverain.... Sire, écrivait-il à Pierre, j'annonce à votre majesté, mon père et très-gracieux maître, etc., et en finissant..., de votre majesté le très-fidèle sujet. Non seulement il ne hasardait plus de contrevenir aux ordres de son souverain, mais il craignait de l'importuner pour les choses les plus essentielles. C'était à son secrétaire M. de Macaroff qu'il s'adressait toujours, le priant d'en parler à sa majesté lorsque l'occasion s'en présenterait, et il finissait ordinairement ainsi

les lettres qu'il lui adressait : là dessus, je me repose sur vos bontés comme sur celles de mon bienfaiteur, et suis, etc.

Menchikoff, jusqu'à la mort même de Pierre-le-Grand, ne put obtenir la remise de l'amende considérable à laquelle il avait été condamné. La chancellerie des recherches, sous la direction du général major prince Galitzine (1), exigeait de lui, en 1719, avec une telle rigueur les sommes qu'il devait, qu'à défaut de paiement, elle le menaçait de l'incarcérer ; mais une ordonnance de l'empereur recula l'échéance (2).

La lettre suivante, que Menchikoff écrivit au monarque, atteste la situation critique dans laquelle il se trouvait alors.

« Sire,

« Je dois à la chancellerie du gouvernement de Pé-
« tersbourg, à la caisse de Votre Majesté, la somme de

(1) Le prince Pierre Galitzine, frère du maréchal Michel Galitzine, dont nous allons bientôt parler. Ce prince jouissait de la faveur et de la confiance de l'empereur. Il fut dans la suite lieutenant-général et lieutenant-colonel de la garde de Préobrajensky.

(2) Pierre-le-Grand était alors aux eaux d'Olonetz. En son absence, Menchikoff siégeait chaque jour, tantôt au collége de guerre, tantôt à l'amirauté ou au sénat, quoiqu'à cette époque il ne fût pas sénateur. Il était aussi journellement au palais, et ne laissait coucher le jeune tzarévitch qu'en sa présence.

« 6,000 roubles, et je n'ai pas de quoi les payer. En con-
« sidération de mes travaux et de mon zèle pour son
« service, qui ont accru d'un million et plus les revenus
« du Gouvernement, et assuré par là un restant en caisse
« de 170,000 roubles par année, je supplie Votre Ma-
« jesté, mon très-gracieux père et maître, de vouloir
« bien me faire grace de ma dette; dans l'espérance
« d'une aussi haute et paternelle bonté,

« Je suis, SIRE, de Votre Majesté

« Le très-fidèle sujet,

« ALEXANDRE MENCHIKOFF. »

En 1724, Menchikoff présenta de nouveau à l'empereur une supplique, dans laquelle il demandait qu'on l'acquittât de l'amende qu'il payait déjà depuis dix ans; mais cette supplique fut rejetée. On pourrait en conclure que le favori avait, après sa condamnation, perdu tout-à-fait les bonnes grâces de son souverain; cependant on voit dans la vie de Pierre-le-Grand, par le prince Shébateff, que l'empereur ayant fait, en 1718, une visite au prince Menchikoff, et l'ayant trouvé endormi, ne voulut pas qu'on le réveillât, et retourna au palais; que, l'année suivante, le 23 novembre, jour de la fête de ce dernier, l'empereur se rendit, à six heures du matin, au convent de Nevsky, et y assista, avec lui aux Matines, à la Messe et au *Te Deum*, pendant lequel il fit tirer 61 coups de canon. Une si grande bonté de la part

du souverain laisse-t-elle à supposer que, peut-être, Menchikoff était alors sous le poids d'un jugement, et qu'il payait de fortes amendes. Si cependant il en était ainsi, ce que tout porte à croire, qui n'admirerait le monarque, sur lequel la voix de la justice fut assez puissante pour étouffer le sentiment d'amitié qui l'entraînait à pardonner à son favori? Cette marqu e d'affection n'a d'ailleurs rien d'étonnant, quand on réfléchit qu'à l'époque même dont nous parlons, Menchikoff, sans être sénateur, siégeait cependant au sénat; que c'était lui qui faisait les honneurs du palais et recevait les ambassadeusr étrangers; que Pierre, en 1703, lui avait permis de se former un régiment d'élite, dont la paie égalait celle des régimens des gardes, et d'avoir une espèce de compagnie de gardes-du-corps.

Le 28 janvier 1725, la Russie perdit son souverain adoré (1), et Menchikoff son bienfaiteur; mais à l'avènement de Catherine au trône, un champ plus vaste encore s'ouvrit à ce favori de la fortune.

La princesse conservait le souvenir du temps où,

---

(1) Pierre-le-Grand ayant voulu assister à la bénédiction de l'eau, une des principales cérémonies de l'Eglise grecque, y contracta un rhume qui lui donna une fièvre violente dont il mourut après vingt-deux jours de maladie, à l'âge d'environ cinquante-trois ans, dans la quarante-troisième année de son règne.

(*Note du traduct.*)

avant de devenir épouse de Pierre-le-Grand, elle avait habité la maison de Menchikoff, auquel elle se croyait redevable de son élévation (1). Son premier soin, en prenant les rênes du gouvernement, fut de lui faire la remise de l'amende à laquelle il avait été condamné, et de dissoudre les commissions chargées de surveiller sa conduite.

Comblé de tant de nouvelles faveurs, auxquelles il devait attacher d'autant plus de prix, qu'elles lui assuraient la possession de ses nombreuses terres, où il comptait jusqu'à 50,000 paysans, Menchikoff avait-il quelques vœux à former ? Mais les désirs des hommes ne peuvent avoir de bornes.

Menchikoff voulut encore augmenter ses richesses. Il importunait sans cesse de ses sollicitations l'impératrice, qui ne sut jamais lui rien refuser, et bientôt il se vit possesseur de 100,000 paysans et de la ville de Batourin, prise par lui en 1708, qui contenait 1,302 maisons. Il

---

(1) L'impératrice Catherine Ire naquit le 5 avril 1684, à Marienbourg, ville suédoise, qui appartient aujourd'hui à la Livonie. Orpheline dès sa plus tendre jeunesse, elle fut élevée par la charité d'un ministre luthérien, Ernst Gluck. En 1702, Marienbourg tomba au pouvoir des Russes, les habitans ayant été faits prisonniers, Catherine fut amenée au maréchal Schéréméteff, dans la maison duquel elle resta deux ans; de là elle passa dans celle du prince Menchikoff. L'empereur la vit un jour chez ce favori, en devint amoureux, la prit chez lui, et l'épousa en 1707.

avait fait mille instances auprès de Pierre, pour l'obtenir, mais ce prince la lui avait toujours refusée.

Loin de satisfaire l'ambition dont Menchikoff était dévoré, cette prospérité ne fit qu'étendre ses prétentions, qui, dès lors, ne connurent plus de mesure.

Le 3 février 1726, l'impératrice nomma Menchikoff premier membre du conseil privé suprême (1), qu'elle venait d'établir.

Peu de jours après, elle y fit entrer le duc de Holstein, Charles-Frédéric, époux de la grande-duchesse Anne Pétrovna. On ne saurait peindre la consternation de Menchikoff, lorsqu'il apprit cette nouvelle inattendue, et qui s'opposait à ses vues ambitieuses; il ne put supporter l'idée d'être forcé de céder au duc la première place, et l'ordre qu'il en reçut blessa d'autant plus son amour-propre, qu'il avait fait de vaines tentatives auprès de Catherine pour faire exclure le duc du conseil.

Dès ce moment, tous les soins, toutes les pensées de Menchikoff tendirent à éloigner le duc de la cour, et il y parvint dans la suite.

Le vieux duc de Courlande Frédéric étant mort sans

---

(1) Les autres membres du conseil suprême étaient le grand-amiral, comte Apraxine; le chancelier, comte Golovine; les conseillers privés actuels, le comte Tolstoï, le prince Dmitri Galitzine, et le vice-chancelier, baron Ostermann.

enfans, Maurice, comte de Saxe (1), fils naturel d'Auguste II, avait été élu par la diète de Mittau, pour lui succéder. Le jour même de l'élection, on envoya à la duchesse douairière de Courlande, Anne Ivanovna, une députation pour l'engager à épouser le nouveau duc. Quoique la duchesse Anne eût de l'inclination pour le prince Maurice, cependant elle répondit qu'elle remettait la décision de l'affaire à sa majesté l'impératrice de Russie. Vers cette époque, le 27 juin 1726, le prince Menchikoff se rend à Riga. La duchesse va l'y trouver ; les larmes aux yeux, elle le supplie d'employer son intervention auprès de l'impératrice, pour qu'elle confirme l'élection du nouveau duc, et qu'elle lui permette d'unir son sort à celui de ce prince. Menchikoff, qui convoitait lui-même le duché de Courlande, répondit « que l'Im« pératrice ne pouvait confirmer l'élection du prince « Maurice, à cause du préjudice qui pourrait en résulter « pour les intérêts de la Russie et de la Pologne ». Quant au mariage, il fit observer « qu'il était inconvenant que « Son Altesse s'unît à un prince né d'une concubine, et « que cette alliance ne pouvait faire honneur ni à elle, « ni à l'impératrice, ni à l'État ». Il écrivit alors à son épouse la lettre suivante :

---

(1) Maurice, comte de Saxe, naquit en 1696, et mourut maréchal de France en 1750, ce guerrier célèbre s'illustra, sous le règne de Louis XV, par plusieurs victoires mémorables.

« Ma chère amie, princesse Dorothée Michaïlovna, « vivez, et votre sœur Barbe, ainsi que vos enfans, de « longues années dans la prospérité, et bénissez le Sei- « gneur.

« Nous vous annonçons que, le 27 de ce mois (juin), « à 11 heures du soir, nous sommes heureusement arri- « vés à Riga; son altesse la princesse Anne s'est rendue « ici hier. Après plusieurs entretiens au sujet de l'affaire « du duché de Courlande, j'ai réussi à la détourner du « projet de s'unir au prince Maurice, et j'ai obtenu d'elle « qu'elle s'opposât à son élection. Il paraît qu'elle désire « ardemment, et plus que tout autre, que le choix d'un « nouveau duc tombe sur moi; car elle m'a promis d'en- « gager les États et les députés à agir en conséquence, « et c'est dans cette vue qu'elle est repartie le même jour « pour la Courlande : ainsi, l'affaire s'est entamée sous « d'heureux auspices. Dieu veuille qu'elle se termine heu- « reusement; vous en pouvez voir tous les détails dans « mon rapport à S. M. l'impératrice. Au reste, en vous « saluant cordialement, vous et votre sœur, j'envoie des « bénédictions à nos enfans, et je suis,

« Votre affectionné,

« ALEXANDRE MENCHIKOFF. » (1)

---

(1) Il est à remarquer que Menchikoff, en signant son nom, ne se servit jamais du titre de prince.

Le 29 juin, il partit pour Mittau, afin d'y faire annuler l'élection de Maurice; de là il retourne à Riga, où il reste 27 jours. Après avoir mis tout en œuvre pour obtenir le duché de Courlande, et avoir échoué dans ses entreprises, il est obligé de revenir à Pétersbourg, confus et désespéré de n'avoir pas réussi. Les Courlandais avaient refusé de l'élire, alléguant qu'il n'était pas Allemand, et qu'il ne professait pas la religion luthérienne.

L'impératrice voyant leur éloignement pour Menchikoff, lui conseilla de renoncer à ses projets.

A la mort de Catherine Ire, arrivée le 6 mai 1727, la puissance de Menchikoff était si grande, qu'il annula la tutelle établie pour le jeune Pierre II par le testament de cette princesse (1). Saisissant alors d'une main hardie les rênes du gouvernement, il poussa son pouvoir si loin, qu'il logea le jeune empereur dans son propre palais, pour être plus en état d'éloigner de sa personne tous ceux qui pourraient tenter de s'opposer à ses vues, et prendre de jour en jour plus d'ascendant sur son esprit. Menchikoff, usant de son influence auprès de la

---

(1) Cette tutelle était composée des duchesses Anne et Elisabeth filles de Pierre-le-Grand; du duc de Holstein, Charles-Frédéric; du prince de Holstein, évêque de Lubeck, fiancé avec la duchesse Elisabeth, et de six membres du conseil privé suprême; du prince Menchikoff, du comte Golovine, du comte Apraxine, du baron Ostermann, du prince Galitzine et du prince Bazile Dolgorouky.

défunte impératrice, était parvenu à lui persuader de donner une de ses filles pour épouse au jeune Pierre II, héritier de la couronne, et Catherine avait manifesté cette volonté dans un article à part de son testament (1).

A peine Menchikoff se fût-il rendu maître du nouveau souverain, en lui faisant occuper son palais, que, sans considérer son extrême jeunesse, car il n'avait pas encore douze ans accomplis, il voulut mettre à exécution ses projets ambitieux. Le jeune Pierre, assure-t-on, n'avait aucune inclination pour la princesse Menchikoff, qui était d'ailleurs plus âgée que lui (2); on dit même qu'il supplia à genoux sa sœur Nathalie Alexiévna d'employer tous les moyens pour empêcher le mariage qu'on voulait lui faire contracter (3); cependant les fiançailles de l'empereur avec la princesse Marie Menchikoff furent célébrées par Théophane, archevêque de Novgorod, après un *Te Deum* chanté en ac-

---

(1) Dans le douzième article de son testament, l'impératrice disait: «Nous recommandons à nos princesses et aux personnes qui composent la régence de chercher à unir le grand-duc avec une des filles du prince Menchikoff.»

(2) La princesse Marie Menchikoff était née le 6 décembre 1711. Le 2 mars 1726, du vivant de Catherine I[re], elle avait été promise au grand-chambellan, le comte Sapeha, auquel Menchikoff fit épouser la princesse Sophie Skavronska, nièce de l'impératrice.

(3) Voyez Magasin, de M. Busching.

tions de grâces. On décida, le même jour, quel serait le nombre des personnes qui devaient composer la cour de la future impératrice (1), et quelles devraient être leurs dignités. Menchikoff n'était alors que vice-amiral ; il fut nommé, à cette occasion, amiral et généralissime ; son fils, le prince Alexandre, qui n'était que chambellan, fut revêtu de la dignité de grand-chambellan, et reçut le cordon de St-André, quoiqu'il n'eût alors que 13 ans. Ses deux filles les princesses Marie et Alexandrine, et leur tante Barbe d'Arsénieff furent décorées de l'ordre de Sainte-Catherine de la première classe.

---

(1) Menchikoff, annonçant au comte Matveff les fiançailles de sa fille, lui écrivit :

« Monsieur le comte et conseiller privé actuel, mon très-cher pro-« tecteur,

« Votre excellence nous complimente sur la joie publique à l'occa-« sion des fiançailles de Sa Majesté impériale, notre très-gracieux « souverain et maître avec notre fille, Son Altesse sérénissime la prin-« cesse Marie Menchikoff. Nous vous adressons aussi nos félicitations, « en formant le souhait que cette bonne œuvre soit couronnée par « la bénédiction du Très-Haut, pour la gloire de son nom et celle « de l'empire russe, à la satisfaction de vous, de nous, et de tous « les sujets de Sa Majesté impériale.

« Au reste, nous vous confions à la sainte garde du Tout-Puissant, « et nous sommes,

« De votre Excellence, l'affectionné et dévoué,

« ALEXANDRE MENCHIKOFF. »

Menchikoff, au faîte des grandeurs et de la puissance, près de devenir beau-père de l'empereur, n'était pas encore content de sa fortune, et ne cessait de chercher les moyens de l'augmenter. Il roulait dans sa tête ambitieuse un projet plus gigantesque encore que tous ceux qu'il avait conçus jusqu'alors : il voulait unir la grande duchesse Nathalie à son fils, afin de frayer par là, d'une manière plus sûre, le chemin du trône à ses descendans. Cependant, il ne s'aveuglait pas sur la haine que lui portaient les premiers dignitaires de l'empire ; il n'oubliait pas les complots tramés contre lui, pendant son voyage de Courlande, où il s'était rendu pour se faire élire à la place de Maurice. Sans le dévouement intéressé du ministre hollandais, comte de Bassevitch, qui conjura le duc son maître d'intercéder pour ce favori de la fortune, sa chute eût été certaine, dès le règne de Catherine Ire ; elle avait déjà signé l'ordre de le faire arrêter sur la route. Cette chute eût été alors peut-être moins terrible ; mais Menchikoff avait triomphé de ses ennemis, pour tomber dans la suite, avec un éclat plus grand encore, dans un abîme de malheurs.

Après les fiançailles de sa fille avec l'empereur, le premier soin de ce ministre impérieux, que rien ne retenait, lorsqu'il s'agissait d'exécuter ses projets ambitieux, fut de punir tous ceux qui, sous le dernier règne, avaient tenté de lui faire perdre les bonnes grâces de la souveraine. Le jour même de la cérémonie, il fit publier un

manifeste qui portait la punition la plus sévère contre ces prétendus criminels; on leur reprochait de s'être opposés à l'élévation de Pierre II au trône, et à son mariage avec la fille du prince Menchikoff. Les personnes accusées étaient le comte Antoine Divière, beau-frère de Menchikoff et grand-maître de police; le comte Pierre Tolstoï, conseiller privé actuel; Jean Boutourline, général en chef; Scorniakoff et André Ouschakoff, lieutenans-généraux; Alexandre Narischkine, le prince Dolgorouky et Pissareff (1). Menchikoff ne manqua point de dire dans son manifeste, au nom de l'empereur, que quiconque se rendrait à l'avenir coupable des mêmes crimes, subirait un châtiment encore plus sévère.

Menchikoff, après s'être défait de ses ennemis, devint jaloux du moindre rival: tout lui portait ombrage. Il entreprit alors d'éloigner de la Russie le duc de Holstein et son épouse. La considération distinguée dont ils jouissaient dans tout l'empire, considération à laquelle

(1) Divière et Pissareff furent condamnés au supplice du knout, et envoyés en Sibérie; le comte Tolstoï, après avoir été destitué et privé de ses biens, fut relegué au couvent Solovetskoï. Boutourline et Narischkine, aussi destitués, eurent ordre de ne point sortir de leurs terres; Ouschakoff fut transféré de la garde dans un régiment de ligne, et le prince Jean Dolgorouky, qui devint dans la suite favori de Pierre II, et causa lui-même la chute de Menchikoff, fut éloigné de la cour après avoir perdu son grade.

Charles-Frédéric avait droit auprès des personnes de la cour, surtout par son illustre origine et par sa proche parenté avec l'empereur, était la principale cause de la haine que lui avait vouée le prince Menchikoff. Pour réussir dans son projet, il commence par retenir 60,000 roubles de la somme que la duchesse Anne Pétrovna recevait, à compte d'un million que la défunte impératrice lui avait assigné en dot; toutefois, il en donne au duc un reçu, dans lequel il énumère les services qu'il lui a rendus au moment de la rédaction du testament de l'impératrice (1). En outre, il oblige le duc et la duchesse à lui donner à l'avenir la somme de 20,000 roubles, comme dette. Une conduite aussi insolente et les vexations sans nombre qu'ils essuyèrent de la part de l'ambitieux Menchikoff les forçèrent à se retirer dans le Holstein, et à abandonner les avantages qu'ils étaient en droit d'attendre du testament de Catherine (2).

---

(1) Dans le treizième article du testament de l'impératrice, il était dit que « tout ce dont Son Altesse royale le duc avait joui jusqu'alors ne pourrait lui être redemandé sous aucun prétexte, et ne devrait pas être porté en compte»; et dans le quinzième article, l'impératrice disait: «Nous recommandons au grand-duc, héritier du trône, de ne point oublier les intérêts de la maison de Holstein, tant que nos descendans s'y maintiendront.»

(2) La duchesse de Holstein, Anne Pétrovna, mourut le 4 mai 1728, d'une suite de couches, et le duc son époux, le 18 juin 1739. Leur fils, le duc Charles-Pierre-Ulric, ayant embrassé la religion grecque

Menchikoff étant parvenu à éloigner ceux qu'il pouvait craindre, entoura l'empereur de ses partisans. Cependant plusieurs grands de l'empire, révoltés de l'ambition et de la fierté de ce ministre, avaient en secret juré sa perte. Malgré tous ses soins, toutes ses mesures, ils trouvent accès auprès du jeune prince, lui font envisager combien est grande la puissance de Menchikoff; combien elle va le devenir plus encore par l'alliance qu'il est sur le point de contracter avec la fille de cet ambitieux, qui cherchera un jour à se rendre maître du trône; enfin, que, d'un seul mot, il peut sauver l'Etat, en réduisant cet homme dangereux au néant d'où il est sorti. Pierre se laisse persuader, leur promet le silence, et dès lors n'attend plus que le moment favorable pour exécuter ses projets. Menchikoff lui-même en fournit bientôt l'occasion.

L'empereur, auquel le corps des marchands de Pétersbourg venait d'offrir neuf mille ducats, voulut en faire cadeau à sa sœur la princesse Nathalie, et les lui envoya par une des personnes de sa cour.

Menchikoff rencontre l'envoyé, et lui demande où il porte cette somme. « A la grande-duchesse, répond-il.» — « L'empereur est jeune, réplique Menchikoff, et ne

---

en 1742, fut nommé Pierre Théodorovitch; il monta sur le trône de Russie en 1761, à la mort de l'impératrice Elisabeth.

« connaît pas le prix de l'argent; portez-le dans mon « cabinet : j'en parlerai à Sa Majesté. »

L'envoyé, sachant combien il était dangereux de s'opposer à la volonté de Menchikoff, n'osa lui désobéir.

Le lendemain matin, la princesse vint, selon son habitude, rendre visite à l'empereur. A peine fût-elle entrée que Pierre lui demanda si le cadeau de la veille ne méritait pas qu'on l'en remerciât.

La princesse étonnée dit qu'elle n'a rien reçu. L'empereur ordonne alors des perquisitions à ce sujet, et sa colère est au comble quand il apprend que Menchikoff est cause que le cadeau n'est point parvenu à sa destination. Il le fait venir, et lui demande d'un ton menaçant comment il a eu l'audace d'arrêter l'exécution de ses ordres. A ces mots, d'une sévérité à laquelle il était loin de s'attendre, et que l'empereur n'avait même jamais déployée envers personne, Menchikoff reste immobile et comme frappé de la foudre. Cependant il répond « que s'il a détourné la somme offerte à l'empereur « de la destination qu'il voulait lui donner, la nécesité « l'y avait obligé; que l'Etat avait besoin d'argent; que « la caisse était épuisée, et qu'il est prêt à démontrer « comment cette somme peut être employée avec plus « d'utilité. Au reste, continue-t-il, si Votre Majes- « té l'ordonne, non seulement je remettrai ces neuf « mille ducats, mais j'y ajouterai encore un million de « mon propre argent. »

Cette réponse insolente, au lieu de satisfaire l'empereur, ne fit qu'augmenter sa colère. « Je vous apprendrai, dit-il à Menchikoff, à ne pas oublier que je « suis souverain, et que je prétends être obéi. » Après avoir prononcé ces paroles, il lui tourne le dos et veut s'éloigner; Menchikoff le poursuit; il cherche à l'apaiser par les instances les plus humbles, et le jeune souverain, trop faible pour résister à ses vives prières, lui rend enfin ses bonnes grâces; mais il ne les conserva pas long-temps.

Quelques jours après, Menchikoff tomba dangereusement malade. Pendant ce temps, ses ennemis, le prince Alexis, le prince Jean Dolgorouky (1) et le baron Ostermann entreprirent de lui enlever le fruit de sa dernière réconciliation avec l'empereur, et de le perdre entièrement dans son esprit.

Menchikoff apprit que ce complot était tramé contre lui; il sut même qu'il avait complètement réussi; mais confiant en sa fortune, il se flattait de rentrer facilement dans les bonnes grâces du souverain.

Une nouvelle faute hâta sa ruine. Après son rétablissement, au lieu de rejoindre la cour, qui était allée à Péterhoff, et où auraient dû l'appeler ses plus chers

---

(1) Le prince Jean Dolgorouky est celui que Menchikoff avait éloigné de la cour. Il est à présumer que l'extrême attachement que lui portait l'empereur lui valut sa grâce.

intérêts, il pour par Oranienbaum, afin d'assister à la consécration d'une église construite par lui dans cet endroit. De là, sans s'être présenté devant l'empereur, il le fait inviter avec toute la cour à cette cérémonie. Pierre prétexta une indisposition, et s'excusa. Menchikoff, sans supposer que son malheur était si prochain, eut la hardiesse et l'insolence de se placer pendant la consécration sur un siége élevé fait à la manière d'un trône, qui avait été préparé pour l'empereur. Ses ennemis ne manquèrent pas de rendre compte au souverain d'une conduite si téméraire, et cette ambition démesurée à laquelle Menchikoff devait son élévation et ses richesses fut aussi la cause de sa chute.

Le lendemain, il se rend à Péterhoff; il n'y reste qu'un jour, et revient à Pétersbourg.

Là, sans prévoir l'orage qui gronde sur sa tête, et qui va bientôt éclater, il fait les dispositions pour recevoir le jeune empereur dans son hôtel; il visite les tribunaux, les chambres de justice, et distribue partout ses ordres avec son arrogance ordinaire. Mais quel est l'étonnement de ce ministre impérieux, quand, deux jours après, il voit arriver le lieutenant-général Soltikoff, grand-maître de police, muni de l'ordre d'enlever de sa maison tous les ornemens de l'empire, ainsi que tous les effets de l'empereur, et de les transporter au palais d'été! Le mobilier de son fils, qui, en qualité de grand-chambellan, devait être continuellement près

de la personne du souverain, lui fut renvoyé le même jour du palais où le jeune prince avait son logement.

A quel point le bonheur ne peut-il pas fasciner les yeux d'un faible mortel! Menchikoff, au milieu de ces circonstances embarrassantes et difficiles, comptait trop sur l'influence qu'il avait exercée jadis sur l'empereur, pour désespérer un instant de rentrer dans ses bonnes grâces. Mais, pour cette fois, il se flattait d'un vain espoir: la fortune, lasse de le favoriser, l'abandonna pour jamais.

Le 7 septembre, l'empereur arriva de Péterhoff à Pétersbourg; il coucha au nouveau palais d'été, et envoya le lendemain matin le lieutenant-général Soltikoff signifier à Menchikoff de ne plus se mêler des affaires de l'Etat, et de ne point sortir de sa maison jusqu'à nouvel ordre. Le même jour, l'empereur expédia au conseil privé suprême un manifeste signé de sa main, et conçu en ces termes:

« Sa Majesté ayant pris la résolution de siéger per-
« sonnellement dans le conseil privé suprême, et de
« signer elle-même toutes les ordonnances dudit con-
« seil, ordonne de ne point accepter les ordonnances
« et les lettres particulières écrites de la part du prince
« Menchikoff ou de toute autre personne, quel qu'en
« soit le contenu, et de ne pas exécuter les ordres
« qu'elles pourraient prescrire (1).

(1) Il était ordonné, du temps même de Pierre-le-Grand, d'exécu-

Cette ordonnance impériale fut sur-le-champ publiée par tout l'empire.

Je ne dirai pas ce que dut éprouver alors le prince Menchikoff, trompé dans ses espérances, Menchikoff, accoutumé à voir réussir toutes ses entreprises. Qui ne se représenterait la douleur dont il fut accablé? Ses ennemis lui ont enlevé tous les moyens de se justifier; il ne peut se présenter devant l'empereur; il envoie au palais sa femme et sa fille; on leur en refuse l'entrée; et ces malheureuses reviennent en pleurs augmenter la désolation et le désespoir dans un lieu naguère séjour des jeux et des plaisirs.

Menchikoff a recours au dernier moyen qui lui reste, celui de se justifier par écrit, et il adresse à l'empereur la lettre suivante :

« Sire,

« En exécution des ordres de Votre Majesté impé-
« riale, on m'a annoncé mon arrestation. Comme tou-
« tes mes actions ont été réglées sur les vrais intérêts
« de Votre Majesté impériale, je ne me sens coupable
« d'aucune faute dont j'aurais pu être accusé, et j'en
« atteste le Très-Haut; mais si j'ai eu le malheur d'en-
« courir la disgrâce de Votre Majesté impériale ou

---

ter tous les ordres du prince Menchikoff, qu'il les communiquât par écrit ou de bouche.

« celle de Son Altesse impériale votre auguste sœur, « par quelque faute non préméditée ou par quelque « manque de mémoire dans l'exécution de leurs vo« lontés, je vous supplie, Sire, de daigner vous sou« venir de mes longs services et de mes travaux, de « vouloir bien, en leur considération, me rendre la « liberté, et vous rappeler ces paroles de notre Sau« veur : *Que le soleil ne se couche point sur votre co« lère*. Il m'a été signifié aussi de ne plus me mêler des « affaires de l'Etat, je supplie donc Votre Majesté im« périale de publier un oukase pareil à celui qui a paru « sous le règne de S. M. impériale la défunte impéra« trice, d'heureuse mémoire, concernant le grand« maître d'artillerie Bruce, par lequel il fut démis de « toutes ses charges. Pour ce qui est de la lettre que j'ai « écrite à Kayssaroff(1), et dans laquelle je lui avais re« commandé de ne point toucher à la caisse sans mon « ordre, ainsi que de la défense que je lui avais plu« sieurs fois communiquée verbalement de ne faire au« cun emploi de l'argent appartenant à la couronne sans « un ordre exprès ou de moi ou du comte Ostermann; je « ne me suis déterminé à le lui faire que pour prévenir « les abus qui auraient pu avoir lieu au nom de Votre « Majesté impériale, d'autant plus que cette partie d'ad-

(1) Kayssaroff était trésorier.

« ministration n'était pas encore tout-à-fait organisée,
« et que Kaissaroff n'occupait son poste que par inté-
« rim. Cependant s'il plaît à Votre Majesté impériale
« d'interpréter ma lettre autrement, je la prie encore
« de vouloir me pardonner cette faute involontaire. »

Le prince Menchikoff adressa aussi une lettre semblable à la grande-duchesse Nathalie, en la priant d'intercéder pour lui auprès de l'empereur. Cependant ces deux lettres n'eurent aucun succès; car, le 9 septembre, parut une ordonnance impériale conçue en ces termes:

« Nous, etc.

« Avons ordonné et ordonnons de conduire le prince
« Menchikoff à Ranninbourg (1), en lui consignant d'y
« demeurer toujours et sans sortir de la ville; nous or-
« donnons d'envoyer, pour le garder, un officier avec
« une escouade prise dans les régimens des gardes, la-
« quelle se trouvera continuellement auprès de sa per-
« sonne, de le priver de toutes ses dignités, et de lui
« ôter les ordres de chevalerie, en lui laissant toute
« la jouissance de ses biens. »

L'exécution suit de près cette ordonnance; Menchikoff quitte Pétersbourg. Au luxe qu'il déploie, à la richesse de ses équipages, à la multitude des personnes qui composent sa suite, on croirait voir un grand sei-

---

(1) Ranninbourg est une ville du gouvernement de Résan; elle fut construite par ordre du prince Menchikoff.

gneur partant pour un voyage, et ce n'est qu'un proscrit qui se rend en exil.

Cette observation n'échappe pas à ses ennemis; elle rend leur haine plus forte, et leur inspire le désir d'étendre leur vengeance jusqu'à la persécution.

De nouveaux malheurs attendaient Menchikoff sur sa route. A peine il est arrivé à Tver, qu'on lui ôte ses voitures, et qu'on les remplace par de simples charriots; sa garde est doublée; tout ce qu'il possède lui est enlevé, à peine lui reste-t-il le strict nécessaire.

Dès lors Menchikoff, plus grand dans les revers qu'au faîte de la puissance, déploie un courage héroïque. Loin de se laisser abattre, il s'élève au-dessus de son malheur même; l'œil sec, le front serein, il donne des consolations à son épouse et à ses enfans; il cherche à leur communiquer le calme de son âme. Cependant la trop sensible princesse n'a point assez de force pour résister à tant de calamités; des larmes abondantes inondent son visage; de profonds soupirs s'échappent continuellement de sa poitrine oppressée. Enfin, comme si à force de verser des pleurs la source s'en fût tarie, ses yeux se ferment à la lumière, et une mort lente vient la délivrer d'un état aussi déplorable. Perte affreuse pour le malheureux Menchikoff! Il semblait que tous les maux de la terre se réunissaient pour l'accabler et lui prouver l'inconstance de la fortune et l'instabilité des choses humaines.

A peine est-il arrivé à Ranninbourg, qu'une commission y est envoyée pour lui faire son procès. On le trouve coupable du malheur du tzarévitch Alexis (1), fils de Pierre-le-Grand et père de l'empereur Pierre II, alors régnant; d'une correspondance secrète avec le sénat suédois pendant la maladie de la défunte impératrice; d'avoir retenu la somme de 60,000 roubles appartenans au duc de Holstein, et de plusieurs malversations envers la couronne. Il est condamné, et la sentence prononcée contre lui porte qu'il passera le reste de ses jours à Bérézof, ville de Sibérie, située sur l'Ob, dans le gouvernement de Tobolsk, à 929 verstes au nord de cette capitale.

Menchikoff, relégué dans la contrée du nord la plus glacée, exilé vers les confins de l'Europe, abandonné, isolé, étranger à l'univers, dont quelque temps auparavant il gouvernait à son gré une grande partie, montre une fermeté admirable. Il supporte son infortune avec patience. Jamais il ne murmure contre son sort. Si la vue de ses filles et le souvenir de leur grandeur passée

---

(1) Pierre-le-Grand avait nommé Menchikoff gouverneur du tzarévitch Alexis; il lui prodigua les soins les plus assidus, et c'est à tort qu'on l'accuse d'avoir négligé l'éducation de ce prince. Dès sa plus tendre jeunesse, Alexis, toujours près de la tzarine sa mère, fut entouré de gens superstitieux et mal intentionnés, qui cherchèrent à corrompre son cœur et son esprit, et lui donnèrent des dispositions peu conformes à la haute destinée qui l'attendait.

et de leur misère actuelle faisait saigner les plaies de son cœur, et quelquefois ébranlait son âme, aussitôt, adorant les décrets de la Providence, il s'y soumettait avec la plus profonde résignation. Un dernier coup lui était réservé : sa fille la plus chérie, la princesse Marie, qu'il avait fiancée avec Pierre II, lui est enlevée ; elle meurt de la petite-vérole, après peu de jours de maladie. Menchickoff, toujours lui-même, toujours inébranlable, trouve encore dans sa grande âme assez de force pour soutenir son malheur. D'une complexion faible, il devint, dans son exil, bien portant et prit de l'embonpoint. Des restes de la somme qui lui était allouée pour son entretien, il éleva un temple, remplissant lui-même, pendant qu'on le construisait, les fonctions de charpentier (1).

Quel contraste entre Menchikoff seigneur et favori, révéré de tous les potentats, redouté de plusieurs d'entre eux, et Menchikoff banni, oublié, ignoré du monde entier. Là, au sommet des grandeurs, on ne voit en lui qu'un homme, qu'un faible mortel, dominé, subjugué par ses passions ; ici, dans le dénuement, sous la livrée de la misère, il se montre au dessus de toutes les passions humaines; il sait en triompher. Aux champs de Poltava, il est digne sans doute d'être admiré comme un

(1) Menchikoff recevait dix roubles par jour pour ses dépenses.

héros ; mais dans ses infortunes, comme sage, comme vainqueur de lui-même, il mérite des autels.

Menchikoff, au moment de rendre le dernier soupir, rassembla ses enfans, les fit approcher de son lit de mort, et après leur avoir recommandé d'une voix expirante de ne jamais oublier les exemples qu'il leur avait donnés dans son exil, il mourut des suites d'un épaississement dans le sang, âgé de cinquante-sept ans (1). Son corps fut placé près de celui de sa fille favorite, la princesse Marie, dans l'église qu'il avait fait construire.

L'impératrice Anne, à son avénement au trône, rappela de la Sibérie les deux enfans du malheureux Menchikoff, qui lui avaient survécu, le prince Alexandre et la princesse Alexandrine (2).

Le premier, qui, avant la disgrâce de son père, avait été, à l'âge de treize ans, grand-chambellan et chevalier des ordres de Saint-André et de Saint-Alexandre-Nevsky, de Sainte-Catherine (3) et de l'Aigle-

(1) Le 22 octobre 1729.

(2) Menchikoff, avant sa chute, avait projeté de marier sa fille Alexandrine au prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, et l'on avait déjà commencé à traiter de cette alliance.

(3) Le jeune prince Menchikoff était le seul homme qui eût l'ordre de Sainte-Catherine. Il en fut décoré le 5 janvier 1727. Catherine Ire, avec la permission de son auguste époux, avait, en mémoire de la campagne périlleuse du Pruth, institué cet ordre, en 1714, pour récompenser le courage, les vertus et surtout le patriotisme des femmes.

Noir, dignités qu'il avait perdues lors de la disgrâce de son père, fut, à son retour, placé au régiment de la garde de Préobrajensky, comme enseigne. Il fit plusieurs campagnes, assista à plusieurs batailles, parvint au grade de général en chef, et fut décoré des ordres de Saint-Alexandre et de Sainte-Anne. Il mourut le 27 novembre 1764.

L'impératrice maria sa sœur, la princesse Alexandrine, au frère du duc de Courlande, le baron Gustave Biron, major de la garde d'Ismaïloff, qui devint dans la suite général en chef. Elle mourut à Pétersbourg le 13 octobre 1736.

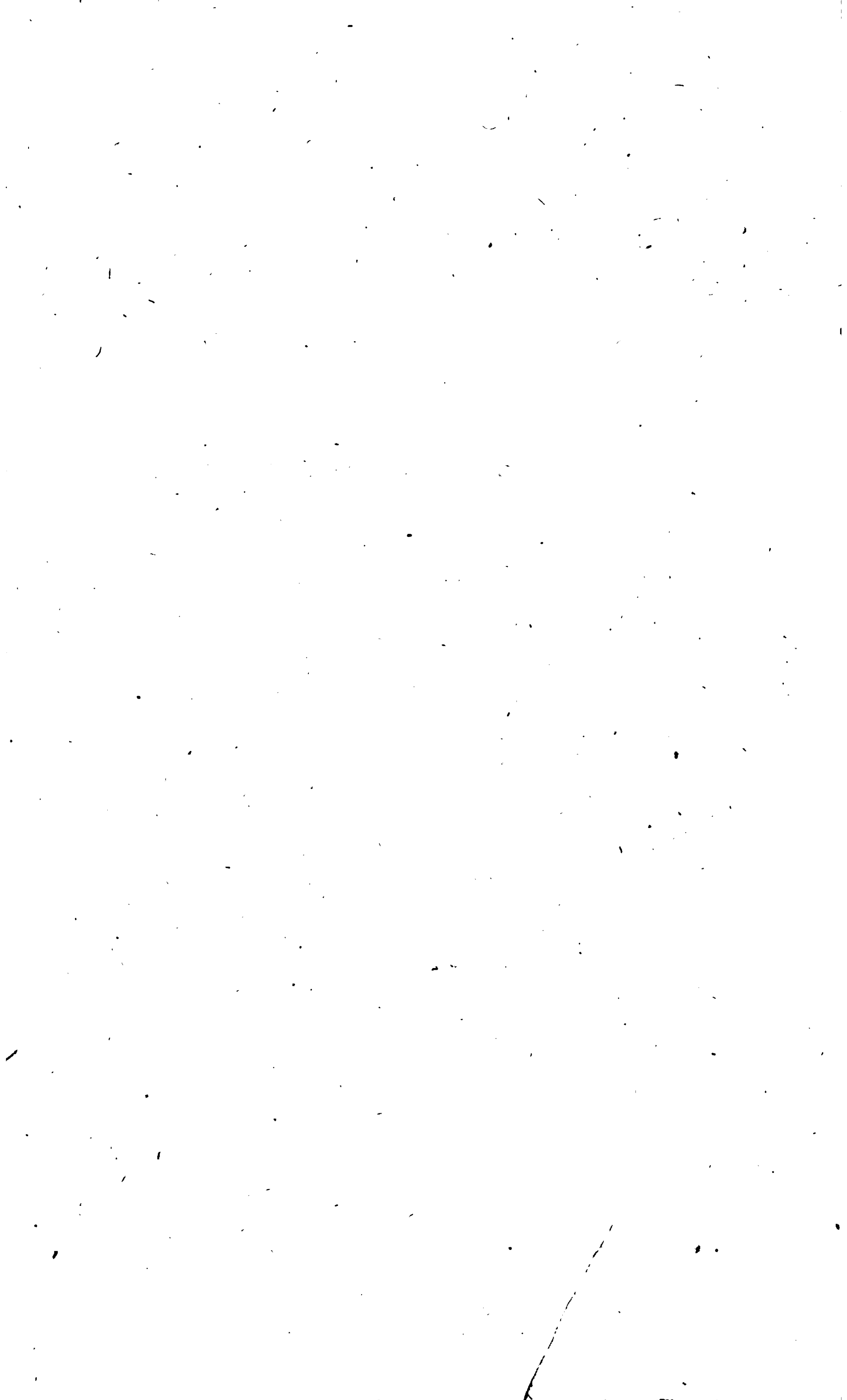
Avant de terminer ce qui regarde le prince Menchikoff, je dirai quelques mots sur sa manière de vivre et son caractère. Il menait une vie sobre et régulière; il se levait ordinairement à six heures, et souvent plus matin.

Il soupait à neuf heures et se couchait à dix. Jamais il ne remettait les affaires au lendemain; il fut toujours très-dévoué au souverain, son bienfaiteur. Aimable et poli avec les étrangers, affable avec tous ceux qui ne voulaient pas paraître plus savans que lui, et qui cherchaient à flatter son amour-propre; invincible à la guerre. Telles furent ses qualités.

Dévoré par une ambition sans bornes, il ne pouvait souffrir d'égaux, et encore moins de supérieurs. Il était très-vindicatif, grossier dans ses discours, suite d'une

mauvaise éducation. Enfin, intéressé au dernier point et avide de richesses, il en accumula de considérables, malgré les coups de canne de Pierre-le-Grand et les amendes qui lui furent très-souvent imposées; car, au moment de son exil, on trouva chez lui en pierreries, en vaisselle et en argent plus de trois millions. Voilà ses défauts; mais quel est le mortel qui en est exempt?

Malgré toutes ses faiblesses, Menchikoff sera toujours considéré comme un grand homme. Son attachement à Pierre-le-Grand, dont il sauva les jours, et les services qu'il a rendus à sa patrie par ses talens militaires lui assurent des droits éternels à la reconnaissance des Russes.



LE COMTE GOLOVKINE

(GABRIEL IVANOVITCH.)

Le comte Gabriel Golovkine, fils du boyarine Jean Golovkine, naquit en 1660; il entra au service de Pierre-le-Grand en qualité de stolnik; ensuite, pour prix de son zèle, il fut nommé postelnitchiey (1). Les sages conseils de Golovkine furent toujours d'une grande utilité à Pierre pendant la guerre et dans les négociations. Il fit avec lui toutes les campagnes, et assista à plusieurs siéges de la guerre de Turquie et à tous ceux de la guerre de Suède; il se distingua particulièrement, en 1703, au combat naval livré près de l'embouchure de la Néva, et lors de la victoire que l'empereur y remporta en personne sur le vice-amiral Noumbers, dont il défit l'escadre avec huit canots. Golovkine y contribua beaucoup aux succès des Russes, et Pierre-le-Grand le décora de l'ordre de Saint-André, en récompense des

(1) Officier de la cour des anciens tzars, qui avait soin des appartemens, du lit et du linge des tzars.

Pendant le jour, il ne pouvait s'absenter de l'appartement du monarque, et la nuit, il dormait près de sa chambre à coucher. Pour le rang, il venait après le trésorier.

services importans qu'il rendit ensuite à l'État, tant en Pologne où il fut envoyé pour conférer avec Auguste II, que pendant la trahison de Mazeppa, et à l'occasion de la fameuse bataille de Poltava; Pierre-le-Grand le revêtit de la dignité de chancelier de l'empire, le 16 juillet 1709, quelques jours après cette victoire à jamais mémorable remportée sur les Suédois (1). Outre la faveur dont Golovkine jouissait près de l'empereur, il sut se concilier aussi la bienveillance des autres souverains, qui lui témoignèrent leur estime et leurs bonnes grâces. L'empereur Joseph Ier le nomma comte de l'Empire romain, en 1707; le roi de Prusse, Frédéric Ier, et celui de Pologne, Auguste, le décorèrent de leurs ordres de l'Aigle-Blanc et de la Générosité (2). Pierre-le-Grand ne voulut pas être surpassé en libéralité, et, en 1710, il nomma le chancelier Golovkine comte de l'Empire russe. Revêtu de cette dignité, il accompagna l'empereur à la campagne du Pruth. En 1713, il fut nommé président

(1) Avant même d'avoir été nommé chancelier, Golovkine remplissait, depuis la mort du comte Golovine, c'est-à-dire depuis 1706, les fonctions du premier ministre pour les affaires des ambassades.

(2) L'ordre de la Générosité fut institué par Frédéric Ier. La décoration était une croix d'or émaillée de bleu; sur la partie supérieure se trouvait la lettre F ornée d'un chapeau d'électeur, et sur les trois coins de la croix les lettres qui formaient le mot *la générosité*. Cet ordre fut dans la suite aboli.

du comité chargé de faire des perquisitions sur les abus qui s'étaient glissés dans les contrats faits avec la couronne, et de proposer les moyens de les déraciner. En 1716, il se trouva à Amsterdam, où il resta avec l'impératrice Catherine Ire, lorsque Pierre-le-Grand fit son voyage à Paris, en 1717, et deux ans après, en 1719, il accompagna l'empereur en Finlande.

En 1721, le 12 octobre, jour de la célébration de la paix conclue avec la Suède, le grand-chambellan comte Golovkine, suivi de tous les membres du sénat, vint au-devant de l'empereur à l'église cathédrale de la Sainte-Trinité. A la fin de la messe, il fut chargé de haranguer l'empereur et de lui témoigner les sentimens de reconnaissance de la nation pour une paix si glorieuse, achetée par ses illustres travaux et par tant de victoires signalées; enfin, il le pria, au nom du sénat, de la noblesse, du peuple et de tous les États, d'accepter, comme un faible hommage pour ses nombreux bienfaits, le titre de *Pierre-le-Grand, Père de la patrie, Empereur de toutes les Russies.*

« Le titre d'empereur, disait Golovkine, a été donné, « il y déjà plusieurs siècles, aux prédécesseurs de Votre « Majesté, par l'empereur romain Maximilien (1), et

(1) En 1515, l'empereur Maximilien avait donné le titre d'empereur au grand-duc Basile Ivanovitch, dans un traité par lequel il promettait d'agir de concert avec la Russie contre tous leurs ennemis

« même à présent plusieurs souverains vous le donnent.
« Le titre de *Grand*, mérité par tant de grandes actions,
« par tant de grandes vertus, vous a été aussi plusieurs
« fois déféré dans les différens papiers publics. Pour ce
« qui est de celui de Père de la patrie, quoique nous
« sentions que nous sommes indignes d'un père si bon
« et si illustre, puisque nous le possédons déjà par la
« bonté du Très-Haut, à l'exemple des Grecs et des
« Romains, qui donnaient ce titre à ceux qui s'étaient
« distingués par leur amour pour la justice et par leurs
« exploits, nous prenons aussi la liberté de supplier
« Votre Majesté de vouloir bien l'accepter comme une
« faible marque de notre amour sans bornes et de notre
« respect filial. »

En 1725, à l'avénement au trône de l'impératrice Catherine Ire, le comte Golovkine, comme le plus ancien chevalier de l'ordre de Saint-André, se présenta avec le prince Menchikoff à l'impératrice, le 25 mai, à

communs, surtout contre Sigismond, roi de Pologne, et dans lequel il le reconnaissait souverain d'un empire du premier ordre. Ce fut en vertu de ce traité que Pierre-le-Grand prit le titre d'empereur, quoique tous les monarques de l'Europe eussent donné, depuis des temps reculés, le titre d'empereur aux souverains de la Russie : les rois d'Angleterre, depuis 1557; ceux de Danemarck, depuis 1574; d'Espagne, depuis 1687; de France, depuis 1615; de Prusse, depuis 1567; de Suède, depuis 1561.

l'église du Palais d'hiver. L'année suivante, lors de l'organisation du conseil privé suprême, il en fut nommé troisième membre, et conserva cette dignité jusqu'à l'avénement au trône de l'impératrice Anne Ivanovna, duchesse douairière de Courlande. A la mort de Pierre II, cette princesse, par les soins des princes Dolgorouky, fut choisie pour être son successeur, à des conditions qui restreignaient beaucoup son autorité, et qui remettaient les rênes de l'empire au conseil privé suprême, dont ils faisaient partie. Quoique le comte Golovkine, alors premier membre de ce conseil, eût signé ces conditions, portées par trois députés (1) à la duchesse, qui faisait sa résidence à Mittau, cependant, à l'arrivée d'Anne Ivanovna en Russie, au commencement de l'année 1730, il l'aida beaucoup, avec le comte Ostermann, à se rendre maîtresse du pouvoir. Pour récompenser ses services, l'impératrice le maintint dans la charge de chancelier, et le nomma sénateur et premier membre du cabinet qu'elle venait d'organiser.

Le comte Golovkine, à la suite d'une maladie de trois jours, mourut à Pétersbourg, le 20 janvier 1734, à l'âge de soixante-quatorze ans, et vingt-sept ans après sa nomination à la dignité de chancelier de l'empire.

---

(1) Ces députés étaient le prince Basile Dolgorouky, envoyé au nom du conseil privé suprême, le prince Michel Galitzine, au nom du sénat, et le lieutenant-général Léontieff, au nom de la noblesse.

Ses restes, après les honneurs d'une cérémonie solennelle, furent transportés dans un couvent de Serpoukhoff, où reposent ses ancêtres. Le comte Golovkine, outre ses connaissances étendues dans l'art militaire, fut aussi l'un des ministres les plus instruits et les plus habiles de son temps. Pierre-le-Grand, pour récompenser les services éclatans qu'il avait rendus à la patrie, lui avait fait don de plusieurs biens; cependant le comte Golovkine, avec toutes ses qualités, était extrêmement avare, ce qui du reste n'ôte rien à son mérite éminent. Je transcris ici, pour la curiosité du lecteur, quelques détails concernant le comte Golovkine, tirés des Mémoires de M. de Berkholz, grand-chambellan du duc de Holstein, et qui donneront une idée de son caractère.

« Le 5 juillet 1721, le duc de Holstein fit une visite « au grand-chancelier Golovkine. Ce dernier vint au-« devant de Son Altesse jusqu'à l'escalier, et la conduisit « dans ses appartemens, dont le principal ornement « était une longue perruque rousse, suspendue à un « clou. Le comte, par économie, ne la portait jamais « à la maison. Cette perruque lui fut, je crois, ap-« portée malgré lui des pays étrangers par un de ses « fils; peut-être aussi est-ce un cadeau: car, lorsque la « conversation vint à tomber sur cette fameuse perru-« que, il me dit que non seulement il n'aurait pas été « en état de l'acheter, mais qu'il ne saurait même se dé-

« cider à la porter sans cesse, craignant qu'elle ne s'usât « trop vite. Le comte est grand, mais extrêmement « maigre; il s'habille très-mal et ne porte pour l'ordi- « naire qu'un habit très-usé, fait à la française, de « couleur café. On pourrait s'étendre davantage sur « sa grande parcimonie; mais je laisse ce soin à d'autres. « Je dirai seulement que, si le comte Golovkine ne sur- « passe pas l'Harpagon de Molière par son avarice, à « coup sûr il ne lui cède en rien. Son épouse est une « personne âgée, plus avare encore que lui. Il a deux « charmantes filles : l'aînée, très-bien faite, est re- « nommée par une taille belle et bien prise. Quoi- « qu'elle soit un peu marquée de la petite vérole, elle « a cependant beaucoup d'agrément dans la physio- « nomie et de vivacité dans les yeux; elle est très-ai- « mable et passe pour être la personne de Pétersbourg « qui danse le mieux. »

Outre ces deux filles, Golovkine eut trois fils: le comte Jean, qui fut conseiller privé, sénateur et ministre plénipotentiaire en Hollande, mort en 1734;

Le comte Alexandre, conseiller privé, chevalier de l'ordre de Saint-André, et ambassadeur plénipotentiaire en Prusse et en Hollande, où il mourut en 1760;

Le comte Michel, qui fut vice-chancelier. A l'avénement de l'impératrice Elisabeth, il fut cassé, et envoyé en Sibérie le 25 novembre 1741, pour avoir participé au complot d'éloigner cette princesse du

trône dont elle devait hériter. Il mourut en exil en 1766. Sujet à la goutte volante, qui avait établi son siége particulièrement aux mains, il souffrait de grandes douleurs de tête. Lorsqu'il fut arrêté, il était privé de l'usage du bras gauche, et quand il fut placé avec son lit sur un traîneau pour être mené en Sibérie, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je me trouve d'autant plus « malheureux, qu'ayant été élevé au sein des richesses, « et ayant, à l'aide d'un bonheur qui ne faisait que « croître avec l'âge, atteint le faîte des grandeurs, je « n'ai jamais ressenti le moindre des revers qui m'ac- « cablent en foule en ce moment. »

Son épouse, née princesse Romodanovsky, montra plus de fermeté dans son malheur. Elle le suivit en exil, et à sa mort, elle transporta à Moscou, avec la permission du Gouvernement, ses restes, qui y furent déposés au couvent de Saint-Georges.

TRAITÉS

Conclus entre la Russie et les différentes puissances européennes et asiatiques, pendant tout le temps que le comte Golovkine fut grand-chancelier de l'empire.

I. *Avec la cour austro-romaine.* (1)

En 1726, le 6 avril, fut conclu à Vienne, par les

(1) Les négociations d'alliance et les correspondances réciproques entre les souverains russes et les chefs de l'empire allemand eurent lieu dès les temps les plus reculés. En 1082, l'empereur Henri IV

ministres allemands le prince Eugène, le comte Sitzendorff, le comte Starenberg et le comte Schenborn, et par le chambellan russe Lantchinsky (1), un traité d'alliance intime entre les deux puissances, pour maintenir la paix donnée à l'Europe.

II. *Avec la Chine.*

Le capitaine Ismaïloff, de la garde de Préobrajensky, fut envoyé en 1719 à la Chine, pour rétablir le commerce entre les deux empires, aux conditions qui avaient eu lieu auparavant, et conclure un nouveau traité de commerce. Pierre-le-Grand l'avait muni d'une lettre de créance au bogdikhan Kanky. (2)

---

avait déjà envoyé au grand-duc Vsévolod Iaroslavitch un ambassadeur chargé de lui offrir des présens, et de lui demander du secours contre le roi de Hongrie, avec lequel Vsévolod parvint aussi à le réconcilier.

(1) Lantchinsky, pour avoir conclu ce traité, fut nommé chambellan et ambassadeur extraordinaire à Vienne, avec des appointemens de 6,000 roubles par an. Dans la suite, il devint conseiller privé et chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre. Il resta à la Cour de Vienne jusqu'en 1748.

(2) Pierre-le-Grand, dans l'intention d'établir des rapports plus intimes entre lui et les fiers Chinois, et pour prévenir toutes les difficultés relatives à la réception de sa lettre de créance, se décida, pour la première fois, à y donner au bogdikhan le titre d'empereur et de majesté, au lieu de celui d'altesse, dont il s'était servi auparavant, sans y inscrire son propre titre en entier. Les suites répondirent à l'attente et à la prévoyance de Pierre: car le bogdikhan, ayant lui-même pris la lettre des mains d'Ismaïloff, lui dit: « Quoique les anciennes

Ismaïloff arriva à Pékin le 18 novembre 1720. Il y fut reçu par le bogdikhan avec de grands égards, et ce dernier lui fit plusieurs présens, au nombre desquels étaient sa pelisse et son bonnet de zibelines : en les lui donnant il lui avait recommandé de les porter et de venir le voir avec cet habillement, tant qu'il resterait à Pékin.

Le 2 décembre, le bogdikhan accorda à Ismaïloff une seconde audience, dans laquelle il le chargea de la commission verbale suivante, que je rapporte ici tant pour la curiosité des lecteurs que parce qu'elle est propre à donner une idée de la manière dont les Chinois considéraient la Russie à cette époque. « Je ne te « dirai que deux mots : ne me réplique pas, mais garde-« les bien dans ta mémoire, et rapporte-les à ton maître. « Voici mon premier mot : Ton monarque est un sou-« verain si grand, si célèbre! il a tant de pays, tant de « peuples sous sa domination! pourtant il fait lui-« même la guerre à ses ennemis et encore sur des vais-« seaux. La mer est un gouffre si grand, les flots y règnent « avec tant de fureur, et le danger est pour lors telle-

---

« lois de la Chine défendent aux empereurs d'accepter les lettres des « mains des ambassadeurs et des envoyés étrangers, cependant, comme « je regarde le souverain de la Russie comme mon ami et mon voisin, « j'accepte moi-même, nonobstant nos lois, sa lettre de créance des « mains de son ambassadeur. »

« ment à craindre, qu'il ferait bien de ne pas s'exposer, « car il a de bons soldats et des serviteurs zélés; il peut « les envoyer et rester lui-même tranquille. — A pré- « sent voici le second mot : Quoique quelques dixaines « de sujets passent de nos Etats dans ceux de la Russie, « et que des Russes passent aussi chez nous, cependant « de tels vauriens ne peuvent troubler notre amitié, « car moi, bogdikhan, je désire garder pour tou- « jours une paix inviolable avec ton souverain; et « pourquoi nous querellerions-nous ? Le pays russe est « vaste et froid. Si moi, bogdikhan, j'y envoyais des « troupes, elles y gèleraient toutes, et quand même « j'y ferais des conquêtes, quel avantage en pourrais-je « tirer? De même, si ton maître envoyait des troupes « contre moi, bogdikhan, il trouverait de grandes dif- « ficultés. Cette contrée est chaude; les hommes de « Russie ne sont pas accoutumés à la chaleur : ils y « mourraient. D'ailleurs, si nous étions parvenus à « nous enlever quelque chose l'un à l'autre, cela ne « nous servirait de rien, car ton maître et moi nous « avons assez de pays. »

Malgré cette réception amicale faite à notre ambassadeur, cependant l'asyle donné en Russie aux déserteurs mongols, la lenteur qu'on mettait à fixer les limites, et enfin la bienveillance que Pierre-le-Grand avait témoignée aux envoyés de Kontaischy (souverain des Zingares), lui empêchèrent de terminer

heureusement sa négociation. Il quitta Pékin le 2 mars 1721, et revint à Moscou le 13 janvier 1722. Les relations entre la Russie et la Chine cessèrent alors entièrement.

Au mois de décembre de l'année 1725, le comte Sawa Vladislavitch (1), conseiller d'État actuel, fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès du nouveau bogdikhan Ioun-Djyn, qui avait succédé à son père Khan-Khy. Il fut chargé de rétablir la bonne intelligence entre les deux empires, ainsi que la liberté du commerce, de fixer avec des commissaires nommés exprès les limites définitives de la Russie et

(1) Le comte Sawa Vladislavitch est appelé aussi Ragousinsky. Les actes des archives donnent sur lui les notions suivantes : « Le Grec « Sawa Vladislavitch arriva le 6 novembre 1702 de Constantinople « à Azof. Le 1er avril il vint à Moscou, apportant avec lui de l'huile, « du coton, des koumatch (étoffe boukhare, faite de coton teint en « rouge). Il déclara que son but était de découvrir une route en « Russie par la mer Noire. Le 6 juillet de l'année suivante, on lui « accorda les priviléges de marchand pour dix ans. Le 12 février de « l'année 1710, le conseiller aulique Ragousinsky reçut, en récom- « pense des services qu'il avait rendus, les biens du traître Lomi- « kovsky, composés des villages de Topal, de Vichenky et de Para- « féevka. En 1711, il suivit l'empereur dans la campagne du Pruth. « En 1716, il fit le voyage de Raguse, sa patrie, d'où il revint avec « le titre de comte. En 1728, il fut nommé conseiller privé et dé- « coré de l'ordre de Saint-Alexandre, pour avoir conclu un traité « avec les Suédois. Il mourut en 1738. »

de la Chine, et de terminer les différends qui avaient eu lieu au sujet des déserteurs.

Le comte Vladislavitch arriva à Tobolsk le 24 janvier 1726; de là il se rendit à Irkoutsk. Après s'être muni de tous les objets nécessaires pour continuer sa route, il quitte cette ville, remonte l'Angara sur des bacs, traverse le lac Baïkal, arrive enfin le 2 août à Sélenguinsk (1), et le 24 du même mois à la frontière de la Chine, qui se trouve à dix lieues de Kiachta, sur la petite rivière de Boura. Les ministres chinois le

(1) Le comte Vladislavitch, dans sa relation du 31 août 1726, s'exprime ainsi au sujet de la Sibérie : « La Sibérie, autant que j'ai pu voir et d'après ce que j'ai entendu, n'est pas une province, mais un empire riche de beaucoup de productions différentes. Elle contient plus de quarante fleuves qui surpassent le Don en grandeur, et plus de cent qui surpassent la Nèva; pour de moindres fleuves, la Sibérie en a plus de mille. Elle abonde en bestiaux et en poissons; le terroir en est très-fertile et très-propre à être cultivé; elle renferme beaucoup de cuivre, de carrières, de bois, et le charbon qu'elle produit, assurément, n'a pas de pareil. Mais elle est très-peu habitée, et cela par plusieurs raisons, dont voici quelques unes : elle est extrêmement vaste et sa population très-peu considérable; les chefs n'ont pas toujours su s'y comporter comme ils le devaient, et les désordres qui y règnent, surtout vers les frontières, sont très-grands. La négligence a été poussée si loin, qu'il ne se trouve pas une seule ville fortifiée en Sibérie, et encore moins de forteresses; les fortifications de Sélenguinsk sont dans un très-mauvais état, et d'ailleurs son emplacement est très-mal choisi. J'ai trouvé des lieux beaucoup plus convenables pour la construction des forts, etc. »

comte Longotou, oncle du bogdikhan, et Soulé-Amboum-Bey-Séky, l'y attendaient. Le 21 octobre, le comte Vladislavitch, accompagné de sa suite, composée de cent vingt personnes, fit son entrée à Pékin au son des tambours et d'une musique militaire. Huit mille hommes de troupes chinoises, infanterie et cavalerie, étaient rangés des deux côtés de la route par où devait passer l'ambassadeur russe, qui fut salué de nombreuses fusillades. A peine le comte eut-il descendu à l'hôtel des ambassades, que deux mandarins envoyés de la part du ministère chinois vinrent le féliciter sur son heureuse arrivée dans leur capitale, et lui offrirent un repas, du thé et différens rafraîchissemens. De pareils honneurs lui furent témoignés pendant huit jours, au bout desquels l'hôtel des ambassades fut entouré de soldats au nombre de six cents, sous le commandement de trois généraux. Personne n'osait sortir, et pour plus de précaution, on apposait la nuit des sceaux aux portes. Le 4 novembre, le comte Vladislavitch eut une audience chez le bogdikhan, dans laquelle, après lui avoir remis la lettre de créance de son impératrice, il le pria de choisir quelques mandarins du premier ordre, et de leur ordonner de conférer avec lui sur les moyens de faire cesser toutes les difficultés élevées au sujet des frontières et prêtes à rompre l'harmonie entre les deux empires, ainsi que de rétablir l'alliance et l'amitié entre les deux peuples voisins. Le bogdikhan, consentant à

une demande aussi juste, nomma trois premiers ministres pour traiter avec l'ambassadeur russe. Ces ministres étaient Ta, Tégouta et Toulichine. Le premier était chef du tribunal auquel on remettait toutes les requêtes directement adressées au monarque; le second était chef du département des ambassades, et le troisième, vice-président du département de la guerre. Leurs conférences, au nombre de plus de trente, durèrent sept mois. Vingt projets relativement à un traité de paix furent dressés, et autant de fois les deux parties contestèrent sur chaque article. Les ministres insistèrent sur leurs prétentions réciproques, et par tous les efforts possibles cherchèrent à démontrer, de part et d'autre, tant par écrit que verbalement, que la justice était de leur côté. Les ministres chinois poussèrent enfin l'insolence jusqu'à demander, par un nouveau projet de paix, présenté le 9 février 1727, qui, comme ils l'assuraient, était rédigé par le bogdikhan lui-même, la cession d'une grande partie de la Sibérie. Cependant, voyant l'inébranlable fermeté du comte Vladislavitch, qui avait rejeté des propositions si déshonorantes, ils cherchèrent tous les moyens de le rendre plus traitable. Tantôt ils lui offraient des présens; tantôt ils l'accablaient d'injures, en disant qu'il était « un homme fier, un opiniâtre, un inconstant, un mauvais sujet et un vaurien »; quelquefois même ils menaçaient « de l'enfermer dans une prison, à l'exemple de l'ambassadeur portugais, ou de le renvoyer après l'avoir déshonoré, ou enfin

de le faire mourir, avec toute sa suite, de froid et de faim dans un désert inhabité ». Pour comble de vexations, ils ne donnèrent aucune nourriture pendant un mois entier ni à lui ni aux personnes de sa suite; ils ne leur envoyèrent qu'une eau salée qui rendit malade la moitié d'entre eux, et leur défendirent de vendre les effets qu'ils recevaient au lieu d'appointemens. L'ambassadeur de Russie supportait toutes les menaces et tous les affronts avec la plus grande fermeté. Il disait aux Chinois qu'ayant en horreur le parjure et la trahison, il ne consentirait jamais à un accòrd préjudiciable à sa souveraine; que sa mort et celle de cent vingt personnes dont il était accompagné ne pouvait être sensible à la Russie, et qu'il aurait un vengeur dans l'impératrice, dont il représentait la personne.

Cette réponse courageuse jeta les fiers Chinois dans une grande perplexité. Enfin le bogdikhan déclara qu'on ne déciderait rien à Pékin, pour ne pas effrayer les princes mongols, mais qu'il enverrait à la frontière des ministres plénipotentiaires chargés de prendre les arrangemens définitifs.

L'empereur de la Chine ne cherchait alors qu'à hâter la fin de ces négociations : car, vers ce temps, Vladislavitch étant tombé malade, il envoya de suite, plutôt par crainte que par humanité, trois de ses médecins pour le soigner, en leur en joignant de lui faire chaque jour le rapport de son état; et à peine le comte éprouva-t-il quelque soulagement, qu'il dit publiquement : « J'ai

« aujourd'hui une grande joie : je viens d'apprendre « que l'ambassadeur russe ne mourra pas, et que les « affaires à traiter avec lui pourront être terminées. »

Lorsque le comte Vladislavitch eut entièrement recouvré la santé, il fit les préparatifs de son départ. Le 19 avril il eut une audience de congé dans un château de plaisance du bogdikhan, et le 23 du même mois il quitta Pékin (1). Le 14, il arriva aux frontières, où l'attendaient

(1) Dans sa relation du 10 mai 1727, le comte Vladislavitch s'exprimait ainsi : « L'empire chinois n'est pas du tout aussi puissant qu'on « le dit et que l'assurent plusieurs historiens. On y est très-mécon- « tent de l'empereur actuellement régnant : car il tyrannise son « peuple plus que Néron ne le faisait à Rome ; il a déjà fait mourir « plus de cinq mille hommes ; plusieurs millions d'habitans ont été « injustement privés de leurs biens et réduits à la dernière misère. « De vingt-quatre frères de l'empereur, il n'y en a que quatre qui « jouissent de ses bonnes grâces : les autres ont été en partie exécutés, « en partie emprisonnés. Plusieurs jésuites ont été aussi indignement « massacrés, et leurs temples, excepté ceux qui se trouvent à Pékin, « ou détruits de fond en comble, ou fermés. Malgré la grande popu- « lation de l'empire, malgré les richesses excessives de la cour, le « peuple meurt de faim, et l'on ne voit en lui ni fermeté, ni cou- « rage, ni esprit. L'inconstance, la fierté, l'astuce et la poltronnerie, « voilà ce qui le caractérise. En un mot, si la frontière russe eût été « bien garnie, on aurait pu prescrire des lois aux Chinois ; mais ces « voisins, voyant notre frontière ouverte, toute la Sibérie sans dé- « fense, et surtout les fréquentes ambassades de la part de la Russie, « deviennent de plus en plus insolens, et ne nous témoignent aucune « bienveillance. S'ils ont pour nous quelque condescendance, c'est « plutôt pour éviter la guerre, qu'ils détestent, que par amitié. »

les plénipotentiaires envoyés par l'empereur de la Chine : c'étaient un prince mongol et beau-père du bogdikhan, général de ses troupes; Tziren-Van, l'oncle du bogdikhan; le comte Longotou (1), et le vice-président du département de la guerre Toulichine. Après bien des débats, ces ministres consentirent enfin, le 20 août, à rédiger et à signer une convention concernant les limites, qui furent de beaucoup et très-avantageusement étendues pour la Russie. Après quoi il fut décidé, d'un commun accord, que, pendant qu'on marquerait les lignes frontières, l'ambassadeur russe devrait se retirer pour quarante jours à Sélenguinsk et les ministres chinois à Ourgua, et qu'après ce temps les parties contractantes reviendraient sur les bords de la rivière de Boura, pour y attendre de Pékin le traité général.

Le comte Vladislavitch, après être resté à Sélenguinsk jusqu'au 9 octobre, revint au lieu du rendez-vous. Il y demeura, au milieu des déserts, des neiges et des frimats, un mois entier, pour attendre, avec sa suite, sous de misérables tentes, l'arrivée des ministres chinois.

---

(1) La conduite insolente de ce comte et ses prétentions toujours croissantes déterminèrent l'ambassadeur russe à demander qu'il fût rappelé, et à menacer de rompre la paix, en cas de refus. Le 8 août, le comte fut enlevé pendant la nuit, et conduit à Pékin, où il fut cassé et privé de tous ses biens. Doriamba-Bessigua, mandarin chinois, le remplaça.

Enfin ces ministres parurent le 13 novembre, et apportèrent le traité, scellé du sceau du bogdikhan; mais quel fut l'étonnement du comte Vladislavitch lorsqu'en le comparant avec le projet qu'il avait présenté à Pékin, le 12 mars, il en trouva tous les articles changés et remplacés par d'autres qui étaient préjudiciables à l'honneur de la Russie, et remplis de fierté et d'arrogance (1). Il rejette ce traité avec dédain (2), et déclare aux ministres chinois qu'il est décidé à rester sur la frontière encore cinq mois; mais il exige qu'après ce délai, le traité, tel qu'il l'a rédigé, lui soit envoyé de Pékin.

Enfin, le 3 avril 1728, après de longs retards, arrive un courrier de Pékin avec le nouveau traité général, écrit en latin, en russe et en mantchoux, scellé du sceau du bogdikhan, et signé par les ministres. Comme ce traité, corrigé par le bogdikhan lui-même, était fait d'après le plan qu'avait présenté le comte Vladislavitch, à quelques différences près, qui, au reste, ne portaient pas le moindre préjudice à l'honneur ni aux intérêts

(1) Par exemple, l'empereur de la Chine y était nommé *roi des rois*, *souverain de l'univers*; les demandes que l'ambassadeur russe avait faites dans son mémoire y furent nommées des *suppliques*, etc.

(2) Le ministre Toulichine fut le principal auteur de ce traité préjudiciable aux intérêts de la Russie. Le bogdikhan le rappela à Pékin, et fit confisquer tous ses biens.

de la Russie, le comte consentit à l'accepter, et se mit à en dresser un semblable en russe et en latin, pour l'échanger avec les ministres chinois. Cependant des circonstances imprévues le contraignirent à se contenter de faire deux copies de celui qui avait été envoyé par le bogdikhan, et à l'expédier à Pékin, pour y faire vérifier l'exactitude de la copie. Enfin ce traité définitif arriva au commencement de juin. Le comte Vladislavitch, en ayant été informé par le beau-frère du bogdikhan, se rendit avec sa suite et un assez grand nombre de troupes près de la rivière de Kiachta; et, deux jours après, le 14, l'échange du traité se fit avec une grande cérémonie et au grand étonnement des chefs mongols, qui ne pouvaient concevoir que la fierté des Chinois pût être à un tel point humiliée.

Voici les onze articles de ce traité général, qui donnèrent lieu à tant de débats, de difficultés et de désagrémens, que les ambassadeurs de part et d'autre essuyèrent pendant trois années consécutives que durèrent les cinquante-huit conférences tenues tant à Pékin que sur les frontières : « 1° Une paix solide et durable existera entre les deux empires; 2° toutes les mésintelligences passées seront oubliées, et dorénavant les déserteurs seront toujours rendus; 3° les limites entre la Russie et le pays des Mongols doivent être marquées d'après la description suivante (ici se trouve placée, presque mot pour mot, la convention faite à Boura au

sujet des limites; 4° les marchands pourront trafiquer librement; leur caravane viendra à Pékin tous les trois ans; elle y pourra vendre, échanger et acheter sans payer des droits; mais le commerce continuel ne pourra se faire qu'à Kiachta et à Nertchinsk; 5° une maison pour l'ambassadeur russe, une autre pour les marchands et une église grecque russe, doivent être construites à Pékin aux dépens de l'empereur de la Chine; l'exercice de la religion russe aura lieu dans ladite église; quatre prêtres russes pour faire le service divin et célébrer les mystères de l'église, et six écoliers qui apprendront la langue du pays, seront entretenus à Pékin, aussi aux frais du khan; 6° dorénavant le sénat russe et le tribunal chinois correspondront entre eux pour les affaires des deux Etats (1);

(1) Pendant son séjour à Pékin, le comte Vladislavitch employa tous les moyens possibles pour avoir une réponse du bogdikan à la lettre de créance qu'il lui avait présentée de la part de l'impératrice; mais les ministres chinois ne voulurent y consentir sous aucun prétexte, disant que leurs empereurs n'avaient jamais eu la coutume de répondre aux lettres de leurs égaux, à moins que cela ne fût dans le style dans lequel ils écrivent aux princes mongols et tartares, qui leur sont soumis, et auxquels ils disent: *Nous envoyons du haut en bas*, ce qui équivaut à *nous ordonnons*. Le comte Vladislavitch voulut mettre des bornes à cette insolente fierté, et il crut le faire en insérant dans le traité la condition qu'on n'enverrait plus de lettres d'un empire à l'autre, mais que le sénat russe et le tribunal chinois traiteraient ensemble comme deux cours égales.

les courriers munis de passe-ports devront prendre la route de Kiachta; 7° les contrées orientales situées près de la rivière d'Oudi, de même que celles des montagnes de Pierres, où les bornes ne sont pas encore fixées, resteront dans l'état actuel pour un certain temps; 8° les chefs des provinces frontières des puissances contractantes termineront les affaires qui seront de leur compétence sans délai et selon les lois; 9°..... (cet article contient les règles pour la réception des courriers et des ambassadeurs); 10° les déserteurs doivent être exécutés sur les lieux où ils seront pris; les criminels seront punis selon la gravité des délits; et 11° après avoir échangé ce traité, on en donnera copie aux habitans des provinces frontières. » (1)

Pendant que le comte Golovkine était grand-chancelier de l'empire, deux ambassades chinoises vinrent en Russie : la première, envoyée de la part du bogdikhan pour complimenter l'empereur Pierre II à son avénement au trône, n'arriva à Moscou que sous le règne d'Anne Ivanovna, le 11 janvier 1731; la seconde arriva le 27 avril de l'année suivante, pour féliciter cette impératrice sur son élection.

III. *Avec le Danemarck.* (2)

1° Un traité entre la Russie, la Pologne, le Da-

(1) Le comte Vladislavitch revint à Moscou le 18 décembre 1728.

(2) La réciprocité des avantages qui provenaient tant du voisinage

nemarck et la Prusse, fut conclu contre la Suède, le 11 septembre 1709, à Soltza, près de la Vistule : il contenait un engagement, de la part du roi de Prusse, de ne point livrer passage aux troupes suédoises qui se dirigeraient sur les Etats coalisés ; une promesse de prendre la défense du roi de Prusse, en cas d'attaque de la part des Suédois, et la résolution de ne point accéder à la paix avant que la Prusse fût dédommagée des pertes que la guerre lui avait causées. (1)

2° Le 11 septembre de la même année, le prince Basile Dolgorouky, ambassadeur russe, et les ministres danois, arrêtèrent à Copenhague une convention en dix articles, par lesquels le roi de Danemarck promettait de rompre la paix avec la Suède, et d'agir contre elle conjointement avec la Russie.

3° Le 26 septembre 1711, un traité en dix-huit articles fut conclu, près de Stralsund, entre les rois de Danemarck et de Pologne, concernant les opérations militaires contre la Suède, et le partage des provinces

---

que du commerce de la Russie avec le Danemarck avait, depuis longtemps, établi entre ces deux Etats une grande intimité. Les actes des archives prouvent que, sous le règne du grand-duc Jean Vasiliévitch, il fut conclu plusieurs traités avec le roi de Danemarck Jean, qui avait régné depuis 1481 jusqu'en 1514.

(1) Le comte Golovkine s'était opposé à la conclusion de ce traité, et avait démontré à l'empereur qu'il pourrait imposer au roi de Suède, seul, sans le secours d'aucun allié.

suédoises situées en Allemagne, lorsqu'elles auraient été conquises par les armes des alliés. Ce traité fut ratifié le même jour par Pierre-le-Grand.

4° Le 14 février 1713, fut conclu un traité à Fréderichstadt, entre les cours de Russie et de Danemarck, signé par le comte Golovkine : il contenait l'engagement de la part du roi de Danemarck d'envoyer en Pologne un détachement de quatre mille hommes de troupes régulières, et de le mettre à la disposition de Pierre Ier ou d'Auguste II.

5° Le 16 juin de la même année, une convention fut signée à Svedt, entre les commandans en chef des troupes : pour les Russes, le prince Menchikoff; pour les Danois, le général Dévize, et pour les Saxo-Polonais, le comte Fleming. Cette convention contenait les conditions d'après lesquelles les villes de Stettin, de Vismar, et les provinces suédoises situées en Allemagne, devaient être données en séquestre au roi de Prusse.

6° Le 23 février 1714, un traité en huit articles fut conclu à Copenhague par les ministres russes le prince Basile Dolgorouky et le comte Iagouschinsky, et les ministres danois Crabe, Vibe, Séguest et Holsten, concernant l'attaque et la destruction du fort de Carls-crona et de la flotte suédoise qui s'y trouvait.

7° En 1716, une convention entre la Russie et le Danemarck fut faite à Pétersbourg : de la part de la Russie, par le chancelier comte Golovkine, le vice-

chancelier baron de Schaffiroff et Pierre Tolstoy, et de la part du Danemarck, par son ambassadeur extraordinaire Westphall. Elle était en huit articles, et contenait l'engagement de la Russie d'envoyer en Poméranie trente bataillons d'infanterie et quatre régimens de cavalerie, pour attaquer l'île de Rügen et les villes de Stralsund et de Wismar : ce corps devait se trouver sous les ordres des rois de Danemarck et de Prusse, qui se chargeaient, de leur côté, d'obtenir pour ces troupes un libre passage par la Pologne.

8° Le 25 mai 1716, fut réglée à Altenau une convention entre Pierre-le-Grand et Frédéric IV, roi de Danemarck, concernant un débarquement des troupes russes en Scanie, et le dessein de transporter la guerre dans la Suède même.

En 1720, la liaison amicale qui existait entre la Russie et le Danemarck fut rompue, à l'instigation du ministère de Hanovre. La conduite pleine d'une méfiance offensante de Frédéric IV, et enfin un traité de paix qu'il avait conclu avec la Suède, par l'intervention de la France et de l'Angleterre, inspirèrent de l'éloignement à notre cabinet pour un allié si inconstant. Après la paix de Neustadt, le roi de Danemarck, dans l'intention de regagner plus tôt l'amitié de la Russie, reconnut, en 1724, Pierre-le-Grand comme empereur. Cependant les liaisons entre la Russie et ce royaume ne

recommencèrent qu'après la mort de Frédéric IV (1). Les deux cours impériales, voulant donner à l'Europe une paix solide et universelle, jugèrent alors à propos de fixer leur attention particulière sur les dissensions qui divisaient les États du nord: en conséquence, elles munirent de pleins pouvoirs leurs ministres résidans à Copenhague, le comte Sekendorff pour le Danemarck, et le baron de Brakel pour la Russie. Ils conclurent les traités suivans :

9° Le 26 mai 1732, avec quatre ministres danois, MM. de Plessen, Kosenkrantz, Plessen II et Blohm, un traité en sept articles, par lesquels les trois puissances contractantes s'engageaient à garder une amitié inviolable, et à se secourir mutuellement, en cas d'attaque de l'ennemi. Le roi de Danemarck, d'après une proposition faite par les cours de Vienne et de Pétersbourg, promettait dans un article particulier de payer au duc Charles-Frédéric de Holstein, en deux années, la somme d'un million d'écus, qui devait être une compensation pour la cession d'une partie du duché de Sleswick; les cours impériales, de leur côté, par un article secret, maintinrent le roi de Danemarck en possession de ce duché.

10° Le 30 avril 1733, les deux souverains con-

(1) Frédéric IV mourut le 31 octobre 1730.

clurent à Copenhague un traité dont les articles stipulaient l'engagement de se prêter des secours mutuels; la Russie promettait encore, en cas de besoin, de donner six mille hommes de troupes auxiliaires et quatre vaisseaux de ligne au Danemarck, qui devait, en pareil cas, fournir quatre mille hommes et six vaisseaux de ligne.

IV. *Avec la France* (1).

Pendant le séjour de l'empereur à Amsterdam, en 1717, les ministres le chancelier comte Golovkine, le vice-chancelier baron de Schaffiroff et l'ambassadeur extraordinaire en Hollande le prince Kourakine, pour la Russie; M. de Châteauneuf, pour la France, et le baron de Kniphausen, pour la Prusse, signèrent, le 4 août, au nom de leurs souverains, un traité d'amitié, d'alliance et de commerce, basé sur ceux d'Utrecht et de Bade, avec promesse de contribuer à maintenir la paix et la tranquillité en Europe. Par un article de ce traité, la France promettait à la

(1) L'histoire apprend que la fille du grand-duc Jaroslaw Vladimirovitch, qui avait régné au commencement du onzième siècle, était mariée à Henri Ier, roi de France. Ce fait démontre que la Russie était en relation avec la France depuis des temps reculés. Pour ce qui est d'une correspondance réciproque entre les deux Etats, les actes des archives de Moscou prouvent qu'elle ne commença que dans les premières années du dix-huitième siècle.

Russie de ne point faire d'arrangement de quelque nature que ce fût avec la Suède, et de ne point prêter de secours à ce royaume contre la Russie.

Après la paix conclue avec la Suède à Neustadt, la cour de Versailles avait chargé son ministre plénipotentiaire, M. de Campredon, d'employer tous les moyens possibles pour renouveler un traité d'alliance plus intime avec la Russie; mais ce traité ne fut pas conclu à cause de l'opiniâtreté du ministère de France, qui voulait faire accéder à cet arrangement le roi d'Angleterre, ennemi alors de Pierre-le-Grand.

Au mois de mars 1733, le secrétaire de l'ambassade française, M. de Manian, sollicita vivement le rétablissement de Stanislas Lestchinsky, beau-père du roi de France, sur le trône de Pologne, et témoigna verbalement aux ministres russes, au nom de son souverain, le désir de Sa Majesté de l'y voir replacé, de même que son intention de défendre ce royaume contre tous les États qui voudraient y exercer quelque influence.

Le chancelier comte Golovkine répondit à la note que M. de Manian présenta à ce sujet, le 2 avril, que ni Pierre-le-Grand ni l'empereur d'Allemagne n'avaient l'intention d'empêcher la libre élection en Pologne; qu'au contraire, le premier, par droit de voisinage, ne permettrait à qui que ce fût de s'opposer à cette liberté; que Stanislas ne pouvait être replacé sur

le trône de Pologne, parce qu'il en avait été éloigné par la constitution même du pays; mais que l'élection de l'électeur de Saxe, Auguste III, dépendrait uniquement de la volonté des Polonais.

V. *Avec la Grande-Bretagne.* (1)

1° Au mois d'août 1710, les ministres russes, le consul anglais Gutfell et le secrétaire de l'ambassade Weissbrod, contractèrent, à Pétersbourg, l'engagement réciproque de payer, tant pour les vaisseaux marchands anglais en Russie que pour les vaisseaux russes en Angleterre, les droits d'ancrage, de balise et de fanal.

2° Le 28 octobre 1715, fut conclu, entre Pierre-le-Grand et Georges Ier, un traité en huit articles, concernant une alliance intime, par lequel il fut convenu d'employer tous les moyens pour engager le roi de Suède à accepter la paix, d'agir de concert dans la guerre actuelle, et de consulter le Danemarck et la Prusse sur les conditions qui devaient servir de base à la paix avec Charles XII.

Ce traité fut, dans la suite, rompu par Georges Ier, qui, au lieu de la reconnaissance qu'il devait aux soins de Pierre pour lui avoir fait céder par le roi de Danemarck, les principautés de Brême et de Verden, conclut, le 21 janvier 1720, une paix privée avec la Suède,

(1) Les relations de la Russie avec la Grande-Bretagne commencèrent sous Edouard VI, vers le milieu du seizième siècle.

uniquement pour obtenir son assentiment à la cession de ces provinces à la cour de Hanovre.

VI. *Avec la Perse.* (1)

Le premier traité de notre gouvernement avec la Perse fut conclu entre Pierre-le-Grand et le schah Takhmasib, le 12 septembre 1723. Le chancelier comte Golovkine, le conseiller d'Etat baron Ostermann et le conseiller de la chancellerie secrète Stepanoff, le signèrent pour la Russie; l'envoyé Ismaël Beck, pour la Perse. Par ce traité, le schah, en reconnaissance des secours que la Russie lui avait prêtés contre les insurgés qui l'avaient détrôné, céda à perpétuité les provinces situées le long de la mer Caspienne: Ghilan, Mazanderan, Asterabat, ainsi que les villes de Derbent et Bakou, avec leur arrondissement. (2)

Sous le règne de Pierre II, en 1729, la Russie fit avec la Perse un autre traité, par lequel ces deux puissances

(1) Les relations politiques et de commerce entre la Russie et la Perse commencèrent après la conquête d'Astracan par le tzar Jean Vasiliévitch.

(2) En 1734, l'impératrice Anne Ivavovna rendit ces provinces à la Perse, en échange de nombreux priviléges accordés par la Cour d'Ispahan à notre commerce.

La conservation de ces provinces eût exigé de la Russie de grands sacrifices. La mortalité était telle dans le corps des troupes russes en garnison dans ces lieux, que sur trente mille hommes dont il était composé, il en mourait annuellement trois et quatre mille, qu'il fallait remplacer par de nouvelles recrues.

promirent de rester alliées et unies, et de protéger réciproquement leur commerce.

VII. *Avec la Pologne*, (1)

Le 4 septembre 1707, fut conclue, à Varsovie, par les ministres russes le chancelier comte Golovkine, le prince Dolgorouky et le baron de Schaffiroff, d'une part; de l'autre, par les députés du prince de Hongrie Racozes, une convention en dix-huit articles, par laquelle la Russie promettait à ce dernier un secours en argent et en troupes, s'il était élevé au trône de Pologne.

Cependant, le 6 mai 1708, les députés polonais et lithuaniens prêtèrent, à Haatch, avec le consentement de Pierre-le-Grand, serment de fidélité au roi Auguste II, et le comte Golovkine prit une part très-active dans cette affaire.

Qui n'admirerait la conduite du monarque russe envers le roi de Pologne? Auguste, après avoir, par le traité avilissant qu'il conclut à Alt-Stadt (2) avec Charles XII, et contre les lois de la constitution polonaise, renoncé à la royauté en faveur du voévode de Posnanie; après avoir oublié les nombreux secours que

(1) Le proche voisinage de la Russie et de la Pologne donna lieu à des relations entre ces deux pays dès les temps les plus reculés. Les actes des archives du collége impérial des affaires étrangères à Moscou en fournissent des preuves.

(2) Le 15 septembre 1706.

l'empereur lui avait prêtés tant en argent qu'en troupes; rompu l'alliance contractée avec lui, et trois fois confirmée par des écrits et des sermens; violé le droit des gens en arrêtant le ministre russe Patkul, qu'il livra aux Suédois de la manière la plus barbare, et sacrifié à l'ennemi le corps auxiliaire de nos troupes, composé de douze régimens, dont à peine seize cents hommes retournèrent dans leur patrie; Auguste, dis-je, avait osé rechercher encore l'amitié et la protection de Pierre-le-Grand, qui, sans considérer son infâme trahison et son ingratitude, ne les lui avait pas refusées. Exemple de magnanimité digne d'un grand prince!

L'empereur, étant à Thorn, au mois d'octobre de l'année 1709, conclut trois traités avec le roi de Pologne.

Par le premier, les deux souverains promettaient d'oublier à jamais les mésintelligences qui les avaient quelquefois divisés, et renouvelaient les alliances conclues antérieurement; Pierre s'engageait à replacer de nouveau Auguste sur le trône de Pologne, en lui prêtant des troupes auxiliaires; les provinces enlevées par les armes russes aux Suédois, pendant les dernières guerres, devaient, à la conclusion de la paix, être unies à l'empire russe, etc.

Par le second, qui fut secret, l'empereur cédait la Livonie au roi de Pologne, comme à l'électeur de Saxe, en dédommagement des pertes considérables qu'il avait

essuyées en Saxe; mais il gardait à jamais l'Esthonie pour la Russie.

Par le troisième, Pierre accédait au traité d'une alliance offensive faite à Cologne, le 15 juillet de la même année, entre la Pologne, le Danemarck et la Prusse, contre la Suède.

4° Le 29 mai 1710, fut conclue, à Jaroslaw, en Pologne, entre le comte Golovkine, le prince Grégoire Dolgorouky, le vice-chancelier baron de Schaffiroff, pour la Russie, et les comtes de Fleming et de Vertern, pour la Saxe, une convention préliminaire, par laquelle on fixait les opérations militaires contre les provinces suédoises situées en Allemagne, qui, contre le traité existant, n'avaient pas gardé la neutralité.

Pendant son séjour à Gribsvald, Pierre-le-Grand eut, le 20 septembre 1710, une entrevue avec le roi de Pologne, auquel il promit, par une convention, de faire sortir la garnison russe de la ville d'Elbing, et d'y laisser placer des troupes polonaises.

Pendant que l'empereur était à Dantzick, au mois de mars 1716, plusieurs conférences y eurent lieu entre les ministres le chancelier comte Golovkine, le vice-chancelier baron de Schaffiroff, le conseiller privé Pierre Tolstoy, et les députés polonais le feld-maréchal Fleming et autres. Les ministres russes, après avoir fait l'énumération des torts du roi de Pologne envers leur souverain, offrirent les moyens de rétablir l'ordre et la

tranquillité dans ce royaume, ainsi que de réconcilier Auguste II avec les états de la république de Pologne. On choisit la ville de Lublin pour être le lieu des négociations. Le 30 mai, le prince Grégoire Dolgorouky et le comte de Fleming s'y rendirent en qualité de médiateurs, et le 3 novembre, par l'intervention du même prince Dolgorouky, fut signé, à Varsovie, entre le roi Auguste et les confédérés de la république, un traité général en dix articles, par lequel il fut décidé de mettre fin aux dissensions qui existaient entre les troupes saxonnes et les troupes polonaises, et qui avaient eu pour cause la part qu'avaient prise les Suédois dans les affaires de la république.

6° Le 23 décembre 1717, après un accord préalable fait entre Pierre-le-Grand et Auguste II, les ministres de ces deux souverains, le comte Golovkine, d'une part, et M. de Loss, de l'autre, conclurent, à Pétersbourg, une convention par laquelle la duchesse douairière de Courlande Anne Ivanovna devait épouser le duc Jean-Adolphe de Saxen-Weissenfels. (1)

7° Le 6 juillet 1733, la Cour de Russie conclut, à Pétersbourg, un traité avec les ministres du nouvel électeur de Saxe Frédéric-Auguste, fils du défunt roi de Pologne Auguste II. Ce traité contenait neuf articles, dont voici les principaux en substance :

(1) Cette convention ne fut point exécutée.

1° Promesse réciproque d'une amitié sincère et constante; 2° obligation de part et d'autre de se prêter, en cas de besoin, un corps de troupes auxiliaires; 3° de donner le titre d'empereur aux souverains de la Russie; 4° fixation du terme de cette alliance à dix-huit ans; 5° invitation aux cours de Vienne et de Berlin d'accéder à cette alliance.

Ce traité contenait encore cinq articles secrets. Par le premier, l'électeur de Saxe promettait d'employer, à son avénement au trône de Pologne, toute son influence pour faire cesser les prétentions de cette puissance sur la Livonie. (1)

A peine la diète de l'élection fut-elle ouverte, que les partisans de Stanislas se multiplièrent considérablement, et ce prince, par les intrigues de la Cour de France, du prince Potozky et de Poniatovsky, fut, le 12 septembre 1733, pour la seconde fois, proclamé roi de Pologne. Cependant le parti de l'électeur prévalut, et le 5 octobre de la même année, par l'intervention de Loevenvold (2),

---

(1) Le baron de Loss, ambassadeur polonais près la cour de Russie, avait déjà exigé, en 1714, au nom de son souverain, la cession de la Livonie. Le comte Golovkine lui avait répondu que ce n'était pas le temps de faire de pareilles demandes; mais qu'il fallait, d'un commun accord, forcer le roi de Suède à accepter la paix.

(2) Charles-Gustave, comte de Loevenvold, grand-écuyer, aide-de-camp général de l'impératrice, et lieutenant-colonel de la garde d'Ismaïloff, mourut le 30 avril 1735.

ambassadeur russe à Varsovie, il fut proclamé à la place de Lestchinsky (1). L'impératrice Anne Ivanovna témoigna à cette occasion sa satisfaction au comte Loevenvold, en lui envoyant la décoration de l'ordre de Saint-André.

VIII. *Avec la Porte.* (2)

1° Le 12 juillet 1711, les plénipotentiaires russes le vice chancelier Schaffiroff et le général-major comte Michel Schérémételf conclurent, sur les bords du Pruth, avec le grand-visir Machmed-Pacha, un traité en huit articles, dont voici le contenu :

« Art. 1er. Les deux États seront en paix éternelle.

« 2. La ville d'Azof, conquise par les Russes, sera « rendue à la Porte, et les nouvelles forteresses con« struites le long de la mer d'Azof et du Dniéper, jus« qu'à Samara, seront détruites, ainsi que le port de « Tangarok.

« 3. Les deux puissances contractantes ne se mêle« ront pas des affaires de la Pologne.

« 4. Les marchands pourront librement passer d'un « État dans l'autre.

---

(1) Auguste III fut sacré roi de Pologne, à Cracovie, le 17 janvier 1724.

(2) Les relations entre la Russie et la Porte commencèrent au quinzième siècle, sous le règne de Jean Vasiliévitch, peu de temps après la prise de Constantinople par les Turcs.

« 5. Le libre retour du roi de Suède dans ses États est garanti.

« 6. On ne cherchera pas à semer de discordes.

« 7. Toutes les inimitiés seront à jamais oubliées.

« 8. Les prisonniers de guerre seront mis en liberté. »

2° Le traité de Pruth fut renouvelé à Constantinople le 5 avril 1712, par la médiation du ministre anglais le chevalier Southon, et du comte Coliéra, ministre hollandais; il fut signé par le baron de Schaffiroff et le comte Schérémétef, d'une part, et de l'autre par le grand-visir Iousouph-Pacha; les articles suivans y furent ajoutés : « Les troupes russes ne refuseront sous aucun prétexte « d'évacuer la Pologne; un libre passage par les États prus- « siens sera accordé au roi de Suède, avec une escorte tur- « que; la souveraineté de la Russie sur Hieff et le pays des « Cosaques au delà du Dnieper sera incontestablement re- « connue, à condition qu'elle n'aura plus aucune influence « sur les steppes des Zaporogues; aucune forteresse ne « pourra être construite entre Azof et Tcherkask; celle de « Pierre sera rasée; la Russie restituera à la Porte les « soixante canons qui furent trouvés à Azof; les forte- « resses, une fois détruites, ne pourront être relevées; la « paix conclue actuellement durera vingt-cinq années. »

En même temps les ambassadeurs de la Grande-Bretagne et de la Hollande, comme médiateurs de ces négociations, donnèrent aux plénipotentiaires russes les assurances suivantes : « 1° Le sultan, ayant pris en consi-

« dération les conseils du divan, se détermine à faire « sortir de ses États Charles XII, et à le faire conduire « par la Pologne jusqu'en Suède, et en même temps il « se charge de demander au roi de Pologne et à la répu-« blique d'accéder à cet accord.

« 2° Quoique la Porte n'ait pas consenti à la construc-« tion des forteresses entre Azof et le Don, et qu'elle « ait exigé que celle de Pierre soit rasée, cependant l'in-« observation de cet article ne pourra occasioner de « rupture entre les deux cours, non plus que le cas dans « lequel les troupes russes agiraient en ennemies contre « les troupes polonaises qui prendraient le parti des Sué-« dois. »

3° Le 13 juin 1713, les ambassadeurs russes nommés plus haut et le nouveau grand-visir Ali-Pacha conclurent encore à Andrinople un traité dont le contenu était le même que celui du 5 avril 1712; seulement les promesses données par les ambassadeurs médiateurs y furent insérées; il y fut dit aussi que les troupes russes évacueraient le territoire polonais dans l'espace de deux mois.

4° La conclusion d'une paix de 25 ans entre la Porte et la Russie, aux conditions désignées dans les articles des traités conclus en 1712 et 1713, fut renouvelée à Constantinople, le 5 novembre 1720, par l'ambassadeur russe Alexis Daschkoff et le grand-visir Ibraïm-Pacha.

5° Le 12 juillet 1724, à l'occasion des troubles qu'occasiona en Perse l'usurpation de Mikhmagmud, qui

avait ravagé cet empire, la Russie et la Porte, par la médiation du marquis de Bonac, ambassadeur français, conclurent à Constantinople un traité qui fut signé d'un côté par le résident russe Néplueff, et de l'autre, par le grand-visir Ibraïm-Pacha : il contenait les arrangemens concernant les affaires de la Perse la réunion définitive des provinces frontières de la Perse; aux deux États respectifs, et surtout des villes de Derbent, Bakou, Ghilan, Mazanderan et Asterabat, conquises par les armes russes; la fixation des limites de la Perse, entre la Russie et la Turquie; la promesse de ne pas reconnaître Takhmasib comme schah de la Perse avant que les pays nommés dans le présent traité fussent, par la médiation de la Russie, cédés à la Porte. « Dans le cas où la « cession ne s'effectuerait point, y était-il dit, on sera « autorisé à nommer schah de la Perse celui qu'on jugera « à propos d'élire. »

IX. *Avec la Prusse.* (1)

1° Le 13 février 1707, M. Ismaïloff, capitaine de la garde, et le commissaire Von-der-Litt, conclurent une convenion, ou plutôt une assurance d'amitié, entre le roi de Prusse et l'empereur de Russie.

2° Le 15 juin 1709, les rois de Prusse, de Danemarck et de Pologne, après avoir conclu à Cologne un traité

(1) Les relations amicales entre la Russie et la Prusse commencèrent au seizième siècle. Albert, margrave de Brandebourg, ayant envoyé

d'alliance offensive contre la Suède, proposèrent à Pierre-le-Grand d'y accéder aussi : en conséquence, les cours de Pétersbourg et de Berlin conclurent un traité semblable en quatorze articles, qui contenaient la promesse du roi de Prusse de chercher à replacer Auguste II sur le trône de Pologne et de ne donner aux troupes suédoises de passage par ses États ni sur terre ni sur mer ; Pierre-le-Grand, de son côté, se chargeait d'enlever aux Suédois la ville d'Elbing et d'en assurer à jamais la possession au roi de Prusse.

3° Le 2 mars 1711, fut conclu à Moscou, entre la Prusse et la Russie, un traité en neuf articles, par lequel le roi de Prusse permettait de déclarer la guerre aux Suédois, s'ils venaient à attaquer la Pologne, et de s'unir, pour la continuer, à Pierre-le-Grand et ses alliés. Pierre devait en revanche céder aussitôt la ville et la forteresse d'Elbing, occupées jusque alors par ses troupes (1).

Fréderic Ier, roi de Prusse, mourut le 24 février 1713. Frédéric Guillaume, son fils et son successeur, refusa d'abord de s'associer avec la Russie contre la Suède. Ce-

---

en 1577 son ambassadeur Schomberg à Moscou, conclut avec le grand duc Jean Vasiliévitch un traité d'alliance offensive et défensive contre le roi de Pologne. Ce traité fut la première époque de l'élévation de la monarchie prussienne.

(1) Ce traité ne fut point observé. Le peu de fermeté du roi de Prusse lui fit craindre d'agir contre la Suède.

pendant, bientôt après, il promit d'observer une neutralité parfaite dans la guerre du nord.

4° Le 6 octobre de la même année, il conclut avec le prince Menchikoff un traité en neuf articles, qui contenaient les conditions auxquelles on donnerait les villes de Stettin, de Stralsund et de Vismar, ainsi que toute la Poméranie suédoise, en séquestre à la Prusse; ces conditions étaient les suivantes : « Le roi « de Prusse gardera ces villes tout le temps de la guerre « des alliés contre la Suède, et ne permettra pas aux « troupes suédoises de passer de la Poméranie en Polo- « gne et en Saxe; dans le cas cependant où il serait at- « taqué par les Suédois, ses alliés du nord le défen- « draient. » En outre, le roi de Prusse promettait, par un article séparé, de payer à la Russie 200 mille écus, dans l'espace d'un an, pour compenser les pertes que celle-ci avait essuyées à la prise de Stettin, et en reconnaissance de ce qu'elle lui avait donné cette ville en séquestre.

5° Le 12 juin 1714, le chancelier Golovkine et l'ambassadeur plénipotentiaire Schlippenbach conclurent, au nom de leurs souverains, le traité suivant : « Les deux « parties contractantes garderont une amitié solide et « inébranlable, et défendront réciproquement l'honneur « et la gloire des deux nations. La Russie, à la conclusion « de la paix avec la Suède, procurera à la Prusse la ville « de Stettin, avec son district, ainsi que les bourgs situés

« sur la Péna. La Prusse, de son côté, garantit à la Russie « la possession de toutes les provinces conquises sur les « Suédois, et en cas d'attaque de la part de qui que ce « soit, elle sera prête à les défendre. »

6° Le prince Basile Dolgorouky, et le comte Alexandre Golovkine, fils du chancelier, ministres russes, conclurent à Stralsund, le 30 septembre 1715, un traité entre la Russie et la Prusse. Les neuf articles de ce traité contenaient les arrangemens suivans : « La Russie « donnera au roi de Prusse quinze bataillons d'infanterie « et mille dragons, qui devront effectuer, conjointement « avec les troupes prussiennes, les opérations militaires « en Poméranie et contre l'île de Rügen, chasser en« suite les Suédois de l'Allemagne et les forcer d'accep« ter la paix qui leur sera offerte; ces troupes seront en« tretenues aux frais du roi de Prusse; on leur indiquera « des quartiers d'hiver; le butin fait sur l'ennemi sera « partagé en portions égales; la Prusse prendra ses me« sures pour que la Pologne ne mette pas d'obstacles au « passage des troupes par ses États, etc. »

7° Le 27 novembre 1716, Pierre-le-Grand et le roi de Prusse firent à Havelsberg deux traités : par le premier ils s'étaient obligés à se secourir mutuellement dans le cas où on entreprendrait d'enlever au roi de Prusse la ville de Stettin, avec son district de Poméranie, s'étendant jusqu'à la rivière de Péna, ou à Pierre-le-Grand les villes et les provinces qu'il avait enlevées aux Suédois ;

par le second, le roi de Prusse promettait de renouveler la convention faite antérieurement avec le duc de Mecklenbourg, Charles Léopold, et de le prendre en amitié, à la recommandation du monarque russe.

8° Au mois d'août 1717, pendant le séjour de l'empereur à Amsterdam, les cours de Russie, de France et de Prusse, conclurent un traité d'amitié, d'alliance et de commerce. (1)

9° Le 5 mai 1718, le grand-chancelier comte Golovkine, le vice-chancelier baron de Schaffiroff, et le baron Mardefeld, ministre de Prusse, conclurent, à Pétersbourg, une convention en six articles, concernant le mariage de la duchesse douairière de Courlande, Anne Ivanovna, avec le neveu du roi, le margrave de Brandebourg, Frédéric Guillaume. (2)

10° Le 7 août de la même année, l'empereur, qui était avec sa flotte à Angout, et le roi de Prusse, conclurent, par les mêmes ministres, un traité en neuf articles, dans lequel les deux souverains confirmèrent tous les traités et toutes les conventions faites antérieurement contre la Suède, et promirent de prendre toutes les mesures possibles pour empêcher l'irruption du roi de Suède en Pologne et en Allemagne.

11° Le roi de Prusse, après un traité conclu par lui

---

(1) Voyez, pour ce traité, l'article de la France.

(2) Ce mariage projeté n'eut pas lieu.

avec Charles XII, à Stockholm, le 21 janvier 1720, donna par écrit, le 17 février, au ministre russe comte Golovkine, résidant alors à Berlin, une assurance secrète de l'amitié intime qu'il s'engageait à conserver à la Russie, promettant que les traités qu'il avait conclus avec l'Angleterre et la Suède ne lui imposeraient pas l'obligation d'entreprendre rien de préjudiciable aux intérêts de cet empire. Cette assurance contenait encore l'engagement du roi de garder dans la guerre du nord la neutralité la plus absolue.

12° Au mois de décembre de l'année 1723, Pierre-le-Grand et le roi de Prusse conclurent une seconde convention au sujet du mariage de la duchesse douairière de Courlande avec un autre neveu du roi, le margrave Charles de Brandebourg. Mais, comme le premier, ce mariage n'eut pas lieu.

13° Le 30 août 1726, les deux cours conclurent, à Pétersbourg, un traité, en dix-huit articles, d'une alliance offensive pour dix-huit années, d'un libre commerce, d'un arrangement au sujet des affaires de la Pologne, d'une opposition réciproque au partage de la Courlande, et enfin d'un secours que le roi de Prusse promettait au duc de Holstein, qui cherchait à recouvrer le duché de Sleswick.

14° Le traité conclu en 1726 fut renouvelé à Pétersbourg le 9 septembre 1729, ainsi que l'année suivante 1730.

X. *Avec la Suède.* (1)

1° Les plénipotentiaires russes le maréchal comte Bruce, le conseiller privé Ostermann, les ministres suédois le comte Lilienstaedt et le baron Stremfeld, conclurent à Neustadt, le 30 août 1721, au nom de leurs souverains, un traité, en vingt-quatre articles, d'une paix éternelle entre les deux Etats (2).

2° Le 22 février 1724, la Russie et la Suède conclurent, pour douze ans, un traité d'alliance offensive. Ce traité contenait vingt-deux articles, dont les trois suivans restèrent secrets :

« 1° On aura soin que le roi de Danemarck restitue « au duc de Holstein le duché de Sleswick.

« 2° On défendra l'ancienne liberté de la république « de Pologne, et l'on s'opposera, d'un commun accord, « à toutes les tentatives qui pourraient être faites dans « l'intention de l'enfreindre; et 3° enfin, outre la per- « mission accordée à la Suède, par le traité de Neus- « tadt, de tirer annuellement de la Russie pour 50,000 « roubles de blé, une exportation libre, et sans droits, « de grain, de chanvre, de lin et de mâture, lui sera ac- « cordée, pour la valeur de 100,000 roubles par an. »

(1) La Russie eut des relations avec la Suède depuis des temps très-éloignés. L'histoire de ces deux Etats en fournit la preuve; cependant les traités conclus avec la Suède, et conservés aux archives de Moscou, ne datent que du commencement du seizième siècle.

(2) Voyez, pour ce traité, la vie du comte Ostermann.

XI. *Avec le Brunswick.*

Le 10 mai 1711, Pierre Ier, pendant son séjour à Javoroff, ville polonaise, conclut avec le duc Antoine Ulric de Brunswick-Lunebourg une convention en treize articles, concernant le mariage du tzarévitch Alexis, fils de Pierre-le-Grand, avec la princesse Charlotte-Christine-Sophie, fille du prince Louis-Rodolphe, second fils du duc régnant. Ces noces eurent lieu à Torgau, le 14 octobre de la même année, en présence de Pierre-le-Grand.

XII. *Avec le Hanovre.*

Le 3 juillet 1710, le prince Boris Kourakine, les ministres de Hanovre Birendorff et le baron de Gertz, le premier au nom de Pierre-le-Grand, et les derniers en celui de l'électeur du Hanovre, Georges-Louis, conclurent un traité d'alliance pour 12 ans. Il y fut aussi fait mention de ne permettre à qui que ce fût de troubler la tranquillité des provinces suédoises situées en Allemagne.

XIII. *Avec le Holstein.*

Une convention entre cette cour et Pierre-le-Grand fut faite à Pétersbourg, le 24 octobre 1724, concernant le mariage du duc Charles-Frédéric de Sleswick-Holstein avec la tzarine Anne-Pétrovna. Ce mariage fut célébré au mois de mai de l'année suivante.

XIV. *Avec le Mecklenbourg.*

Le 8 avril 1716, Pierre-le-Grand conclut un traité

d'alliance avec le duc Charles Léopold de Mecklenbourg. Le jour même qu'il fut échangé, on célébra les noces de ce duc avec la princesse Catherine Ivanovna (1), nièce de Pierre-le-Grand, en la présence de ce prince, qui décora, à cette occasion, Charles Léopold de l'ordre de Saint-André.

---

(1) La duchesse de Mecklenbourg mourut le 14 juin 1733.

LE PRINCE REPNINE.

Le prince Nikite Repnine naquit en 1668. Il était fils du prince Jean Repnine, premier boyarine et chef du département de la Sibérie, personnage illustre par ses exploits et sa naissance, ennemi des innovations, qui parvint à une grande vieillesse, et préférait à tous les titres dont Pierre-le-Grand voulait le revêtir celui de premier boyarine.

Dès sa plus tendre jeunesse, le prince Nikite Repnine se voua à l'état militaire; et, de simple soldat de la compagnie des Poteschnie, il s'éleva rapidement jusqu'au grade de général, dont il fut revêtu à l'âge de trente ans. Après avoir donné des preuves de son courage dans la guerre contre les Turcs, en 1695 et 1696, il se couvrit d'une gloire encore plus éclatante lorsque les deux puissans dominateurs du nord prirent les armes l'un contre l'autre.

En 1700, à l'époque de la malheureuse bataille de Narva, le prince Repnine était dans les gouvernemens situés sur le Volga, pour y former une nouvelle division. Après la bataille, il fut chargé de compléter, d'exercer et de discipliner les régimens qui en revinrent. Le prince répondit à l'attente et à la confiance de son sou-

verain, et les troupes furent mises en très-peu de temps sur le meilleur pied. Comme il était alors à Novgorod, le soin de ce gouvernement lui fut en même temps confié. En 1701, par suite du traité que Pierre-le-Grand avait conclu avec le roi de Pologne, à Birdjy, par lequel il lui promettait un secours de quinze à vingt mille hommes contre les Suédois, le prince Repnine fut envoyé en Livonie, à la tête de dix-neuf régimens d'infanterie, pour y effectuer sa jonction avec les troupes saxonnes, qui se trouvaient sous les ordres du maréchal comte Steinau. Le prince Repnine l'atteignit près de Copenhausen. La fameuse victoire remportée près de Riga, au mois juin de la même année, par Charles XII sur les Saxons, est célèbre dans l'histoire. Pour la gloire des armes russes, la honte de cette journée ne rejaillit point sur elles: car le prince Repnine, d'après la disposition du comte Steinau, occupait alors un autre poste. Abandonné de ceux avec qui il devait agir, et qui prirent la fuite, trop faible pour s'opposer à un ennemi beaucoup plus nombreux, Repnine se vit obligé de reprendre le chemin de la Russie, et, en général habile, il ramena ses troupes, sans avoir éprouvé la moindre perte, par Drua et Opotscka, vers Plescow, où il se réunit à l'armée du maréchal Schéréméteff.

En 1702, le prince Repnine se trouvait à la prise de Nottembourg, appelé maintenant Schlüsselbourg, et en 1703, à celle de Cantzoff. Sous les murs de ces deux

forteresses, il donna de nouvelles preuves de son intrépidité. Le 20 mai 1704, il suivit Pierre-le-Grand à Narva, en qualité de commandant des régimens des gardes et d'Ingermanland. Avant d'entreprendre le siége de cette ville, l'empereur chargea le prince Repnine d'une ruse de guerre qui lui réussit. Ayant appris par une lettre interceptée à l'ennemi que le commandant de Narva attend l'arrivée d'un régiment sous les ordres du général Schlippenbach, Pierre-le-Grand fait prendre l'uniforme bleu des ennemis à deux régimens d'infanterie et à deux de cavalerie, leur donne des enseignes suédoises, et ordonne à Repnine et à Menchikoff d'attaquer cette troupe, ainsi travestie, sur la route par laquelle les habitans de Narva attendent l'arrivée du secours de Schlippenbach. L'action s'engage : après plusieurs décharges de mousqueterie et de canon, les aggresseurs feignent d'être mis en désordre et commencent à lâcher pied. Les faux Suédois, commandés par l'empereur lui-même, continuent à tirailler et à s'avancer vers la ville. La garnison, qui, du haut des remparts, voit le combat, prend les Russes pour des compatriotes, sort de la ville avec un détachement d'infanterie et de cavalerie, afin de leur porter des secours, et tombe dans le piége qui lui a été tendu. Elle y perdit un grand nombre d'hommes, qui furent ou tués ou faits prisonniers. Le 9 août, le prince Repnine contribua à l'enlèvement de Narva, après quoi il prit avec sa divi-

sion la route de Polotsk, où il fut envoyé par l'empereur, qui, dans un traité conclu avec Auguste, promit de secourir ce prince de douze mille hommes entretenus à ses propres frais. La saison avancée obligea Repnine à prendre des quartiers d'hiver; cependant les troupes ne restèrent pas dans l'inaction, car elles ne cessaient de causer à l'ennemi de grandes pertes toutes les fois que l'occasion le permettait.

Le 4 septembre de l'année 1705, le prince Repnine se trouva à la prise de Mittau, enlevé par Pierre-le-Grand. Vers la fin de ce mois il fut envoyé à Grodno avec des régimens d'infanterie. Il arriva dans cette ville au commencement de l'année suivante, et y livra plusieurs combats. Quoique vainqueur, cependant il se repliait toujours sur les frontières, observant les ordres de Pierre-le-Grand, qui lui avait défendu de livrer à Charles XII une bataille générale en Pologne.

A l'occasion d'un de ces avantages remportés sur l'ennemi par Repnine, l'empereur lui écrivit, le 26 janvier 1706, la lettre suivante : « Nous avons appris que « vous avez livré un combat, et qu'avec le secours du « Très-Haut, la victoire a été remportée par nos trou- « pes: nous attendons avec impatience la confirmation « d'une nouvelle si agréable. Mais cela ne doit pas em- « pêcher que l'on ne soit plus sur ses gardes. Il ne faut « jamais compter sur le bonheur, car il est incon- « stant, etc. »

Repnine se trouvait encore à Grodno lorsque Charles XII mit le siége devant cette ville (au mois de janvier 1706). Auguste II, s'étant retiré quelque temps auparavant en Saxe, laissa les Russes seuls et privés de tous les moyens d'avoir des vivres : car l'ennemi, par son arrivée prompte et inopinée, avait coupé la communication avec la grande armée.

Pour comble de malheur, le général suédois Reinschild remporta, en février, une victoire signalée sur les Saxons, commandés par Schoulembourg. Pierre-le-Grand ordonna alors à ses troupes de revenir de Grodno sur les frontières russes. L'exécution de cette marche rétrograde paraissait impossible, tant on prévoyait de difficultés. Cependant, par les sages dispositions du feld-maréchal lieutenant Ohylvie (1) et du prince Repnine, les troupes russes furent heureusement tirées de Grodno et de toute la Pologne sans essuyer la moindre perte.

En 1707, Repnine se trouvait de nouveau avec sa division en Pologne. L'année suivante, le 14 mai, il fut attaqué par Charles XII, près de Golovitsch. Ce dernier, profitant d'une averse et d'un brouillard épais, passe un marais presque impraticable, fond sur la divi-

---

(1) Ohylvie, d'une illustre famille d'Ecosse, après avoir été au service d'Autriche, était passé, en 1704, à celui de Russie; il était alors âgé de soixante ans. En 1707, il fut obligé de donner sa démission pour avoir désobéi au maréchal Schérémeteff.

sion de Repnine, et cherche à la détacher du gros de l'armée. Tous ses efforts sont d'abord inutiles. Cependant il parvient à l'ébranler; mais il ne peut exécuter son projet : seulement les Russes, cédant au nombre, sont forcés à se retirer vers un bois, après avoir abandonné sept canons.

Ce succès coûta cher aux Suédois; ils firent des pertes beaucoup plus considérables que les Russes, qui bientôt vengèrent leur honneur compromis. Au passage de la Bibitsch, les Suédois furent attaqués et perdirent douze cents hommes; le Roi lui-même faillit périr, car son cheval s'enfonça tellement dans la fange qu'on ne put l'en tirer, et que les gardes eurent à peine le temps de le sauver.

Cependant Pierre-le-Grand fut mécontent de la conduite du prince Repnine à Golovitsch, et il le soumit à un jugement militaire; mais il lui rendit sa confiance et ses bonnes grâces (1) après la défaite de Loevenhaupt à Lesno.

Cette victoire fut remportée par l'empereur en personne, le 27 septembre 1708. Pierre-le-Grand avait, la veille, rencontré les Suédois près du village de Lesno, dans une position entourée de marais. Le prince Repnine, voyant que l'ennemi surpassait en nombre

---

(1) Voyez la vie du prince Galitzine, page 186.

les Russes, pria l'empereur de donner aux Cosaques et aux Calmoucks, postés sur les derrières de l'infanterie régulière, l'ordre sévère de faire feu sur tous ceux qui oseraient tourner le dos, sans l'excepter lui-même. Cette proposition courageuse fit oublier, pour le moment, à Pierre-le-Grand le mauvais succès de Repnine à Golovitsch. « Camarade, répondit-il à ce brave général, vous êtes le premier qui m'ayez donné un tel avis : certainement il forcera la victoire à se ranger sous nos drapeaux. » Aussitôt le monarque fait mettre à exécution le conseil de Repnine, et le signal est donné pour la bataille, qui fut des plus sanglantes, et dans laquelle les deux partis montrèrent le courage le plus opiniâtre. Elle commença le 27 septembre, à onze heures du matin, et dura sans interruption jusqu'à sept heures du soir. Seulement les deux armées prirent deux heures pour reposer le soldat, qui, épuisé, ne pouvait plus manier ses armes. De part et d'autre, ils se couchèrent en même temps pour reprendre haleine, les Russes sur le champ de bataille, et les Suédois au milieu de leurs chariots. Enfin, ces derniers furent mis en déroute complète ; ils eurent huit mille hommes tués et quatre mille faits prisonniers (1).

---

(1) Les forces des Russes étaient de treize mille hommes, et celles des Suédois de seize mille. Des lettres de Pierre-le-Grand font monter les dernières à vingt mille hommes.

A la mémorable bataille de Poltava, le prince Repnine eut le commandement du centre de l'armée. Ses sages dispositions et son courage contribuèrent beaucoup à fixer du côté des Russes la victoire, qui décida du sort des deux souverains. Pierre-le-Grand décora le prince Repnine, le même jour, de l'ordre de Saint-André, et lui ordonna d'aller avec sa division vers les frontières, pour observer les mouvemens des Turcs et des Tartares, et pour contenir les Cosaques dans le devoir.

Au commencement de l'année 1710, Repnine fit le siége de Riga. Après plusieurs assauts, il réduisit enfin le gouverneur général de cette place à la nécessité de capituler. Il occupa le premier la ville avec quelques régimens : car ce ne fut que quelques jours après, le 12 juillet, que Schéréméteff, commandant en chef, y fit son entrée triomphante. Pour récompenser les exploits de Repnine, Pierre-le-Grand le nomma gouverneur de Riga.

En 1711, le prince Repnine accompagnait l'empereur à l'armée lors de sa position critique près du Pruth, et il fut au nombre de ceux qui déclarèrent vouloir plutôt mourir que de se rendre à l'ennemi. En 1712, il était, après le prince Menchikoff, le premier général des troupes russes en Pologne, qui ne s'élevaient alors qu'au nombre de vingt mille hommes. En 1713, il assista à la prise de Stettin. En 1715, il fut envoyé en Courlande

pour défendre les bords de la mer contre les attaques de l'ennemi. En 1716, il était dans le Brandebourg, d'où bientôt après il se rendit à Copenhague, lors de l'expédition sur mer dirigée par Pierre-le-Grand lui-même. Le but principal de cette expédition était de conquérir la Scanie avec le secours des Danois; mais la lenteur avec laquelle le roi de Danemarck assista les Russes dans le transport de leurs troupes à Copenhague, et la saison trop avancée, en empêchèrent le succès. Vers la fin de l'année 1716, Repnine, de retour du Danemarck, prit ses quartiers dans le Mecklembourg; au commencement de l'année suivante, il eut l'ordre de se porter en Pologne, et d'occuper les palatinats de Chelm, de Plotzk, de Mazovie et de Lublin; de là, il revint en Russie au mois de septembre, à la tête de la troisième partie de l'infanterie russe.

En 1718, l'empereur, voyant l'inconséquence des habitans de Dantzick, et l'inexécution de la convention conclue, le 19 septembre de l'année précédente, entre leur magistrat et le lieutenant-général prince Dolgorouky (1), ordonna au prince Repnine de se rendre avec ses troupes à Dantzick, pour y forcer le magistrat à rentrer dans le devoir. Dès le commencement de juillet, le prince arrive devant cette place; il en occupe tous les

(1) Voyez la vie du prince Basile Dolgorouky.

faubourgs, lève la plus grande partie des sommes dues à l'empereur, et ne quitte la ville qu'au mois de décembre, après d'instantes prières adressées par le roi de Pologne à Pierre-le-Grand.

Repnine passa les années suivantes à Riga, dont il avait été, comme nous l'avons vu, nommé gouverneur général. Le 20 janvier 1724, l'empereur le revêtit de la dignité de président du collége de guerre, et le 7 mai, jour du couronnement de son épouse, il lui conféra le titre de maréchal de l'empire.

Le 3 juillet 1726, le prince Repnine mourut à Riga. Il y fut enterré dans l'église du château, qu'il avait convertie en une église russe, où l'on voit encore ses armes suspendues. Son fils, le prince Basile Repnine, grand-maître d'artillerie, commanda, en 1748, l'armée russe en Franconie, où il se rendit, malgré les instances et les intrigues des rois de France et de Prusse, qui lui offrirent cent mille écus, en l'engageant à mettre de la lenteur dans sa marche. L'apparition subite de Repnine en Franconie fut une des causes principales qui obligèrent les ministres de France et de Hollande à conclure la paix d'Aix-la-Chapelle. Ce prince mourut au camp de Coulembach, d'une attaque d'apoplexie, le 31 juillet 1748. Il transmit ses vertus et la valeur qu'il tenait de son père à son digne fils, le prince Nicolas Repnine, capitaine célèbre et ministre habile de Catherine-la-Grande; c'est lui qui, au congrès de Teschen, tenu

en 1779, fut le médiateur de plusieurs puissances de l'Europe, qui défit le grand-visir sur le Danube, en 1791, et qui força la Porte à conclure une paix avantageuse et honoroble pour la Russie, le 29 décembre de la même année. Il mourut à Moscou, le 21 mai 1801.

LE PRINCE GALITZINE.

Le prince Galitzine, frère d'armes de Pierre-le-Grand, qu'il accompagna dans toutes ses campagnes, s'illustra par sa valeur, son courage et ses vastes connaissances dans l'art militaire.

Cet homme (1) célèbre passa, en 1687, du rang de stolnik (2), simple soldat dans la garde de Sémionovsky. En 1694, il en fut nommé enseigne, et l'année suivante lieutenant, pour récompense de la bravoure qu'il avait déployée au siége d'Azof. En 1696, il fit le second siége de cette ville. En 1698, il prit part à la victoire remportée sur les strélitz, près du couvent de Voscrésensk. En 1699, il suivit l'empereur dans son expédition sur la mer d'Azof jusqu'à Kertche. En 1700, il se trouva au premier siége de Narva, comme capitaine du même régiment des gardes. Peu après, il fut nommé major, ensuite lieutenant-colonel, et soumit à la puissance russe la ville de Schlüsselbourg (3).

(1) Le prince Michel Galitzine naquit le 1er novembre 1675. Il était fils du boyarine et voévode de Koursk, prince Michel Galitzine.

(2) Voyez la note 4 de la page 17.

(3) Le 12 octobre 1702.

Pendant le siége opiniâtre de cette ville, Pierre-le-Grand envoya à Galitzine, qui commandait en chef, l'ordre de l'abandonner. L'officier porteur de la volonté de l'empereur arrive quand le prince a déjà fait ses dispositions pour livrer un assaut général et décisif. — « Dites au monarque, répond l'intrépide Galitzine, « que dans ce moment je n'appartiens qu'à Dieu. » Aussitôt il donne le signal de l'assaut, et s'empare de la place. Pierre-le-Grand, pour récompenser un exploit si éclatant, nomma le prince Galitzine colonel des gardes, titre qui jusque alors avait été réservé aux seuls souverains, lui donna une terre avec trois cents paysans, et lui fit un présent de trois mille roubles en argent.

En 1703, Galitzine se trouva à la prise de Nienschantz, et, en 1704, à celle de Narva. En 1705, il commanda une brigade en Pologne, assiégea Mittau, et se trouva à Grodno pendant que les Suédois en firent le siége.

En 1708, le 29 août, le prince Galitzine remporta une victoire signalée sur les Suédois, près du bourg Dobry. L'empereur, ayant appris que le flanc droit de l'armée ennemie, composé de cinq mille hommes d'infanterie et de quelques mille de cavalerie, s'était détaché à un quart de lieue du centre, ordonna au général-major Galitzine d'aller l'attaquer avec huit bataillons, et au lieutenant-général Flück de le secourir avec trente

escadrons de cavalerie. Flück, arrêté par la difficulté de la marche et les détours qu'il fut obligé de faire, ne put effectuer à temps sa jonction avec Galitzine. Ce brave général, voyant un moment favorable pour attaquer l'ennemi, croit devoir le saisir. Se fiant au courage de ses troupes, il profite d'un brouillard qui empêche d'apercevoir ses dispositions; il traverse des marais, et tombe sur les ennemis, dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes, avec une telle impétuosité, qu'après une mêlée de deux heures, il les met en fuite et leur tue trois mille hommes. Charles XII se porte alors avec toute son armée au secours de son corps abîmé. Galitzine, près d'être enveloppé, reçoit l'ordre de prévenir l'intention du roi de Suède. Il met ses troupes en ordre de bataille, fait déployer six drapeaux qu'il vient d'enlever à l'ennemi, et sous les yeux mêmes de Charles XII revient en triomphe rejoindre l'armée russe (1). Pierre-le-Grand décora sur-le-champ cet habile guerrier de l'ordre de Saint-André, quoiqu'il ne fût encore que général-major (2).

Le 27 septembre de la même année, Galitzine mois-

---

(1) Théophane Prokopovitch, dans son histoire de Pierre-le-Grand, dit que Charles XII, furieux de n'avoir pas plus tôt secouru ses troupes attaquées, s'arracha les cheveux, et se frappa au visage.

(2) D'après les statuts de l'ordre de Saint-André, les personnes décorées de cet ordre doivent être comptées dans la troisième classe des rangs de l'empire, qui équivaut au grade de lieutenant général.

sonna de nouveaux lauriers lors de la victoire remportée sur Loevenhaupt, près de Lesno; il y combattit comme un lion. Pierre, témoin de ses valeureux exploits, l'embrassa avec transport, le nomma lieutenant-général, lui fit présent de son portrait garni en diamans, et lui permit de demander telle faveur qu'il voudrait. Le vertueux héros, vainqueur des ennemis de sa patrie, voulut, par un acte de grandeur d'âme et de générosité, vaincre son ennemi personnel : il supplia l'empereur de reprendre dans ses bonnes grâces le prince Repnine, qui avait eu le malheur d'attirer sa colère (1). Admirant une telle magnanimité, Pierre-le-Grand accorda le pardon demandé, et récompensa cette noble action par un don de huit cents paysans.

En 1709, le prince Galitzine contribua à remporter la victoire de Poltava. La veille de cette bataille, Pierre passa à cheval devant toutes les lignes de son armée, et chercha à verser le courage dans les âmes de ses guerriers. « Camarades, leur disait-il, demain, avec le secours du Très-Haut, nous aurons la gloire de terminer la guerre contre un ennemi déjà à moitié vaincu. » Lorsque l'immortel Pierre arriva devant les régimens de sa garde, il s'arrêta, leur prononça un discours plein d'énergie, dans lequel il fit l'énumération de tous les mal-

(1) Par ses mauvais succès à Golovitsch. Voyez la vie de ce prince, page 177.

heurs auxquels la Russie serait exposée si l'ennemi parvenait à triompher. Le brave Galitzine, comme colonel de la garde, prend alors la parole, et, au nom de tout le corps, répond ainsi à l'empereur : « Monarque magna-« nime et généreux, peux-tu douter de notre zèle et de « notre fidélité? Tu en as été témoin tant de fois! Tu « as vu dernièrement encore, à la bataille contre Loe-« venhaupt, le courage de tes bons soldats; tu as vu « comment, pendant toute une journée, ils combatti-« rent sous un feu des plus terribles, comme ils tinrent « ferme, comme leurs rangs restèrent inébranlables; « quatre fois les armes à feu faillirent crever, quatre « fois les gibernes furent remplies. Aujourd'hui encore « tes soldats sont les mêmes; nous sommes encore les « mêmes serviteurs, et nous espérons de Dieu qu'il « nous accordera les mêmes avantages. »

Après la bataille de Poltava, l'empereur complimenta les chefs et les officiers de sa garde en ces termes : « Je « vous salue, enfans de la patrie, enfans les plus chéris « de mon cœur, ô vous que j'ai formés à la sueur de « mon front! Autant l'âme est essentielle au corps, « autant vous l'êtes à l'Etat. Remplis d'amour envers « Dieu, la religion, la patrie, la gloire et votre souve-« rain, vous n'avez pas ménagé vos jours, vous avez « affronté tous les périls, vous alliez au-devant de mille « morts. La postérité reconnaissante n'oubliera jamais « vos exploits. »

Le prince Galitzine, prenant de nouveau la parole au nom de la garde, répondit à ce discours de la manière suivante : « Monarque appelé par la volonté du Très-« Haut et appuyé de sa force, souverain magnanime, « qui pourrait te louer dignement? qui ne remplirait « ta volonté avec le plus grand zèle? C'est toi qui as « affermi nos cœurs, c'est toi qui nous inspires ta va-« leur, ta force et ton esprit. »

Le jour même de la victoire de Poltava, Pierre-le-Grand détacha le prince Galitzine, avec les régimens des gardes, les deux régimens de ligne d'Ingermanland et d'Astracan, et dix bataillons de cavalerie, sous les ordres du lieutenant-général Boyer, à la poursuite de l'ennemi, qui s'était enfui du champ de bataille vers Pérévolotschna; il enjoignit à ces généraux de forcer leur marche, de l'atteindre, de l'attaquer et de faire l'armée prisonnière. Le endemain, le 28, l'empereur envoya au secours de Galitzine le prince Menchikoff et le lieutenant-général Von-Werden, avec quelques régimens d'infanterie.

Galitzine remplit à la lettre la volonté de Pierre. Il avait atteint l'ennemi avant l'arrivée de Menchikoff; mais voyant l'énorme supériorité du nombre des Suédois, rangés en bataille, il a recours à la ruse; il place à une certaine distance du corps qu'il commande une certaine quantité de chevaux qu'il fait garder par quelques soldats. L'ennemi donne dans le piége, et les

prend pour un second corps de troupes russes. Galitzine envoie alors (1) un trompette à Loevenhaupt, général des Suédois, et le somme de se rendre avec toutes les troupes qui se trouvent sous ses ordres; il lui promet, dans ce cas, les grâces du souverain, et le menace, s'il refuse, de le traiter avec la dernière rigueur. Loevenhaupt demande dix heures pour délibérer : Galitzine n'en accorde que deux. Le général suédois assemble alors un conseil de guerre, et y expose la demande et les menaces des vainqueurs. On décide qu'il faut que les Suédois se rendent, si les Russes les surpassent en nombre; mais que l'on combattra dans le cas contraire. Loevenhaupt, pour savoir d'une manière certaine quelles sont les forces des Russes, envoie le général-major Kreutz avec plusieurs officiers au camp de Galitzine, sous prétexte de traiter des conditions auxquelles il se rendra. Dans ce moment même, le 1er juillet, arrive avec son détachement le prince Menchikoff. Aussitôt ce dernier fait sommer l'ennemi de se rendre sur-le-champ, et sans attendre sa réponse, il marche sur lui au son du tambour et de la musique réunie de toutes ses troupes, composées seulement de dix mille hommes. L'ennemi épouvanté met les armes aux pieds des vainqueurs, et la sagesse triomphe ainsi du nombre. Les guerriers russes se couvrent de nou-

(1) Le 30 juin.

veaux lauriers, et le généreux monarque, reconnaissant leurs services, s'empresse de leur témoigner sa gratitude. (1)

Le nombre des prisonniers faits à Pérévolotschna montait à plus de seize mille hommes. Le comte Loevenhaupt (2), général en chef et gouverneur général de Riga; les généraux-majors Kreutz et Krous; les deux frères comtes Douglas, aides-de-camp généraux du roi; le comte Boïda, et beaucoup d'autres personnages de distinction, furent du nombre des prisonniers.

En 1710, Galitzine contribua à la prise de Vibourg. En 1711, il défendit la petite Russie contre les Cosaques Zaporogues révoltés, soutenus par les Tartares de la Crimée. Ensuite il fit, avec l'empereur, la fameuse campagne du Pruth. Là, dans la position malheureuse de l'armée enveloppée par celle des Turcs, sept fois plus nombreux que les Russes, il déclara, à l'exemple des autres généraux, vouloir plutôt mourir que de se rendre.

Depuis l'année 1714 jusqu'en 1721, le prince Galitzine commanda en chef dans la Finlande, qu'il sut par sa sagesse et sa valeur conquérir jusqu'aux limites de la Laponie. Il y avait succédé au grand-amiral comte Apraxine.

---

(1) Galitzine reçut pour cette victoire, ainsi que pour celle de Poltava, un grand nombre de terres.

(2) Le comte Loevenhaupt mourut à Moscou, le 16 février 1729, après vingt ans environ de captivité.

Je ne puis passer sous silence les principales victoires remportées alors par ce célèbre général, tant sur terre que sur mer. A son arrivée en Finlande, le général suédois Arenfeld avait, à la tête de huit mille hommes, pris position au village de Lapola, près de Wasa. Le brave Galitzine l'apprend, s'informe d'une manière certaine du nombre de ses troupes, et, croyant indigne de lui de combattre ces fiers ennemis avec des forces supérieures aux leurs, il vole à la rencontre du général suédois, ayant sous ses ordres des troupes égales en nombre à celles qu'il commande, et le trouve à Lapola, rangé en ordre de bataille. L'intrépide Galitzine veut l'attaquer; Arenfeld ne lui en donne pas le temps, et se jette comme un furieux sur les Russes; ses quatre lignes font à la fois une décharge de mousqueterie, et se portent en avant en croisant la baïonnette. Galitzine soutient le feu des ennemis, les laisse approcher, les salue par une décharge pareille, mais qui produit peu d'effet, les reçoit à la baïonnette, et les renverse. Une victoire signalée couronne alors la valeur des Russes; ils font un horrible carnage des ennemis, qui laissent plus de cinq mille hommes sur le champ de bataille. Le grade de général en chef fut la récompense de Galitzine pour ce succès éclatant, et l'empereur lui écrivit à ce sujet la lettre suivante, témoignage flatteur de la joie que lui avait causée la nouvelle de ses exploits brillans :

« Monsieur, votre agréable lettre nous a été remise

« par votre aide-de-camp. Nous avons été charmé d'ap-
« prendre que le Très-Haut veille sur vous, et qu'il
« vous a envoyé de tels succès au commencement de
« l'année. Puisse la fleur d'un si beau printemps pro-
« mettre une belle année et une bonne paix! Pour
« nous, nous vous félicitons du rang que votre sagesse
« et votre valeur vous ont acquis.

« PIERRE.

« *P. S.* Je vous prie de saluer de ma part tous les
« officiers et tous les soldats, et de les remercier en mon
« nom pour leurs exploits. Certainement la gloire de
« nos armes n'eût pas été si grande si le nombre de nos
« troupes eût surpassé celui des ennemis. »

En 1714, le prince Galitzine prit part au combat naval livré près d'Angout et à la victoire qui y fut remportée par l'empereur en personne. La flotte russe enleva alors à l'ennemi une frégate, six galères et trois canots.

Pierre-le-Grand, ayant appris, en 1720, qu'une escadre suédoise, après s'être approchée de la Finlande, avait attaqué, dans le golfe de Lamelande, sept chaloupes russes qui s'y trouvaient, et leur en avait enlevé une qui avait eu le malheur de donner sur un banc de sable, ordonna à Galitzine de marcher contre cette escadre et de la dissiper. Galitzine, pour exécuter la volonté du souverain, se mit avec soixante et une galères et vingt-neuf chaloupes à la découverte de l'escadre suédoise : il la trouva derrière l'île de Frisberg.

Elle était composée, autant qu'il en put juger, d'un grand vaisseau, de quatre frégates, de trois galères et d'une quarantaine d'autres petits bâtimens. A peine Galitzine, qui n'attendait qu'un vent favorable, est-il entré dans le port de Groenham, et se dispose-t-il à attaquer cette escadre, que celle-ci, renforcée par l'arrivée de l'escadre du vice-amiral Seiblatt, se jette, contre son attente, sur les galères russes. Voyant la supériorité de l'ennemi, Galitzine se replie sur le port de Frisberg, qu'il vient de quitter, et cherche à y attirer les Suédois : il y réussit. Ceux-ci, pleins d'une vaine présomption et trop confians dans leur force, se mettent à sa poursuite. Galitzine saisit le moment favorable pour les attaquer. Lorsqu'il les voit avancés en mer, et engagés dans le golfe de Lamelande, il se jette inopinément sur leurs équipages avec une telle intrépidité, que deux de leurs frégates donnent sur des bancs de sable en se défendant, et que deux autres cherchent leur salut dans la fuite. Galitzine les poursuit, les attaque et s'en rend maître. Le vice-amiral suédois profite de ce moment pour sortir de ces parages, et gagne au large avec une si grande promptitude qu'il est impossible de l'atteindre. Enfin cent quatre canons, une grande quantité de munitions de guerre, cinq cents matelots et trente-sept officiers tombent au pouvoir des vainqueurs, avec les bâtimens qui les portent. La perte des Russes fut de quatre-vingt-deux hommes

tués et de deux cent quarante-six blessés; celle de l'ennemi fut beaucoup plus considérable.

Pierre ressentit une si grande joie de cette victoire, qu'il créa colonel le major Schipoff, qui lui en apporta la nouvelle, sans le faire passer par le grade de lieutenant-colonel. L'illustre Galitzine, pour récompense de ses sages dispositions et de ses exploits éclatans, reçut de Pierrre-le-Grand une épée et une canne richement garnie de diamans, accompagnées d'une lettre gracieuse de ce monarque; il la terminait ainsi: « Cette victoire est d'une conséquence d'autant plus grande, « qu'elle a été remportée sous les yeux de messieurs les « Anglais, défenseurs zélés des Suédois. »

L'empereur fit frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de cette victoire; elle représentait d'un côté le portrait de Pierre-le-Grand avec la légende ordinaire, et de l'autre un combat naval avec ces paroles: LA SAGESSE ET LA VALEUR TRIOMPHENT DE LA FORCE PRÈS DE GROENHAM, LE 27 JUILLET 1720.

Depuis 1723 jusqu'en 1728, Galitzine commanda toutes les troupes de la petite Russie. Ce célèbre guerrier, qui de simple soldat était parvenu au grade de maréchal de l'empire (1), et aux dignités de président du collége de guerre, de sénateur, et de membre du

(1) Il ne fut nommé maréchal que par l'impératrice Catherine Ire.

conseil privé suprême, mourut le 10 décembre 1730, sous le règne de l'impératrice Anne, âgé seulement de cinquante-cinq ans. La Russie perdit en lui un capitaine des plus expérimentés, l'impératrice un sujet fidèle, et les malheureux un père et un bienfaiteur, titres honorables qui lui furent donnés surtout par les habitans de la Finlande, appréciateurs de son humanité et de sa modération.

Le prince Galitzine eut de deux épouses dix-sept enfans. Ses deux fils furent, le prince Alexandre, maréchal et chevalier de tous les ordres russes, et le prince Dmitri, conseiller privé, ambassadeur extraordinaire à Vienne, et chevalier des ordres de Saint-Alexandre et de Sainte-Anne.

LE COMTE BRUCE.

Le comte Jacques Bruce descendait de l'ancienne et illustre famille écossaise Bruçow. Deux de ses ancêtres, Robert et son fils David, furent rois d'Ecosse au commencement du quatorzième siècle.

Son père quitta l'Angleterre du temps de Cromwell; il vint en Russie, y prit du service, et mourut colonel en 1680. Il laissa deux fils, Romain (1) et Jacques.

La comte Jacques Bruce, dont j'écris la vie, naquit en 1670. A l'âge de dix-huit ans, il entra aux armées comme enseigne, et fit les deux campagnes de Crimée et d'Azof: dans celle d'Azof, il remplissait, en 1695, les fonctions d'officier du génie, et, en 1696, celles de capitaine de marine. Pour récompense de ses services, il fut alors nommé colonel. En 1698, il accompagna l'empereur en Angleterre et en Hollande, où il fut nommé général-major, et fit avec l'armée le premier siége de Narva. Dans le courant de cette année, il eut le malheur d'encourir la disgrâce de l'empereur, et voici de quelle manière. Il lui avait été ordonné de se rendre le plus tôt possible à

(1) Romain Bruce mourut en 1717. Il était lieutenant-général et commandant de Pétersbourg.

Narva, avec les troupes qui se trouvaient sous ses ordres; mais comme elles étaient dispersées et occupaient une ligne trop étendue, il lui fut impossible de les rassembler au jour fixé. Ses ennemis saisirent cette occasion pour noircir aux yeux du souverain un général si distingué: il fut destitué; mais sa fermeté et sa grandeur d'âme lui restèrent au milieu de ses malheurs. En 1701, son innocence fut reconnue, et l'empereur le nomma gouverneur de Novgorod.

Il remplit cette fonction pendant quatre années, et dans cet intervalle, commanda, en 1702 et 1703, l'artillerie devant les places de Nottembourg et de Cantzoff, qu'il contribua à enlever. En 1704, il fut nommé commandant en chef de toute l'artillerie. Il se trouva en cette qualité à la prise de Narva, et s'empara de la ville de Jean. En 1705, il fit partie de l'armée en Pologne, aussi comme commandant de l'artillerie. En 1706, il fut nommé lieutenant-général, et prit part à la victoire remportée par Menchikoff près de Kalisch. En 1708, à la bataille de Lesno, il commanda l'aile gauche de l'armée russe, et contribua beaucoup à cette victoire signalée. A la fameuse bataille de Poltava, il dirigea les manœuvres de l'artillerie, et fut décoré de l'ordre de Saint-André. En 1710, il assista à la prise de Riga. En 1711, il était avec l'empereur sur les bords du Pruth. Bientôt après il fut nommé grand-maître d'artillerie, et envoyé en Allemagne pour choisir des officiers expéri-

mentés ainsi que des artistes distingués, et les engager à entrer au service de la Russie. En 1712, il fit la campagne de Poméranie et du Holstein, et y commanda non seulement l'artillerie des Russes, mais encore celle des Saxons et des Danois. En 1718, il fut nommé sénateur et président des colléges des mines et des manufactures. Bientôt après, il reçut l'ordre de partir pour le congrès d'Alland, en qualité de premier ministre, et d'y traiter des conditions de paix avec la Suède. (1)

En 1721, l'empereur revêtit son grand-maître d'artillerie du titre de comte de l'empire russe, et l'envoya une seconde fois au congrès, en Finlande, après l'avoir muni de ses ordres et de ses instructions. Le 30 août, il conclut, à Neustadt (2), avec la Suède, cette paix qui fut si avantageuse pour la Russie. Cette négociation lui valut, en récompense, de la part de l'empereur, une grande somme d'argent et une terre avec cinq cents maisons de paysans. Le 30 août de l'année 1725, l'impératrice Catherine Ire le décora de l'ordre de Saint-Alexandre, le jour même qu'elle l'institua. L'année suivante, le comte Bruce, voyant avec peine les discordes qui commençaient à naître entre les grands de la Cour et les

---

(1) Les ministres suédois qui se trouvèrent au congrès furent le baron de Gertz et le comte Hillemberg.

Voyez la vie du comte Ostermann.

(2) Voyez encore la vie du comte Ostermann.

premiers seigneurs, et ne voulant se déclarer pour aucun parti, se décida à demander son congé. L'impératrice le lui accorda en lui conférant le grade de maréchal. Le comte, devenu libre et maître d'employer son temps conformément à ses goûts, se retira dans ses terres, près de Moscou, et s'y occupa à l'étude jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut le 19 avril 1735.

Cet homme célèbre, qui dès sa plus tendre jeunesse se voua au service de son souverain et de l'Etat, fut connu par toute l'Europe comme un savant très-distingué et très-versé dans toutes les sciences, surtout dans la physique et les mathématiques. L'empereur, pour l'usage duquel il avait composé un petit abrégé de géométrie (1), le chargea très-souvent de traduire des livres utiles des langues étrangères en celle du pays, et principalement des ouvrages anglais et hollandais. Mais Bruce rendit des services plus éminens à la Russie comme réformateur de l'artillerie nationale. C'est à lui qu'elle est redevable de la fondation des premières écoles d'artillerie et du génie établies à Moscou et à Pétersbourg (2). Il avait entrepris de publier une géographie

---

(1) Ce fut aussi lui qui composa le calendrier de cent ans, connu encore jusqu'à présent sous son nom. Il fut imprimé pour la première fois à Moscou, en 1709.

(2) Ces écoles furent, dans la suite, perfectionnées par le maréchal Münick.



détaillée de l'empire russe et de lever des cartes de ce pays; il avait même proposé au sénat de prescrire à toutes les villes de lui envoyer les notions nécessaires à ce travail; mais ses trop grandes occupations, qui exigeaient sa présence continuelle au sénat, aux colléges des mines et des manufactures, à la monnaie, aux bureaux du génie et de l'artillerie, enfin ses fréquens voyages dans les pays étrangers, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet.

Pierre-le-Grand avait encore chargé le comte Bruce d'une correspondance savante avec le célèbre Leibnitz, pour rechercher l'origine du peuple russe. La mort de ce dernier, arrivée en 1716, mit fin à cette correspondance, au moment où elle venait de commencer.

Le cabinet du comte Bruce, composé des meilleurs instrumens et de superbes machines de mécanique, d'astronomie et de physique, ainsi que d'une quantité de minéraux, de monnaies et de plusieurs objets d'antiquité, était regardé comme le premier de la Russie. A sa mort, il le légua, ainsi que sa grande bibliothéque, à l'académie des sciences de Pétersbourg, quoiqu'il eût un héritier dans la personne de son neveu, qui était son plus proche parent.

Il ne faut pas non plus oublier de dire, pour l'honneur du comte Bruce, que, jouissant des bontés et de toute la faveur de l'empereur, il n'en abusa point et ne s'en servit jamais pour faire le moindre mal à qui que

ce fût; au contraire, il chercha toujours à gagner l'amitié de tous ceux qui avaient des relations avec lui, et son soin particulier était de soulager les infortunés et de sécher les larmes des malheureux. Cet illustre contemporain de l'immortel réformateur de la Russie, ce ministre le plus sage et le plus habile de son temps, a des droits d'autant plus grands à la reconnaissance de la postérité, que Pierre-le-Grand lui demandait toujours son avis dans tout ce qui regardait les sciences, comme à une des personnes les plus instruites de l'empire.

Le comte Bruce ne laissa point d'enfans. L'impératrice Anne, honorant la mémoire d'un homme si célèbre, déféra à son neveu, fils de son frère Romain, le général-major Alexandre Bruce, le titre de comte de l'empire russe. Le fils de ce dernier, le comte Jacques Bruce, fut général en chef, sénateur, gouverneur général de Moscou, lieutenant-colonel au régiment de la garde de Préobrajensky, et chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre, de Saint-Vladimir, de Sainte-Anne de première classe et de l'Aigle-Blanc.



p. 205.

Le Prince Jacques Dolgorouky.

LE PRINCE DOLGOROUKY



LE PRINCE DOLGOROUKY

(JACQUES).

Le prince Jacques Dolgorouky, né en 1659, était fils du prince Théodore Dolgorouky, personnage illustre par son mérite et ses services.

Il avait reçu l'éducation la plus soignée pour le temps où il vivait : car à la langue latine, qu'il possédait parfaitement, il joignait des connaissances assez étendues en mathématiques et en théologie. Son attachement à la religion de ses pères, son amour pour son pays, et le dévouement sans bornes dont il donna tant de preuves à son souverain, peuvent être regardés comme le résultat de son éducation, à laquelle il dut en partie les vertus éminentes qui le rendirent célèbre.

Il entra au service sous le règne de Théodore Alexiévitch, en 1699, comme striaptchii (1). Nommé peu après stolnik, il se distingua bientôt par des quali-

(1) *Striaptchii* ou *avocat*. Sous les anciens tzars, cette dignité n'était conférée qu'aux personnes employées à la cour, et qui faisaient le service de pages.

tés supérieures, rares dans un jeune homme, qui attirèrent sur lui l'attention du tzar. Ce dernier les apprécia, et le nomma voévode de Casan, avec le titre de gouverneur de Sibérie.

Après la mort du paisible Théodore, et sous le règne orageux de la tzarine Sophie, le prince Dolgorouky, au milieu des troubles et des discordes qui déchiraient sa patrie, se montra inébranlable dans ses devoirs, malgré les menaces que lui firent les insurgés, au parti desquels il ne voulut jamais s'attacher. Le zèle sans égal et la fidélité la plus constante qu'il avait témoignés, dans toutes les circonstances, à son souverain, lui acquirent dès lors son amitié.

Cette affection, qui, selon toute apparence, le sauva de la persécution de la tzarine et de ses partisans, auxquels il s'était toujours montré opposé, ne fit que croître avec l'âge du jeune Pierre : la mort du vertueux, du juste Dolgorouky, put seule y mettre un terme.

Pendant que Sophie tenait les rênes du gouvernement, un traité d'alliance, dont le but était d'abaisser l'orgueil de la Porte, fut conclu, par l'intervention du prince Basile Galitzyne (1), entre la Russie, l'Au-

---

(1) Ce prince, célèbre par la faveur de la tzarine Sophie, était alors premier boyarine, gouverneur de Novgorod, et chef du prikase des ambassades. En 1689, il fut exilé au gouvernement d'Archangel, où il mourut en 1713, à l'âge de près de quatre-vingts ans.

triche, la Pologne et la république de Venise. Par ce traité, la Russie promettait de proposer au roi de France d'accéder à cette alliance, et de l'engager à prêter des secours en hommes et en argent. Le prince Dolgorouky, à la tête d'une ambassade nommée à cet effet, fut choisi pour faire la proposition. Le stolnik prince Jacques Mischetsky et le diack Kiriel Alexéeff devaient l'accompagner. Cette ambassade eut l'ordre, après qu'elle aurait rempli sa mission auprès de la cour de France, de se rendre à Madrid pour annoncer au roi d'Espagne la conclusion de la paix entre la Russie et la Pologne, et pour chercher à l'engager à s'armer aussi contre les ennemis de la croix.

Les ambassadeurs quittent Moscou le 27 février 1687, s'embarquent à Riga le 30 avril, et arrivent à Paris le 30 juillet de la même année. Avant de leur accorder l'audience du roi, on veut les contraindre à se présenter devant le ministre des affaires étrangères, Colbert, frère du fameux Jean-Baptiste Colbert; mais le prince Dolgorouky, grand dans toutes les démarches, soutient le nom d'ambassadeur russe: il refuse de consentir à la demande du ministère français. L'orgueilleux Louis se voit obligé de retirer ses ordres; et, le 2 août, nos ministres sont appelés à la première audience du roi. Dolgorouky lui annonce la conclusion de la paix avec la Pologne, témoigne le désir des souverains alliés de contracter amitié avec la France, et l'en-

gage en même temps à prêter des secours contre les Musulmans.

Colbert, répondant aux ambassadeurs russes au nom de son souverain, déclara que Louis XIV, toujours en paix et en amitié avec la Porte, ne pouvait prendre les armes contre les Turcs.

Cette tiédeur que le cabinet de Versailles témoignait pour celui de Pétersbourg provenait de l'amitié qui régnait alors entre la cour de France et celle d'Autriche. Dès lors toutes les relations entre la Russie et la France cessèrent pour quinze années.

Pendant son séjour à Paris, Dolgorouky se concilia l'estime du roi de France. M. Tirtoff, dans son histoire de ce ministre, où il rapporte d'une manière assez détaillée la conversation qu'il eut avec Louis XIV, dit que ce dernier lui fit présent d'une tabatière ornée de son portrait et garnie de diamans, avec l'inscription suivante : *Louis XIV, roi de France, au prince Dolgorouky, ambassadeur de Russie, en marque de son estime. Août* 1687.

Le 31 août, le prince Dolgorouky avec sa suite quitte Paris pour se rendre à Madrid, où il arrive le 26 novembre. Ses négociations près la cour de Madrid ont aussi peu de succès que celles dont il avait été chargé pour la cour de Versailles. Le roi d'Espagne refuse de prêter des secours en argent, sous prétexte que ceux qu'il a fournis à l'empereur ont épuisé ses finances;

cependant il donne à Dolgorouky une lettre pour les tzars, dans laquelle il loue la conduite que leur ambassadeur a tenue à sa cour; et ce dernier revient à Moscou le 15 mai 1688.

La manière d'agir du roi d'Espagne aigrit tellement la cour de Russie, que, pendant trente ans, il n'y eut plus aucune relation entre les deux Etats.

Attaché dans la suite à la personne de Pierre-le-Grand, qui devint, l'année suivante, seul autocrate de la Russie, par l'éloignement de la princesse Sophie, Dolgorouky le seconda puissamment dans toutes ses entreprises. Pierre, reconnaissant ses services et son mérite, le revêtit de l'honorable dignité de juge du tribunal de Moscou, dans laquelle, strict et fidèle observateur de la justice et des lois, il eut occasion de déployer les sentimens de bienfaisance et d'humanité qui remplissaient sa grande âme.

En 1695, au moment où Pierre marcha contre les Turcs, il ordonna à Dolgorouky de quitter la robe pour prendre les armes. Combattant sous les étendards et sous les auspices mêmes de Pierre-le-Grand, Dolgorouky, vainqueur des Turcs et des Tartares, montre que son génie peut se ployer à tout; il prouve qu'il est fait pour remplir dignement toutes les charges, et qu'il sera grand dans toutes les positions où le sort et la volonté du souverain pourront le placer. La prise d'Azof, enlevé le 20 juin 1696, ne peut être attribuée qu'aux nombreuses défaites qu'il fit essuyer aux ennemis.

Au siége de Narva, qui eut lieu en 1700, il se trouvait le premier général de l'armée après le duc de Croy. Quoique les Russes, par la trahison de Croy, y furent maltraités, Dolgorouky, commandant les régimens des gardes, s'y comporta en héros. Non content de soutenir les efforts des impétueux Suédois, il s'élança sur eux et les força même à lui céder quelques pouces de terrain.

Ce fut dans ce moment que s'entamèrent les pourparlers, dans lesquels les Russes exigèrent une libre retraite. Charles XII, consentant à cette demande, à certaines conditions, offre alors la main au prince Dolgorouky comme garantie de sa promesse; mais à peine les troupes russes ont-elles le temps de passer la Serra, que les Suédois, oubliant leurs engagemens, se jettent sur les derrières de l'armée, et déclarent prisonniers de guerre tous les soldats qui les composent. Dolgorouky se trouve du nombre des victimes de cette trahison; il est conduit à Stockholm. Là, étroitement enfermé, pendant les dix années que dura sa captivité, il s'occupa à étudier le gouvernement des Suédois.

En 1711, une disette et un manque d'approvisionnemens se font sentir à Stockholm, et on ordonne de transporter à Gothenbourg une partie des prisonniers russes. Il fallait s'y rendre par mer: on les embarque. Avec eux est Dolgorouky. Il s'aperçoit que le nombre des Russes surpasse celui des Suédois qui composent l'équipage:

il conçoit l'idée de s'emparer du bâtiment qui les transporte, et de regagner la Russie. Aussitôt son dessein est communiqué à ses compagnons d'infortune; guidés par un homme estimé si universellement et à si juste titre, ils se déclarent prêts à consentir à tout ce qu'il leur proposera. L'exécution du projet est remise au samedi, au moment où l'on entonnera, pendant les vêpres, un verset convenu de saint Jean de Damas. Cet instant ardemment désiré arrive: les Russes tombent sur les Suédois, les désarment, les lient, et les enferment sous le tillac. Le pilote seul de l'équipage est épargné. « Si « tes jours te sont chers, lui dit d'une voix menaçante « Dolgorouky, en tournant la pointe de son épée sur « sa poitrine, conduis-nous à Kronstadt ou à Réval, « mais crains de nous trahir. » Le pilote intimidé obéit, et conduisit la frégate dans un port russe, où elle mouilla bientôt au bruit des salves d'artillerie. L'apparition subite de Dolgorouky étonna Pierre-le-Grand. Le prince, ému en voyant un souverain qu'il adorait, versa des larmes d'attendrissement. Le sensible monarque, à la vue d'un sujet si fidèle et qui lui était si cher, ne put retenir les siennes. Il loua son courage, et, pour l'en récompenser, le nomma sénateur, dignité qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours.

Dolgorouky, présidant la haute chambre de justice, y donna de nouvelles preuves de son amour sans bornes pour sa patrie; strict observateur des lois,

il ne craignait pas de s'opposer aux volontés de Pierre-le-Grand, quelquefois trop sévère en voulant être juste.

Dans cette nouvelle carrière, il s'entoura de plus de gloire encore qu'il n'en avait acquis sur le champ de ses victoires. N'écoutant que la voix de la justice, souvent il arrêta l'exécution des décrets du sénat qui lui paraissaient iniques. Les traits suivans, propres à donner une idée de son caractère inébranlable, sont la preuve du patriotisme qui dirigeait toutes ses actions.

Les habitans de Pétersbourg éprouvaient un manque de blé. L'empereur, qui attendait l'arrivée de provisions, ordonne au sénat de prévenir, par les moyens les plus prompts et les moins onéreux pour le peuple, les malheurs qui pourraient provenir de la disette dont on est menacé. Après de longues délibérations, on décide qu'on prendra, en forme d'emprunt, un *tschetvérik* (1) de blé par tête de paysan du gouvernement de Novgorod, comme étant le plus voisin de Pétersbourg. Pierre, accablé d'affaires, et craignant le moindre retard dans un moment aussi pressant, s'en tient à la décision du sénat et la confirme sans examen. L'arrêté est dressé: tous les sénateurs le signent, excepté Dolgorouky, qui ne se trouve point ce jour au sénat. Il y paraît le len-

(1) Le *tschetvérik*, mesure pour les grains, du poids d'un poud ou trente-trois livres, poids de marc. (*Note du traduct.*)

demain. On lui présente l'arrêté. Après l'avoir lu, il demande de la cire; puis, sans proférer une parole, il le cachette ainsi que toutes les ordonnances qui en publient l'exécution, met le paquet dans sa poche, et se rend à la messe.

Les sénateurs, étonnés, offensés même d'une telle conduite, la rapportent aussitôt au souverain, non sans la noircir à ses yeux. Pierre, qui se trouvait alors à l'amirauté, se transporte à l'instant au sénat. Dolgorouky n'y était plus. Il le fait chercher : on le trouve à l'église, et on lui signifie la volonté du monarque. « J'entends », répond avec calme Dolgorouky, en recevant cet ordre qui le mandait au sénat, et sans se mettre en devoir de l'exécuter. Irrité d'une telle désobéissance, Pierre lui fait réitérer l'ordre de se rendre près de lui, et l'envoyé reçoit encore la même réponse. Enfin, un troisième envoyé vient annoncer à Dolgorouky qu'il sera puni pour avoir désobéi à la volonté suprême, s'il ne le suit sur-le-champ au sénat. « Rendez à César ce qui « est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », répond-il sans s'émouvoir, et continuant à prier. L'officier chargé des ordres de l'empereur, empressé de s'acquitter de sa commission, demande une réponse. « Rapportez, lui « dit le prince, ce que vous avez vu et entendu. » Cependant Dolgorouky reste à l'église, et attend la fin de la messe, après quoi il se rend au sénat. Pierre, hors de lui-même, se jette à sa rencontre, le saisit d'une main

et tirant de l'autre son épée : « Tu mourras, s'écrie-t-il « d'une voix menaçante, pour avoir désobéi à ton sou- « verain. — Voici mon cœur, répond l'intrépide sé- « nateur. Je ne crains pas de mourir pour une cause « juste. Frappez ; mais sachez que vous serez *Alexandre*, « et moi *Clitus*. » A ces mots, Pierre étonné recule de quelques pas, et lui demande avec douceur qui a pu lui inspirer la hardiesse d'arrêter l'exécution de ses ordres. « Vous-même, réplique-t-il. Sire, n'ordonnez-vous pas « qu'on vous dise la vérité, et qu'on songe aux intérêts de « vos peuples ? » Il détailla alors toutes les raisons d'après lesquelles il avait cru devoir s'opposer à la décision du sénat. Pierre-le-Grand, convaincu de leur justesse, le remercia, dans les termes les plus flatteurs, de sa fidélité et de ses sages avis, en lui demandant en même temps pardon de son emportement. Les remontrances de Dolgorouky mirent un jour Pierre-le-Grand dans une telle colère, qu'il était sur le point de le percer de son épée. « Arrê- « tez, sire, dit, en lui retenant le bras, l'inébranlable mi- « nistre, avec son sang-froid ordinaire : votre honneur « m'est plus cher que la vie. Que dira la postérité « lorsqu'elle apprendra que vous aurez vous-même « donné la mort à un serviteur fidèle, qui n'eut d'autre « tort que de vous avoir fait connaître son opinion sur « une chose qu'il envisageait autrement que vous ? Si « vous me trouvez coupable, sans déshonorer votre au- « guste main, ordonnez au bourreau de me trancher la

« tête. On supposera que mon supplice a été mérité
« quelque crime, et on ne vous le reprochera pas : alors
« il n'y aura que Dieu qui sera juge entre vous et moi. »
Cette réponse apaisa l'emportement de Pierre ; il sortit tout confus de l'appartement où cette scène s'était passée, et n'y rentra que pour demander pardon à Dolgorouky. Pierre-le-Grand lui disait quelquefois : « Vous
« me querellez à chaque instant. Souvent j'ai beaucoup
« de peine à me retenir ; cependant, quand je réfléchis
« à votre conduite et que je trouve qu'elle vous est
« inspirée par votre amour pour la patrie et pour moi,
« je vous rends toujours justice dans mon cœur. »

Un décret du sénat, signé de la main de Pierre-le-Grand, prescrivait aux seigneurs des gouvernemens de de Novgorod et de Pétersbourg d'envoyer des paysans, déjà ruinés par la guerre, aux travaux du canal de Ladoga. Révolté d'une telle injustice, Dolgorouky met en pièces cette ordonnance, sans égard pour la signature de l'empereur. Etonnés de sa hardiesse, les sénateurs, épouvantés, se lèvent de leurs siéges, et demandent au prince s'il sait quel crime il commet. — « Je le sais, réplique Dolgorouky, et je rendrai compte
« de ma conduite à Dieu, à la patrie et au souverain. »

Sur ces entrefaites, l'empereur arrive au sénat. Justement irrité, il demande à Dolgorouky ce qui lui a inspiré l'audace dont il vient de faire preuve. « Ta gloire
« et le bien de tes sujets, répond ce grand homme. Ne

« vous emportez pas, sire, continue-t-il : vous êtes « juste, et vous ne voulez pas sans doute ruiner vos « peuples, à l'exemple de votre ennemi Charles XII. » Dolgorouky présente alors les motifs qui l'ont déterminé à agir de la sorte. « Vous avez raison, lui dit « l'empereur, après l'avoir écouté avec bienveillance ; « mais pourquoi déchirer un papier signé de ma main ? « Une telle insolence ne peut rester impunie. — « Je reconnais ma faute, répond Dolgorouky. Pardon« nez, sire : je n'étais plus maître de moi. » Pierre fit arrêter l'exécution de ses ordres, et prit d'autres mesures d'après les conseils qu'il lui donna.

Ces exemples de l'amour pour la justice, du patriotisme qui remplissait la grande âme du sage Dolgorouky et qu'il montra dans nombre d'occasions semblables, seraient sans doute suffisans pour donner une idée de son caractère. Cependant je crois ne devoir point passer sous silence les anecdotes suivantes, parce que non seulement elles lui font honneur et prouvent qu'il était le même dans toutes les circonstances, mais aussi parce qu'elles peuvent servir à faire connaître le caractère de Pierre-le-Grand.

La flotte russe ayant besoin de provisions, l'empereur avait ordonné de tirer, pour le printemps prochain, une grande quantité de blé des provinces situées sur le Volga. L'ordonnance qui prescrivait cette mesure fut communiquée au sénat. Quand on en eut fait lecture,

Dolgorouky, secouant la tête en signe d'improbation, s'écria : « L'empereur choisit bien son temps! Mais il « est tellement surchargé d'affaires, qu'il est excusable « d'avoir signé une ordonnance sans avoir mûrement « réfléchi. Comment s'y prendre en effet pour faire ve- « nir, à l'époque convenable, des provisions d'une con- « trée si éloignée, quand la saison est déjà si avancée? « Supposez même qu'elles y arrivent : ne coûteront- « elles pas le double de ce qu'elles valent, et l'empereur « n'a-t-il pas besoin d'argent? » En même temps il plie l'ordonnance et la met sous le tapis de la table à laquelle il est assis. Peu après, l'empereur arrive au sénat; il apprend ce nouveau manque de respect à sa personne, et, dans la colère qui le transporte, il adresse de vifs reproches à Dolgorouky. Ce dernier, sans se déconcerter, offre à la couronne le superflu de ses provisions, disant que le prince Menchikoff et beaucoup d'autres sénateurs aussi riches que lui pouvaient également prêter du blé en grande quantité. « Vous nous le rendrez, « sire, continua-t-il : par ce moyen il n'y aura de « pertes ni pour vous ni pour vos sujets, et toutes les « difficultés seront levées. Telles sont les raisons qui « m'ont porté à ne point faire exécuter votre ordon- « nance. — Je vous remercie, mon cousin, répliqua « Pierre-le-Grand, satisfait d'un avis aussi sage, et bai- « sant au front Dolgorouky. Vous avez vraiment plus « d'esprit que moi, et ce n'est pas à tort qu'on vous ap-

« pelle *le Sage*. (1) — Non, sire, répond Dolgo-
« rouky. Si je parviens à ne pas perdre de vue vos in-
« térêts, ce n'est pas que j'aie *plus d'esprit que vous :*
« c'est que j'ai moins d'occupations. Est-il étonnant
« qu'il échappe quelque chose à votre perspicacité,
« quand vous n'avez pas un instant de repos? » L'empereur demanda alors l'ordonnance qu'il avait signée et la déchira devant toute l'assemblée.

Un autre jour, Pierre-le-Grand, peu de temps après avoir fait des levées de soldats, envoya au sénat un oukase qui ordonnait un nouveau recrutement. « Le
« peuple et l'Etat auront-ils encore long-temps à souf-
« frir de ces fréquentes levées? » s'écrie Dolgorouky, dès qu'il a entendu la lecture de l'oukase; et aussitôt, suivant sa coutume, il met l'ordonnance sous le tapis de la table. « Comment osez-vous agir ainsi, lui disent les
« sénateurs étonnés? — Je sais ce que je fais », réplique-t-il. On rapporte sa conduite à l'empereur, qui le mande près de lui, et lui témoigne son mécontentement et sa colère. « Sire, répond Dolgorouky, vous êtes le
« père de vos sujets, et vous devez sentir combien des
« recrutemens continuels doivent les affliger et leur être
« à charge. Est-ce que les pleurs, les gémissemens des
« pères, des mères et des enfans des malheureux que

(1) Ce nom, qu'il conserva, lui avait été donné, dans l'origine, par les autres sénateurs, ses ennemis.

« vous enlevez à leurs familles, ne toucheraient pas vo-
« tre âme sensible ! De combien d'ouvriers allez-vous
« priver l'agriculture ! Sire, si vous donnez un instant
« de réflexion à mes observations, vous trouverez, j'en
« suis convaincu, le moyen de vous passer, au moins
« pour le moment, d'une nouvelle levée. »

Ce discours, qui aurait pu déplaire à tout autre souverain que Pierre-le-Grand, fit sur lui la plus vive impression. Fortement ému, il laisse échapper quelques larmes, et, oubliant le peu de respect témoigné pour ses ordres par son ministre : « De quel moyen, lui dit-il
« avec douceur, peut-on donc se servir *pour se passer*
« *des recrues dont on a besoin ?* — Le voici, répond
« Dolgorouky : vous savez, sire, que dans le nombre
« des dernières recrues il y a beaucoup de déserteurs
« qui, pour éviter la punition qui les attend, se cachent
« dans les forêts, et y commettent des brigandages ;
« promettez de leur pardonner, et faites publier que la
« grâce sera accordée à ceux qui se présenteront eux-
« mêmes dans l'espace de six mois ou de tel terme qu'il
« vous plaira, à dater de la publication de l'édit, de
« même qu'à tous ceux qui leur auraient accordé un
« asyle. Je suis persuadé qu'il s'en présentera plus que
« vous n'en avez besoin pour le moment. — Soit, ré-
« pondit Pierre-le-Grand, j'essaierai de suivre votre
« conseil, et nous verrons s'il en sera ainsi que vous le
« supposez. » L'édit fut publié : les déserteurs en profi-

tèrent ; ils vinrent en foule, et le recrutement fut différé.

Il est impossible de passer encore sous silence une action de Dolgorouky, laquelle doit lui assurer un droit de plus à la reconnaissance de la postérité.

On sait que, pendant la maladie qui enleva le tzarévitch Pierre (1), fils de Pierre-le-Grand, et qu'il avait eu de Catherine, sa seconde épouse, ce prince fut en proie à la plus profonde douleur. Dès qu'il pressentit la perte qu'il allait faire, son courage et sa fermeté ordinaires l'abandonnèrent, et firent place à la tendresse paternelle. Cédant alors à l'affliction qui l'accable, il s'enferme dans son cabinet, se jette sur son lit, l'arrose de larmes, ne permet à qui que ce soit d'entrer dans son appartement, et refuse toute nourriture. Déjà, depuis trois jours, l'inconsolable Pierre était dans cet état déplorable, lorsque l'impératrice, voulant alléger la douleur extrême de son auguste époux, cherche à péné-

(1) Il naquit le 29 octobre 1715, et mourut le 25 avril 1719. La douleur que l'empereur ressentit à sa mort égala la joie qu'il avait éprouvée à sa naissance. Dans une lettre où il l'annonçait au comte Schérémétеff, il nommait son fils *Recrue-Dieu-Donné*, et lui recommandait de féliciter, en son nom, l'armée sur cet heureux événement.

Pierre-le-Grand voulait former lui-même le cœur de son fils, et il espérait voir un jour en lui le digne héritier de sa couronne et de sa gloire.

trer près de lui. Toutes ses tentatives sont inutiles; plusieurs fois elle se décide à frapper à la porte du cabinet de l'empereur, mais c'est en vain : elle n'en obtient aucune réponse. La sensible Catherine versait des torrens de larmes, et succombait elle-même sous le poids de sa douleur; elle pleurait la mort inévitable d'un fils bien-aimé, et tremblait en même temps pour les jours d'un époux chéri. Dans son désespoir, elle se détermine à envoyer chercher, pendant la nuit, le sénateur Dolgorouky, dont elle connaît le caractère, et pour lequel elle sait que l'empereur a une affection toute particulière. Elle présente à ce fidèle serviteur le tableau déchirant du danger dont l'empire est menacé par le triste état de son époux, et le prie, les larmes aux yeux, de chercher à tirer l'empereur de son appartement, et par-là de sauver la patrie.

Dolgorouky, ce patriote sage, après quelques instans de réflexion, console l'impératrice, lui assure que le lendemain elle verra un changement heureux à sa déplorable position, et que l'empereur se présentera au peuple, qui témoigne le désir de le voir.

De retour chez lui, Dolgorouky écrit à tous les sénateurs de venir le matin au palais, pour y assister à une séance extraordinaire : ils se rendent à son invitation. Alors ce vertueux ministre, dont les qualités éminentes et la tête blanchie au service inspirent le respect, s'avance d'un pas ferme, et suivi du sénat, vers la porte

du cabinet de l'empereur. Il commence à frapper. Pierre écoute, et garde le plus profond silence. Dolgorouky, redoublant ses coups, lui crie d'ouvrir la porte. « Dolgo-« rouky, disait-il, et le sénat en corps, veulent te par-« ler d'une affaire de la plus grande importance. »

L'empereur étonné s'approche de la porte, sans pourtant donner la moindre réponse. Dolgorouky élève la la voix davantage, et dit que l'affaire qu'il vient lui communiquer est tellement majeure, qu'il ne peut refuser de l'entendre sur le-champ. « Sire, disait-il, si « tu ne veux perdre le trône et l'Etat, ouvre, et donne « nous audience : autrement, nous serons obligés d'en-« foncer la porte, et de t'enlever par force. » Pierre croit alors devoir ouvrir. Il sort du cabinet, et reste d'abord étonné de voir devant lui tous les membres du sénat ; il les regarde en silence, puis leur dit : « Que voulez-vous ? « — La patrie, répond Dolgorouky, pleure avec toi sur « ton malheur ; mais elle voit avec étonnement l'opi-« niâtre résolution que tu as prise de t'enfermer, ainsi « que la douleur continuelle à laquelle tu te livres, et « qui ne peut qu'être fatale au bien public. Le cours « des affaires est interrompu ; les succès de la guerre, « tant sur terre que sur mer, ne couronnent plus la va-« leur de tes guerriers. Les ennemis, si souvent vaincus, « reprendront courage, et menaceront d'une irruption. « Enfin, continue-t-il, nous sommes obligés de te dé-« clarer qu'en cas que tu t'obstines à rester enfermé et

« à laisser ainsi flotter au hasard les rênes du gouverne-
« ment, les états se trouveront autorisés à délibérer sur
« l'élection d'un nouveau souverain. »

Cette sage remontrance produisit un heureux effet. L'empereur commence à revenir à lui-même; il promet de modérer sa douleur et de paraître le lendemain au sénat. En effet, il tint sa parole.

Il serait inutile de citer encore d'autres exemples de l'amour pour la justice, de la droiture et du patriotisme du vertueux Dolgorouky; je dirai seulement que ces qualités lui acquirent l'estime et la confiance sans bornes de Pierre-le-Grand, qui lui en donna très-souvent les preuves les plus flatteuses. Les paroles suivantes, que ce monarque adressa un jour à son auguste épouse Catherine, et qui sont un hommage rendu à son mérite, peuvent faire juger combien il savait apprécier ce ministre sage et éclairé. « *Le grand-papa,* disait-il en par-
« lant de Dolgorouky, est plutôt notre ami que notre
« sujet; personne ne m'aime autant que lui; la vérité
« qu'il me dit continuellement en face, et son amour
« sans bornes pour le bien public, en sont la preuve.
« La reconnaissance exige que vous l'aimiez autant que
« moi. »

Malgré cette grande affection du souverain pour lui, Dolgorouky ne fut cependant point décoré de l'ordre de Saint-André, quoiqu'il eût plus de droit à l'être que bien d'autres qui l'obtinrent. Ses nombreux

ennemis, à la tête desquels était le prince Menchikoff, en furent la principale cause; ils mettaient tout en œuvre pour le priver des faveurs du monarque reconnaissant. Poussés par leur hanie pour cet homme de bien, ils cherchaient sans cesse à le noircir aux yeux de l'empereur; mais Dolgorouky, au-dessus de leurs atteintes, opposait un mâle courage à leurs persécutions, et s'en vengeait par ses actions glorieuses. Le vrai mérite ne fut jamais à l'abri de l'envie, et il n'est point de grand homme qui n'ait vu des jaloux s'élever contre lui.

Le prince Jacques Dolgorouky mourut des suites d'une inflammation de poitrine, le 24 juin 1720, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

On peut à juste titre l'appeler *le Caton des Russes*; il surpasse même celui des Romains, car il en eut les vertus sans en avoir les défauts.

LE PRINCE KOURAKINE.

Le prince Boris Kourakine, qui s'est rendu si célèbre par ses fréquentes ambassades, était fils du prince Jean Kourakine, boyarine et voévode de Smolensk. Il naquit le 18 août 1677. En 1684, il fut nommé stolnik de Pierre-le-Grand, et bientôt après envoyé, avec plusieurs autres jeunes gens, à Venise, pour y apprendre les langues européennes, les mathématiques, l'art de la marine, et pour étudier les mœurs et les usages étrangers. En 1695 et 1696, il se distingua par son courage pendant les deux campagnes d'Azof. En 1700 et 1704, il donna de nouvelles preuves de vaillance et de sagesse aux deux fameux siéges de Narva : il fit le premier comme capitaine, et le second comme major.

Son esprit juste et éclairé, orné de belles connaissances, lui acquit bientôt une affection marquée du souverain. Quoique jeune encore, il fut envoyé à Rome par Pierre-le-Grand en 1707, pour engager le pape Clément XI à ne pas reconnaître Lestchinsky roi de Pologne. Kourakine sut gagner l'estime particulière du Saint-Père. Après avoir parfaitement réussi dans sa négociation, il partit de Rome pour Venise dans le dessein d'empêcher la république de prendre les intérêts de Stanislas.

De retour de son voyage, Kourakine fut nommé, en 1708, lieutenant-colonel de la garde de Sémionovsky, et envoyé dans le courant de la même année, à Hambourg, afin d'engager le magistrat à ne pas permettre aux Suédois d'y faire des enrôlemens. Bientôt après, revêtu du grade de général-major, il fut témoin de la victoire de Poltava, à laquelle il contribua par sa bravoure distinguée. A cette époque, il quitta la carrière des armes, et embrassa la diplomatie, pour laquelle il semblait être né. La même année, l'empereur le nomma ministre plénipotentiaire près de plusieurs cours de l'Europe. Il se rend d'abord à celle de Hanovre; il y arrive le 11 novembre, et obtient, trois jours après, une audience de l'électeur Georges-Louis, qu'il engage à rompre son alliance avec la Suède, et à en contracter une avec la Russie. L'électeur accepte cette proposition avec empressement, et le traité d'alliance est signé, le 3 juillet 1719, par le prince Kourakine, et MM. Berendorf et Goertz, ministres hanovriens.

Le 28 juillet suivant, Kourakine quitte Hanovre et part pour Brunswick, où il demande au duc Antoine-Ulric la main de sa petite-fille, Charlotte-Christine-Sophie (1), pour le tzarévitch Alexis.

(1) Cette princesse était fille de Louis-Rodolphe, second fils du duc Antoine. Elle naquit le 19 août 1694, épousa le tzarévitch Alexis le 14 octobre 1711, et mourut en couches, le 21 octobre 1715.

De là il se rend en Hollande, où l'empereur lui ordonne d'aller joindre l'ambassadeur Matvéeff (1). Cependant il n'y reste pas long-temps : car, dès le 19 octobre de la même année, il est nommé ministre plénipotentiaire en Angleterre.

Kourakine arrive à Londres le 24 octobre, et, le 6 novembre, il est admis à la première audience de la reine Anne. Les ordres qu'il avait reçus de son souverain lui prescrivaient de chercher à inspirer à la Cour de Londres de l'éloignement pour celle de Stockholm, et à l'engager à se charger du rôle de médiatrice dans les négociations de paix entre la Russie, la Suède et la Turquie.

Le 12 juin de l'année 1711, l'empereur le rappelle à Réval, où il se rend aussitôt. Il y apprend, le 17 octobre, sa nomination au poste de ministre plénipotentiaire à La Haye, où il doit se trouver avec l'ambassadeur Matvéeff. L'année suivante, ce dernier, en exécution de la volonté de son souverain, se transporte à Carlsbad, et Kourakine le remplace alors comme ambassadeur près les états-généraux des Pays-Bas.

---

(1) Ce Matvéeff (André) était fils du célèbre favori du tzar Alexis-Michaïlovitch, Artémon Matvéeff, victime de la fureur des strélitz. Il mourut d'une manière tragique. Son fils, dont il s'agit ici, fut ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près de plusieurs cours.

En 1713, Kourakine, qui avait toujours été jusque alors stolnik des appartemens (1), est nommé conseiller privé. Au mois d'avril de l'année 1714, il est envoyé comme ambassadeur au congrès de Brunswick, où il arrive le 14 du même mois. Cependant il n'y reste que quinze jours, au bout desquels il repart pour La Haye. Le baron de Schleinitz (2), ministre à Hanovre, le remplace dans le poste d'ambassadeur au congrès de Brunswick.

Ce fut à cette époque qu'au nom du roi, le ministère de France se proposa au prince Kourakine pour être médiateur entre la Russie et la Suède. Kourakine répondit, par ordre de Pierre-le-Grand, que son souverain ne pouvait accepter la médiation d'une puissance qui

---

(1) L'empereur nommait ordinairement au poste de stolnik des appartemens des personnes qui lui étaient connues ou par leur propre mérite ou par celui de leurs parens. Ces officiers jouissaient d'une confiance et d'une affection particulières du souverain. On les appelait stolniks des appartemens, parce qu'ils avaient une libre entrée dans les appartemens du palais.

(2) Hans Christophe, baron de Schleinitz, fut reçu au service de Russie, en 1711, pendant le séjour de l'empereur à Jaroslaw, en Pologne, d'où il partit sur-le-champ pour Hanovre, comme envoyé extraordinaire, avec des appointemens de six mille écus de Hollande. En 1716, il fut nommé conseiller privé, et, depuis l'année suivante jusqu'à 1722, il se trouva en France revêtu de la dignité d'envoyé extraordinaire. En 1726, il passa au service de Hanovre comme conseiller privé.

lui avait inspiré de la défiance par la convention qu'elle avait faite avec son ennemi.

La cour de France et la Suède avaient en effet conclu, le 1er septembre 1712, un traité contre la Russie, par lequel la première s'engageait à employer toute son influence pour déterminer la Porte à rompre la paix avec la Russie et à former une alliance avec la Suède.

Le 12 août 1714, la reine d'Angleterre Anne mourut après une longue et cruelle maladie. Georges, électeur de Hanovre, fut déclaré son successeur, et le prince Kourakine fut aussitôt envoyé à Londres pour conclure avec le nouveau roi un arrangement concernant l'expulsion des Suédois de l'empire, ainsi que la réunion des principautés de Bremen et de Verden à l'Angleterre, et à la Russie, celle des villes qu'elle venait de conquérir sur les Suédois.

Après cette négociation, le roi d'Angleterre et Pierre-le-Grand firent, le premier par M. Geisch, président de Hanovre à Berlin, et le second par son ministre le prince Kourakine, une convention qui stipulait une alliance intime entre les deux Etats, des arrangemens pour forcer le roi de Suède à accepter la paix, les dispositions nécessaires pour la continuation de la guerre, en cas de refus, et l'engagement de consulter le Danemarck et la Prusse au sujet des conditions auxquelles on conclurait la paix avec Charles XII.

A peine Georges Ier se vit-il possesseur de Bremen et

de Verden, qu'oubliant qu'il en était redevable uniquement au monarque russe, il ne songea plus à observer le traité conclu avec Pierre-le-Grand; il prit contre lui le parti de ses ennemis, et conclut une paix privée avec la Suède, dans la seule vue d'obtenir son assentiment à la cession de ces deux duchés à la maison de Hanovre.

Sans entrer dans des détails qui mettraient plus en évidence l'inconséquence et l'injustice de la conduite du roi d'Angleterre, je reviens au prince Kourakine.

Au mois de mars de l'année 1716, il se rendit de nouveau à Londres pour dresser les conditions définitives d'un traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Cependant ce traité ne fut pas conclu, et Kourakine revint le 16 avril à La Haye.

Lorsque l'empereur et son épouse pendant leur voyage, passèrent, en 1717, par La Haye, ils mirent pied à terre chez Kourakine. Là, ce sage ministre reçoit des mains mêmes de Pierre-le-Grand le cordon de l'ordre de Saint-André. Il accompagne alors l'empereur en France; à son retour en Hollande, il a plusieurs conférences avec le général Poniatovsky (1) et le baron de Goertz concernant les conditions ainsi que le choix

(1) Poniatovsky avait été attaché d'abord au service de Stanislas, roi de Pologne. Il est connu par son extrême dévouement à Charles XII, qui lui dut son salut dans les champs de Poltava.

du lieu par le congrès dans lequel on doit traiter de la conclusion de la paix entre la Russie et la Suède; et au mois d'août de la même année (1717), il prend part à la convention conclue à Amsterdam, le 15 de ce mois, entre les cours de Russie, de France et de Prusse, d'une amitié étroite, d'une alliance de commerce, avec promesse d'employer tous les moyens pour conserver en Europe la tranquillité, basée sur les traités de Bade et d'Utrecht. Ce fut encore à ce ministre que Pierre-le-Grand dut le renouvellement d'une correspondance amicale entre la Russie et l'Espagne, conduite par le prince Kourakine depuis 1717 jusqu'à 1722, époque à laquelle le prince Serge Galitzine, gentilhomme de la chambre, fut nommé ministre près la cour de la Péninsule.

Lorsqu'en 1718, Kourakine apprit que le roi d'Angleterre cherchait à rompre les négociations de paix qui étaient entamées entre la Russie et la Suède, en répandant de faux bruits contre la Russie, il en démontra à l'instant la fausseté dans les papiers publics de Hollande, par des preuves authentiques. Au mois de juin de l'année suivante, il prit les eaux en Allemagne, et ne revint à La Haye que le 19 août.

La campagne de Perse, que Pierre-le-Grand entreprit en 1722, servit à mettre au jour d'une manière plus évidente la confiance distinguée et la grande faveur dont il jouissait près de son souverain : car il fut chargé

par lui d'entretenir, pendant son absence, la correspondance avec tous les ministres russes résidans près des cours étrangères, auxquels il fut ordonné de faire leur rapport au prince Kourakine, comme à l'empereur même, et de suivre en tout ses ordres et les instructions qu'il leur donnerait.

A la fin de l'année 1723, Kourakine eut ordre de se rendre à Paris, sous prétexte de satisfaire ses propres désirs, mais en effet pour voir si le ministère de France ne serait pas porté à prêter de l'argent à la Russie, à condition que cette dernière rembourserait la somme prêtée par partie et d'année en année. A peine arrivé à Paris, le 2 janvier 1724, Kourakine y apprend sa nomination au poste d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire. Bientôt après, il est chargé de chercher à ménager le mariage de Louis XV avec la grande-duchesse Elisabeth Petrovna (1). Cependant les intrigues de plu-

(1) Le 16 janvier de l'année 1724, Pierre-le-Grand écrivit au prince Kourakine la lettre suivante: « Nous avons reçu votre lettre « du 1er janvier. Vous nous y annoncez que le duc de Bourbon re« cherche la main de votre fille, et que le roi ne veut pas épouser l'in« fante. S'il en est ainsi, nous vous témoignons notre désir de voir « plutôt notre fille unie à ce dernier, et nous vous prions d'employer « tous les moyens pour que ce projet se réalise. Quant au duc de « Bourbon, sans lui annoncer un refus, vous pourrez traîner l'affaire « en longueur pour gagner du temps, etc. »

sieurs puissances, qui prévoyaient le grand préjudice qui pourrait résulter de cette union pour leurs intérêts, l'empêchèrent de réussir dans sa négociation.

Le 24 novembre 1725, l'impératrice Catherine 1re éleva le prince Kourakine au rang de conseiller privé, et l'empereur Pierre II le nomma, au mois de juin 1727, ambassadeur plénipotentiaire au congrès de Soissons (1); mais la mort prématurée du prince, arrivée à cette époque, et qui l'enleva dans la cinquante et unième année de son âge, ne lui permit pas de remplir cette mission. De Paris, où il était décédé, son corps fut transporté à Moscou et enterré dans le couvent où reposent ses ancêtres.

Le prince Kourakine avait épousé la belle-sœur de Pierre-le-Grand, Aksénie Fédorovna Sapoukhine, dont il eut le prince Alexandre, qui fut ministre plénipotentiaire en France, poste qu'il remplit plusieurs années, ensuite grand-écuyer, sénateur, puis décoré des ordres de Saint-André et de Saint-Alexandre; et deux filles, la princesse Antoinette et la princesse Catherine, la première, épouse du célèbre maréchal Galitzine, la seconde, du maréchal Boutourline.

Le prince Kourakine joignait à un savoir très-étendu

---

(1) Le comte Alexandre Golovkine, fils du grand-chancellier privé actue, fut envoyé, à la place de Kourakine, au congrès de Soissons, qui commença le 14 juin 1728, et qui se termina sans aucun effet en 1731.

dans la diplomatie, toutes les qualités nécessaires à l'homme d'Etat et toutes les vertus qui font l'ornément et le mérite de l'homme privé. La pratique de la bienfaisance était sa plus douce occupation; pendant tout le cours de sa vie, et jusqu'à sa dernière heure, il ne cessa de tendre une main secourable aux infortunés. Près d'expirer, il ordonna à son fils d'ériger à Moscou une maison de charité pour quinze officiers émérites qui auraient parcouru avec gloire leur carrière, et de fournir les fonds nécessaires pour l'entretien de ce pieux établissement. Ce monument, l'un des plus glorieux pour la mémoire de son généreux fondateur, existe encore aujourd'hui.

LE PRINCE DOLGOROUKY

(BASILE).

Le prince Basile Dolgorouky, né en 1667, était fils du prince Wladimir Dolgorouky, stolnik des appartemens. Il fut d'abord lui-même stolnik près des tzars et grands-ducs Jean et Pierre; mais il passa bientôt au régiment de la garde de Préobrajensky. En 1705, déjà comme capitaine du même régiment, il assista à la prise de Mittau, où il donna de sa valeur naissante des preuves qu'il scella de son sang. En 1706, il fut envoyé près du traître Mazeppa, hetman de la petite Russie, et en 1708, étant alors major de la garde, il obtint le gouvernement de l'Ukraine. Au mois de juillet de la même année, il apaisa la révolte des cosaques du Don, commandés par Boulavine et Nekrassoff (1), ce qui lui valut le rang de lieutenant-colonel de la garde. Il passa les premiers mois de l'année 1709 près du hetman Skouro-

(1) Après la défaite de Boulavine, Nekrassoff se réfugia avec une suite nombreuse chez les Turcs, où il passa le reste de ses jours, qu'il employa à nuire aux Russes.

padsky, dont il fut chargé d'observer la conduite. Il prit part, comme commandant de la cavalerie, à la fameuse bataille de Poltava, dans laquelle il donna de nouvelles preuves de son courage, que l'empereur récompensa par le don de plusieurs terres. Au mois d'août de la même année, il imposa aux juifs de Vilna, d'après les ordres de Pierre-le-Grand, une amende de 20,000 écus de Hollande, parce qu'ils n'avaient pas, selon leur engagement, envoyé des espions pour observer l'ennemi.

En 1711, il se trouva avec l'empereur, lors de la position critique de l'armée russe sur les bords du Pruth. Dans le courant de la même année, il reçut la décoration de l'ordre de Saint-André, portant déjà le titre de lieutenant-général des armées russes.

En 1712, il se trouva avec les troupes en Pologne, et assista à la prise de Stettin. Le mérite de Dolgorouky lui avait gagné la confiance et l'affection de Pierre-le-Grand, qui, dans plusieurs circonstances, le chargea d'affaires importantes, dont il s'acquitta toujours avec honneur : par exemple, lorsqu'en 1715 il eut formé une commission chargée de rechercher les abus qui s'étaient glissés dans les fournitures faites à la couronne, suite de malversations commises par le célèbre prince Menchikoff et plusieurs autres personnages de distinction, il en nomma chef le prince Dolgorouky, en lui conférant le titre de président.

Les perquisitions ayant fait reconnaître les coupables,

à la tête desquels était le favori de l'empereur, Dolgorouky en instruit ce dernier; il lui présente le rapport de la commission, en le priant d'examiner les démarches qu'elle a faites pour découvrir la vérité, et de vouloir bien lui communiquer sa volonté. « A présent, sire, lui dit-il, tout dépend de votre décision. » Pierre-le-Grand ordonne à Dolgorouky de venir lui parler dans l'appartement où il s'occupait ordinairement à tourner. Au jour indiqué, Dolgorouky s'y rend. L'empereur ferme à clef la porte de sa chambre, et se fait lire le rapport. Dans ce moment on frappe. Pierre croit que c'est son épouse, et quoique mécontent de cette visite importune, il ouvre pour la recevoir; mais quel est son étonnement lorsqu'il voit devant lui le prince Menchikoff, qui se jette aussitôt à ses pieds, et lui demande grâce, les larmes aux yeux, disant que ses ennemis cherchent à le perdre et l'accusent injustement. « Prince, dit alors Dolgorou-« ky, en s'adressant à Menchikoff, c'est moi, avec les « membres de la commission, et non pas tes ennemis, « qui avons fait les recherches sur ta conduite: elles « prouvent assez d'elles-mêmes contre toi, pour que « nous n'ayons pas besoin de prononcer notre juge-« ment. Tes plaintes sont aussi fausses qu'offensantes. »

Cependant Menchikoff ne cesse d'embrasser les genoux de l'empereur. Attendri par ses larmes et entraîné par l'affection qu'il lui avait toujours portée depuis son enfance, Pierre dit à Dolgorouky: « Gardez chez vous

« les pièces du procès : nous les examinerons une autre « fois. »

Quelque temps après, Dolgorouky rappelle à Pierre-le-Grand sa volonté. L'empereur fixe un jour, et lui promet de venir entendre la lecture des pièces dans la maison même de Dolgorouky. Il tient parole. La lecture faite, il se promène à grands pas au milieu de l'appartement, plongé dans une profonde rêverie. Dolgorouky témoigne le désir d'apprendre sa décision. *Prince,* lui répond-il, *ce n'est pas à vous de juger Menchikoff et moi : Dieu seul est notre juge.* « Que faire de ce procès, demande Dolgorouky ? » *Ce sera mon affaire*, répond l'empereur.

Dolgorouky, voyant le combat des sentimens qui l'agitaient, et surtout de son attachement pour son favori et de son amour pour la justice, voulut lui épargner la peine de prononcer l'arrêt de Menchikoff. Il lui proposa de punir seulement le vice-gouverneur de Novgorod, Korsakoff, convaincu d'avoir pris part aux malversations, en faisant observer qu'une telle punition rejaillirait sur Menchikoff, qui, sûrement, ne s'aviserait plus de commettre de pareilles fautes. L'empereur approuva cet avis et le fit exécuter, sans exempter cependant entièrement de la peine due à son crime Menchikoff, qui fut, comme nous l'avons vu, condamné à une amende considérable.

Les comtes Apraxine et Bruce étaient aussi du nom-

bre des accusés; mais ils se justifièrent. Pierre-le-Grand en fut tellement content, qu'il les invita aussitôt à dîner avec lui, et fit pendant le repas tirer le canon en signe de joie.

Le 20 décembre de la même année (1715), Pierre-le-Grand, étant tombé malade, envoya à sa place en Pologne le prince Dolgorouky, « pour mieux diriger les affaires », selon l'expression dont il s'était servi dans sa lettre à son ambassadeur à Varsovie (1).

Voici quel fut le but de la mission de Dolgorouky en Pologne : Pierre-le-Grand, qui désirait que la ville de Dantzick rompît ses liaisons de commerce avec la Suède, et qu'elle armât à la fois quatre bâtimens contre cette puissance, ordonna à Dolgorouky de s'y rendre accompagné du maréchal Schérémétеff, qui se trouvait alors avec l'armée en Pologne, pour y conclure une convention à ce sujet. Le magistrat de Dantzick hésita long-temps à satisfaire au désir de Pierre; cependant il se vit bientôt forcé de consentir aux demandes qui lui furent faites, et Dolgorouky, muni des assurances nécessaires, alla joindre l'empereur en Hollande, d'où il le suivit, en 1717, en France.

La lenteur que le magistrat de Dantzick mettait à exécuter ses engagemens obligea l'empereur à envoyer

(1) Au prince Grégoire Dolgorouky, frère du célèbre Jacques Dolgorouky dont nous avons parlé. Il mourût à Pétersbourg, en 1723, à l'âge de 67 ans, après avoir été douze ans ambassadeur en Pologne.

Dolgorouky une seconde fois près de lui pour lui faire des demandes encore plus onéreuses. A cet effet, Dolgorouky quitta Paris le 8 juin. Arrivé à Dantzick, il y conclut, le 30 septembre, avec les députés Schmidst et Schouman, une convention en neuf articles, dont les principaux imposaient aux habitans de la ville l'obligation d'armer contre la Suède trois frégates, et de payer à la Russie cent quarante mille écus de Hollande.

En 1718, Dolgorouky s'attira la disgrâce de Pierre-le-Grand, au sujet de l'affaire du tzarévitch Alexis. (1) Le conseil qu'il avait donné à ce malheureux prince de se faire moine, et ces paroles qu'il proféra alors : « *Ce* « *ne sera pas avec des clous qu'on vous attachera la* « *calotte,* » furent la cause de sa ruine.

Le 20 février il fut arrêté, et, six jours après, son frère le prince Michel (2) eut le même sort.

Le prince Jacques Dolgorouky, surnommé le Sage, dont nous avons déjà donné la vie, fut tellement affligé du malheur qui avait atteint ses parens, qu'il écrivit, au mois de mars de la même année, une lettre à l'empereur, dans laquelle il implorait leur grâce. Elle est curieuse, la voici :

---

(1) Voyez, pour ce qui regarde le tzarévitch Alexis, la vie du comte Tolstoy.

(2) Père du fameux prince Basile Dolgorouky, surnommé de la Crimée, titre qui lui fut donné en l'honneur de ses exploits, que couronna la conquête de la Crimée, faite en 1770. Il mourut en 1782.

« Monarque généreux,

« J'aurais cru que les gouffres de la terre se seraient « entr'ouverts sous mes pas plutôt que d'être soupçon- « né, et de passer pour un scélérat, au déclin de mes « jours. Je prends pour témoins de mon innocence Dieu « et ma conscience. Depuis que notre famille existe, « elle n'a cessé d'être fidèle à l'État et au souverain; « ses actions, toutes inspirées par l'amour du bien, « et sa conduite sans reproche, la justifieront toujours. « D'abord, dès le commencement du règne glorieux de « de Votre Majesté, mon oncle et mon cousin (1) périrent « victimes de leur amour pour la vérité et de leur zèle; « si leurs corps, déchirés en morceaux, insultés d'une ma- « nière outrageante, furent foulés dans la poussière, ce « ne fut que parce qu'ils avaient la noble intention d'ar- « rêter l'émeute qui avait éclaté, et qu'ils voulaient

(1) Le prince Ioury Dolgorouky et son fils le prince Michel. Ils périrent tous deux en 1682, pour avoir défendu le boyarine Matvéeff et la tzarine Nathalie Kirilovna. Le prince Ioury avait alors quatre-vingts ans; malgré son grand âge et sa paralysie, il parut seul au milieu de quatorze mille rebelles, et leur reprocha leur conduite. Ces scélérats ne respectèrent pas les cheveux blancs de ce vertueux vieillard, qui tomba sous leurs coups. Son fils, le prince Michel, eut aussi une mort violente. Les révoltés le jetèrent du haut de l'escalier du palais sur les lances des strélitz qui se pressaient dans la place publique.

« abattre l'étendard de la rébellion, levé contre la per-
« sonne de Votre Majesté, à laquelle ils jurèrent de mou-
« rir fidèles. Pour ce qui est de moi et de mes frères, à
« une époque moins éloignée, nous n'avons cessé de
« nous opposer aux intentions perfides de vos ennemis.
« Quoique le sang de nos proches fumât encore sous
« nos yeux, nous avons fait preuve de notre fidé-
« lité soit à Troïtza, soit partout ailleurs, sans que
« les menaces des supplices et de la mort aient pu nous
« intimider. Tels sont les sentimens qui nous ont inspi-
« rés jusqu'à présent, qui nous inspirent encore, et qui
« nous inspireront jusqu'à notre dernière heure; avant
« qu'elle arrive, chaque instant de notre vie sera con-
« sacré à la défense de la vérité et de votre personne
« soit qu'on l'offense par des faits ou des paroles. Der-
« nièrement encore j'ai fait éclater les principes qui
« m'animent : ayant entendu un discours (1) rem-
« pli de paroles outrageantes pour Votre Majesté,
« et prononcé dans un mauvais dessein, je ne me
« laissai point intimider par les menaces de certai-

(1) Un prêtre débita un jour à l'église un sermon séditieux contre l'empereur et ses innovations. Dolgorouky, qui se trouvait alors présent, entraîné par son zèle, obligea l'orateur à abandonner la chaire et prononça lui-même un discours rempli de force et de feu, dont chaque mot pétillait de haine contre l'injustice et d'amour pour sa patrie et son souverain.

« nes personnes de haut rang (1); mais, guidé par mon « devoir et ma conscience, j'ai, comme Votre Majesté « le sait elle-même, élevé la voix, et fermé la bouche « à l'orateur. La menace de l'empalement a été le sa- « laire que je me suis attiré de la part de vos ennemis. « Mais elle ne m'empêchera pas de continuer à être « juste, et fidèle à mes sermens. Cependant, Sire, si « j'ai pris la liberté de parler de mon zèle, ce n'est « nullement pour le faire valoir: car tout ce que j'ai eu « le bonheur de pouvoir faire n'était que mon devoir, « de même que tous les bienfaits que vous avez si géné- « reusement versés sur moi n'ont été nullement méri- « tés, mais ont été les suites d'une bonté pater- « nelle. Quoique je craigne d'en abuser, je me trouve « cependant forcé d'importuner Votre Majesté de mes « humbles prières, et d'arroser ses genoux de mes « larmes. Mes parens ont eu le malheur d'encourir « votre disgrâce. Quoique leurs fautes me soient « réellement inconnues, cependant j'ose affirmer que « jamais ils n'avaient trempé dans des complots ni agi « avec aucune mauvaise intention: j'en puis produire « des preuves. Toutes les bontés dont ils ont joui, Vo- « tre Majesté les leur a uniquement prodiguées pour

(1) La princesse Sophie, à l'instigation de laquelle le prêtre avait prêché contre l'empereur. C'était elle aussi qui avait annoncé à Dolgorouky la punition dont il parle dans sa lettre.

« récompenser leur zèle et leur fidélité, et jamais ils ne « se les étaient attirées par des protections ni par au- « cun autre moyen que celui du vrai mérite. De quel « crime ont-ils pu se rendre coupables en ce moment ? « et comment votre bonté leur serait-elle tout-à-coup « retirée ? Peut-être quelques paroles hardies leur sont- « elles échappées ; peut-être, sans y penser, ils ont pro- « noncé quelques mots qu'ils désavouent, sans doute, « eux-mêmes. La faiblesse de l'homme, la volubilité de « sa langue, vous sont connues, Sire. Combien de fois « l'expression est opposée à l'intention ! Non seulement « bien souvent on ne peut prononcer ce qu'on pense, « mais il arrive même de dire quelquefois ce qu'on n'a « jamais pensé. Sire, en monarque magnanime, daignez « considérer la différence qu'il peut y avoir entre une « mauvaise action, de mauvaises intentions, et des pa- « roles inconséquentes prononcées contre la volonté. « Si même, Sire, mes parens ne sont pas absolument « innocens, s'ils méritent une punition, toutefois ce « n'est pas celle qui doit atteindre ceux qui agissent dans « de mauvais desseins ; elle ne devrait frapper qu'eux « seuls, sans m'atteindre, moi qui suis innocent, et « dont le grand âge succombera sous l'opprobre qui re- « jaillira sur ma personne : car nous ne pouvons changer « l'opinion publique, qui ne met point de distinction « entre les coupables et leurs parens. Telles sont les « raisons qui m'inspirent la confiance de me prosterner

« devant Votre Majesté. Qu'elle daigne ne pas rejeter « les prières d'un serviteur que la seule idée d'être « compris au nombre des coupables fera, sans doute, « descendre au tombeau. Grâce, Sire! grâce, monarque « généreux! »

Cette lettre suppliante ne put fléchir l'empereur en faveur des coupables, quoiqu'elle fût écrite par un de ses plus fidèles sujets. On ne sait point si le prince Michel Dolgorouky obtint son pardon; mais le prince Basile, celui dont je trace ici l'histoire, fut privé de ses biens et condamné à l'exil. Avant de s'y rendre, il obtint la permission de faire ses adieux à l'impératrice. Il lui protesta de son innocence dans les termes les plus énergiques. Elle le reçut avec bonté, et touchée de sa position malheureuse (car, alors dans un dénûment complet, il ne possédait plus que quelques habits), elle lui fit cadeau de 200 ducats.

Huit ans après environ, le 13 janvier 1726, l'impératrice Catherine Ire éleva de nouveau le prince Dolgorouky, rappelé dans sa patrie, au grade de général en chef, lui rendit ses décorations, et le nomma commandant de toutes les troupes russes en Perse, agissant contre le schah Takhmasib, qui refusait d'entrer en négociations relativement au traité que la Russie, par son résident Néplueff, et le grand-visir Ibrahim Pacha, avaient conclu au sujet de la Perse, le 12 juin 1724, à Constantinople. Mais Takhmasib, au mois de mars de la même année, ayant

enfin promis d'envoyer un ambassadeur chargé de pleins pouvoirs pour conclure le traité, les Russes avaient cessé les hostilités. Les ordres dont l'impératrice munit le prince Dolgorouky au moment de son départ l'autorisaient à céder au schah non seulement les provinces de Mizanderan et Asterabat, mais encore Ghilan, pourvu qu'il consentît à satisfaire aux autres demandes de la cour de Russie. (1)

Dolgorouky partit pour la Perse au mois d'avril de l'année 1726, et le 21 février 1728 il fut rappelé à cause de maladie. Bientôt après, il fut élevé à la dignité de maréchal de l'empire, et à son arrivée à Petersbourg, nommé membre du conseil privé suprême, à la tête duquel se trouvaient, pendant la minorité de Pierre II, ses parens le prince Basile Loukitch Dolgorouky (2) et le prince Alexis Dolgorouky. (3)

(1) La Russie restitua de même en 1732 les provinces conquises par Pierre-le-Grand sur les Persans, parce que leur conservation entraînait de grands sacrifices en argent et en hommes. La Cour d'Ispahan accorda en revanche de grands priviléges au commerce russe.

(2) Le prince Basile Loukitch Dolgorouky, après avoir d'abord été ambassadeur en Danemarck, en Suède et en France, parvint à la dignité de conseiller privé, et fut nommé membre du conseil privé suprême. En 1730 l'impératrice Anne le cassa, et lui ôta l'ordre danois de l'Eléphant, pour avoir été du nombre de ceux qui avaient rédigé les conditions auxquelles elle avait pris les rênes du gouververnement, et qui restreignaient son autorité. Il fut décapité à Novgorod en 1739.

(3) Le prince Alexis Dolgorouky était neveu du fameux prince

Quoique l'impératrice Anne, au moment où elle se déclara, en 1730, autocratrice, eût éloigné les Dolgorouky, lesquels avaient voulu prendre part au gouvernement, cependant le prince Basile, celui dont je donne ici la vie, et son frère Michel, ne furent pas enveloppés d'abord dans ce malheur commun de leur famille; mais, quelque temps après, l'épouse du prince Basile eut l'imprudence de parler de la cour d'une manière un peu libre, ce qui fut cause que le maréchal fut arrêté sur-le-champ (1) et conduit en exil à la ville de Jean (Ivan-

Jacques Dolgorouky dont j'ai déjà donné l'histoire. Il fut conseiller privé, grand-maître de la cour et chevalier de l'ordre de Saint-André. Il fut dégradé en même temps et par les mêmes motifs que le prince Basile Loukitch. Il mourut en exil. Sa fille, la princesse Catherine, fut, après la chute de Menchikoff, dont les Dolgorouky avaient été les principaux auteurs, fiancée à Pierre II, le 30 novembre 1729. Son fils le prince Jean, favori de cet empereur, obtint, à l'âge de 16 ans, les titres de grand-chambellan, de major de la garde de Préobrajensky, et les décorations de Saint-André et de l'Aigle-Blanc. L'ambition de ce jeune prince, qui voulait voir sa sœur sur le trône, après la mort de Pierre II, causa sa perte. En 1730, il fut dégradé, privé de ses ordres, et au mois de novembre 1739, roué à Novgorod.

(1) Le 28 décembre 1731. M. de Manstein attribue le malheur du prince Basile Dolgorouky principalement au prince Louis de Hessen-Hombourg, qui l'avait dénoncé, uniquement pour s'attirer l'attention de la cour. Ce prince, qui fut maréchal des armées russes, mourut à Berlin en 1745. Pierre-le-Grand l'avait fait venir en Russie en 1724, dans l'intention de lui faire épouser la grande-duchesse Elisabeth; mais la mort de l'empereur ne lui permit pas d'exécuter son projet.

Gorod), située près de Narva. Son frère le prince Michel subit le même sort : en 1739 il fut exilé à Schlüsselbourg.

Un manifeste qui parut alors détailla tous les crimes des princes Dolgorouky. « Le prince Basile et son frère « le prince Michel, y était-il dit, ont été dégradés et « envoyés en exil pour n'avoir pas dénoncé à l'impéra- « trice les projets de leurs parens, dès qu'ils leur furent « connus. »

Elisabeth, à son avénement au trône, rappela dans sa patrie le prince Basile Dolgorouky, en 1741, après un exil de dix années. A son arrivée à Petersbourg, non contente de lui rendre le titre de maréchal, et toutes ses décorations, elle le nomma président du collége de guerre, dignité qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut le 11 février 1746, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

LE COMTE TOLSTOY.

Le comte Pierre Tolstoy (1), fils d'André Tolstoy, okolnitchiy (2) et voévode de Tchernigoff, après avoir été, sous le règne du tzar Alexis Michaïlovitch, stolnik de la tzarine Nathalie Kirilovna, puis du tzar Jean-Théodore Alexiévitch, et stolnik des appartemens près du tzar Jean Alexiévitch, était entré avec le grade d'enseigne au régiment de la garde de Sémionovsky. Il y fut bientôt nommé capitaine, et passa ensuite dans celui de Préobrajensky.

En 1702, Pierre-le-Grand l'envoya en Turquie comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire. Tolstoy s'acquit alors des droits à la reconnaissance des Russes par ses efforts multipliés pour engager la Porte à faire cesser les incursions des Tartares sur nos frontières, et à ne plus prendre part désormais dans les affaires de

(1) La famille des Tolstoy tire son origine d'une ancienne et noble famille d'Allemagne. Un de leurs ancêtres, Indris, nommé aussi Léo, vint en 1353 s'établir à Tchernigoff, avec deux fils et trois mille serviteurs. Son petit-fils André, arrivant à Moscou, reçut du grand-duc Basile Vasiliévitch le surnom de Tolstoy.

(2) Voyez la note 5 de la page 17.

la Pologne. Pendant son séjour à Constantinople, il reçut de l'empereur, la lettre suivante en date du 7 mars 1706, que je crois pouvoir trouver place ici, parce qu'elle est, en quelque sorte, un hommage rendu à la conduite qu'il avait tenue dans sa mission.

« Monsieur l'ambassadeur,

« Votre lettre, dans laquelle vous nous annoncez la « démarcation des frontières et autres nouvelles, nous « est parvenue. En vous témoignant notre reconnais- « sance, nous vous faisons savoir que notre amiral vous « en donnera une réponse plus détaillée. Quant à votre « personne, le désir que vous nous témoignez d'être « remplacé dans votre poste sera satisfait avec le « temps; pour le moment, je vous prie d'y rester en- « core, surtout de ne pas vous y ennuyer: votre pré- « sence y est très-nécessaire. Dieu récompensera votre « fidélité, et moi, je ne l'oublierai jamais.

« PIERRE. »

Infatigable pour servir les intérêts de sa patrie, Tolstoy fit, en 1709, répandre à Constantinople le bruit de l'équipement d'une grande flotte russe (1), qui ne manquerait pas de croiser sous les murs de cette ville, si la Turquie venait à rompre, de quelque manière que ce

---

(1) Krekschine assure, dans son journal, que la flotte russe de la mer Noire était alors composée au moins de cinquante-cinq vaisseaux.

fût, les engagemens de paix contractés par elle avec Pierre-le-Grand, ou à entreprendre de secourir les ennemis de ce prince. Elle devait, assurait-il, porter cent mille hommes. Ce bruit eut le succès qu'il désirait. Le sultan, qui n'avait alors que ving-sept vaisseaux, intimidé par une telle menace, s'empressa de confirmer la paix qui existait avec la Russie, et l'empereur reçut de Tolstoy, pendant son séjour à Troitzkaia-Krpost, le 20 mai 1709, l'acte qui stipulait cette confirmation. Pour récompenser son ambassadeur, il lui donna plusieurs terres, le nomma, en 1710, conseiller privé, et lui fit cadeau de son portrait, garni de diamans.

La même année, après que le divan eut donné un asyle dans sa cour à Charles XII, défait à Poltava, et fugitif, Pierre-le-Grand chargea Tolstoy de représenter au sultan l'inconséquence de cette conduite, de lui faire entrevoir qu'agir ainsi c'était rompre la sainteté de l'alliance qui existait entre eux, et de demander que le roi de Suède fût conduit le plus tôt possible hors des Etats de la Turquie. Au lieu d'une réponse satisfaisante, qu'on était en droit d'attendre de Mustapha, ce dernier fait publier une déclaration de guerre à la Russie, et ordonne l'arrestation de notre ambassadeur, qui est enfermé dans la forteresse des Sept-Tours, tandis que tout ce qu'il possède est livré à l'avidité de la populace. Tolstoy resta ainsi long-temps prisonnier avec le baron de Schaffiroff, et ce ne fut qu'au mois de novembre

1714 qu'il retourna à Moscou, au grand contentement du souverain, qui le créa sur-le-champ sénateur, et le gratifia de plusieurs terres. En 1716, Tolstoy accompagna l'empereur dans son voyage en Hollande, et la même année il fut envoyé de la Haye à Hanovre, pour y conclure une convention avec le roi d'Angleterre, au sujet d'un secours en vaisseaux qu'il devait prêter à la Russie contre la Suède. Cette convention ne s'effectua cependant pas: car le roi ne voulut rien décider, sous prétexte qu'il n'était pas à Londres, où se trouvaient tous les ministres; mais la véritable raison de ce refus était l'occupation du Mecklenbourg par les troupes russes. Tolstoy rejoignit l'empereur à la Haye, le 11 janvier 1717. Il l'accompagna alors en France, d'où il fut envoyé à Vienne, avec une lettre pour Charles VI, dans laquelle Pierre-le-Grand sommait cet empereur de lui livrer son fils Alexis, qu'il tenait caché dans ses Etats, lui reprochait une telle conduite, et exigeait « que le coupable tzarévitch fût sur-le-champ livré « entre les mains de Tolstoy », menaçant, au cas de refus, « de venger par les armes l'insulte qui lui était « faite ». Charles VI, ne voulant pas entreprendre une guerre dont le succès était douteux, fut obligé de satisfaire à la demande de Pierre-le-Grand. De Vienne, le tzarévitch s'était retiré à Naples. Tolstoy va l'y trouver, et le ramène prisonnier à Moscou, où il est présenté à l'empereur. Le 3 février 1718, par un manifeste

qui fut publié, Pierre-le-Grand éloigna le tzarévitch de la succession au trône, et au mois de juin de la même année, un conseil convoqué exprès, composé de tous les ministres, de tout le clergé, des dignitaires tant civils que militaires, prononça contre lui la sentence de mort « pour avoir manifesté le souhait de voir bientôt mourir « son père, et pour avoir voulu monter sur le trône au « moyen d'une révolte du peuple ». Mais une attaque d'apoplexie, qui l'enleva le 26 du même mois et dans la la vingt-septième année de son âge, prévint son supplice.

Pendant l'absence de Tolstoy, Pierre-le-Grand l'avait nommé président du collége de commerce. A son retour avec le tzarévitch, il le décora du cordon de Saint-André, et le 14 décembre suivant, il le créa conseiller privé. Outre les charges dont Tolstoy était alors revêtu, il présidait encore à cette époque la chancellerie secrète.

Au mois de juillet 1719, Tolstoy fut envoyé par son souverain à Berlin, pour empêcher le roi de Prusse de conclure avec l'Angleterre une convention préjudiciable aux intérêts de la Russie. Tolstoy resta à Berlin jusqu'en octobre. Le roi de Prusse, qui ne voulut pas rompre la bonne intelligence qui régnait entre son pays et la Russie, chargea le conseiller privé actuel Schlippenbach, qu'il envoya exprès à Moscou, d'assurer Pierre-le-Grand que la convention conclue entre la Prusse et l'Angleterre ne nuirait en rien aux intérêts de la Russie. Pendant la campagne de Perse, Tolstoy se trouva près de la per-

sonne du souverain, qui le laissa à Astracan, lorsqu'il retournait lui-même à Moscou, pour terminer les différends qui pourraient s'élever entre la Perse et la Porte, ainsi que pour entretenir une correspondance à ce sujet avec les ministres des autres puissances. Il revint de là à Moscou, au mois de mai 1723; et le 7 mai de l'année suivante, jour du couronnement de l'impératrice Catherine Ire, Pierre-le-Grand le revêtit de la dignité de comte de l'empire russe. En 1726, l'impératrice lui ordonna de siéger au conseil privé suprême qu'elle venait d'établir; et le 26 mai 1727, sous le règne de Pierre II, Tolstoy fut cassé, privé de toutes ses décorations et de ses biens, et exilé, avec son fils le comte Jean Tolstoy, au couvent de Solovetskoï, où il mourut. Après la mort de son père, le comte Jean ne voulut plus quitter le lieu de son exil, et y finit aussi ses jours.

Le principal auteur du malheur du comte Tolstoy fut le prince Menchikoff, qu'il avait cherché à priver des bonnes grâces de l'impératrice, lors de son voyage en Courlande. Menchikoff, qui, pendant la minorité du jeune Pierre II, dirigeait à son gré les affaires de l'État, triompha de son ennemi; et Tolstoy, dans un manifeste qui parut le 26 mai 1727, fut accusé « d'avoir voulu, « sous le régne de la défunte Catherine, éloigner le « jeune empereur de la succession au trône, ainsi que « de s'être montré opposé à son union avec la princesse « Menchikoff ». Il est probable que cette conduite de

Tolstoy lui avait été inspirée par la crainte que le tzarévitch Pierre, fils du malheureux Alexis, ne voulût, à son avénement au trône, venger son père, à l'infortune duquel il avait contribué. Toutefois, la peine qu'il subit démontre plutôt la vengeance d'un ennemi irrité que la justice d'un souverain clément.

LE BARON SCHAFFIROFF.

« Pierre-le-Grand, étant encore fort jeune, peu de « temps avant son premier voyage dans les pays étran- « gers, visitait un jour, en se promenant, les boutiques « de Moscou. Il y remarque un garçon très-adroit et « d'un extérieur prévenant; il s'arrête devant son ma- « gasin, et entre en conversation avec lui. Les réponses « de ce commis donnent à Pierre-le-Grand une haute « idée de son esprit, et lui font connaître qu'il parle « français, allemand et polonais. — Où avez-vous fait « vos études, lui demande-t-il? — Dans la maison de « mon père, répond le jeune homme. — Quel est-il? — « Il est traducteur du prikase des ambassades. — Et qui « est le maître de votre magasin? — Le marchand Evréi- « noff. — L'empereur lui ordonne de prendre congé de « son maître, de lui demander un certificat, et de venir « le trouver avec son père: car, disait-il, j'ai besoin de « vous. — Deux jours après, le jeune homme, suivi de « son père, et muni du certificat de sa bonne condui- « te, se présente devant l'empereur, qui ordonne de « le placer sur-le-champ au prikase des ambassades, « où bientôt il remplaca son père; et, ajoute M. de Go- « likoff, dans son recueil des anecdotes de Pierre-le-

« Grand, et duquel celle-ci est extraite, ce fut ce garçon de boutique qui devint dans la suite le fameux baron Pierre-Pavlovitch Schaffiroff, si célèbre dans l'histoire de Russie. »

En 1691, Schaffiroff était déjà traducteur de la chancellerie des ambassades et recevait trente roubles d'appointemens par an et trente sous par jour pour la table, ce qui faisait en tout cent trois roubles. Il passa l'année 1696 à traduire des lettres hollandaises. L'année suivante, il accompagna l'empereur dans son premier voyage, et visita la Prusse, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Pologne. Il jouissait déjà alors de la confiance et de l'affection de son souverain, qui lui en donna une preuve des plus flatteuses en le mettant au nombre du peu de personnes qui devaient le suivre à Moscou, où il se rendit en toute hâte avec ses deux premiers ministres, lorsqu'il reçut à Vienne la nouvelle de la révolte des strélitz.

En 1701, Schaffiroff prit part à la conclusion du traité conclu, à Birdja, entre Pierre-le-Grand et Auguste II roi de Pologne. En 1704, il fut nommé secrétaire particulier de l'empereur, et assista dans le courant de la même année à la prise de la forteresse de Jean, où, selon l'historien Théophane Prokopovitch, il fut envoyé pour sommer le commandant de se rendre. En 1706, la direction du prikase des ambassades lui fut confiée, et il contre-signa tous les papiers qui furent expédiés du-

vant le cours de cette année et de la suivante. Ce fut encore à cette époque qu'il eut, pendant l'absence de Pierre-le-Grand, des relations avec tous les ambassadeurs des cours étrangères résidant à Moscou. Le 4 septembre 1707, il prit part à la conclusion d'une convention faite par le grand-chancellier comte Golovkine et les ambassadeurs du prince Racozès, au sujet d'un secours que la Russie devait prêter à ce prince, en hommes et en argent, s'il venait à être élu roi de Pologne. En 1709, il se trouvait près de la personne du souverain pendant la mémorable journée de Poltava. Le 16 juillet de la même année, il fut nommé vice-chancellier, et le 19 octobre, le roi de Prusse Frédéric Ier le décora de de l'ordre de la Générosité.

Loin de se prévaloir de ses succès sur Charles XII, Pierre-le-Grand cherchait alors à faire cesser l'effusion du sang, et désirait ardemment de conclure la paix. Schaffiroff fut chargé de communiquer au général suédois Mardefeld et au sénateur du roi Zoederholm, qui recouvrèrent alors leur liberté, les conditions auxquelles Pierre-le-Grand voulait avoir la paix. Ces conditions furent des plus modestes. Elles portaient « 1° que « la ville de Narva et la province de l'Ingrie, qui appar« tenaient depuis les temps les plus reculés à la Russie, « lui seraient cédées; 2° qu'une partie de la Carélie, avec « la ville de Vibourg et la ville esthonienne de Réval, « seraient aussi cédées à la Russie, en compensation des

« pertes qu'elle avait faites pendant la guerre, mais à « condition que Réval, tout le temps des négociations « de la paix, serait occupé par les Suédois. »

Schaffiroff, après avoir fait ces propositions aux généraux ennemis au nom de son souverain, cherche à les engager à faire observer à leur roi la magnanimité du vainqueur, auquel, en cas de refus de Sa Majeté suédoise, il ne restera d'autre parti à prendre que celui de recommencer les hostilités. Charles XII rejette avec mépris les demandes de Pierre-le-Grand, et la malheureuse Suède est bientôt réduite à l'affreuse extrémité de consentir à toutes les conditions qu'il plaît à la Russie de lui prescrire.

Le 30 mai 1710, Schaffiroff fut nommé baron de Russie. L'année suivante, lors de la critique position des troupes russes sur le Pruth, il rendit à sa patrie un service des plus importans en séduisant par son esprit et son éloquence le grand-visir Machmet-Pacha, et en le décidant à consentir à la paix que Pierre-le-Grand lui avait offerte (1), et qui fut en effet bientôt conclue. Le grand-visir exigea alors que le baron Schaffiroff et le général-major comte Michel Schérémeteff, fils du célèbre maréchal de ce nom, fussent laissés en ôtage au camp des Turcs, jusqu'à l'exécution des articles du trai-

(1) Voyez, pour ce traité, la vie du chancelier comte Golovkine.

té. Pierre-le-Grand crut devoir consentir à cette demande. Voici la lettre qu'il écrivit à cette occasion, le 15 juillet 1711, à l'épouse de Schaffiroff et à ses filles, pour les consoler de sa captivité :

« Mesdames,

« Comme M. le vice-chancellier Schaffiroff était mi-
« nistre plénipotentiaire lors de la conclusion de la
« paix actuelle, les Turcs m'ont prié de le laisser à
« Constantinople avec le comte Michel Schérémétеff,
« jusqu'à l'exécution des articles du traité. C'est pour-
« quoi nous vous prions de vous tranquilliser sur son
« compte, et d'espérer qu'avec le secours du Très-
« Haut, il ne tardera pas à revenir.

« PIERRE. »

Malgré toutes les intrigues de Charles XII, le sultan Achmet III ratifia, au mois de décembre 1711, la paix du Pruth. Cependant, le grand-visir, voyant que Pierre-le-Grand ne voulait pas rendre Azof et faire raser les forteresses, avant que Charles XII fût conduit hors des Etats du grand-seigneur, menaça de rompre la paix et de faire mourir Schaffiroff, en cas qu'on mît encore de la lenteur à observer les articles du traité. Il arracha de ce ministre, par violence et par menaces, les obligations qu'il lui plut de lui imposer, et poussa l'insolence jusqu'à exiger, par des lettres qu'il écrivit à Schéréméteff et à l'empereur même, l'exécution de ces pro-

messes. Au commencement de l'année 1712, le sultan, non content de rompre, à la prière de Charles XII, le traité du Pruth, présenta aux ambassadeurs russes de nouvelles demandes, dont voici quelques unes : « 1° Les « troupes russes ne pourront jamais entrer en Pologne, « quand même le roi de Suède y entrerait avec son « armée. 2° La Russie n'aura plus aucune alliance ni « aucune relation avec la Pologne. 3° Pierre-le-Grand « fera un armistice pour trois ans avec le roi de Suède. « 4° Il renoncera à ses droits sur la petite Russie, et « la cédera à la Porte. »

Dans ces circonstances critiques, les ministres russes, à cause de la fermeté inébranlable avec laquelle ils résistèrent aux volontés du sultan, eurent à essuyer les plus grandes vexations de la part de leurs implacables ennemis. « Le comte Michel Schéréméteff et moi, di- « sait Schaffiroff, dans une une lettre écrite le 13 no- « vembre au père de ce dernier, le maréchal Schéré- « méteff, nous sommes dans une cruelle appréhension « de la mort ; nous n'avons plus espoir de l'éviter. Mais, « continuait-il, que ce ne soit nullement un prétexte « pour le comte Apraxine de rendre Azof, quand mê- « me nos propres lettres, qui certainement ne pour- « raient qu'être arrachées par violence, lui en donne- « raient l'avis. De quelque manière que cette lettre « vous parvienne, je vous prie de la garder en secret, et « de donner une récompense de mille roubles à celui

« qui vous l'aura remise, pour les risques qu'il aura « courus. Je vous prie aussi de nous faire parvenir une « réponse, ne fût-elle que de peu de mots; mais gardez-« vous de mettre notre adresse sur l'enveloppe. En cas « qu'on nous laissât la vie, et qu'on nous retînt prison-« niers, nous recevrions avec un sensible plaisir quel-« ques effets de première nécessité. Veuillez avoir la « complaisance de nous les envoyer. Je vous supplie de « ne pas refuser vos bontés à ma malheureuse famille. « Pour ce qui est de nous, monsieur votre fils et moi « nous sommes à peine vivans, etc. »

Malgré le conseil de Schaffiroff, Pierre-le Grand, voulant lever tous les prétextes d'une guerre avec la Porte, ordonna au comte Apraxine de rendre sur-le-champ Azof et de démolir Taganrock. Nos ambassadeurs n'éprouvèrent pas un meilleur traitement de la part des Turcs : car, peu de temps après, Schaffiroff et le comte Michel Schérémétеff furent arrêtés, et enfermés dans la forteresse des Sept-Tours. Le visir qui avait conclu la paix du Pruth fut destitué d'une manière ignominieuse, et supplicié. « Une corde au cou et pieds nus, disait le « maréchal Schérémétеff, dans son rapport à Pierre-le-« Grand, du 16 janvier 1712, il a d'abord été promené « dans toutes les rues de Constantinople par un Turc à « cheval ; ensuite il a été étranglé. L'auteur de la dis-« grâce et de la mort du malheureux Machmet, « ajoutait-il, est Charles XII, etc. »

Heureusement l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, le chevalier Southon, et celui de la Hollande, le comte Colière, voyant que l'intérêt de leur pays exigeait qu'on empêchât leur ennemi commun, le roi de France, de profiter de la guerre qui allait éclater, prirent la défense des ministres russes, qui furent mis en liberté. Ils parvinrent à fléchir par leurs remontrances la dureté du divan, et donnèrent quelques espérances d'une conclusion de paix.

Enfin, les soins infatigables de Schaffiroff et de Michel Schéréméteff triomphèrent des intrigues du roi de Suède, qui employait tous les moyens possibles pour empêcher nos ministres de réussir. Ils surent gagner non seulement les personnes qui entouraient le nouveau visir Iousouph, mais encore la mère du sultan, qui fut tellement contente de leur libéralité, qu'elle renvoya les présens de Charles XII et donna à Schaffiroff l'assurance d'une entière protection. En effet, le 5 avril 1712, un traité de paix qui devait être en vigueur pendant vingt-cinq ans fut conclu et signé à Constantinople par les plénipotentiaires et le grand-visir Iousouph-Pacha.

Le roi de Suède calomnia ce visir auprès du sultan, en disant qu'il était vendu aux Russes, et, comme son prédécesseur, il fut bientôt destitué.

Alors, au mois de novembre 1712, les ambassadeurs russes sont une seconde fois enfermés dans la forteresse des Sept-Tours. Charles XII parvient à persuader au

sultan de faire à la Russie une nouvelle déclaration de guerre, et la plus grande rigueur est déployée envers nos ministres, comme le fait voir le passage suivant d'une lettre de Schaffiroff, adressée, le 4 mars 1713, au maréchal Schérémétefff: « Nous nous trouvons encore, disait-il, « avec monsieur votre fils, dans la forteresse des Sept-« Tours; nous y manquons de tout; le jour nous arrive à « peine par une très-petite ouverture, du haut de notre « prison; nous y sommes extrêmement à l'étroit, et les « odeurs infectes répandues autour de nous nous étouf-« fent. Si la guerre dure, certainement nous périrons « dans cette affreuse captivité, etc. » Cependant Schaffiroff ne se laisse point abattre par le malheur. Du fond de sa prison, où il charme ses ennuis par l'étude (1), il ne cesse de chercher à réconcilier le grand-seigneur avec son souverain. Il traite avec le divan par la médiation de l'ambassadeur hollandais. Ce dernier, après de longs efforts, parvient enfin à lui faire rendre la liberté, ainsi qu'à Michel Schérémétefff et à Tolstoy, et leur obtient la permission de se rendre auprès du sultan, alors à Andrinople, pour y traiter des conditions de la paix.

Le khan de Crimée, qui jouissait de toute la confiance du divan, fut chargé d'entrer en conférence avec les

(1) Pendant son emprisonnement, Schaffiroff apprit la langue italienne.

ambassadeurs russes; mais ces derniers ne consentirent pas à traiter avec lui, parce qu'il voulait obliger la Russie à payer de nouveaux tributs aux Tartares. La fermeté déployée dans cette occasion par nos ministres allait leur devenir funeste, lorsque l'opiniâtreté de Charles XII, qui ne voulut pas consentir à quitter la Turquie avec un convoi de cinq mille hommes qui lui était offert, et voulait qu'on mît à sa disposition toute l'armée des Turcs, les fit sortir de ce pas critique.

Le khan de la Crimée, voyant les avantages que les ministres russes étaient à même de tirer de pareilles circonstances, a recours au grand-visir Ali-Pacha, qu'il sait gagner par des présens; et, le 26 mai 1713, on leur annonce qu'ils doivent se tenir prêts à être ramenés dans la forteresse des Sept-Tours, s'ils refusent de satisfaire aux demandes du khan de la Crimée, et de céder l'Ukraine à la Turquie.

Nos ambassadeurs, pour la troisième fois prisonniers, afin d'éviter une nouvelle captivité, et peut-être la mort, furent obligés de faire au khan un cadeau de cent vingt mille écus. Débarrassés de cet ennemi aussi insolent que puissant, ils profitèrent du moment favorable que leur offrait l'opiniâtreté du roi de Suède, et conclurent avec le grand-visir, le 13 juin de la même année, un nouveau traité de paix pour vingt-cinq ans, auquel celui du 5 avril 1712 servit de base.

A cette occasion, Schaffiroff écrivit au maréchal Schéréméteff la lettre suivante:

Andrinople, le 16 juin 1713.

« J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que,
« quoique depuis huit mois que dure notre captivité
« nous n'ayons reçu aucune nouvelle ni de vous ni de qui
« que ce soit, non plus que des ordres de Sa Majesté,
« dont la volonté nous est inconnue, et quoique nous
« ne sachions pas si elle désire avoir la paix avec la
« Turquie, cependant, nous étant trouvés dans des
« circonstances favorables pour traiter avec la Porte,
« par la médiation du ministre hollandais, nous
« nous sommes décidés, ainsi que monsieur votre
« fils, à renouveler les propositions de paix. Nous avons
« été assez heureux pour vaincre des difficultés sans
« nombre. Pour éviter une mort presque inévitable,
« nous avons conclu ces jours-ci un traité de paix presque
« en tout conforme aux conditions qui avaient été
« adoptées antérieurement. Nous avons été invités à as-
« sister au grand-conseil, où siégeaient le grand-visir et
« toutes les autorités tant ecclésiastiques que séculières;
« nous y avons eu plusieurs conférences. Après qu'elles
« ont été mises sous les yeux du sultan, on est convenu
« de conclure un traité de paix basé sur les articles
« qui furent préalablement discutés, etc. — Je prends
« aussi la liberté de faire observer à Votre Excellence

« que monsieur votre fils et moi nous serons exposés à « de grands dangers si le traité n'est pas bientôt confir- « mé, ou si les articles n'en sont pas strictement rem- « plis : car, jusqu'à présent, nous avons été très-sou- « vent sur le point de périr. Le grand-visir Ali Pacha, « favori du sultan, est un homme très-arrogant, cruel « et féroce, qui nous a plus d'une fois menacés de la « mort, etc. »

Dès que Pierre-le-Grand eut reçu la nouvelle de la conclusion de la paix, il envoya le premier stolnik Dmitri Bestougeff Rumine à Constantinople, pour y ratifier le traité. Bestougeff, arrivé le 9 septembre 1713 à Andrinople, y fut admis le 19, avec les autres ambassadeurs russes, à l'audience du sultan. Il semblait que rien ne devait plus empêcher les Turcs de dresser les conditions de paix, ainsi que de rendre la liberté aux ambassadeurs russes; cependant le divan différait l'exécution de l'un et de l'autre, sous les prétextes les plus frivoles. Cette lenteur détermina le baron Schaffiroff et ses compagnons à insister pour que l'échange des ratifications se fît sans délai; mais quel dut être leur étonnement lorsque le grand-visir renouvela la demande de satisfaire le khan de la Crimée, et qu'il fit les menaces les plus insultantes. Les ambassadeurs, quoique très-affligés, rejetèrent avec une noble fierté ces demandes injurieuses, et s'élevèrent contre la violation du serment, de la part d'Ali-Pacha; ils lui répondirent en même temps

que, pour ce qu'il exigeait, ils n'avaient reçu aucune instruction de leur souverain; que d'ailleurs la conclusion de la paix devait mettre fin à toutes demandes, et que rien au monde ne pouvait les forcer à faire les moindres changemens à un traité dont les articles avaient été adoptés de part et d'autre. La fermeté de nos ministres fut enfin couronnée de succès. Le grand-visir, voyant que ses menaces ne pouvaient les ébranler, fut obligé de changer de conduite. La ratification fut aussitôt signée par le sultan, et, le 7 octobre, elle fut remise aux ambassadeurs, qui furent cependant obligés de rester à Constantinople jusqu'à ce que les lignes de démarcation fussent marquées de côté et d'autre.

Enfin, au mois de décembre 1714, les ambassadeurs russes, le baron de Schaffiroff et le comte Pierre de Tolstoy, revinrent à Pétersbourg, au grand contentement de Pierre-le-Grand, qui fut en même temps très-affligé d'apprendre que le comte Schérémétеff, son troisième ambassadeur en Turquie, était mort à Kief, pendant la route.

Le 9 juillet 1715, Schaffiroff prit part à la conclusion d'une convention entre la Russie et le Danemarck, au sujet d'une alliance contre la Suède. En 1716, le 22 janvier, il conclut à Pétersbourg, avec le baron Georges de Habihstal, conseiller de Meklenbourg, le contrat de mariage, en sept articles, de la princesse Catherine Ivanovna avec le duc Charles-Léopold de Meklen-

bourg Schverin. Dans le courant de la même année, il accompagna l'empereur en Hollande, et, l'année suivante, fit, à sa suite, un voyage en France.

Schaffiroff et Tolstoy, ayant observé avec quel plaisir Pierre-le-Grand avait visité à Paris les fabriques de soie, manifestèrent le désir d'en former de pareilles en Russie, en lui promettant que les productions qui sortiraient de leurs ateliers ne céderaient en rien à celles qu'on fabriquait en France. On peut aisément s'imaginer avec quel empressement de telles propositions furent accueillies par Pierre, ce monarque protecteur des arts, des sciences et de tous les établissemens utiles. Il fit délivrer sur-le-champ à ses ministres un brevet qui accordait la permission de fabriquer toutes les étoffes en soie, et qui les exemptait d'impôts pendant quinze ans, pour tout ce qu'ils vendraient dans l'intérieur du pays.

A son passage par Amsterdam, en revenant de France, Schaffiroff prit part, le 4 août 1717, à la conclusion d'un traité entre la Russie, la France et la Prusse, au sujet d'une alliance d'amitié et de commerce, avec promesse de maintenir en Europe la paix, basée sur les traités d'Utrecht et de Bade. Dans le courant de la même année, les ministres de Meklenbourg et de Nassau conclurent à Berlin, par la médiation du baron Schaffiroff, une convention qui prononçait le divorce du duc de Meklenbourg et de sa première épouse Sophie Edwige, née princesse de Nassau. Le 30 mai 1719, Schaf-

firoff fut décoré de l'ordre de Saint-André, et, le 17 janvier 1720, nommé conseiller privé. Dans le courant de cette année arriva la disgrâce de ce ministre, par suite d'une grande querelle que lui suscitèrent ses ennemis, le procureur du sénat Skorniakoff-Pissareff et le prince Menchikoff.

Dès long-temps ennemis secrets l'un de l'autre, ils cherchaient tous les moyens de se nuire réciproquement. L'animosité de Menchikoff éclata bientôt, et prévalut. On intenta des procès à Schaffiroff, et l'on saisit, pour le perdre, l'occasion de son refus de sortir de la chambre dans laquelle se faisait la lecture de son accusation, en présence des sénateurs. Sénateur lui-même, Schaffiroff se crut offensé que Pissareff, simple procureur, osât produire un oukase qui défendait à l'accusé d'être témoin de la discussion de son affaire. Ses ennemis, du nombre desquels l'un des plus à craindre était aussi le le comte Golovkine (1), jaloux des faveurs dont Schaffiroff jouissait près du souverain, et charmés d'avoir trouvé moyen d'assouvir leur haine, se rangèrent du côté du procureur et approuvèrent sa conduite. Schaffiroff ne croit voir qu'une vexation dans cette manière d'agir outrageante. Il s'emporte, sans considérer le lieu

(1) Les plaisanteries dont Schaffiroff était prodigue, et qu'il s'était permises sur la grande économie de Golovkine, étaient une des causes de la haine qu'il lui portait.

où il se trouve, et prononce des paroles inconvenantes et indignes de son rang. C'en est assez pour ses ennemis. Au retour de l'empereur de la campagne de Perse, ils lui rapportent ce qui s'est passé au sénat pendant son absence, ne manquant pas, par des suppositions fausses et injustes, de noircir Schaffiroff, déjà coupable d'avoir désobéi à la loi, et emploient tous les moyens pour aigrir l'empereur, qu'ils préviennent contre ce ministre.

Pierre-le-Grand, agité par deux sentimens différens, son attachement pour son favori et son amour pour la justice, hésite quelque temps. Cependant le devoir l'emporte sur l'affection; et toujours maître de ses passions, Pierre ordonne de juger Schaffiroff, comme coupable d'avoir désobéi aux lois, et de faire des recherches sur sa conduite, noircie par les plaintes de ses ennemis.

La commission nommée exprès, et composée de juges intègres et impartiaux, après avoir mûrement réfléchi, déclare Schaffiroff coupable 1° d'avoir contrevenu à la loi qui ordonne à tout accusé de sortir du tribunal pendant qu'on juge son affaire; 2° d'avoir mal interprété cette loi; 3° d'avoir enfreint l'ordre et manqué à la bienséance que les sénateurs doivent strictement observer dans le premier tribunal de l'empire, qui doit en tout servir d'exemple pour les tribunaux inférieurs; 4° de s'être approprié de grandes sommes des revenus de la poste, dont il était directeur-général, et d'avoir aug-

menté les ports de lettre, non seulement sans y avoir été autorisé par une ordonnance, mais encore malgré l'instruction donnée à son prédécesseur M. Vinius; 5° d'avoir, contre les lois du pays, fait, par un arrêté, délivrer à son frère des appointemens qu'il n'était pas en droit d'exiger, ayant été six mois en congé; 6° et enfin de n'avoir pas dénoncé à temps des déserteurs qui se trouvaient cachés dans ses terres. La commission juge que Schaffiroff a mérité par ces fautes d'être dégradé, privé de tous ses biens et puni de mort, et cet arrêt est confirmé par Pierre-le-Grand, le 15 février 1723.

Cependant le monarque ne put oublier les services importans que Schaffiroff avait si souvent rendus à l'Etat: il commua la peine de mort en celle du banissement. Schaffiroff, exilé à Novgorod, montra dans son malheur la plus grande fermeté. Deux ans après, au mois de février 1725, l'impératrice Catherine Ire, à son avénement au trône, le rappela et lui rendit la dignité de baron de l'empire russe. « Le 27 mars de la même année, dit « M. Veber, l'impératrice ordonna à Shaffiroff de se « présenter au palais; elle le reçut très-gracieusement, « et lui dit d'un ton plein de bonté qu'il devait attri- « buer son malheur à ses nombreux ennemis, et non à « l'empereur, qui, peu avant sa mort, avait témoigné la « bonne opinion qu'il avait toujours eue de lui; qu'il « n'avait jamais voulu consentir à ce qu'il fût exilé en « Sibérie; qu'il avait même pensé à lui rendre ses bonnes

« grâces; et enfin, que c'était en conséquence de la vo-
« lonté de feu son époux qu'elle croyait devoir s'empres-
« ser de témoigner au baron sa bienveillance particu-
« lière. Schaffiroff confesse ses torts, avoue qu'ils sont
« d'autant plus impardonnables, qu'il a joui de la plus
« grande confiance de l'empereur, et finit par supplier
« l'impératrice de lui accorder son pardon. — *Moi*
« *aussi, je me souviens de vos services*, lui dit alors
« Catherine, en l'interrompant. Elle lui permet en mê-
« me temps de lui baiser la main, et ordonne qu'on lui
« apporte son épée. Comme on différait de l'apporter,
« elle envoya prendre dans son cabinet l'épée d'or de
« Pierre-le-Grand, et aussitôt Boutourline la remit par
« son ordre à Schaffiroff; elle lui fit présenter du vin,
« but elle-même à sa santé, et ordonna aux grandes du-
« chesses de le féliciter aussi. L'impératrice voulait en-
« core lui rendre la maison qu'il avait possédée avant
« sa disgrâce; mais il ne consentit pas à l'accepter, di-
« sant avec une extrême modestie qu'il ne convenait
« pas à un homme manquant de tout et n'ayant plus
« personne à son service d'habiter une maison aussi ri-
« chement montée. Cette réception gracieuse irrita les
« ennemis de Schaffiroff, qui ne concevaient pas com-
« ment Menchikoff avait pu permettre que l'impéra-
« trice lui pardonnât; mais ils oubliaient qu'en montant
« sur le trône, Catherine avait promis de signaler son
« règne par la clémence et la bonté; que c'était à Schaf-

« firoff qu'elle devait la conservation de sa vie et de sa « liberté, menacées dans la campagne périlleuse du « Pruth, et qu'enfin elle devait avoir de grands égards « pour les prières du duc de Holstein, son futur parent, « qui avait intercédé auprès d'elle en faveur de Schaf- « firoff. »

Nommé, le 14 juillet 1725, président du collége de commerce, il fut en même temps revêtu du grade de conseiller d'État.

L'année suivante, pendant son séjour à Archangel, il fit avec Henri Schvelengrebel et Jean Massloff et compagnie, négocians de cette ville, un contrat par lequel il leur accorda le privilége de la pêche du saumon pour quatre ans. En établissant cette compagnie, Schaffiroff espérait qu'à l'expiration des quatre ans elle se chargerait aussi de la pêche des baleines, car des instructions de l'impératrice lui prescrivaient de chercher à en établir une; cependant, malgré tous ses soins pour y parvenir et les priviléges qu'il promettait, personne ne voulut se charger d'une entreprise qui, à cause de sa nouveauté et des difficultés qu'elle présentait, ne flattait aucunement.

Le 23 août 1730, Schaffiroff fut envoyé avec le général Lavoschoff, comme ministre plénipotentiaire, à Ghilen. L'impératrice Anne, alors régnante, avait une telle confiance en lui, qu'elle le chargea non seulement de traiter de la paix avec le schah, mais encore de la conclure aux conditions qui lui paraîtraient avantageuses

pour son pays. Il arriva à Ghilan, le 4 avril 1731, et le 21 janvier de l'année suivante, il conclut, à Rescht, un traité de paix entre la Russie et le schah Takmasib. Par ce traité, l'alliance et l'amitié qui existaient entre les deux empires furent rétablies; la Russie céda les provinces qu'elle avait conquises sur la Perse, qui, en compensation, accorda de grands priviléges à son commerce. De retour de la Perse, le 7 septembre 1732, Schaffiroff fut nommé conseiller privé.

Le 25 mai 1733, l'impératrice Anne Ivanovna conféra de nouveau au baron Schaffiroff la dignité de président du collége de commerce.

Le 28 janvier 1734, il fut nommé conseiller privé actuel, et le 2 décembre de la même année, il prit part au traité que le comte Ostermann conclut avec le résident anglais Rondo, au sujet d'une alliance d'amitié et de commerce pour quinze ans.

Le 19 mars 1737, Schaffiroff, conjointement avec le grand-veneur Vohlynsky et le conseiller privé Népluëff, fut envoyé, comme premier ministre, à Nemiroff, en Pologne, pour y conclure la paix avec l'Allemagne et la Turquie. Ce congrès, où se rendirent aussi les ministres de ces deux derniers États, fut ouvert le 5 août de la même année; mais, par suite de grandes mésintelligences qui se manifestèrent dans les discussions, il resta sans succès.

Deux ans après, le 1er mars 1739, le baron Schaffiroff

mourut à Pétersbourg, laissant un fils nommé Isaïe, et plusieurs filles, qui furent mariées à des personnages des premières familles de l'État. Il fut un des ministres les plus célèbres de son temps. Doué d'un grand esprit naturel, il l'avait cultivé par de bonnes études; ferme dans son caractère et esclave de sa parole, sur laquelle on pouvait toujours se reposer, il acquit la confiance de tous les ministres qui eurent occasion de traiter avec lui; il rendit de très-grands services à sa patrie, et sut se faire un nom dans l'étranger. Quoique d'une très-petite taille et d'une grosseur démesurée, il était très-adroit et avait beaucoup d'agrément dans la physionomie. On a de lui plusieurs ouvrages, au nombre desquels est un traité estimé sur la guerre de la Russie avec la Suède, dédié au tzarévitch Alexis, fils chéri de Pierre-le-Grand.

LE COMTE IAGOUSCHINSKY.

Le comte Paul Ivanovitch Iagouschinsky naquit en Pologne en 1683. Son père, Jean Iagouschinsky, avait quitté sa patrie en 1687, pour se rendre avec sa famille en Russie, sous le règne des tzars Jean et Pierre, pendant la domination de la tzarine Sophie.

Des étrangers établis à Moscou l'avaient fait venir pour lui confier l'école de l'église luthérienne, et dans la supplique par laquelle il demandait la permission d'entrer en Russie, il avait pris le titre de *maître d'école*. Il le conserva jusqu'en 1692, époque à laquelle il avait embrassé la carrière militaire, qu'il avait quittée en 1713 avec le grade de major.

Pierre-le-Grand, ayant vu un jour le jeune Paul Iagouschinsky, alors âgé de 18 ans, et ayant remarqué en lui beaucoup de sagacité et une grande adresse, l'attacha en 1701 à son service. Placé ensuite dans les gardes, il y parvint en peu de temps au grade d'officier, et sut tellement alors se concilier l'estime et la faveur de l'empereur, qu'il le nomma bientôt après denschik (1) près de sa personne, charge très-impor-

(1) Tel était aussi, comme nous l'avons vu, le nom des soldats donnés aux officiers pour les servir. (*Note du traducteur.*)

tante à cette époque, non seulement parce qu'elle n'était ordinairement conférée qu'aux premiers nobles, mais encore parce qu'elle frayait le chemin aux dignités. Pierre confiait à ses denschiks les commissions les plus importantes; il les chargeait souvent d'observer la conduite des gouverneurs généraux et des chefs des provinces.

Dans cette nouvelle fonction, qui le rapprochait plus encore de l'empereur, Iagouschinsky se concilia son affection. Le souverain, qui lui avait accordé une confiance sans bornes, le traitait avec familiarité. L'anecdote suivante, tirée de l'ouvrage de M. Golikoff, peut en fournir un exemple. « Pierre-le-Grand demanda un jour à Iagonschinsky, son denschik favori, s'il voulait recevoir dans la journée un grand cadeau. « Qui serait assez simple « pour le refuser, répond ce dernier? — Ecoute donc, « continue l'empereur. Le vieux Repnine (1) est malade: « va le trouver de ma part et informe-toi de sa santé; mais « sache flatter la vanité enracinée de ce vieux boyarine; « descends de cheval à la porte de son hôtel; entre dans « la cour à pied et nu-tête, et fais annoncer que tu viens « de la part de Sa Majesté t'informer de sa santé. Il te « fera prier d'entrer; mais tu auras soin de répondre « que tu ne te crois pas digne de te présenter devant un « si grand seigneur, et tu n'entreras qu'après une se-

(1) Père du prince Nikite Repnine dont nous avons parlé.

« conde invitation. Alors, en t'arrêtant, tu le salueras « profondément. S'il t'ordonne de prendre place, garde-« toi bien de t'asseoir; réponds que tu ne mérites pas cet « honneur. Suis mon conseil, et je te garantis qu'il ne « et laissera pas partir les mains vides. » Iagouschinsky remplit strictement les ordres de l'empereur. Le vieux prince, touché de la conduite respectueuse de l'envoyé du souverain, lui dit: «T'offrirai-je quelque chose à pren-« dre, mon ami? — Je remercie Votre Excellence », répond humblement Iagouschinsky. Repnine s'informe ensuite de son âge, lui demande s'il y a long-temps qu'il est attaché à la personne du souverain, depuis quand il l'a pris en affection, etc. Iagouschinsky répond toujours en lui témoignant la plus grande vénération. Le vieillard le comble d'éloges, le loue surtout de ce qu'il sait honorer les personnes âgées et les hommes de mérite. « Je ne manquerai pas, ajoute-t-il, de parler de « toi à l'empereur. » Iagouschinsky remercie le prince pour l'honneur qu'il lui fait, lui dit qu'il n'oubliera jamais l'insigne faveur dont il a plu à Son Excellence de le combler, et lui demande enfin ce qu'il lui ordonne de dire à Sa Majesté. « Tu lui diras, mon ami, que, « grâce à Dieu, je me trouve mieux; que bientôt j'espère « la remercier moi-même de ce qu'elle a daigné penser « à moi; mais reste encore, ajoute-t-il, et causons un « peu. — Je n'ose vous désobéir, répond Iagouschins-« ky », en faisant une humble révérence. Alors Rep-

nine dit à son maître d'hôtel, qui se tenait derrière lui : « Dans un tiroir de mon bureau vous trouverez une « bourse pleine de ducats : prenez-la et apportez-la moi. » Le maître d'hôtel se met en devoir d'obéir, lorsque le prince l'arrête, en lui disant : « Apportez aussi le plateau « d'argent. » A peine le maître d'hôtel a-t-il fait deux pas que le prince l'arrête de nouveau et lui dit : « Mettez sur « le plateau la coupe dorée, et apportez le tout ici. » Iagouschinsky ne cesse, en attendant, de lui témoigner sa profonde vénération, et lui fait toutes les civilités possibles. Le vieillard, flatté de tant de preuves de respect, rappelle encore une fois le maître d'hôtel, et lui commande de placer de plus sur le plateau le grand verre d'or. Ses ordres sont bientôt exécutés. « Mon ami, » dit le prince, en prenant le plateau des mains du maître d'hôtel et le présentant à Iagouschinsky, qu'il fait approcher de lui, « puisque tu es si sage, accepte ce « petit cadeau : puisse-t-il être le commencement des « sources de richesses que je te souhaite, car je suis « persuadé que le bon Dieu et ton souverain te récompenseront, puisque tu sais respecter les hommes d'un « mérite distingué et les personnes âgées. » Iagouschinky continue à faire des révérences, et répond au prince qu'il le confond par tant de bontés. Il lui fait observer en même temps qu'il l'a mis dans le plus grand embarras. « Car, dit-il, je crains d'encourir votre mécon- « tentement en refusant d'accepter le cadeau que vous

« daignez me faire, et je tremble de m'exposer au juste « courroux de l'empereur en l'acceptant. — Prends, « mon ami, lui réplique Repnine, prends et ne crains « rien. Aussitôt que ma santé me permettra de sortir, je « verrai l'empereur et je lui dirai que je t'ai forcé à re- « cevoir ce petit cadeau. Vraiment, continue le vieil- « lard, il choisit bien ses serviteurs; c'est Dieu lui- « même qui l'éclaire dans le choix qu'il en fait. »

La confiance et l'attachement que Pierre-le-Grand témoignait à Iagouschinsky croissaient de jour en jour, et lui valurent enfin la dignité d'aide-de-camp général, et, en 1712, celle de chambellan. Au mois de décembre de l'année suivante, Pierre-le-Grand envoya Iagouschinsky à Copenhague, pour engager le roi de Danemarck à unir sa flotte à celle des Russes. Ce dernier retint Iagouschinsky jusqu'au 6 mars 1714, époque à laquelle il conclut avec lui une convention concernant l'attaque et la destruction de Carlscrona.

Cependant Frédéric IV ne fut pas fidèle à cet engagement: car bientôt après, par l'intervention de l'Angleterre et de la France, il conclut avec la Suède un traité de paix qui fut dans la suite un sujet de rupture entre la Russie et le Danemarck.

Dans le courant de l'année suivante, Iagouschinsky fut de nouveau envoyé plusieurs fois à Copenhague, et en 1716 et 1717, il accompagna Pierre-le-Grand dans son voyage en Danemarck, en Hollande et en

France. De retour de ce voyage, il fut élevé au rang de général-major.

Le 16 mai 1719, il fut nommé ministre au congrès d'Alland avec le grand-maître d'artillerie Bruce et le conseiller de la chancellerie des ambassades Ostermann. Il y arriva le 7 juin; mais comme ce congrès n'eut pas le succès désiré, à cause des mésintelligences qui s'élevèrent entre les ministres plénipotentiaires des deux partis, Iagouschinsky revint à Pétersbourg le 6 octobre de la même année.

Pierre-le-Grand, désirant rétablir l'amitié qui avait de tout temps existé entre l'empire et la Russie, et qui venait d'être rompue par les intrigues du ministère de Hanovre, envoya Iagouschinsky à Vienne, en 1720, avec ordre de chercher à faire restituer le duché de Sleswick au duc de Holstein Charles-Frédéric.

Iagouschinsky arriva à Vienne le 27 avril, et le 4 mai, il fut admis à l'audience de l'empereur, qui lui fit un très-bon accueil. Quoique les troubles qui, par suite de la guerre, agitaient encore le nord de l'Europe, empêchassent les ministres de la cour de Vienne de consentir à conclure alors un traité offensif, cependant Iagouschinsky réussit à rétablir l'amitié entre l'empereur et Pierre-le-Grand, et parvint à faire restituer à Charles-Frédéric le duché de Holstein, que lui avait enlevé le roi de Danemarck.

Le 10 mars 1721, Iagouschinsky obtint une audience

de congé de l'empereur, qui lui fit, le lendemain, présent de son portrait. A son retour dans sa patrie, Pierre-le-Grand l'envoya, le 24 août, au congrès de Neustadt, pour y terminer les différends qui s'étaient élevés entre les ministres russes et les ministres suédois, au sujet de la démarcation des frontières. Iagouschinsky, partant en toute hâte pour ce congrès, espérait encore prendre part à la conclusion du traité de paix avec la Suède; mais quel est son étonnement lorsqu'en arrivant à Neustadt, il apprend que le traité est déjà conclu et signé. Il fut terrassé par cette nouvelle, d'autant plus désagréable pour lui, qu'il ne pouvait porter plaintes à l'empereur sur une telle injustice qui lui était faite par Ostermann. En partant pour le congrès de Neustadt, ce dernier avait reçu de Pierre-le-Grand l'ordre d'exiger la cession de Vibourg, mais à condition, en cas d'un refus formel, de ne pas rompre les négociations. Convaincu de l'importance de garder cette place, Ostermann ne cessait de représenter, dans toutes ses relations, la nécessité de la conserver, et disait « qu'il assurait sur sa tête que les Suédois, réduits « à la dernière extrémité, consentiraient à la céder à « la Russie ». Cependant, connaissant les intentions de l'empereur, qui étaient de procurer le repos à ses sujets, et n'ignorant pas non plus l'ambition qui portait Iagoûschinsky à vouloir toujours jouer un rôle remarquable, il avait craint que ce dernier, profitant

de l'impatience de Pierre-le-Grand, ne le fît consentir à ne point exiger la cession de Vibourg, et n'obtînt la permission de conclure la paix à cette condition. Pour déjouer toute tentative, il s'était concerté avec le général Schouvaloff, commandant de cette place, avec lequel il était lié d'amitié, et le pria, en cas que Iagouschinsky fût envoyé à Vibourg, de le retenir aussi long-temps qu'il serait possible, et de lui annoncer aussitôt son arrivée, par un exprès. Ce qu'Ostermann avait prévu arriva: Iagouschinsky, avide de plaisir, se laissa arrêter deux jours de suite. Ostermann, averti de tout par Schouvaloff, s'empressa de profiter de cette circonstance, et annonça aux Suédois qu'il venait de recevoir l'ordre de conclure la paix en vingt-quatre heures, ou de rompre toutes les négociations, en cas qu'ils opposassent quelques difficultés. Le succès le plus heureux couronna cette ruse. Les Suédois crurent à sa menace; pour éviter une nouvelle guerre, ils consentirent à céder Vibourg, et le traité fut conclu sur-le-champ. Iagouschinsky ne pardonna jamais cette conduite à Ostermann. Cependant il vécut, du moins en apparence, en assez bonne harmonie avec lui.

Le 8 janvier 1722, l'empereur revêtit Iagouschinsky de la dignité de procureur-général. Au mois de mai de la même année, avant de se mettre en route pour Astracan, il vint au sénat, accompagné de ce ministre, et en le présentant aux sénateurs, il leur dit: « Voici mon

« œil ; c'est par lui que je verrai tout. Il connaît mes « intentions, il sait tous mes désirs et il les remplira. « C'est à vous de vous régler là-dessus, et de faire tou- « jours ce qu'il jugera convenable de vous proposer. Lors « même que vous croiriez vous apercevoir qu'il agit con- « tre mes intérêts et contre ceux de l'État, vous ne ba- « lanceriez pas d'être fidèles à ma volonté ; mais en me « faisant connaître sa conduite, vous attendriez ma « décision. »

Telle était la charge honorable dont l'empereur revêtit alors Iagouschinsky ; telle était la confiance qu'il lui avait accordée.

Je crois ne devoir point passer sous silence une anecdote qui se rapporte à cette époque, et qui concerne ce ministre, parce qu'elle peut donner une idée de son caractère. Pierre-le-Grand siégeant un jour au sénat, après avoir entendu le rapport de plusieurs vols nouvellement commis, en fut très-indigné ; il jura d'employer tous les moyens pour extirper un mal si nuisible au repos et au bien publics ; et, dans son emportement, il ordonna à Iagouschinsky d'envoyer en son nom, dans tous les gouvernemens, un oukase conçu en ces termes : *Quiconque volera pour une somme équivalente au prix d'une corde sera pendu, sans autre forme de procès.* Iagouschinsky prend la plume, et se met en devoir d'exécuter cet ordre sévère. Cependant il s'arrête, et répond à l'empereur : « Que Votre Majesté

« daigne penser aux suites que peut avoir cette or-
« donnance. — *Écrivez*, lui réplique le souverain,
« en l'interrompant, *écrivez ce que je vous ordonne.* »
Iagouschinsky n'écrit pas. Après un moment de silence :
« Sire, dit-il en souriant, Votre Majesté veut-elle donc
« rester seule ? Veut-elle régner sans sujets ?.... Nous
« volons tous, à la différence près que les uns volent
« plus et plus visiblement que les autres. » Cette plaisanterie tira l'empereur de la rêverie dans laquelle il était plongé ; il se mit à rire, et ne parla plus de l'oukase.

Au mois de mai 1722, Iagouschinsky divorça avec sa première femme, à cause de son caractère morose et difficile. Pierre-le-Grand, qui lui avait conseillé lui-même de demander son divorce, lui trouva l'année suivante une meilleure épouse dans la personne de la comtesse Anne Golovkine, fille du grand-chancellier, et attachée à la cour en qualité de demoiselle d'honneur, laquelle, par son aimable caractère, lui fit bientôt oublier tous les désagrémens qu'il avait éprouvés dans un premier mariage. Le 7 mai 1724, jour du couronnement de l'impératrice Catherine Ire, l'empereur décora du cordon de Saint-André Iagouschinsky, alors lieutenant-général. Dans le courant de la même année, il fut nommé capitaine de la compagnie des chevaliers-gardes, au moment de leur création.

A la mort de Pierre-le-Grand, le 28 janvier 1725,

Iagouschinsky prit une part très-active à l'élévation de Catherine Ire au trône, et Sa Majesté récompensa son zèle en lui déférant la dignité de comte de l'empire russe. Au mois d'août de l'année 1726, il fut envoyé à Grodno, à l'occasion d'une diète ouverte dans cette ville, en qualité de ministre plénipotentiaire, pour s'opposer à l'élection du prince Maurice au duché de Courlande. Iagouschinsky revint à Varsovie au commencement de 1727, et l'année suivante, l'empereur le nomma grand-écuyer.

Au commencement de l'an 1730 mourut Pierre II. Le conseil privé suprême envoya des députés à la duchesse de Courlande, Anne Ivanovna, pour lui annoncer son élection au trône de l'empire, et lui communiquer les conditions auxquelles elle régirait l'État. Il défendit en même temps, sous peine de la vie, de prévenir la duchesse de tout ce qui s'était passé, afin qu'elle ne pût l'apprendre que des députés qui étaient envoyés à Mittau. Cependant, malgré toutes les précautions prises par le conseil, Iagouschinsky, qui, depuis son séjour en Pologne, avait des relations avec la duchesse, au sujet de l'affaire de la Courlande, et voulait alors lui donner une preuve du zèle dont il était animé pour sa personne, trouva le moyen d'expédier pendant la nuit son aide-de-camp Soumarokoff, qu'il chargea de se rendre en toute hâte à Mittau pour prévenir la duchesse. Dans la lettre que Iagouschinsky écri-

vait à cette princesse il la priait de consentir à toutes les conditions que les députés lui pourraient proposer, ainsi que de presser son départ de Mittau. Il lui promettait d'augmenter, avant son arrivée à Moscou, le nombre de ses partisans de celui des mécontens du gouvernement du conseil. Il l'assurait en même temps que son beau-père, le grand-chancelier Golovkine, était déjà de son parti. Soumarokoff eut beaucoup de peine à parvenir jusqu'à Mittau; et à peine eut-il le temps de remettre ses dépêches à la duchesse, que les députés, qui le suivaient de près, arrivèrent presqu au même moment, avec les propositions du conseil. Ils arrêtèrent aussitôt cet aide-de-camp, le mirent dans les fers et l'envoyèrent à Moscou sous la garde du général-major Léontieff.

Le service important que Iagouschinsky rendit à l'impératrice Anne faillit le perdre. Le conseil décréta qu'il devait être mis en détention, et il aurait immanquablement péri si le comte Golovkine n'eût pris sa défense. L'impératrice, en publiant, le 25 février 1730, qu'elle prétendait gouverner l'Etat par elle-même, et d'une manière absolue, lui fit rendre sur-le-champ la liberté, le nomma sénateur, et lui donna plusieurs terres. Une querelle qui eut lieu, au mois de novembre de l'année suivante, entre le comte Iagouschinsky et le comte Biren (1), fut la cause que l'impératrice, pour

(1) Le comte Jean-Ernest Biren devint, dans la suite, duc de Cour-

complaire à son grand-chambellan, nomma Iagouschinsky ambassadeur près du roi de Prusse. En l'éloignant de sa cour, elle n'oublia pas les services qu'il lui avait rendus, et il dut à cette juste reconnaissance d'échapper à la vengeance de son rival, qui employa tous les moyens pour le perdre.

Le comte Iagouschinsky resta à Berlin jusqu'en 1735. A son retour en Russie, au mois de mars de la même année, l'impératrice le nomma ministre du cabinet. Il mourut dans cette dignité à Pétersbourg, le 6 avril 1736, à l'âge de 53 ans.

Le comte Iagouschinsky était très-instruit, et parlait plusieurs langues. Il animait toutes les sociétés par son amabilité, était d'un caractère gai et joyeux, et aimait beaucoup la musique et la danse. Aux meilleures qualités il joignait la plus belle des vertus, la bienfaisance; mais il eut aussi ses faiblesses ; l'ambition et l'intem-

---

lande, et régent de l'empire russe. En 1740, il fut destitué de cette charge, et exilé en Sibérie. L'impératrice Elisabeth l'en rappela. Il mourut au mois de décembre 1772. Biren était très-ambitieux et très-vindicatif; il avait eu l'intention d'élever ses descendans au trône de Russie en projetant le mariage de la princesse Elisabeth Pétrovna avec son fils aîné. Que de familles illustres périrent sur les échafauds et dans les contrées les plus éloignées de la Sibérie, victimes de la cruauté de ce favori de l'impératrice Anne! Les Dolgorouky, Volhynsky, Moussine-Pouschkine, et nombre d'autres, sentirent sa vengeance; plus de vingt mille hommes furent exilés par ses ordres.

pérance le subjugaient quelquefois. Il perdait alors sa politesse et sa galanterie; il n'était plus maître de lui-même, et son emportement faisait totalement disparaître la bonté de son caractère. Cependant Iagouschinsky, ministre et digne favori du grand réformateur de la Russie, qui l'avait jugé digne de lui accorder toute sa confiance, a des droits à l'estime de la postérité impartiale.

BOUTOURLINE.

Ivan Ivanovitch Boutourline, fils du premier stolnik, Jean (Ivan) Boutourline, naquit le 24 juin 1661. Il fut élevé avec un soin particulier dans la maison de son père, qui avait su lui inspirer des sentimens de religion, de fidélité envers son souverain, et d'amour pour son prochain : aussi ces nobles vertus, qui font l'homme de bien, ornèrent-elles l'âme de Boutourline dans sa jeunesse et au déclin de ses jours. Elles lui acquirent l'affection de Pierre-le-Grand, monarque juste et éclairé, l'estime de ses contemporains et la reconnaissance de la postérité.

Le commencement de la carrière de Boutourline est inconnu. D'après la matricule, écrite de sa main, qui m'a été communiquée par un de ses descendans (1), on voit qu'en 1687 il était entré au régiment de la garde de Préobrajensky comme major : il est donc à présumer qu'il avait été militaire antérieurement à cette époque. L'attachement que Pierre-le-Grand avait pour lui porte encore à croire qu'il avait d'abord été dans la compa-

(1) Son Excellence M. Paul de Rounitch, dont l'épouse est la petite-fille de ce ministre de Pierre-le-Grand.

gnie des Poteschnie en même temps que l'empereur, qui, ayant eu alors occasion de le distinguer, lui aurait voué une affection particulière. Au reste, en m'éloignant des suppositions, qui pourraient m'égarer, je vais donner les détails sur la vie de cet homme célèbre.

En 1695 et 1696, il fit les deux campagnes d'Azof, comme major de la garde, et assista à la prise des forts Kalantschi et d'Azof. Le 19 août 1700, il fut nommé général-major. Dans le courant de la même année il fit le siége de Narva, où il donna des preuves de sa valeur et de ses connaissances dans l'art militaire. Par suite de la trahison du duc de Croy, qui fit perdre aux Russes cette funeste bataille, Boutourline tomba avec plusieurs autres généraux dans les mains des ennemis. On l'envoya à Stockholm, où, après avoir été mené, ainsi que les autres prisonniers, en triomphe par toutes les rues, il fut jeté en prison.

Sa captivité dura neuf ans et cinq mois, jusqu'en 1710, époque à laquelle il revint dans sa patrie. Le général suédois Mardefeld, qui avait été pris par les Russes, fut mis en liberté à condition qu'on délivrerait Boutourline. Ce fait doit faire juger de l'estime que Pierre-le-Grand avait pour ce favori, puisqu'il l'avait préféré au prince Jacques Dolgorouky, homme à la fois habile guerrier et sage ministre, et à nombre d'autres généraux distingués qui ne recouvrèrent leur liberté que long-temps après. — Au commencement de

l'an 1711, l'empereur, en lui confiant huit régimens, lui ordonna de défendre la frontière de l'Ukraine contre les Tartares de la Crimée, et les cosaques zaporogues, qui s'étaient révoltés. Boutourline sut les tenir en respect en détruisant plusieurs de leurs villes et de leurs villages. En 1712, il fut rappelé à Moscou, où il reçut le commandement d'une division, et se rendit en cette qualité en Finlande pour y servir sous les ordres du grand-amiral Apraxine. Le 30 mai 1713, il fut nommé lieutenant-général, et assista, le 6 octobre de la même année, à la bataille de Pelken, dans laquelle les Russes remportèrent une victoire signalée sur les Suédois. Le 19 février de l'année suivante, Boutourline donna de nouvelles preuves de sa valeur lors de la victoire remportée par nos troupes à Lapola, près de Wasa, ainsi qu'au combat naval d'Angout, où l'empereur obtint lui-même les plus brillans succès. Bientôt après, Boutourline fut rappelé pour quelque temps à Pétersbourg.

En 1715, il fut mis à la tête des régimens de la garde de Préobrajensky et de Sémionovsky, ainsi que du régiment de ligne d'Astracan, avec lesquels il se trouva sur les galères qui, commandées par Apraxine, croisaient, en 1716, sous les murs de Stockholm. Au mois d'octobre de la même année, il entra avec les deux régimens de la garde à Rostock, ville du duché de Mecklenbourg. Pierre-le-Grand l'en rappela au mois de novembre, à Schwérin, et lui ordonna de le sui-

vre dans son voyage de Hollande et de France. Boutourline écrivit alors à sa fille Anne Ivanovna, épouse de Serge Golovine, la lettre suivante. Je la rapporte ici pour plusieurs raisons, et entre autres parce qu'elle prouve sa tendresse paternelle et conjugale, vertus sans lesquelles on ne saurait être bon citoyen.

Paris, 8 mai 1717.

« Ma bénédiction soit sur vous, ma chère fille; portez-vous toujours aussi bien que je le désire, et sachez « que, malgré les nombreux désagrémens que j'éprouve « chaque jour, ma santé est, Dieu merci, assez bonne. « Le 29 du mois passé, Sa Majesté le roi de France a fait « une visite à l'empereur, qui la lui a rendue le lende- « main. De ma vie je n'ai vu un aussi charmant enfant. « Il est très-joli et a beaucoup d'esprit.

« La ville de Paris est très-grande, bien construite « et fort riche; les marchandises y sont en grand nom- « bre et très-belles; mais tout y est extrêmement cher. « Il y aurait bien des choses à voir; mais vraiment je « n'en ai pas envie. Ma séparation d'avec vous me dé- « sole. A quoi me sert de n'être plus captif chez les en- « nemis de notre patrie, si je ne puis te voir, si je ne « puis vivre près de ta mère? Au nom du Ciel, cherche « à la distraire et ne te chagrine pas toi-même. Si Dieu « le veut, je compte vous embrasser à Moscou vers la « fin de novembre, etc. »

De retour à Pétersbourg, Boutourline y fut nommé,

le 9 décembre 1718, lieutenant-colonel de la garde de Préobrajensky, et, le 12 novembre de l'année suivante, membre du collége de guerre, dignité qu'il conserva jusqu'en 1722.

En sa qualité de commandant des régimens de la garde et de ceux d'Ingermanlaud et d'Astracan, il prit part au combat naval livré près de Groenham, et à la victoire que le prince Galitzine y remporta.

Le 29 avril 1721, l'empereur lui écrivit de Riga, et lui manda de se tenir prêt à marcher avec les régimens de la garde, sous les ordres du grand-amiral comte Golovine. Cependant sa marche fut différée, par suite de la paix conclue alors avec la Suède. Le jour même qu'elle fut célébrée (le 22 octobre de la même année), Boutourline reçut le grade de général en chef, pour récompense des nombreux services qu'il avait rendus pendant la guerre. A la mort de Pierre-le-Grand, il fut un de ceux qui prirent part à l'élection de Catherine Ire. Cette princesse lui conserva constamment sa faveur tout le temps de son règne.

Sous celui de Pierre II, le cours de sa prospérité fut interrompu. Le 26 mai 1727, il fut non seulement cassé et privé de ses décorations, mais encore condamné à être relégué dans ses possessions les plus éloignées.

Un manifeste, qui parut le même jour, l'accusa « d'avoir voulu, avec plusieurs autres coupables, pri-« ver le jeune Pierre de la succession au trône » ;

mais la vraie cause de la disgrâce de Boutourline fut la part qu'il avait prise au complot tramé contre Menchikoff, sous le règne de la défunte impératrice. Lors de la chute de ce ministre tout-puissant, le conseil privé suprême, gouverné alors par les princes Dolgorouky, le priva de tous les biens qu'il avait obtenus de la munificence de l'empereur, et qui consistaient en plus de quatre cents maisons de paysans.

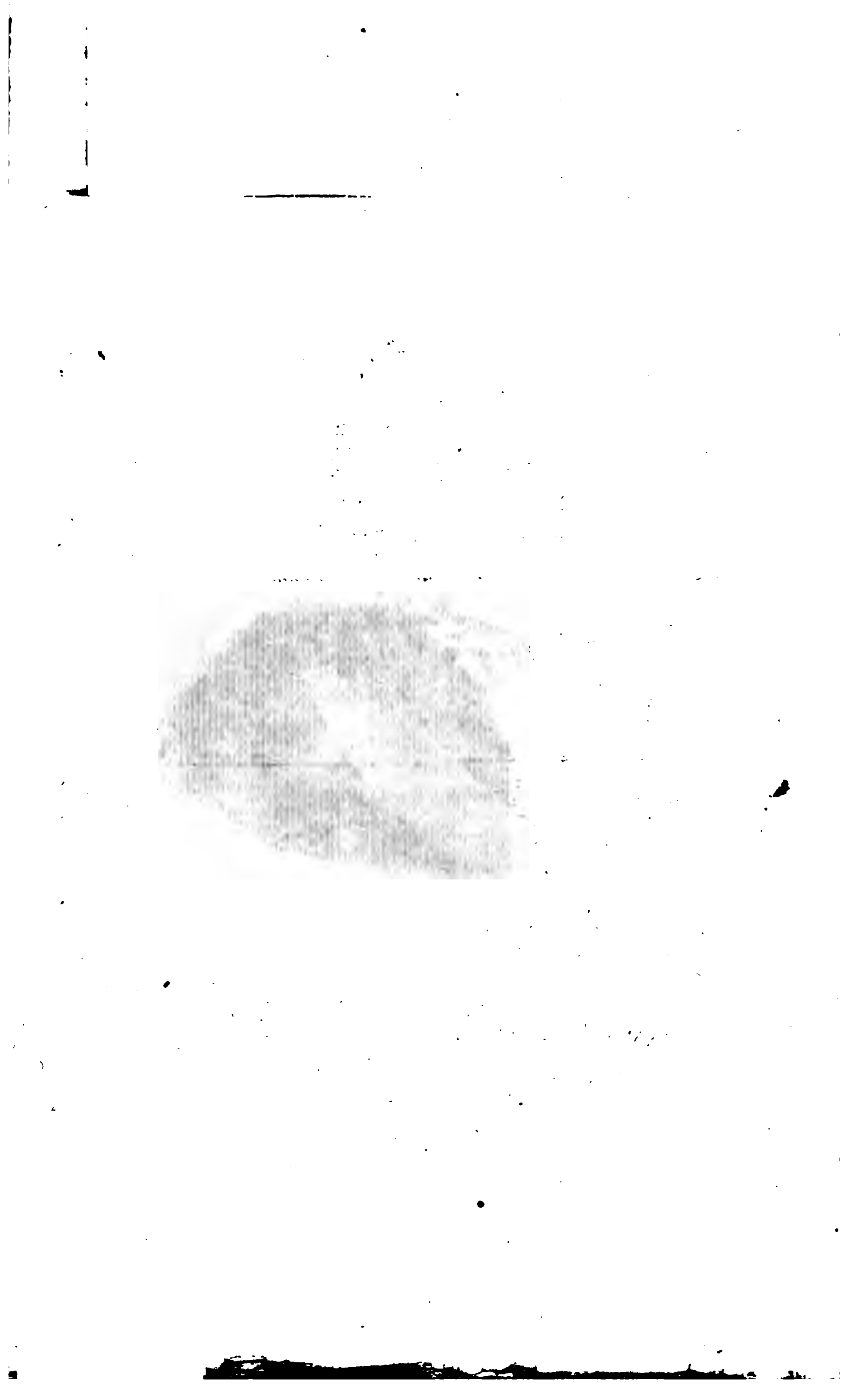
Ce fut ainsi que le favori de Pierre-le-Grand fut réduit à passer ses jours dans l'obscurité et les malheurs, au milieu desquels, docile à la volonté du Très-Haut, il ne regrettait que de ne pouvoir plus être utile à sa patrie. Il mourut dans son exil, le 31 décembre 1738, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Il laissa trois fils : l'aîné, Nicolas, qui parvint au grade de major ; Serge, à celui de capitaine, et Arcade, qui fut chambellan sous le règne de l'impératrice Elisabeth, et décoré par cette princesse de l'ordre de Sainte-Anne.



p. 299.

Le Comte Ostermann.



LE COMTE OSTERMANN.

Henri-Jean Frédéric, connu sous le nom de comte André-Ivanovitch Ostermann, fils de Jean Conrad Ostermann, pasteur de Bockum, du comté de la Marck, naquit le 30 mai 1686. Se trouvant à Amsterdam en 1704, il fit la connaissance de M. Kreutz, vice-amiral russe, qui le prit alors près de lui, comme secrétaire. A peine Ostermann avait-il passé deux années en Russie, que déjà il pouvait s'énoncer et écrire très-facilement dans la langue du pays. Cette circonstance contribua à son élévation. Pierre-le-Grand, étant un jour sur le vaisseau du vice-amiral Kreutz, lui demanda s'il n'avait pas quelqu'un qui pût lui écrire une lettre. Kreutz lui présenta Ostermann, et Pierre en fut si content, qu'il voulut l'avoir pour secrétaire. Depuis cette époque, Ostermann resta continuellement près de la personne du souverain, qui, convaincu par des preuves nombreuses de ses talens et de son zèle, augmenta progressivement les appointemens qu'il lui avait d'abord fixés, l'éleva aux plus hauts grades, et lui confia même ses affaires les plus secrètes.

Ostermann, versé dans les langues latine, française, allemande, hollandaise, italienne et russe, fut placé,

le 16 février 1708, comme traducteur, à la chancellerie des ambassadeurs, avec des émolumens de 200 roubles par an. Durant le cours de l'année 1711, il accompagna l'empereur à l'expédition du Pruth; de là, il fut envoyé avec le vice-chancelier Schaffiroff au camp de l'ennemi, pour obtenir du grand-visir la conclusion de la paix entre la Porte et la Russie, et le 12 juillet suivant, nommé secrétaire particulier de Pierre-le-Grand. Au mois de février de l'année 1713, ce monarque l'envoya à Berlin, auprès de Frédéric Ier, roi de Prusse, pour lequel il se chargea d'une commission verbale. Ce fut encore la même année qu'Ostermaun prit l'engagement de rester au service de la Russie tout le temps que durerait la guerre avee la Suède.

Voici l'acte qu'il passa à ce sujet avec le chancelier eomte Golovkine:

« Vu que le secrétaire Ostermann s'est engagé à rester au service de Sa Majesté pendant tout le temps que durerait la guerre avec la Suède, je lui promets, en son nom, 1° que, si à la conclusion de la paix avec ce royaume il n'est plus en état de continuer le service, il sera employé honorablement auprès de Sa Majesté, ou qu'il aura sa démission avec une généreuse récompense.

« 2° Durant tout le temps qu'il restera au service de Sa Majesté, il lui sera assigné partout un logement convenable, ou l'on lui délivrera les sommes nécessaires pour qu'il puisse le louer lui-même.

« 3° Quant à ses appointemens, comme il s'en est reposé sur la générosité de Sa Majesté, je lui promets qu'il les aura toujours tels, qu'il pourra subsister honnêtement partout; je lui garantis aussi la faveur et la protection de Sa Majesté dans tous les cas.

« Fait à Hanovre le 20 février 1713. »

L'original est signé

Gabriel comte GOLOVKINE.

Cette circonstance démontre combien il était utile à l'empereur, qui, pour récompenser sa fidélité, son zèle et ses services, le nomma, le 16 janvier 1716, conseiller de la chancellerie des ambassades, avec mille roubles d'appointemens annuels.

En 1718, Ostermann se fit connaître d'une manière encore plus avantageuse par les talens qu'il avait déployés dans la carrière diplomatique. L'empereur l'envoya, ainsi que le grand-maître d'artillerie Bruce, comme ministres plénipotentiaires, au congrès d'Aland, pour y traiter avec les ministres suédois le baron de Goertz et le comte de Hillenberg. La première conférence eut lieu le 12 mai. Les ministres suédois annoncèrent que leur roi demandait que tout ce qui lui avait été enlevé fût restitué. Les ministres russes répondirent que Pierre-le-Grand était décidé à garder tout ce qu'il avait conquis. Le baron de Goertz ayant déclaré alors que la paix ne pouvait être conclue si la Russie ne ren-

dait à la Suède la Livonie et l'Esthonie, ils lui répondirent qu'on ne devait pas même songer que cette cession pût avoir lieu; mais qu'en tout cas on pourrait cependant traiter au sujet de la Finlande. Le 15 mai, on agita de nouveau la même question, et les ministres des deux parties contractantes insistèrent sur les mêmes demandes. Enfin, les querelles qui naquirent de ces continuelles mésintelligences rompirent tout-à-fait les conférences. Ostermann, ce ministre l'un des plus habiles de son temps, cherche, dans des circonstances aussi critiques, à faire la connaissance particulière du baron de Goertz; il s'y prend si adroitement qu'une amitié intime s'établit bientôt entre eux, et il s'insinue dans la confiance du ministre suédois, qui dès lors n'a plus rien de caché pour lui. Ostermann commence à chercher les occasions de profiter des avantages qu'il a sur son adversaire, et parvient à en triompher en le prenant par l'ambition : car il réussit à lui persuader que Charles XII, en concluant la paix avec la Russie, pourrait, à l'aide de cette puissance, non seulement regagner, dans la suite, les possessions qu'il céderait pour le moment, mais encore maintenir l'équilibre de toute l'Europe. Non content de conseiller à Goertz de se rendre sur-le-champ près du roi pour lui faire voir tous les avantages qu'il pourrait tirer de la paix avec la Russie, Ostermann lui promet encore, au nom de son souverain, une généreuse récompense.

Toutes ces démarches ont le plus heureux succès. Goertz part le 2 juillet, et revient le 9, apportant la nouvelle que le roi consent à céder ses meilleures provinces, à condition qu'il recevra une compensation. Ostermann, qui avait un si grand ascendant sur l'esprit de Goertz, et qui savait si bien faire réussir tous ses projets, parvient à le faire consentir à tout ce qu'il lui avait proposé, et dès le mois d'août le traité de paix était signé. D'après les articles de ce traité, la Finlande devait être rendue à la Suède; les limites entre les deux Etats furent marquées; la Suède cédait à la Russie les provinces de l'Ingrie, de la Livonie, de l'Esthonie et de la Carélie, ainsi que les villes de Riga, Réval, Vibourg, etc.; la Suède obtenait la permission d'acheter en Livonie, quand elle voudrait, du blé et du chanvre; le commerce était rétabli entre les deux Etats, etc. Il faut remarquer que Pierre-le-Grand, dans l'instruction qu'il avait donnée à ses ministres en les envoyant pour traiter de la paix, n'avait fait mention ni de Riga ni de la Livonie. Il désirait si ardemment la paix, que, pour l'obtenir, il sacrifiait volontiers cette province; et si, d'après le traité qu'on venait de dresser, elle allait être cédée à la Russie, il n'en faut attribuer l'heureux résultat qu'à l'habileté d'Ostermann, qui avait su profiter de toutes les circonstances pour soutenir l'honneur de la Russie, et obtenir pour elle les plus avantages. Goertz, muni de ce traité, se rendit de rechef près du roi pour

le faire ratifier; mais ses ennemis détournèrent Charles XII de le signer; ils cherchèrent à lui persuader que Goertz était dévoué à Pierre-le-Grand. Quoique Charles, qui affectionnait beaucoup son ministre, n'ajoutât pas beaucoup de foi à ces paroles, il n'en différa pas moins de conclure la paix, et exigea que Pierre-le-Grand consentît, avant d'entrer avec lui dans une coalition contre tous ses ennemis, qu'il remît à sa disposition des troupes auxiliaires, tant de terre que de mer. Sur ces entrefaites, le roi de Suède, qui commençait une guerre en Norwége, fut tué d'un coup de fauconneau, au siége de Friedrichall, le 30 novembre 1718, et le baron de Goertz fut arrêté à Stockholm, et sacrifié à la haine publique. Quoique le traité qu'il avait dressé ne fut point ratifié, cependant il servit de base à celui qui fut conclu dans la suite, en 1721.

La princesse Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, à laquelle les états de Suède déférèrent la couronne, fit continuer les conférences du congrès dans l'île d'Aland, et elle nomma le comte de Lilienstaedt ministre plénipotentiaire à la place du baron de Goertz. L'instruction que Pierre donna alors à Ostermann renfermait les conditions les plus modérées. Pierre ne voulait garder que la Livonie, Vibourg, une partie de la Carélie et Keksholm; il rendait à la Suède la Finlande, ainsi qu'une grande partie de la Carélie, et promettait, en cas de refus du ministère suédois, de lui céder la Li-

vonie, de secourir la reine dans l'acquisition de quelque autre province, ou même de payer pour cette cession la somme d'un million de roubles dans l'espace de deux ans. En cas que ces conditions parussent encore dures à la reine de Suède, Pierre-le-Grand se contentait de ne garder la Livonie que vingt années.

Pendant la durée du congrès d'Aland, Ostermann se rendit plusieurs fois près de Pierre-le-Grand pour lui communiquer les résultats des négociations et pour recevoir ses ordres.

La reine de Suède, se reposant sur les promesses des cours de France et d'Angleterre, qui lui avaient laissé espérer des secours contre la Russie, la première en argent et la seconde en vaisseaux, non contente de mettre de la lenteur dans les négociations du congrès d'Aland, fit même annoncer aux ministres russes qu'elle exigeait la restitution de tout ce que le sort de la guerre avait enlevé à la Suède, menaçant, en cas de refus, de rompre les conférences. La guerre éclata sur ces entrefaites entre les deux Etats, et Eléonore fit aussitôt savoir par un exprès qu'elle était prête à accepter la paix à des conditions plus modérées. Ostermann, muni du pouvoir de conclure un traité préliminaire, reçut alors l'ordre de se rendre sur-le-champ à Stockholm. Pierre, constant dans ses demandes, se contentait de la Livonie. Il autorisa Ostermann à offrir pour cette province jusqu'à deux millions de roubles,

ou à en demander la possession pour un temps limité, pour vingt ans au moins, si la reine ne consentait point à la lui céder à condition d'argent. « Le reste, di-« sait l'empereur, dans l'instruction qu'il avait donnée « à Ostermann, est confié à votre sagesse et à votre fi-« délité. »

Pendant le séjour d'Ostermann à Stockholm, la cour de Suède, en le flattant par de vaines espérances de paix, cherchait à intercepter les lettres qu'il adressait à Pierre-le-Grand. Cependant les succès des armes russes, remportés sous les auspices du grand-amiral Apraxine, forcèrent enfin Eléonore à annoncer qu'elle était prête à signer la paix telle qu'on la lui avait offerte, mais sous la condition d'obtenir un certain délai pour pouvoir convoquer les états généraux, et demander leur consentement (1). Ostermann revint de Stockholm avec cette nouvelle, le 17 août 1719. En quittant la Suède, il n'avait emporté que des promesses, sans avoir rien terminé : car le peu d'accord qui régnait parmi les états, et

(1) La princesse Ulrique Eléonore contracta, l'année suivante, une alliance, contre la Russie, avec le roi de la Grande-Bretagne. Son époux, Frédéric Ier, qu'elle éleva au trône, ne se fiant point à ses alliés, envoya, au mois d'avril 1726, son aide-de-camp général Marcks, avec une lettre pour Pierre-le-Grand, dans laquelle il lui annonçait son avénement à la couronne, et lui témoignait le désir de vivre en paix avec la Russie.

les intrigues des cours étrangères, rendirent inutiles toutes ses démarches.

En 1721, ce ministre, muni d'un plein pouvoir et d'instructions de l'empereur, fut envoyé de nouveau, ainsi que le grand-maître d'artillerie, le comte Bruce, au congrès de Neustadt. Les conditions auxquelles Pierre-le-Grand voulait obtenir la paix étaient les suivantes : « 1° Les provinces entières de l'Ingrie et de l'Esthonie, « avec toutes leurs villes, y compris celles de Réval et « de Vibourg, ainsi que Keksholm, dans la Carélie, « seront à jamais cédées à la Russie ; 2° il en sera de « même de la Livonie, qui lui sera cédée pour une som- « me d'argent. » Les ministres eurent l'ordre de chercher à avoir cette province pour un million de roubles, et d'offrir même jusqu'à deux millions, sous la condition qu'ils seraient payés par parties, dans l'espace de quatre ans. Quant à l'intention que Pierre-le-Grand avait manifestée d'abord de garder la Livonie à titre de possession pour un temps limité, il leur fut défendu d'en parler davantage ; ils furent au contraire chargés de répondre aux ministres suédois, en cas qu'ils en parlassent eux-mêmes, « que c'était une proposition que Pierre- « le-Grand avait faite au commencement des négocia- « tions, lorsqu'il souhaitait ardemment la paix ; mais « qu'à présent Sa Majesté ne croyait plus devoir se dé- « sister de ses demandes ». Cependant Pierre rendait à la Suède la Finlande et une grande partie de la Carélie,

excepté la ville de Kekshoim. Il était si assuré que la paix serait conclue selon ses désirs, qu'en envoyant Ostermann à Neustadt, il avait donné au sénat l'oukase suivant :

« Nous faisons savoir que nous avons nommé André
« Ostermann conseiller privé et baron de Russie, en
« récompense de ses services et de son zèle.

« PIERRE. »

En bas : « *Exécuter à la signature du traité.* »

Cependant les conférences du congrès de Neustadt étaient menées très-lentement de la part du comte Lilienstaedt et du baron Stremfeld, ministres suédois, qui commençaient même à chercher des difficultés aux plénipotentiaires russes. Ostermann, brûlant du désir de mettre fin à une guerre de vingt ans, et surtout de rendre un service important à la patrie qui l'avait adopté, a recours à la ruse : il annonce aux ministres suédois qu'il a reçu, par un exprès, ordre de son souverain de conclure la paix en vingt-quatre heures, ou de rompre les négociations. Les Suédois, intimidés par cette menace, commencent aussitôt à dresser les articles du traité, et renoncent à plusieurs des demandes auxquelles le généreux et modeste vainqueur avait déjà donné l'ordre de consentir.

Voici les articles du traité de paix conclu à Neus-

stadt, le 30 août 1721 : « 1° Les deux puissances con-
« tractantes resteront pour toujours en paix et en ami-
« tié. 2° Toutes les mésintelligences qui ont eu lieu
« entre les deux États seront oubliées, et l'on ne cher-
« chera pas à s'en venger. Il n'y a point toutefois d'am-
« nistie pour les cosaques qui ont passé chez les Sué-
« dois. 3° Dans un terme de quinze jours en Livonie, et
« de trois semaines partout ailleurs, les hostilités de-
« vront cesser pour toujours ; on compensera les pertes
« qui pourraient provenir d'un mal-entendu à ce
« sujet. 4° Le roi de Suède et les états généraux cèdent
« à jamais à la Russie les provinces qu'elle a conquises,
« la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Ca-
« rélie, avec le district de Vibourg, y compris les villes
« de Riga, Dünamiend, Pernau, Réval, Derpt, Narva,
« Vibourg, Keksholm, avec les bourgs, les rivages et
« les îles Oesel, Dago et Moen ; les archives et les plans
« de ces possessions doivent être pareillement remis à
« la Russie. 5° La Russie s'engage à évacuer dans un mois
« la Finlande, excepté les parties qu'elle s'est réservées ;
« elle promet aussi de payer à la Suède, en plusieurs
« termes, deux millions d'écus. 6° La Suède aura droit
« de trafiquer avec Riga, Réval et Arensbourg, et d'y
« acheter annuellement, sans impôts, pour cinquante
« mille roubles de blé. La Russie ne pourra défendre
« cette exportation de blé que dans les années de mau-
« vaise récolte. 7° La Russie ne s'immiscera pas dans les

« affaires intérieures de la Suède, et ne prêtera pas de se-
« cours contre ce royaume. 8° (Cet article contient la dé-
« marcation des lignes frontières entre les deux puissan-
« ces contractantes.) 9° Toutes les provinces et les villes
« suédoises annexées présentement à la Russie conserve-
« ront leurs droits. 10° Elles pourront professer la reli-
« gion évangélique; le libre exercice du rit grec y est tou-
« tefois permis. 11° Les prétentions des sujets indigènes
« sur des possessions en Livonie, en Esthonie et dans
« l'île d'Oessel, qui seront prouvées être légitimes, se-
« ront satisfaites. 12° Les sujets suédois possesseurs de
« biens dans la Livonie et l'île d'Oessel en jouiront,
« après avoir prêté serment de fidélité à la Russie.
« 13° Les troupes russes qui se trouvent en Finlande
« seront approvisionnées, du moment où les hostilités
« cesseront jusqu'à leur départ de leurs cantonnemens
« actuels, aux dépens du pays, et lorsqu'elles évacue-
« ront ladite province, elles pourront emporter leurs
« armes et leurs munitions. Les actes qui concernent la
« Finlande seront alors rendus à la Suède. 14° Les
« prisonniers recevront la liberté, et auront la permis-
« sion de se fixer dans celui des deux Etats qu'ils choisi-
« ront. 15° Le royaume de Pologne, comme allié des
« deux puissances contractantes, doit participer à la
« conclusion du présent acte; il ne sera pas non plus
« défendu à la Suède de renouveler son alliance avec la
« Pologne, sous la médiation de la Russie. 16° Le com-

« merce se fera, de part et d'autre, sans éprouver au-« cune entrave. 17° Il est permis aux sujets suédois d'é-« tablir des maisons de commerce dans les villes et les « ports russes. 18° Les puissances contractantes s'enga-« gent à secourir réciproquement les vaisseaux qui au-« ront été assaillis par la tempête près de leurs posses-« sions riveraines. 19° Les vaisseaux, en se rencontrant « en mer ou en entrant dans les ports, se salueront par « des décharges d'artillerie. 20° Les ambassadeurs, les « envoyés et courriers respectifs, se défraieront eux-« mêmes; toutefois, leur sûreté est garantie. 21° Il de-« meure d'accord que pendant trois mois toutes les au-« tres puissances de l'Europe seront admises à la partici-« pation du présent traité, à l'exception de l'Angleterre, « avec laquelle la Russie se réserve de traiter elle-même. « 22° Aucune mésintelligence, aucune discorde, ne « pourra rompre ce traité. 23° Les traîtres, les meur-« triers et les voleurs seront livrés de part et d'autre. « 24° Enfin, l'échange des ratifications de ce traité au-« ra lieu à Neustadt dans trois semaines. » Ce traité contenait encore trois articles séparés, qui sont les sui-vans : « 1° La Russie paiera à la Suède deux millions « d'écus en quatre paiemens. 2° Le roi de Suède ne pren-« dra plus à l'avenir les titres des provinces qu'il cède « présentement à la Russie, et il consent même à ce « qu'ils soient portés dans le grand titre du souverain de « de cet empire. 3° Le roi peut de lui-même ratifier le

« présent traité, sans avoir besoin de convoquer la « diète, et le traité aura son effet comme s'il eût été si« gné par les États. »

Le traité de Neustadt est une des principales époques de l'élévation de l'empire russe. Toutes les puissances de l'Europe, voyant que la Russie venait de dicter une paix aussi glorieuse à ses ennemis, s'empressèrent de contracter avec elle des alliances plus intimes, et celles même qui jusque alors avaient cherché à lui être nuisibles fléchirent devant elle, et firent leurs efforts pour obtenir son amitié.

Georges Ier, roi d'Angleterre, qui avait si souvent envoyé son escadre dans la Baltique pour secourir les Suédois, craignit alors que Pierre-le-Grand ne tournât contre lui ses armes victorieuses, pour venger sur ses possessions en Allemagne l'insulte qu'il lui avait faite. Voulant éviter ce danger, il employa tous les moyens pour regagner son amitié, et eut recours à la médiation de la Prusse, et surtout à celle de la France. Le duc d'Orléans renouvela, après la paix de Neustadt, la proposition d'une alliance plus intime avec la Russie; il fit même demander par le ministre Campredon la main de la princesse Élisabeth Pétrovna pour son fils le duc de Chartres. Mais l'empereur rejeta cette alliance. Les rois de Prusse et d'Espagne voulurent aussi s'allier à Pierre-le-Grand. Le premier proposa son neveu le margrave Charles pour époux à la douairière de Courlande Anne

Ivanovna (1), et le second demanda la main de la princesse Nathalie Pétrovna pour son fils l'infant don Ferdinand. La mort de la princesse, à la fleur de son âge, le 4 mars 1725, empêcha que ce mariage eût lieu.

Les autres souverains suivirent cet exemple, et briguèrent l'amitié d'un monarque qui faisait des rois à son gré, et dictait des lois à tous ses ennemis.

La lettre suivante, que l'empereur écrivit à ses ambassadeurs Bruce et Ostermann, peut faire voir combien il leur était reconnaissant d'avoir conclu ce traité, et en même temps quelle était la joie qu'il en avait ressentie.

« Messieurs les ambassadeurs,

« J'étais sur le point de me rendre à Vibourg, pour « visiter les frontières, lorsqu'à peine arrivé à Doubky, « j'y reçois tout à coup le traité que vous m'avez en- « voyé, déjà signé et échangé. Cette agréable surprise « m'a causé une grande joie, et j'avoue que l'école des « trois années par laquelle nous avons passé a fini de la « manière la plus glorieuse. Il semble qu'il ne s'agis- « sait que de dresser les articles du traité, et de les en- « voyer à signer à messieurs les Suédois, tant il est con- « forme aux intérêts de la patrie et à mes propres dé-

(1) On avait consenti à cette alliance uniquement par des vues politiques, mais dans l'intention de ne pas permettre qu'elle s'accomplît.

« Prusse ; 2° le roi d'Angleterre, par le crédit qu'il a à « Vienne, empêcherait cette cour de tenter aucune en- « treprise ; 3° il pourrait, de concert avec la France, « secourir la Russie (1). »

III. *De la France.* — « Pour conserver l'amitié de la « France, il n'y a que deux moyens : contracter une al- « liance plus intime avec cette puissance, ou continuer « seulement une correspondance amicale avec elle. » Ostermann conseillait d'adopter le second moyen, par la raison qu'il laisserait la Russie plus libre dans toutes ses démarches. Ce conseil fut suivi. Par la suite, M. de Manian, secrétaire de l'ambassade française, et l'émissaire Bernardoni, proposèrent à la Russie, le premier en 1732 et le second en 1734, de contracter une alliance avec la France. La Russie rejeta ces propositions (2).

IV. *De la Prusse.* — « Les relations de la Prusse « avec la Russie, continuait Ostermann, sont les sui- « vantes : 1° Le roi a des intérêts communs avec la Rus- « sie pour empêcher le roi de Pologne d'établir l'héré- « dité dans la maison de Saxe. 2° Quant à l'affaire de la « Courlande, il y a des intérêts particuliers dont il lui « est impossible de jouir sans le secours de la Russie.

---

(1) Un traité d'amitié et de commerce entre l'Angleterre et la Russie fut conclu, en 1734, pour quinze années.

(2) Une des conditions proposées par Bernardoni était le rétablissement de Stanislas sur le trône de Pologne.

« 5° L'amitié de cette dernière puissance lui est d'autant
« plus nécessaire, qu'il ne peut espérer d'aucune part
« d'aussi grands secours, en cas d'attaque des Polonais,
« que de le part de la Russie.

« — Pour ce qui est de cet empire, il doit tâcher
« d'avoir le roi de Prusse constamment dévoué à ses in-
« térêts, 1° parce que, sans le consentement de ce
« prince, aucune puissance chrétienne n'entreprendrait
« d'attaquer la Russie; et 2° qu'en cas que la Russie
« entrât dans des liaisons avec les autres cours de l'Eu-
« rope, l'alliance du roi de Prusse lui deviendrait né-
« cessaire pour pouvoir communiquer avec elles. Ainsi
« donc, tandis qu'on emploiera la politique pour con-
« server l'amitié du roi de Prusse, et qu'on se servira
« de ruse pour traîner en longueur l'affaire de la Cour-
« lande, il faudra qu'on s'empresse de conclure au plus
« tôt des alliances avec les autres puissances (1). »

V. *De la Pologne.* — Ostermann présentait au conseil trois propositions différentes au sujet de la Pologne, en lui abandonnant le soin de choisir celle qui lui paraîtrait la plus avantageuse.

Première proposition. *Consentir, selon le désir du roi de Pologne, à l'élection du prince de Saxe au*

(1) Le 10 août 1726, fut conclu à Péterebourg, entre la Prusse et la Russie, un traité d'alliance offensive, en dix-huit articles. Il devait durer dix-huit ans.

duché de Courlande. — « Voici, disait-il, les *avanta-*
« *ges* qui pourraient en résulter : 1° Une alliance dé-
« fensive avec le roi de Pologne et la maison de Saxe,
« laquelle pourrait, en quelque sorte, faciliter les
« moyens d'obtenir l'amitié de l'empereur d'Allemagne.
« 2° Le roi de Pologne consentirait alors à employer
« toute son influence pour forcer la confédération à
« abandonner toutes ses prétentions sur la Livonie.
« — Mais en voici les *dangers :* 1° Cette démarche irri-
« terait le roi de Prusse ; 2° elle procurerait de grands
« avantages au roi de Pologne, qui pourrait s'en servir
« pour déclarer comme son héritier le prince électoral ;
« 3° il s'en prévaudrait pour renouveler avec le temps
« ses prétentions sur la Livonie. »

Deuxième Proposition. *Permettre à la confédération de partager la Courlande en palatinats, après la mort du duc Ferdinand.* — « En voici les *avantages :*
« 1° Une alliance intime entre la République et la Rus-
« sie en seraient la suite ; 2° la République n'aurait
« plus de prétentions sur la Livonie ; 3° elle empêche-
« rait le roi de former aucune entreprise ; 4° elle le for-
« cerait de secourir la Russie en cas d'attaque quelcon-
« que. — En voici les *dangers :* La Russie serait dès
« lors environnée des provinces polonaises, et n'aurait
« plus de communication par terre avec les autres puis-
« sances. Le roi de Prusse aurait droit d'être très-irrité
« de cet arrangement, qui paraîtrait contraire aux inté-

« rêts de la réligion protestante, aux yeux des princes et « des États qui la professent, qui serait préjudiciable à « l'honneur de l'empire russe, aux yeux de l'Europe, et « qui enfin encouragerait la République, en se voyant si « puissante, à renouveler ses prétentions au sujet de la « Livonie. »

TROISIÈME PROPOSITION. *Céder la Courlande au prince de Brandebourg.* — « Voici les *avantages* qui « en résulteraient: 1° L'alliance et le secours du roi de « Prusse; 2° la Russie serait à l'abri des attaques de la « Courlande; 3° elle aurait toujours des relations di- « rectes avec les autres puissances. — En voici les *dan-* « *gers*: 1° On aurait à craindre l'animosité du roi de Po- « logne et de la République; 2° les querelles et les guer- « res qui pourraient être la suite de cette animosité; « 3° la nécessité d'être toujours sous les armes pour la « défense de la Courlande. Il résulte de ces considéra- « tions, concluait Ostermann, que le véritable intérêt « de la Russie exige qu'elle évite les discordes avec la « Pologne, et qu'elle cherche à conserver l'amitié de « cette puissance, ainsi que celle de la Prusse, par une « conduite purement politique (1). »

(1) Le 6 juillet 1733, les ministres russes et ceux de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui succéda à son père Auguste II, roi de Pologne, conclurent, au nom de leurs souverains, un traité qui devait être en vigueur pendant dix-huit ans, et par lequel le roi promit, entre autres choses, d'employer son influence pour faire cesser

VI. *Du Danemarck.* — Le voisinage de la Suède ayant toujours été dangereux et pour la Russie et pour le Danemarck, les intérêts de ces deux puissances étaient, suivant Ostermann, les mêmes à l'égard de la Suède. Telle fut la politique qui servit de base à tous les traités conclus avec le roi de Danemarck durant la dernière guerre; mais comme, depuis, par suite des intrigues du roi d'Angleterre, il avait conclu une paix privée avec la Suède, il en résulta que l'amitié qui avait existé jusque alors entre la Russie et lui fut affaiblie. La Russie ne cessa dès ce moment d'inquiéter le Danemarck, qui, voyant les traités avantageux qu'elle venait de conclure avec presque toutes les puissances de l'Europe, crut aussi qu'il était de son intérêt d'en rechercher l'alliance, ce qu'il fit par le moyen de son ministre Vestphalen. Tels étaient les rapports qui existaient entre les deux Etats depuis la mort de Pierre-le-Grand. « Quoique l'alliance du Danemarck a été d'un avantage « particulier pour la Russie, pendant qu'elle était en « guerre avec la Suède, cependant, disait Ostermann, « elle n'est pas à rejeter, même à l'époque actuelle, par « deux raisons: 1° pour empêcher le roi de Danemarck « de se joindre aux ennemis de la Russie, et 2° pour être

---

les prétentions de la Pologne sur la Livonie. Pour ce qui est de la Courlande, on sait qu'en 1737, à l'époque de la mort du duc Ferdinand, le comte Biren fut élu à sa place.

« en droit d'attendre de lui des secours, en cas d'entre« prise de la part de la Russie sur les Etats d'Allema« gne(1). »

VII. *De l'Espagne.* — Une alliance conclue entre la Russie et l'Espagne, par la trop grande distance qui séparait les deux États, n'aurait pu produire d'avantages réels ni à l'un ni à l'autre, et l'opinion d'Ostermann était de se contenter d'entretenir une correspondance avec la péninsule, sans y envoyer de ministres, « parce que, disait-il, il serait contraire aux intérêts et « à l'honneur de la Russie d'avoir une ambassade à Ma« drid. Car 1° quoique, pendant le règne du défunt « empereur, un ambassadeur russe ait résidé plusieurs « années à la cour d'Espagne, celle-ci non seulement « ne voulut pas observer les lois de la civilité, en en« voyant de sa part un ministre à Pétersbourg, mais « elle manqua même, en quelque sorte, au respect dû « au caractère de notre ministre, en faisant parvenir « par d'autres voies ses dépêches en Russie; 2° la rési« dence d'un ministre russe à Madrid provoquerait le « soupçon de l'empereur d'Allemagne, du roi d'Angle« terre et des Hollandais.

« Quant aux avantages qui résulteraient de la con-

(1) Un traité d'amitié fut conclu entre la Russie et le Danemarck, en 1732, à Copenhague, par les ministres des deux Etats respectifs, et par ceux de l'empereur d'Allemagne.

« duite que je conseille, c'est que 1° le roi d'Espagne « rechercherait avec plus d'instance et d'assiduité l'al- « liance de la Rusie, en cas qu'elle lui fût nécessaire, et « 2° les sommes qui seraient dépensées pour l'entretien « d'une ambassade resteraient dans la caisse de l'État. » (1)

Le 1er janvier 1726, l'impératrice Catherine Ire décora le baron Ostermann de l'ordre de Saint-André, et le nomma grand-gouverneur du grand-duc Pierre Alexiévitch (2); le 20 du même mois, elle le plaça à la tête du département de la poste étrangère. Au mois d'avril 1727, Ostermann présenta à l'impératrice un mémoire concernant l'union de la princesse Elisabeth Pétrovna avec le grand-duc Pierre Alexiévitch. Il réfutait par les motifs suivans les inconvéniens que cette alliance pour-

(1) Le chambellan Pierre-Serge Galitzine avait représenté l'ambassadeur russe près de la cour d'Espagne, depuis 1722 jusqu'en 1726. A cette époque il fut rappelé, et le prince Jean Scherbatoff fut envoyé à sa place en qualité de consul. Le 12 novembre 1727, le duc Liria, grand d'Espagne, chambellan, et chevalier de la Toison-d'Or, arriva à Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il y resta jusqu'au 30 novembre 1730.

(2) Ostermann composa un plan détaillé des études du grand-duc Pierre Alexiévitch; il contient les chapitres suivans: 1° *de l'Étude en général*; 2° *de l'Histoire moderne et de la Statistique*; 3° *de la Politique*; 4° *des Sciences militaires*; 5° *de l'Histoire ancienne*; 6° *de l'Arithmétique et de la géométrie*; 7° *de la Cosmographie*; 8° *de l'Architecture*; 9° *des Sciences qui démontrent l'excellence de l'éducation*; 10° *de la distribution des jours et des heures.*

fait rencontrer, à cause du degré de proche parenté qui existait entre les deux parties, et de l'inégalité de leur âge :

« Les unions contractées entre deux personnes pa-
« rentes ne peuvent être nullement contraires aux lois
« de la nature et de la Divinité. La Sainte Écriture nous
« prouve elle-même que, peu après la création du mon-
« de, les frères et les sœurs se mariaient ensemble, et le
« genre humain ne s'est conservé que par-là, puisque
« alors il n'y avait d'autres hommes sur la terre que ceux
« qui naquirent d'Adam et d'Eve. D'ailleurs, la parenté
« ne peut être un obstacle au mariage que pour les
« peuples, qui dépendent des gouvernemens ; mais il ne
« doit pas en être ainsi pour les souverains, qui ne sont
« pas assujettis à remplir à la lettre les lois de leurs an-
« cêtres, et qui peuvent agir de leur propre volonté lorsqu'il
« s'agit du bien-être de plusieurs millions d'hommes
« qu'il faut sauver. Quant à la différence de l'âge, elle
« n'est pas si grande qu'elle puisse empêcher cette
« union d'avoir lieu, et on a des exemples d'alliances
« dans lesquelles elle l'est beaucoup plus, etc. »

Ostermann terminait ce mémoire en conseillant à l'impératrice de choisir pour son successeur le grand duc Pierre Alexiévitch. Elle suivit cet avis, et à sa mort, le 6 mai 1727, ce prince, en exécution de la volonté qu'elle avait énoncée dans son testament, fut proclamé empereur de Russie.

Pendant le règne de ce jeune empereur, qui gouvernait sous la tutelle de l'ambitieux Menchikoff, après la disgrâce duquel il se laissa subjuguer par les Dolgorouky, devenus, pour ainsi dire, maîtres des affaires de l'État, Ostermann vit son crédit diminuer sensiblement. Lui qui, durant la vie de Catherine, avait eu la surveillance de l'éducation de ce prince, alors grand-duc, et ne le quittait jamais, n'était plus admis près de sa personne qu'un instant à son reveil, et le soir, lorsqu'il revenait de la chasse : car ceux qui l'entouraient, et les princes Dolgorouky surtout, avaient soin de détourner le jeune souverain des occupations sérieuses. Ostermann en ressentit un profond chagrin. « On agit avec l'empereur « comme si on avait intention de le perdre », dit-il un jour au comte Munich, les yeux remplis de larmes, et envisageant la conduite des grands de la cour, où il se sentait dép[illegible], et où ne le retenait que son attachement au prince, attachement qu'il lui témoigna encore pendant la maladie qui l'enleva, et durant laquelle il ne quitta pas son lit.

A la mort de Pierre II, Ostermann se retira dans ses terres. Voulant se soustraire à la nécessité de siéger au conseil privé suprême et au sénat, ce ministre adroit contrefit alors le malade. Il eut dans la suite plusieurs fois recours à cette ruse, qui le maintint long-temps à la tête des affaires.

D'après le testament de l'impératrice Catherine, le

prince Charles-Pierre Ulric de Sleswick Holstein, depuis, Pierre III, avait des titres incontestables à la couronne de Russie; cependant les membres du conseil privé suprême s'arrogèrent le droit d'en disposer à leur gré. Guidés par des vues particulières, ils résolurent de diminuer le pouvoir arbitraire, afin d'augmenter par-là leur puissance. Ils élurent la duchesse Anne Ivanovna, fille du tzar Ivan Alexiévitch, dans l'espérance que cette princesse, suivant l'exemple de la reine de Suède Eléonore, sacrifierait une partie de son autorité, en se voyant, sans s'y être attendue, élevée tout à coup au trône de la Russie. On sait sous quelles conditions limitées le conseil privé suprême lui offrit la couronne, et comment Anne se déclara autocratrice, en déchirant devant les membres de ce conseil l'acte d'après lequel elle avait consenti à prendre le sceptre.

Ostermann lui fut alors d'une très-grande utilité : car elle lui confia le soin de dresser le plan qu'elle devait suivre pour s'emparer d'un pouvoir sans bornes Ce ministre habile, dès que l'ordre fut rétabli dans la capitale, se délivra de sa maladie; les maux d'yeux dont il se plaignait disparurent subitement, et il put dès lors s'occuper de nouveau des affaires, et rendre à l'impératrice les services dont elle avait besoin. Cette conduite lui valut ses bonnes grâces, et elle les lui témoigna en le nommant comte de l'empire russe.

La première année du règne d'Anne Ivanovna (1730),

don Emmanuel, infant de Portugal, vint à Moscou, dans l'intention d'épouser ou l'impératrice elle-même, ou la princesse Anne de Mecklenbourg, fille de la princesse Cathrine Ivanovna. Ostermann prit de là occasion de représenter à l'impératrice de quelle importance était l'hérédité au trône. Elle lui ordonna de demander à ce sujet l'avis des autres ministres, et de lui donner ensuite son opinion par écrit. Ostermann exécuta la volonté de la souveraine, et quelques jours après il lui remit le rapport suivant: « Si Votre Majesté impériale « ne peut se décider à contracter de nouveaux nœuds, « il serait à souhaiter qu'elle unît son auguste nièce, la « princesse Anne de Mecklenbourg, avec quelque « prince étranger. Votre Majesté pourra alors choisir « pour successeur un des princes qui naîtront de « ce mariage, sans égard à la primogéniture. Votre Ma- « jesté agirait sagement si elle ordonnait en même « temps de faire prêter, par toute l'étendue de l'em- « pire, serment de fidélité à celui qu'elle désignerait « pour régner après elle. Il en résulterait deux avanta- « ges: vos sujets seraient flattés en voyant que vos soins « pour eux s'étendent même jusqu'à l'avenir, et toutes « les entreprises de la part des malintentionnés, ainsi « que toutes les tentatives pour troubler le repos public, « seraient par cette sage démarche déjouées pour tou- « jours. Car, si en fixant la succession l'on ne donne « pas à la mère des priviléges sur les enfans, on sera au-

« torisé à croire qu'on s'est déterminé à le faire par les « raisons suivantes : 1° dans l'intention de remettre « ainsi peu à peu la loi salique en vigueur ; 2° pour « empêcher la princesse de croire, quand elle sera à la « tête du gouvernement, qu'elle a, comme nièce aînée « de Votre Majesté, des droits incontestables à ce pri- « vilége ; 3° pour obliger vos sujets d'adorer également « le soleil levant comme le soleil couchant ; et 4° pour « mettre la nation à couvert de toutes les tentatives du « duc, père de la princesse Anne, connu par son ca- « ractère inquiet, qui le porterait sans doute à inspirer « à sa fille des sentimens qui pourraient être nuisibles « même à Votre Majesté impériale. Ce mode de suc- « cession est aussi celui qu'avait adopté l'empereur « d'Allemagne pour ses États.

« Si Votre Majesté impériale daignait prendre ces rai- « sons en considération, il faudrait qu'elle voulût bien « choisir une personne digne de sa confiance pour visi- « ter les cours de l'Europe, et choisir un époux à la « princesse. »

Quoique l'impératrice eût approuvé l'opinion du comte Ostermann, cependant elle ne lui donna aucune réponse décisive. Il eut alors recours à Théophane Procopovitch (1), archevêque de Novgorod, qui avait un

(1) Théophane Procopovitch, archevêque de la grande Novgorod, et membre du saint synode dirigeant, naquit en petite Russie, le 8 juin

grand ascendant sur l'impératrice, et ce fut par lui qu'il parvint à lui persuader de faire un choix aussi important que nécessaire. Non content de cette démarche, il fit signer à l'impératrice, le 17 novembre 1731, un manifeste qu'il avait composé, et d'après lequel tous les premiers dignitaires, tant ecclésiastiques que séculiers, jurèrent, le même jour, de reconnaître pour successeur de Sa Majesté celui qu'elle jugerait à propos de nommer par la suite.

Le 9 décembre de la même année (1731), l'impératrice nomma le comte Ostermann second membre du cabinet qu'elle venait d'établir à la place du conseil privé suprême, aboli par elle.

A la mort du grand-chancelier comte Golovkine, le 20 janvier 1734, le comte Ostermann prit le portefeuille des relations étrangères, et le 2 décembre suivant, il conclut avec le résident Rondo un traité d'a-

---

1681, et mourut le 8 septembre 1736. Ce célèbre orateur se concilia, pendant sa vie, l'estime et le respect des tzars. Sa mémoire ne cessera d'être chère aux Russes. C'était lui qui haranguait ordinairement Pierre-le-Grand, quand il revenait chargé des lauriers de ses victoires, et il lui rendit les derniers devoirs. Quiconque n'a pas lu l'oraison funèbre que Théophane prononça sur le tombeau du réformateur de la Russie ne connaît point le chef-d'œuvre d'éloquence de notre Eglise. Cet archevêque fut le premier qui en fraya la carrière. Sans lui peut-être n'aurions-nous eu ni les *Platon*, ni les *Anastasie*, ni les *Levanda*, ni tant d'autres orateurs célèbres qui firent la gloire de la chaire russe.

mitié et de commerce entre la Russie et l'Angleterre : il était de quinze années, et contenait trente articles.

En 1736, l'impératrice crut devoir déclarer la guerre à la Turquie. Les fréquentes incursions des Tartares de la Crimée sur les frontières russes donnèrent lieu à cette rupture. La cour de Pétersbourg s'en était plainte très-souvent à celle de Constantinople, sans en avoir jamais été satisfaite. Plusieurs ministres, et à leur tête le comte Ostermann, désapprouvaient cette guerre. Ce dernier démontrait que la Russie ne pouvait espérer aucun avantage de la guerre, qui, au contraire, allait lui coûter de grandes sommes et des pertes d'hommes considérables. Son opinion était d'envoyer une armée russe en Crimée, d'y faire mettre tout à feu et à sang, pour venger par-là les offenses faites à la Russie. « En cas de « plaintes à ce sujet de la part du divan, disait-il, il sera « facile de se justifier devant lui. »

Ce conseil, comme on va le voir, ne fut pas suivi, et les suites de la guerre entreprise alors mirent au jour la sagesse des avis d'Ostermann : car la Russie n'en retira pour tout avantage qu'une légère extension de son territoire et quelques succès brillans remportés par ses armes.

Le 12 avril 1736, Ostermann, par ordre de l'impératrice, écrivit une longue lettre au grand-visir, dans laquelle il dépeignait avec des couleurs très-vives la con-

duite injuste, hostile et contraire à la foi du traité existant, que, depuis trente années, la Porte n'avait cessé de tenir, malgré les remontrances continuelles de la part de la Russie. Il y annonçait que, lors même que l'impératrice s'était vue obligée de se faire à elle-même justice, elle ne s'était déterminée à recourir à ce dernier moyen d'obtenir satisfaction des injures qui lui avaient été faites que dans la vue de rétablir entre la Russie et la Porte, sur des bases solides et durables, une paix qui ne pût être rompue à l'avenir, et qui garantît pour jamais à la Russie le repos et la tranquillité. « Si la sublime Porte, disait Ostermann, est animée de sentimens aussi pacifiques, et si elle consent à envoyer des « ministres plénipotentiaires sur les frontières pour « conclure la paix, Sa Majesté est prête à y envoyer sur-« le-champ des ministres, avec ordre d'employer la plus « grande activité pour accélérer la conclusion d'une « paix qui doit assurer le bien-être des sujets des deux « Etats. » Cependant les intentions de la Russie ne furent point couronnées de succès : le divan, ayant appris les préparatifs que cette puissance avait faits pour le siége d'Azof, ainsi que la marche de ses troupes sur la Crimée, déclara la guerre à la Russie. Elle dura jusqu'en 1739, et ne fit que porter à un plus haut degré d'élévation la gloire des armées russes, commandées par les braves maréchaux les comtes Munich et Lassy. En-

fin, la paix conclue à Belgrade, par l'intervention de la cour de France (1), fut le fruit du courage de ces deux célèbres guerriers et de la sagesse du comte Ostermann. En exécution de ce traité de paix, la Russie devait évacuer la Moldavie, restituer Khotine, Otchakoff et Kinbourn à la Porte, raser les fortifications d'Azof, et garder seulement son emplacement. La Porte promit de son côté de ne point avoir de garnisons et de ne point construire de forts le long du Kouban. Mais l'avantage le plus réel que la Russie tira de ce traité fut l'annulation de celui du Pruth, conclu en 1711.

Le comte Ostermann rédigea le manifeste, qui parut à Pétersbourg le 14 février 1740, et qui annonça à l'empire la conclusion de la paix avec la Turquie. Ce fut une nouvelle preuve de la sagesse et de la profonde politique de ce grand ministre.

Le jour de la celébration de la paix, le 14 février, l'impératrice Anne fit présent au comte Ostermann d'un riche déjeuner en argent, d'une bague en diamans, gar-

(1) Le cardinal de Fleury contribua beaucoup à la conclusion de ce traité. L'impératrice lui en témoigna sa reconnaissance par une lettre qu'elle lui adressa. Fleury, en lui répondant, disait « qu'il n'avait fait qu'exécuter strictement la volonté de son roi ».

La correspondance de Fleury avec le comte Ostermann, en 1738, est conservée à Moscou, aux archives du collége des affaires étrangères. On y reconnaît à chaque ligne le grand génie de ces deux ministres, les plus sages et les plus habiles de leur temps.

nie de grosses pierres, et lui assigna une pension de cinq mille roubles par an, outre les appointemens qu'il avait touchés jusque alors. Pendant les dernières années du règne de l'impératrice, depuis 1736, Ostermann s'était retiré dans sa maison, sous prétexte de ne pouvoir marcher à cause de la goutte. Un reproche sanglant qu'il avait reçu un jour de Biren, favori de l'impératrice, et qu'il ne put jamais lui pardonner, fut la cause qu'il s'éloigna de la cour. Quoique la dissimulation d'Ostermann ne fût d'abord qu'artifice et ruse, cependant la vie sédentaire qu'il mena pendant plusieurs années consécutives le rendit réellement malade, au point qu'il ne quittait plus son fauteuil que pour aller à la cour, dans des cas extraordinaires, ou quand il y était mandé.

Le 17 octobre 1740, à l'âge de quarante-six ans, l'impératrice Anne mourut d'une gangrène, suite d'une grave et longue maladie. Quelques jours avant sa mort, lorsqu'il n'y eut plus d'espoir de la sauver, Ostermann se fit porter sur un brancard au palais. Les premiers dignitaires, qui s'y étaient déjà réunis, et au nombre desquels était aussi le maréchal Munich, lui proposèrent aussitôt de confirmer leur sentiment sur le projet qu'ils voulaient présenter à l'impératrice relativement à la nomination du jeune Ivan, fils de la princesse Anne et du duc Antoine Ulric de Brunswick, comme successeur à la couronne, en conférant la régence au prince Biren, duc de Courlande, jusqu'à ce que le jeune empereur attei-

gnît l'âge requis (1). Ostermann ne voulait point d'abord participer à un projet « qui, disait-il, ne le regardait pas, « lui qui était étranger, autant que ceux qui, comme « Russes, y étaient le plus intéressés. » Mais lorsque Bestougeff (celui qui dans la suite fut comte et grand-chancelier) lui eut répliqué « qu'il s'étonnait d'en-« tendre que le comte voulût se faire passer pour étran-« ger, tandis qu'il occupait depuis tant d'années le pre-« mier poste de l'empire, tandis que non seulement « personne ne le reconnaissait pour tel, mais que de « plus, tout le monde lui donnait la préférence sur un « grand nombre de Russes qui n'avaient pas autant mé-« rité que lui, et qu'il lui eût dit qu'on ne voulait au-« cunement le forcer d'adopter leur projet, mais qu'il « s'agissait seulement d'énoncer son opinion, dont, au « reste, ils sauraient bien se passer, en cas de refus », alors Ostermann, voyant la tournure que les circonstances prenaient, répondit « qu'on l'avait mal compris, et « que lui-même ne voyait dans la nomination du duc « de Biren comme régent de l'empire que la démar-« che la plus conforme aux vrais intérêts de la Russie, « en cas qu'elle eût le malheur de perdre Sa Majesté ».

---

(1) Le comte Munich, en élevant Biren à la dignité de régent, croyait que ce dernier se contenterait d'en porter seulement le titre et lui abandonnerait le soin des affaires; mais il se trompa. Biren n'eut dans la suite aucun égard à ses prières.

Après quoi il se mit aussitôt à composer le manifeste suivant, par lequel le jeune Ivan fut nommé successeur de l'impératrice:

« Anne, par la grâce de Dieu, impératrice et auto-
« cratrice de toutes les Russies,

« Notre amour maternel pour l'Empire et pour nos
« fidèles sujets nous ayant fait juger qu'il est néces-
« saire et salutaire pour leur prospérité constante et leur
« sécurité de faire de bonne heure des dispositions
« pour régler la succession au trône impérial, et ayant
« déclaré à ce sujet, et en vertu du pouvoir impérial
« souverain que nous avons reçu de Dieu, le grand-
« duc Ivan, notre petit-neveu, pour notre successeur,
« par une ordonnance publiée le 5 de ce mois, nous
« n'avons pas moins à cœur que notre but soit rempli
« selon nos désirs, et que cette forme de gouverne-
« ment si heureusement établie dans notre Empire soit
« constamment maintenue et observée après nous. Or,
« comme il pourrait arriver, par la volonté de Dieu,
« que ledit grand-duc, notre petit-neveu, parvînt au
« trône dans un âge où il ne serait pas encore en état de
« gouverner lui-même, nous ordonnons par le présent que
« dans ce cas, et pendant tout le temps de sa minorité,
« les affaires de l'État soient administrées, en son nom,
« par un régent capable de remplir ces fonctions impor-
« tantes, et qui prenne soin de l'éducation du jeune
« monarque, en même temps qu'il gouvernera l'empire

« de manière à maintenir les réglemens, lois et ordon-
« nances faits par feu notre oncle l'empereur Pierre Ier,
« de glorieuse mémoire, ainsi que ceux qui ont été pu-
« bliés pendant notre heureux règne. En conséquence,
« mue par notre bienveillance maternelle pour notre
« empire et nos fidèles sujets, et en vertu du pouvoir
« souverain que nous avons reçu de Dieu, nous nom-
« mons et nous établissons, par le présent, régent de
« l'empire, pendant la minorité de notre susdit petit-
« neveu, le grand-duc Ivan, et jusqu'à ce qu'il ait atteint
« sa dix-septième année, S. A. le prince Ernest Jean, duc
« régnant de Livonie, de Courlande et de Sémigalle, et
« nous lui confions pleine et entière puissance et auto-
« rité pour administrer, selon les principes ci-dessus
« énoncés, les affaires de l'empire, soit intérieures, soit
« extérieures, et nous ordonnons que tous les traités et
« alliances qu'il pourrait conclure avec quelque puis-
« sance étrangère que ce pût être, pour le bien et l'uti-
« lité de l'empire, aient la même force et la même au-
« thenticité que s'ils eussent été conclus par l'empereur
« souverain de toutes les Russies, et qu'ainsi ils obli-
« gent notre successeur d'une manière aussi sacrée et
« aussi inviolable que s'ils fussent émanés de lui. Ledit
« régent, en vertu des pouvoirs qui lui sont confiés,
« pourra également prendre toutes les mesures qu'il ju-
« gera nécessaires et utiles à l'empire, relativement
« aux forces de terre et de mer, au trésor, à la dispen-

« sation des récompenses pour services rendus à l'État,
« et en général relativement à toutes les affaires de
« l'empire.

« Et dans le cas où, par la volonté de la Providence,
« le grand-duc, notre cher petit-neveu, viendrait à
« mourir avant sa majorité, et sans laisser d'enfans, nous
« voulons et ordonnons qu'il ait pour successeur l'en-
« fant mâle qui naîtra le premier du mariage de notre
« chère nièce S. A. la princesse Anne avec S. A. le prince
« Antoine Ulric, duc de Brunswick-Lunebourg; et en cas
« que celui-ci vienne encore à mourir, il sera remplacé
« par les princes qui naîtront du même mariage, par
« ordre de primogéniture. Dans tous ces cas, S. A. le
« prince Ernest Jean, duc de Livonie, de Courlande et
« de Sémigalle, aura la régence et administrera les affai-
« res, de quelque nature qu'elles puissent être, et de la
« manière qu'il est dit ci-dessus.

« Si, par les décrets de la Providence, il arrivait que
« les succeseurs que nous venons de désigner, savoir, le
« prince Ivan et ses frères, vinssent à mourir sans en-
« fans légitimes, ou que la succession parût incertaine,
« le régent, avec les ministres du cabinet, le sénat, les
« feld-maréchaux et les généraux, prendraient de bonne
« heure toutes les mesures nécessaires pour établir la suc-
« cession, nommeraient et établiraient, de concert, un
« succcesseur au trône de l'empire de Russie, lequel, après
« cette élection unanime, serait regardé comme s'il eût

« été choisi et nommé par nous-même pour nous suc-« céder, en vertu du pouvoir que nous avons reçu de « Dieu.

« La présente ordonnance ayant été faite, après mûre « et suffisante délibération, pour le bien de notre em-« pire et de nos fidèles sujets, nous ordonnons en mê-« me temps à tous les états de l'empire ecclésiastique, « civil, militaire ou autres, d'observer dans l'exercice « de leurs charges et fonctions une obéissance entière aux « ordres dudit régent, et d'exécuter ses ordres et ordon-« nances qui tendront au bien de l'empire. Du reste, nous « ne doutons pas que, d'après les preuves de zèle et de « fidélité que nous a données pendant plusieurs années « ledit régent que nous nommons aujourd'hui, il ne té-« moigne constamment aux membres de la famille im-« périale qui existeront après nous le respect qui leur « est dû, et qu'il ne prenne soin de fournir à leur en-« tretien d'une manière convenable à leur état.

« Comme cette régence doit naturellement paraître « au duc de Courlande un fardeau pesant, et qu'il ne « consent à s'en charger que par attachement pour nous, « ainsi que pour le bien de l'empire et de nos sujets, « nous ordonnons que, dans le cas où ledit duc se dé-« mettrait de la régence, soit pour des causes person-« nelles, soit par des circonstances qui lui en rendraient « le fardeau trop pesant, il soit formé un conseil de ré-« gence, composé des membres du conseil du cabinet,

« du sénat, des feld-maréchaux et autres généraux, le-
« quel administrerait en commun toutes les affaires, jus-
« qu'à la majorité de notre successeur. Après la formation
« de ce conseil, le régent pourra, s'il le juge à propos,
« rester à la cour ou retourner dans son duché : à l'effet
« de quoi, nos ministres du cabinet, le sénat, les feld-
« maréchaux et autres généraux lui prêteront toute aide
« et assistance.

« Pour donner aux présentes volontés toute la force
« qu'elles doivent avoir, nous les avons signées de no-
« tre main et scellées de notre sceau.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 6 octobre 1740. »

En vertu de ce manifeste, qui ne fut publié que le 18 octobre, le lendemain de la mort de l'impératrice, le grand-duc Ivan monta sur le trône impérial, et le duc de Courlande fut reconnu régent de l'empire.

Au moment où ce dernier fut placé à la tête des affaires de l'État, Ostermann avait pris la résolution de s'éloigner et de partir pour les pays étrangers; il avait sollicité et obtenu de l'impératrice la permission d'aller rétablir sa santé aux eaux minérales d'Allemagne. Mais la maladie de cette princesse le retint en Russie, et il n'eut bientôt plus besoin de mettre à exécution ce projet d'une adroite politique, car à la même époque arriva la chute du duc régent.

La princesse Anne, mère du jeune souverain, ayant saisi, le 9 novembre, les rênes du gouvernement, nom-

ma, le lendemain, Ostermann grand-amiral de l'empire. Quoiqu'il ne fût plus alors vice-chancelier, cependant il demeura chargé d'entretenir la correspondance avec les ministres russes résidans près des cours étrangères, ainsi que de dresser les différentes conventions faites avec elles. En vertu de ce pouvoir, le 16 décembre 1740, il conclut avec l'ambassadeur extraordinaire de Prusse, le baron de Mardefeld, un traité entre la Russie et la Prusse, par lequel les deux puissances, renouvelant leur alliance et leur amitié, promettaient de se secourir l'une l'autre, en cas de guerre, et de se fournir réciproquement un secours de douze mille hommes de troupes, et plus, si les circonstances l'exigeaient. Les projets hostiles qu'on voyait se former en Suède, et qui paraissaient être dirigés contre la Russie, furent le principal motif qui porta le comte Ostermann à conclure ce traité. Quoiqu'il fût certain du succès que les armes russes obtiendraient si la guerre venait à éclater, cependant il voulut la détourner par une sage politique plutôt que de souffrir que le sang coulât de nouveau.

Ostermann jouissait de la plus grande faveur auprès de la régente, parce qu'il s'était toujours opposé à son mariage avec le prince héréditaire de Courlande, fils du duc Biren. Le duc de Brunswick, Antoine Ulric, époux de la régente la princesse Anne, et père du jeune Ivan, aimait aussi beaucoup Ostermann; il lui rendait souvent visite, et l'appelait toujours son maître. Cepen-

dant ce favori n'était pas content de son sort. A la tête des affaires depuis la mort du grand-chancelier comte Golovkine, il ne put voir de sang-froid le maréchal comte Munich prendre la place de premier ministre du cabinet, et fit tous ses efforts pour l'en éloigner.

A la fin du règne de la défunte impératrice, il s'était retiré dans sa maison, où il était resté plusieurs années : il reparaît alors au palais de la grande-duchesse Anne. Dans les conversations qu'il a avec elle, il ne cesse de chercher à lui prouver que le premier ministre est tout-à-fait dépourvu des connaissances nécessaires dans l'administration des affaires tant intérieures qu'extérieures ; qu'une telle inexpérience peut être très-nuisible au bien de l'Etat ; et enfin, que lui-même il serait prêt à donner les instructions nécessaires au maréchal, si sa maladie, qui le retenait sans cesse chez lui, ne lui en ôtait la possibilité. La grande-duchesse, entraînée par les représentations continuelles du comte Ostermann, se détermina à lui confier de nouveau la direction du département des relations extérieures ; celui de l'intérieur fut remis aux soins du vice-chancelier comte Michel Golovkine. Le comte Munich, qui, en conservant le titre de premier ministre de l'empire, ne resta plus qu'à la tête de la partie militaire, demanda sa démission, et l'obtint le 1er mars 1741.

Le 13 août de cette année, la Russie se vit forcée de déclarer la guerre à la Suède, qui, la première, l'avait

provoquée, en n'observant point, par suite des intrigues de la cour de France, les conditions de paix qui existaient entre les deux Etats. Le commandement de l'armée russe fut alors confié au brave maréchal Lassy. Quelque temps après, le comte Ostermann présenta à l'impératrice son opinion d'une manière très-détaillée sur cette guerre. J'en fais ici un extrait pour donner aux lecteurs une nouvelle preuve de la profonde politique de ce ministre. « Déjà, disait-il, depuis plus d'un siè-
« cle la France aspire à une monarchie universelle.
« Jusqu'à présent il n'y a eu que la cour de Vienne qui
« ait cherché à s'opposer à ses vues ambitieuses. Lors de
« la mort de l'empereur Pierre Ier, qui ne laissa point de
« successeur mâle, il n'y eut personne qui put arrêter les
« progrès de ce torrent qui engloutissait tout, au con-
« traire, plusieurs puissances furent entraînées par lui,
« et se rangèrent du côté de ce royaume. C'était donc
« à la Russie seule qu'il était réservé de lui opposer une
« digue. Alors, pour détourner son attention, et pour
« l'empêcher de porter des secours à la reine de Hon-
« grie, la cour de Versailles persuada à celle de Stock-
« holm, dont le ministère lui était tout-à-fait dévoué,
« de déclarer la guerre à la Russie. La précipitation
« avec laquelle cette déclaration fut faite, les subsides
« que les Suédois tirèrent des Français, qui, sans doute
« ne manqueront pas de prêter à leurs alliés de puis-
« sans secours lorsqu'ils auront les mains déliées, tout

« annonce la justesse de mes observations. Il est proba-
« ble aussi que la France fera encore embrasser ses inté-
« rêts à l'Espagne et à la Prusse, ce qui pourra très-fa-
« cilement prolonger la guerre du nord. On prétend que
« ses intrigues s'étendent jusqu'à la Porte et à la Perse,
« qu'elle veut forcer à nous déclarer la guerre. Quant
« à la France et à la Prusse, il est peu probable qu'elles
« consentissent à entrer dans une lutte qui ne leur
« assurerait absolument aucun avantage; mais il faut
« prendre ses précautions contre le schah de la Perse.
« Il ne faut point fermer les yeux sur les confédéra-
« tions qui se forment en Pologne: car elles peuvent
« être dangereuses pour la Russie, et ce serait une me-
« sure de sûreté que de faire avancer vers les frontières
« de ce pays les troupes qui se trouvent présentement
« en Ukraine.

« La Russie, dans des circonstances aussi critiques
« que celles où elle se trouve aujourd'hui, s'adressa aux
« puissances étrangères; mais elles furent sourdes à sa
« voix; elle ne put parvenir à faire abandonner au roi
« de Prusse une politique tout-à-fait contraire à ses
« propres intérêts, car l'agrandissement de la Suède ne
« peut que lui être nuisible, et ce fut en vain qu'elle
« chercha à prendre part à l'alliance générale qui exis-
« tait entre l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck et
« le roi de Pologne.

« Abandonnée à elle-même, elle sut repousser les

« efforts d'un ennemi d'autant plus à craindre, que ses « prétentions ne se bornaient pas à revendiquer les pro- « vinces perdues dans la dernière guerre, mais qu'elles « allaient même jusqu'à vouloir troubler le bien-être de « l'Etat et à renverser le sage gouvernement sous lequel « il en jouit. Il ne nous reste donc présentement qu'à « savoir profiter de l'instant pendant lequel nous n'a- « vons qu'une seule puissance ennemie : il faut conti- « nuer la guerre avec une infatigable activité et une vi- « gueur soutenue, afin de réduire la Suède à la nécessité « de conclure une paix avantageuse pour la Russie, et « de la mettre à jamais dans l'impossibilité de lui être « nuisible. Je tombe parfaitement d'accord avec le « comte Lassy, et j'affirme qu'il est indispensable de « faire, l'année prochaine, une guerre offensive, ainsi « que de renforcer le corps de cinquante mille hommes « qui se trouve sur les frontières. Quant aux forces de « l'ennemi, il peut opposer à la Russie soixante mille « hommes de terre et vingt vaisseaux de ligne. »

Dans le courant de la même année (1741), Ostermann présenta à la régente un autre mémoire, qui contenait son opinion au sujet des différentes branches de l'administration publique. Il conseillait 1°. de faire publier plusieurs lois tendantes à déraciner les nombreux abus qui s'étaient glissés dans la juridiction des magistratures, et qui devaient imposer aux juges une stricte observation de leurs devoirs; 2°. d'ordonner au sénat de

faire, chaque mois, des rapports détaillés de tous les procès terminés, afin qu'en les mettant sous les yeux de Son Altesse, elle pût juger de l'activité et de la capacité des premiers magistrats; 3° de nommer, pour examiner ces rapports, un conseil composé du procureur-général et de huit sénateurs qui devaient tenir des séances quatre fois par semaine; 4° de faire siéger dans ce conseil un maréchal et un membre du collége des guerres, quand il y serait question d'affaires militaires, et un membre de l'amirauté, quand les affaires seraient de la compétence de cette partie de l'administration; 5° de se conformer, pour ce qui regardait le clergé, au règlement de Pierre-le-Grand, de ne le laisser jouir que des sommes nécessaires pour son entretien, et d'élever des écoles et des hôpitaux avec l'excédant de ses revenus; 6° de nommer une commission particulière, qui serait spécialement chargée de s'occuper de la composition des nouvelles lois; 7°. d'exiger, avant d'entreprendre ces différentes réformes, des rapports détaillés de tous les tribunaux, concernant le mode qu'ils suivent dans leur administration, surtout dans la partie des revenus publics et de leurs ressources; 8° de s'assurer du système de défense en Russie et de l'état des forteresses; de réparer celles qui exigeaient réparation, et d'en construire de nouvelles, surtout du côté de Backhmut, et entre Samaria et Mious, pour défendre cette contrée des incursions des Backhirs. Ostermann proposa ensuite plu-

sieurs moyens à adopter pour mettre sur un meilleur pied les troupes de terre, et munir les arsenaux de toutes sortes d'armes. Il s'étendait fort longuement au sujet de la flotte, et conseillait à la régente de s'occuper particulièrement de cette partie, négligée jusque alors; d'encourager les officiers de la marine, et de continuer d'envoyer des jeunes gens pour servir dans les flottes étrangères; de fixer à l'amirauté un nouveau revenu, dont elle pût jouir d'une manière plus sûre et plus commode que de celui qu'elle tirait des cabarets et des impôts perçus dans l'intérieur. Ensuite, il faisait observer la nécessité de fixer la composition de tous les tribunaux, ce qui n'avait pas été fait jusque alors; de prendre en considération l'intégrité et la capacité des membres plutôt que leur nombre, qui ne pourrait que ralentir la marche des affaires; de partager les chambres de justice en départemens, et d'augmenter les appointemens des juges, pour les forcer à n'être plus avides de gain; et enfin, d'abolir l'usage de nommer de nouveaux voévodes tous les deux ans, coutume nuisible aux grands intérêts qui se rattachent à ce poste. Il disait aussi dans ce mémoire que le plus sûr moyen dont la couronne pourrait se servir pour augmenter ses revenus d'une manière qui ne fût pas onéreuse pour le peuple serait, à son avis, le monnoyage; qu'il conseillait d'emprunter une grande somme d'argent aux Anglais ou aux Hollandais, afin que l'Etat pût toujours avoir à sa disposition un

grand capital, ce qui, en même temps, hausserait le cours; qu'il regardait les pièces de cuivre de cinq sous comme pernicieuses à l'État, et que, tout en convenant que leur abolition souffrirait de grandes difficultés, on devait cependant chercher les moyens d'y parvenir. Il présentait différens projets pour augmenter les revenus provenans de la vente de l'eau-de-vie, des douanes, des bains, des moulins, de la pêche, du tabac, des mines, des usines, etc.

En terminant ce mémoire, il s'étendait sur les détails du commerce qui se faisait aux frontières; conseillait d'abandonner à une compagnie le commerce avec la Chine, et en cas qu'il ne se trouvât personne pour l'entreprendre, de le déclarer tout-à-fait libre, en n'imposant que la paie du droit d'entrée.

Ostermann, après avoir éloigné le comte Munich, trouva un nouvel adversaire dans la personne du vice-chancelier comte Golovkine, qui ne put voir sans envie la confiance illimitée qu'avait en lui le duc de Brunswick. Voulant prendre le pas sur le grand-amiral, Golovkine sut gagner la confiance de la grande-duchesse, qui le chargea de nouvelles missions très-importantes, sans en avertir le comte Ostermann. Quoique l'amour-propre de ce dernier dût en être blessé, cependant il ne cessa d'être dévoué à la régente : car ayant appris, au moyen des espions qu'il avait partout, que la grande-duchesse Elisabeth Pétrovna avait intention de se déclarer contre

elle, il l'en avertit sur-le-champ. Anne, au lieu de prendre les mesures nécessaires pour éloigner le danger qui la menaçait, riait de la crainte puérile d'Ostermann, et ne voulut point ajouter foi à ses justes remontrances. Un jour, ce ministre, qui était malade, se fit apporter sur un brancard, et instruisit la régente des conférences secrètes que le marquis de la Chétardie (1), ambassadeur de France, entretenait avec Lestock (2),

(1) Le marquis de la Chétardie, ambassadeur extraordinaire de France près la cour de Russie, contribua beaucoup à l'élévation d'Elisabeth au trône; il lui fournit même de l'argent dont elle manquait alors. Le zèle qu'il lui avait témoigné lui valut dans la suite la décoration de l'ordre de Saint-André, et le portrait de l'impératrice garni en diamans. Le marquis fut d'abord très-estimé à la cour de Russie; mais une dispute s'étant par la suite élevée entre lui et le grand-chancelier comte Bestougeff Rumine, il fut rappelé en France, et obligé de quitter son poste au mois de juin 1744.

(2) Lestock, par ses conseils et ses services, parvint à faire monter Elisabeth sur le trône. Le jour qu'elle prit les rênes du gouvernement, il ne la quitta pas un instant, ce qui fut lui valut d'être nommé conseiller privé, médecin de la cour, président du collége de médecine, et Elisabeth lui fit don de son portrait garni en diamans. Charles VII, empereur d'Allemagne, le revêtit, en 1744, du titre de comte de l'empire. Lestock jouit de la faveur de l'impératrice jusqu'en 1748. A cette époque, le grand-chancelier comte Bestougeff, son ennemi, qui depuis long-temps cherchait les moyens de le perdre, parvint à le faire arrêter et enfermer dans la forteresse de Pétersbourg, d'où il fut bientôt transporté au grand Oustioug. Pierre III, à son avénement au trône, lui rendit la liberté et toutes ses dignités. Il mourut de la gravelle, au mois de juin 1767.

chirurgien de la grande-duchesse Elisabeth Pétrovna. Anne, sans répondre à un avis aussi sage, montra à Ostermann un nouvel habit qui venait d'être fait pour l'empereur.

Cette sécurité ou plutôt cette insouciance causa sa sa perte; elle entraîna aussi celle du comte Ostermann. Ce favori, en butte aux nombreux désagrémens qu'il essuyait continuellement de la part du vice-chancelier Golovkine, dont l'intention était de le priver de la confiance de la régente, assembla en consultation, le 12 novembre, quatre des premiers médecins, qui lui prescrivirent de prendre les eaux de Spa, comme le seul moyen de rétablir sa santé. Ostermann espérait pouvoir s'expliquer avec la grande-duchesse en lui présentant cette consultation, et regagner par-là ses bonnes grâces. Peut-être aussi ce sage et prévoyant ministre se vit-il forcé d'agir ainsi par les circonstances critiques dans lesquelles la régente se trouvait. Malgré toutes ses précautions, il ne put éviter le malheur qui l'attendait. Le 25 du même mois, trois cents grenadiers du régiment de la garde de Préobrajensky, dévoués à la cause de la duchesse Elisabeth, la firent monter sur le trône de son père, et le même jour Ostermann fut arrêté et enfermé dans la forteresse de Pétersbourg.

Par le manifeste qui parut alors, au mois de janvier 1742, le comte Ostermann fut déclaré coupable 1° « d'a-« voir composé, pour l'impératrice Anne, le testament

« concernant la succession à la couronne, et d'y avoir « passé sous silence le droit que le testament de Catherine Ire donnait à Elisabeth au trône de son père, après « la mort de Pierre II; 2° d'avoir présenté le projet de « faire épouser à la grande-duchesse Elisabeth quelque « prince éloigné; 3° d'avoir fourni encore un autre pro- « jet, dans lequel il proposait de confirmer la succession « au trône de Russie aux enfans des deux frères de la « duchesse Anne de Brunswick; et 4° d'avoir cherché à « procurer à cette princesse le titre et la dignité d'im- « pératrice. »

Le 18 du même mois, le maréchal comte Munich, le vice-chancelier comte Golovkine, le président du collége de commerce le baron de Megden, et le grand-chambellan comte Loevenvold, sont mis dans de simples chariots, et conduits sur la place publique, où se trouve dressé un grand échafaud. A dix heures du matin, Ostermann infirme est apporté sur un brancard, et y est placé. Alors le secrétaire fait lecture d'une longue accusation de cinq feuilles, qui contiennent le détail des crimes qui lui sont imputés. Ostermann, dont la tête blanchie par l'âge est découverte, prête une oreille attentive, et ne témoigne que de l'étonnement. Enfin la sentence du sénat lui est prononcée, et il apprend qu'il doit être *roué*. Cependant on n'a fait aucun préparatif pour cet horrible supplice, et l'on ne remarque sur l'échafaud que deux haches et deux billots. La lecture

de l'accusation achevée, des soldats enlèvent Ostermann de son brancard; on lui met la tête sur l'un des billots; le bourreau le décollète, et, saisissant sa hache, se dispose à le frapper. Cette scène se passe en un instant; mais en même temps on annonce que l'impératrice fait grâce au coupable, qu'elle commue la peine de mort en un bannissement perpétuel, et qu'Ostermann passera le reste de ses jours à Bérésoff. Celui-ci, avec calme, demande alors sa perruque et son bonnet, rattache le collet de sa chemise, remet sa robe de chambre, et conserve le plus grand sang-froid.

N'est-ce point là une preuve que l'homme dont l'âme est véritablement élevée est toujours le même au milieu des plus grands malheurs, qu'il sait envisager sans trouble!

Le lendemain, le comte Ostermann, malgré les douleurs aiguës que la goutte lui fait ressentir, est envoyé en Sibérie. Il recommande ses enfans, dont il va se séparer, à la protection de l'impératrice, et pour lui, au-dessus de son infortune, il conserve un caractère inébranlable.

A cause de ses infirmités, on fut obligé de placer son lit sur le traîneau qui le mena au lieu d'exil, où voulut le suivre son épouse, fondant en larmes et poussant des cris lamentables.

La mort vint bientôt délivrer Ostermann de cette cruelle position : car il rendit le dernier soupir dans

les bras de sa malheureuse épouse éplorée, le 20 mai 1747, à l'âge de soixante et un ans, et en lui s'éteignit l'astre dont la lumière avait éclairé tant d'années la Russie et l'Europe entière.

Avant de terminer ce qui regarde cet homme célèbre, je crois devoir donner ici le portrait qu'en fait M. de Manstein :

« Le comte Ostermann, dit-il, fut un des plus grands « ministres de son temps; il connut à fond les intérêts « de toutes les cours de l'Europe. D'une conception « prompte et d'un esprit rare, il était très-laborieux et « très-actif. Incorruptible, jamais il ne reçut le moin- « dre présent des cours étrangères sans que celle qu'il « servait l'eût ordonné. D'un autre côté, il était d'une « défiance qu'il poussait au plus haut point. Dans « les places qu'il occupait, il ne pouvait souffrir « ni supérieurs ni égaux. Il était aimable avec ceux qui « l'entouraient, lorsque leurs lumières les rendaient in- « finiment inférieurs à lui. Jamais il ne se fit aimer de « ses collègues du cabinet : il voulait être le maître de « toutes les affaires; les autres ne devaient qu'approu- « ver et signer. Dans les affaires épineuses où, en vertu « de sa charge, il fallait qu'il donnât son opinion, il « affectait de se dire malade, de peur de se compro- « mettre, et c'est par cette politique qu'il s'est main- « tenu pendant six règnes dans les premières charges « de l'Etat. »

En effet, telle fut la conduite qu'il tint dans nombre d'occasions.

Par exemple, lorsqu'à la mort de Pierre II, les membres du conseil privé suprême vinrent dans la maison du comte, et lui présentèrent à signer l'acte qui engageait la duchesse Anne à accepter la couronne sous des conditions qui limitaient son pouvoir, il feignit d'avoir un tel accès de goutte aux mains, qu'il lui fut, dit-il, impossible de tenir la plume. L'acte fut renvoyé sans qu'il l'eût signé. Ceux qui l'avaient rédigé en souffrirent; pour lui, il conserva sa place.

Une autre fois, lorsqu'en 1740 Biren fut arrêté par le comte Munich, et que la grande-duchesse envoya chercher Ostermann, celui-ci, ignorant ce qui venait de se passer, s'excusa de ne pouvoir remplir l'ordre de la duchesse, sous prétexte qu'il avait la colique, et ce ne fut que lorsqu'il eut acquis la certitude que Biren était effectivement arrêté, qu'il se présenta au palais, après un ordre réitéré de s'y rendre.

Quand il lui arrivait d'être obligé de donner une réponse décisive, et qu'il n'avait point intention de faire ce qu'on lui demandait, alors, après bien des détours, il finissait par alléguer qu'il souffrait des douleurs de goutte, et éludait ainsi la question.

Sous le règne de Catherine Ire, Menchikoff fit part un jour à Ostermann du désir qu'il avait de devenir duc de Courlande. Après avoir reçu son approbation, il lui

témoigna qu'il serait bien plus sûr du succès de la démarche qu'il allait faire en Courlande s'il voulait l'y accompagner. Ostermann, auquel cette proposition déplaisait, feignit d'être malade; il se frotta le visage de figues sèches, et dit à tout le monde qu'il avait la jaunisse. Il n'est pas moins curieux qu'Ostermann n'ait jamais accompagné sa signature des titres dont il était revêtu: c'est peut-être encore là un trait de son adroite politique.

« Ce ministre, dit plus loin M. de Manstein, avait « une façon de parler si étrange et si ambiguë, que fort « peu de personnes pouvaient se vanter de l'avoir com« pris. Souvent les ministres étrangers, après des en« tretiens de deux heures avec lui, n'en savaient pas « plus en sortant de son cabinet qu'au moment où ils y « étaient entrés. Tout ce qu'il disait ou écrivait pou« vait s'entendre de deux manières. Fin et dissimulé, il « savait commander à ses passions, et, quand le besoin « l'exigeait, s'attendrir jusqu'aux larmes. Il ne regardait « jamais personne en face, et, de peur que ses yeux ne « pussent le trahir, il savait les rendre immobiles.

« Sa manière de vivre chez lui était aussi fort ex« traordinaire: il était mal propre au plus haut degré; « ses appartemens étaient très-mal meublés, et ses gens « ordinairement vêtus comme des gueux. La vaisselle « d'argent dont il se servait tous les jours ressemblait « à du plomb, tant elle était mal nettoyée, et sa table

« n'était bien servie qu'aux repas de cérémonie. Son « habillement, surtout les dernières années de sa vie, « pendant lesquelles il ne sortait plus de son cabinet « que pour se mettre à table, inspirait le dégoût par « leur malpropreté. »

« Le règne de Pierre Ier, dit le Grand-Frédéric, dans « l'histoire de son temps, avait formé un homme qui, « par son expérience, était comme destiné à porter le « fardeau de la direction des affaires sous les succes- « seurs de ce monarque : c'était Ostermann. Semblable à « un adroit pilote, il tint toujours d'une main ferme le « gouvernail de l'Etat au milieu des troubles que cau- « sèrent les successions au trône. Il était natif de la « Marck, en Westphalie. Son origine n'était pas illus- « tre; mais la nature distribue ses dons sans égard à la « naissance. Ce ministre connaissait parfaitement la « Russie, dont il ne perdit jamais de vue les intérêts. « Prudent et entreprenant, selon les circonstances, il « se tenait éloigné des intrigues de la cour, pour se « maintenir à la tête du gouvernement. »

Ostermann laissa deux fils et une fille, la comtesse Anne Andréewna, épouse du général en chef Mathieu Tolstoy. Son fils aîné, le comte Théodore, fut, à l'âge de dix-neuf ans, capitaine de la garde de Préobrajensky, et chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre. Lors de la chute de son père, on lui ôta cette décoration, et on le fit passer à l'armée avec son grade; il parvint ensuite

à celui de lieutenant-général. Il mourut à Moscou, en 1804, dans un âge très-avancé, alors conseiller privé, sénateur, et chevalier de l'ordre de Saint-André. Le second fils d'Ostermann, le comte Jean, fut aussi, dans sa jeunesse, capitaine de la garde de Préobrajensky, et passa, comme son frère, dans un régiment de ligne avec le même grade. Il fut nommé successivement ambassadeur extraordinaire en Suède, membre du collége des affaires étrangères, vice-chancelier, conseiller privé, et enfin chancelier. Il mourut à Moscou en 1811.

[illegible]



p. 357.

Le Comte Roumianzoff.

LE COMTE ROUMIANZOFF.

« Pierre-le-Grand, qui avait le don de pénétrer le « caractère des hommes, remarqua un jour un soldat « de la garde de Préobrajensky en faction. Sa physio- « nomie le frappe; il le regarde quelques instans en « face, le prend en affection, et le nomme son ordon- « nance. Ce soldat était Alexandre-Ivanovicth Rou- « mianzoff, fils d'un pauvre gentilhomme (1). Son « adresse, sa fidélité et son honnêteté lui acquirent « bientôt la confiance du monarque; il le nomma ser- « gent du régiment où il servait, et le chargea très- « souvent de commissions importantes, qu'il remplissait « toujours avec exactitude. »

C'est ainsi que s'exprime M. de Golikoff, dans ses anecdotes sur Pierre-le-Grand.

En 1711, Roumianzoff, qui était déjà sous-lieute-nant de la garde, fut envoyé par l'empereur à Constan-tinople, avec une lettre pour le vice-chancelier Schaffi-

(1) Un des ancêtres de Roumianzoff, le boyarine de Nijnei-Novgorod, Basile Roumianez, rendit, en 1391, de nombreux services au grand-duc Basile Dmitriévicht, lorsqu'il fit la conquête de Nijnei-Novgorod. Les descendans de ce boyarine occupèrent aussi des charges importantes dans l'Etat, et furent souvent récompensés par les souverains.

roff. Le 9 mai de l'année suivante, il apporta la nouvelle de la paix que ce dernier avait conclue avec les Turcs, et comme porteur d'une nouvelle si agréable, il fut alors nommé lieutenant de la garde. Au mois de décembre de l'année 1715, revêtu du grade de capitaine, il fut chargé ainsi que le général-major Tschekine de prendre la ville suédoise Kaianbourg : ils s'en rendirent effectivement maîtres, après la capitulation des ennemis. En 1716, Roumianzoff accompagna l'empereur à Copenhague, et l'année suivante, il fit avec lui le voyage de la Hollande. Pendant son séjour à Amsterdam, Pierre-le-Grand apprit que son fils Alexis, dont la conduite lui causait de vives et sensibles douleurs, après s'être, par son ordre, mis en route pour Copenhague, s'était rendu auprès de Charles VI, dont il avait réclamé la protection, et qu'il se tenait caché dans une ville de l'Allemagne. Pierre, courroucé au dernier point, envoya sur-le-champ Roumianzoff, en lui ordonnant de découvrir le lieu de la retraite du tzarévitch, et de l'arrêter. Ce fidèle exécuteur des volontés de son souverain part aussitôt pour Vienne; il ne s'y fait point connaître, et ne peut d'abord rien apprendre au sujet d'Alexis. Cependant, instruit par la suite qu'il est, sous un nom emprunté, enfermé dans la forteresse de Naples (1),

(1) Le tzarévicth y avait été conduit du Tyrol, d'après son propre désir.

il se rend en toute hâte avec cette nouvelle vers l'empereur, qui se trouvait à Spa. Pierre envoya aussitôt à Vienne le conseiller privé Tolstoy, et avec lui Roumianzoff, en leur donnant pour l'empereur une lettre dans laquelle il le priait de leur livrer son coupable fils. Charles VI, qui ne voulait pas rompre l'amitié dans laquelle il vivait depuis long-temps avec la Russie, fut obligé de consentir à la demande de Pierre-le-Grand, et il fit remettre le tzarévitch à Tolstoy et à Roumianzoff, qui l'amenèrent à Moscou, au commencement de l'année 1718. Dans le courant de la même année, ce dernier fut envoyé plusieurs fois au congrès d'Aland, chargé des dépêches les plus importantes pour les ministres qui s'y trouvaient.

Roumianzoff, qui jouissait d'une si grande confiance auprès du monarque, lui parlait toujours un langage hardi et sincère. Quelquefois il se plaignait à lui de sa *mince fortune*; mais, à son grand étonnement, l'empereur lui donnait toujours cette réponse : *Prenez patience.* « Au moins, sire, dit-il un jour à son maître, « daignez me dire pour quelle raison, tandis que vous « m'accordez votre confiance, vous me faites en même « temps sentir la privation des choses les plus néces- « saires. — Il faut apprendre à avoir *de la patience*, « répondit Pierre-le-Grand ; *je vous l'ai répété bien « des fois.* »

Cependant tous les grands de la cour, témoins de

l'affection particulière dont le souverain l'honorait, ne doutèrent pas qu'ils ne parvînt un jour aux premières dignités et aux plus hautes charges de l'Etat. Cette espérance porta un seigneur à lui offrir la main de sa fille, à laquelle il assurait une dot de mille paysans. Il serait impossible de dépeindre la joie qu'en ressentit Roumianzoff, si peu fortuné jusque alors. Le jour des fiançailles et celui du bal étaient déjà fixés; il ne s'agissait plus que d'avoir l'agrément de l'empereur. L'heureux Roumianzoff s'empresse d'aller le trouver; il tombe à ses genoux, lui annonce son bonheur, et ajoute que, pour le couronner, il ne manque plus que son consentement. Pierre-le-Grand le relève avec bonté, et lui demande le nom de sa prétendue et si elle est jolie. « Je ne l'ai pas vue, Sire, répond Roumianzoff; mais « on dit qu'elle est belle et qu'elle a de l'esprit. — Eh « bien, réplique Pierre, je consens à ce que le bal ait « lieu; quant aux fiançailles, diffère-les jusqu'à ce que « j'aie vu l'épouse qui t'est proposée. J'irai moi-même « au bal, et si je la touve digne de toi, je me garderai « bien de mettre obstacle à ton bonheur. » Au jour marqué pour la réunion, les parens, les amis et les conviés s'assemblent dans la maison du père de la jeune personne. On attend l'empereur. Neuf heures arrivent: il ne paraît point. On suppose que quelques affaires le retiennent, et l'on se décide enfin à ouvrir le bal. Pierre s'y était rendu incognito; ayant trouvé la porte de la

salle ouverte, il s'était mêlé à la foule; et, après avoir suffisamment observé la prétendue, il avait dit à voix basse, mais de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient : *Non, cela n'aura pas lieu*, et il s'était retiré sur-le-champ. On se figure aisément quelle dut être la consternation des parens de la future lorsque, le soir même, ils apprirent ce qui venait de se passer; mais leur chagrin ne fut pas plus amer que celui de Roumianzoff. Le lendemain, il se présente au palais, triste et les yeux pleins de larmes. « Non, mon cher, lui dit l'em« pereur, dès qu'il l'aperçoit; non, une telle épouse n'est « pas digne de toi. Mais ne te désole pas : je veux t'en « trouver moi-même une autre, et cela dès aujourd'hui. « Reviens ici ce soir : je te mènerai dans un endroit où « je te prouverai que je dis vrai. » En effet, l'empereur, accompagné de son favori, se rend le soir chez le comte Matvéef. « Comte, lui dit-il, en lui présentant le jeune « Roumianzoff, vous avez une fille à marier, et moi je « vous amène un parti. » Cette proposition inattendue met le comte dans un grand embarras : il sait que Roumianzoff n'a point de fortune; il le croit indigne de devenir son gendre; il hésite à répondre. « *Comte*, lui « dit Pierre, qui devine aussitôt le sujet de son embar« ras, *vous savez que je l'aime et qu'il est en mon « pouvoir de le faire l'égal des plus grands et des « plus riches de l'empire.* » Matvéef ne peut refuser; il consent à la demande de l'empereur, sa fille; la com-

tesse Marie, est promise à Roumianzoff, et leurs noces sont bientôt célébrées. Roumianzoff, content d'avoir trouvé un parti si avantageux, ne se mettait plus en peine d'obtenir de récompenses de l'empereur, qui ne lui en faisait même plus espérer. Quelque temps après cet événement, le prince Menchikoff donne un bal : Pierre-le-Grand s'y trouve avec nos jeunes mariés. L'empereur, qui les a remarqués, écrit un petit billet, le plie et le fait remettre à Roumianzoff. Ce dernier, ne supposant point qu'il puisse contenir rien d'intéressant, le met dans sa poche sans l'avoir lu, et continue de danser. Pierre, qui attend des remercîmens de la part de son favori, lui fait demander s'il a lu le billet qu'il lui a fait remettre. Quel est l'étonnement de l'heureux Roumianzoff lorsqu'en le lisant il apprend que l'empereur le gratifie de riches possessions, et le nomme brigadier de sa garde ! Aussitôt il vole avec son épouse vers son généreux bienfaiteur, et, versant des larmes de joie, lui témoigne sa profonde reconnaissance. « J'a-
« vais raison de te conseiller d'attendre, lui dit alors
« Pierre-le-Grand, et tu vois que tu n'as pas perdu. »

Il faut rapporter cette anecdote à l'année 1718. Roumianzoff avait déjà été, à cette époque, major de la garde, et aide-camp général de l'empereur.

Le 9 août 1720, Pierre-le-Grand l'envoya à Stockholm, muni d'une lettre pour Frédéric Ier et son épouse. Après avoir félicité le nouveau roi sur son avé-

nement au trône, Pierre-le-Grand le remerciait de la civilité qu'il avait observée en faisant annoncer cette nouvelle par son aide-de-camp général Wertenberg. L'instruction que Roumianzoff avait en même temps reçue l'autorisait à conclure, pour un certain temps, un armistice avec les Suédois, et à effectuer l'échange des prisonniers.

Roumianzoff fut accueilli à Stockholm avec les plus grands honneurs; le roi lui-même ainsi que toute la cour le comblèrent d'égards et d'honnêtetés. Il resta trois mois en Suède, et pendant ce temps il s'appliqua à observer l'état de ce royaume, ainsi que les dispositions des autres cours envers cette puissance, qui n'avait pas lieu d'en être satisfaite. Roumianzoff crut remarquer que Frédéric, ainsi que ses ministres, étaient très-portés à la paix, et sa supposition fut démontrée bien fondée par la lettre que ce prince lui remit, à son audience de congé, pour Pierre-le-Grand, et dans laquelle il témoignait le désir qu'un congrès se tînt à Abo (1), et que les ministres qui y seraient envoyés de part et d'autre fussent munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix.

Pendant le cours de ce congrès, en 1721, Roumianzoff fut plusieurs fois envoyé à Neustadt, chargé de missions importantes.

En 1722, il fit avec l'empereur la campagne de Perse;

(1) Ce congrès eut lieu à Neustadt.

il passa à Casan les derniers mois de cette année et les premiers de l'année suivante, pour y surveiller la construction des bâtimens de mer.

Le 20 avril 1723, il reçut de Pierre-le-Grand une lettre gracieuse, dans laquelle ce prince rendait justice à son mérite, et le remerciait, dans les termes les plus flatteurs, du zèle avec lequel il remplissait toutes les charges qu'on lui confiait.

En 1724, après avoir été nommé général-major, en récompense de ses services, il fut élevé au poste d'envoyé extraordinaire à Constantinople, pour y porter la ratification du traité conclu le 12 juin avec la Porte, au sujet des affaires de la Perse. L'empereur l'avait chargé en même temps d'y remettre en son nom la décoration de Saint-André à M. de Bonac, envoyé du roi de France, comme témoignage de sa reconnaissance pour la part active qu'il avait prise à la conclusion de ce traité.

En 1725, à l'avénement au trône de l'impératrice Catherine Ire, Roumianzoff reçut l'ordre de se rendre de Constantinople en Perse, pour y fixer les limites de la Russie et de la Turquie.

Le 6 janvier 1726, il fut décoré de l'ordre de Saint-Alexandre-Nevsky, et le 26 juin de l'année suivante, sous le règne de l'empereur Pierre II, il fut nommé lieutenant-général.

Le 10 décembre de la même année, il conclut, près

du village de Maboura, avec le commissaire turc le dervis Mahomet-Aga, une convention concernant la démarcation des terres à dix-huit lieues à la ronde de Derbent, de manière à ce que le pays situé vers la mer appartînt à la Russie, et que les montagnes de l'autre côté restassent sous la protection de la Porte.

Au mois de février 1728, il reçut du maréchal Basile Dolgorouky l'ordre de prendre le commandement en chef des troupes russes qui se trouvaient en Perse.

En 1730, il obtint la permission de se rendre à Moscou; il lui fut ordonné d'y siéger au conseil privé suprême, pour les affaires relatives à la Turquie; et le 25 novembre de la même année, il fut nommé aide-de-camp général de l'impératrice Anne.

En 1732, il eut le malheur d'encourir sa disgrâce. Elle voulut lui confier l'administration générale des revenus de l'Etat; mais Roumianzoff, employé jusque alors dans la carrière militaire ou de la diplomatie, et tout-à-fait inexpérimenté dans celle qui venait de lui être offerte, crut devoir refuser. Il s'excuse auprès de la souveraine; il lui dit qu'il est toujours prêt à exécuter ses volontés, mais qu'il s'avoue incapable de remplir la charge dont elle veut l'honorer. Mécontente de ce refus, l'impératrice lui retire la faveur dont il n'a cessé de jouir auprès d'elle, lui ôte le grade de lieutenant-général de ses armées et de lieutenant-colonel de la garde, ainsi que le cordon de Saint-André, et lui signifie l'or-

dre de se retirer dans ses terres. Après une sorte d'exil de trois ans (en 1735), non seulement Anne lui rendit toutes ses dignités, mais elle le nomma encore gouverneur général de Casan.

Le 15 juillet 1736, il fut nommé commandant en chef de la petite Russie, à la place du lieutenant-général prince Jean Boriatinsky ; et, le 30 décembre de la même année, il eut ordre de se rendre à l'armée, auprès du maréchal comte Munich.

Pendant la guerre avec les Turcs, en 1737, 1738 et 1739, Roumianzoff, déjà général en chef, assista à plusieurs combats, ainsi qu'à la prise d'Otchakoff. Bientôt après, il vint prendre avec la garde ses quartiers en petite Russie. Il écrivit alors de Poltava (le 6 octobre) une lettre à l'impératrice, dans laquelle il l'informait du malheureux état des prisonniers turcs qui se trouvaient sous ses ordres, lesquels n'avaient point de vêtemens, marchaient pieds nus, et risquaient de périr de froid lorsqu'ils seraient envoyés dans les différentes provinces de l'empire. « Témoin de leur malheur, di-« sait-il, je crois de mon devoir d'en instruire Votre « Majesté Impériale, et de la prier de leur faire délivrer « des vêtemens. » Bel exemple d'humanité, vertu la plus noble de toutes! Le soin d'adoucir le sort des vaincus occupe-t-il toujours les vainqueurs? Cette action de Roumianzoff prouve qu'il était ami des hommes. Sur le champ de bataille, il n'épargnait point les en-

nemis de sa patrie; mais hors des combats, il ne pouvait voir sans horreur le sang qu'il avait répandu malgré lui, et faire cesser les maux de ses ennemis devenait alors son occupation la plus chère.

Ce fut encore au mois d'octobre de la même année que le maréchal comte Munich chargea le général Roumianzoff de visiter tous les postes qui se trouvaient le long de la ligne de l'Ukraine jusqu'à Kieff, ainsi que de fortifier ceux qui étaient dans un mauvais état, afin de prévenir les incursions de ce côté.

Dans les derniers mois de l'année 1737, il fut envoyé par le maréchal pour prendre le gouvernement de la province de Kieff, vacant par la mort du général Soukine.

Pendant son séjour dans cette ville, il apprit que le khan de la Crimée projetait une invasion sur les frontières de la Russie avec cent mille Tartares et quatre mille Turcs.

Pour qu'il lui fût plus facile d'observer les mouvemens de l'ennemi, et de prévenir toutes ses entreprises, il prit le parti de se rendre en poste à Krementchoug, après avoir confié le gouvernement de la province au général major Nébousch, commandant de la place de Kieff.

Les mesures de sagesse et de prévoyance que prit alors le digne favori de Pierre-le-Grand obligèrent le khan non seulement à abandonner son perfide projet, mais, peu après, il ne se vit plus à la tête que de neuf

mille Tartares, car le reste avait pris la fuite à la seule vue des troupes russes.

Le 6 mars 1738, l'impératrice Anne, appréciant les services éminens rendus à la patrie par Roumianzoff, le nomma de nouveau gouverneur de la petite Russie, et bientôt après, le 25 mai, en lui conservant toutefois ce titre, elle lui ordonna d'aller joindre l'armée du maréchal Munich. Il fut alors chargé d'expédier le long du Dniéper, les transports de munitions prises des magasins de l'intérieur du pays, ainsi que l'artillerie à Pérévolotschna. Ce fut encore à cette époque qu'il s'occupa de l'équipement des Cosaques pour la campagne suivante: il parvint à en former un corps de trente-huit mille hommes. Pendant son séjour dans la petite Russie, il prit un soin particulier d'y améliorer et d'y encourager, ainsi qu'en Ukraine, la culture des terres. Un service non moins important qu'il rendit alors à sa patrie fut d'étouffer une révolte qui avait éclaté dans cette dernière contrée, à l'occasion de l'apparition d'un imposteur qui se faisait passer pour le tzarévitch Alexis.

En 1739, pendant l'absence du comte Munich, Roumianzoff prit le commandement en chef de l'armée russe, et se montra digne d'occuper ce poste honorable.

Le 14 février, un corps de vingt mille Turcs, commandés par le sérasquier de Belgrade, avait tenté de passer le Dniéper en deçà de Krementchoug, près du bourg de Gorodistche, pour envahir le territoire russe,

Roumianzoff sut non seulement déjouer ce projet par ses sages dispositions, mais il repoussa même l'ennemi, après lui avoir fait essuyer de grandes pertes; près de six mille Turcs, sans compter les prisonniers, restèrent sur la place; plusieurs drapeaux tombèrent dans les mains des vainqueurs. L'impératrice remercia Roumianzoff du succès de ses armes par un rescrit conçu dans les termes les plus flatteurs.

Lorsque fut conclue la paix qui suivit cette bataille, à laquelle il avait beaucoup contribué, tant par sa valeur que par son activité et sa sagesse, Roumianzoff fut nommé stadthouder de l'Ukraine, et reçut en même temps (février 1740) une riche épée garnie de diamans.

Le 15 mars de la même année, il fut élevé au poste d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Constantinople, où il arriva au mois de mai, apportant au sultan une déclaration solennelle de la conclusion de la paix entre les deux empires, et accompagné d'une suite de quatre cents personnes, au nombre desquelles se trouvaient cent cinquante soldats et vingt musiciens.

Pendant son séjour dans cette ville, Roumianzoff eut avec les ministres de la Porte plusieurs conférences, dont les suites furent la conclusion d'un traité qui devait servir de supplément à la paix signée à Belgrade en 1739. Cette convention ne contenait que les trois articles suivans: « 1° La Porte reconnaît la Russie comme empire; 2° la Russie promet de raser Azof; et

« 3° les deux puissances s'engagent à faire délivrer les « prisonniers. »

L'impératrice Elisabeth, pour récompenser Roumianzoff du succès de son ambassade, le décora, le 30 novembre 1741, de l'ordre de Saint-André.

Le 16 juin 1743, après cinq mois de conférences avec les ministres suédois, à Abo, Roumianzoff parvint à conclure une paix très-avantageuse pour la Russie, qui obtint la province de Kimmengard, avec toutes les villes qu'elle renferme, et les forteresses de Neischlot, Wilmanstrand et Fridrichsham. Dans ce traité les états de la Suède promirent d'élire le prince Adolphe-Fréderic de Holstein, évêque de Lubeck, administrateur du duché de Holstein-Gottorp, pour successeur à la couronne de Suède; et effectivement ce prince l'obtint en 1751. Pour récompenser un service aussi éminent, l'impératrice déféra à Roumianzoff la dignité de comte de l'empire russe, et le gratifia en même temps de terres considérables en Livonie.

Le comte Roumianzoff mourut le 4 mars 1749, dans un âge très-avancé. « Il était, selon le maréchal Munich, « d'une complexion forte et robuste. Guerrier intré-« pide, il allait toujours au-devant de son ennemi. « Il se comporta toujours très-bien à l'égard de ses of-« ficiers. Doué d'une grande mémoire et de beaucoup « d'esprit, il connaissait parfaitement l'administration « des affaires. La diplomatie était surtout la carrière

« dans laquelle il excellait (1). » Toutes ces qualités, justifiées par ses actions, lui donnent de grands droits à la reconnaissance de la postérité, et Roumianzoff, comme père de l'immortel héros du Danube, Zadounaïsky, mérite de partager sa gloire.

---

(1) Les relations que Roumianzoff envoyait de Constantinople, et qu'on voit encore au collége des affaires étrangères, démontrent sa sagesse et sa profonde politique.

LE COMTE TCHERNICHEFF

(GRÉGOIRE).

Le comte Grégoire Tchernicheff était fils du colonel Tchernicheff, mort en 1689, de la suite des blessures qu'il avait reçues dans la guerre contre les Tartares. Il descendait d'une ancienne famille polonaise. Un de ses aïeux, Jean Tchernetsky, quitta la Pologne en 1493, et vint en Russie sous le règne de Jean Vassiliévitch, qui l'honora du titre de doumnoï-dvorianine (1) : il prit alors le nom de Tchernicheff, qu'il donna à ses descendans.

Le comte Grégoire naquit en 1672. Il fut d'abord stolnik des tzars Jean et Pierre; mais bientôt il embrassa la profession militaire. Entré au service, en 1699, comme simple soldat, il assista, en 1701, à la prise de Kokenhausen et de Dünamünd, en 1702 à celle de Schlusselbourg, et en 1703 à celle de Kanetz.

(1) *Dvorianine* signifie *noble, gentilhomme*. La charge de doumnoï-dvorianine était une charge civile, confiée ordinairement à des personnages distingués par leurs qualités et leurs connaissances dans les affaires. Cette dignité n'était pas prodiguée : aussi était-elle une de celles qu'on ambitionnait le plus.

En 1704, il fut nommé major. Pendant le cours de cette année, il commanda le régiment de Tobolsk, avec lequel il fit l'attaque de Narva. Il y donna des preuves du courage le plus éclatant. Quoique blessé au fort de l'action, il entre par une brèche, et s'empare d'un bastion; il occupe ensuite Visch-Gorod, où il fait prisonnier le général Horn, commandant de la place de Narva, et enlève, quelques jours après, le château d'Ivangorod. Ces exploits furent récompensés par le grade de lieutenant-colonel auquel il fut élevé en 1705.

En 1708, à l'époque de la trahison de Mazeppa, il empêcha les Suédois de prendre les villes de Novgorod-Séversk et d'Akhtyrka, quoique la première de ces villes ait été assiégée pendant trois mois par Charles XII en personne.

A la bataille de Poltava, Tchernicheff donna de nouvelles preuves de sa valeur distinguée, qui lui valut le rang de brigadier. Au mois de mars 1710, il fut envoyé avec quelques régimens contre Vibourg; il s'empara aussitôt des faubourgs, et assista à la prise de cette ville. Pierre-le-Grand l'honora alors du don de son portrait garni en diamans, et le nomma commandant de la place. Bientôt après, il se rend avec une escadre à Helsingfort; il y fait sauter les batteries de l'ennemi, trace le plan de l'attaque de cette ville, et la dirige lui-même. En récompense d'une conduite toujours si distinguée, l'empereur le nomma général-major. Dans la

suite, Tchernicheff livra plusieurs combats aux Suédois, et vit toujours le succès couronner sa valeur. En 1714, malgré la résistance vigoureuse que ces derniers opposèrent au passage des Russes par le lac Pelkène, large environ de trois verstes, il remporta sur eux une victoire complète; il fut trois fois blessé à cette bataille. Pierre-le-Grand lui envoya de nouveau son portrait garni en diamans, ainsi qu'une grande somme d'argent. A cause de ses nombreuses blessures, Tchernicheff fut placé à l'amirauté. En 1725, l'impératrice Catherine Ire le fit commissaire général des guerres, en lui déférant le grade de lieutenant-général et le décorant de l'ordre de Saint-Alexandre. Il fut ensuite appelé au gouvernement de Woronége, d'où il se rendit en Livonie pour y occuper le même poste.

L'impératrice Anne le nomma, en 1730, sénateur et général en chef. Elisabeth, à son avénement au trône, le décora, le 30 novembre 1741, de l'ordre de Saint-André, et l'année suivante, 1742, il fut revêtu de la dignité de comte de l'empire russe.

Le comte Tchernicheff était du nombre de ces fidèles sujets qui n'hésitent jamais à dire la vérité à leur souverain. Je pourrais en donner plusieurs preuves; mais je n'en citerai qu'une seule dans l'anecdote suivante.

En 1720, plusieurs jeunes nobles revinrent de l'étranger, où ils avaient fait leurs études avec le plus

grand succès; ils avaient surtout acquis de profondes connaissances dans l'artillerie et le génie. On les présente à l'empereur, au collége de l'amirauté. Sa Majesté, qui était ce jour-là mal disposée, ordonne au grand-amiral Apraxine de les inscrire dans la flotte comme midshipmanns. « Sire, lui dit Tchernicheff en se levant de son « siége, ce serait la plus grande des injustices. Des jeunes « gens éloignés par votre ordre de leurs parens, envoyés « hors de leur patrie, des jeunes gens qui ont supporté « toutes sortes de fatigues, dont les études méritent les « plus grands éloges, et qui, par le poste qu'ils occu- « paient à l'étranger, étaient déjà midshipmanns, ne « reviendraient donc en Russie que pour être frustrés « de l'espérance d'obtenir de justes récompenses, et « pour n'être que les égaux de ceux qui sont loin d'a- « voir autant de mérite. — *Je les récompenserai*, ré- « pondit Pierre : *qu'ils fassent seulement une cam- « pagne.* — Est-donc peu de chose, réplique Tcher- « nicheff, que de faire une campagne comme ca- « dets, pour ceux de ces jeunes gens qui même à pré- « sent méritent de commander des galères? — *Qui « sont-ils, ces jeunes gens?* — Néplueff et Koura- « kine, répond Tchernicheff. » L'empereur, les ayant considérés quelque temps, ordonne pour le mois suivant une assemblée générale au collége de l'amirauté. « Je veux, dit-il, qu'ils soient examinés en présence

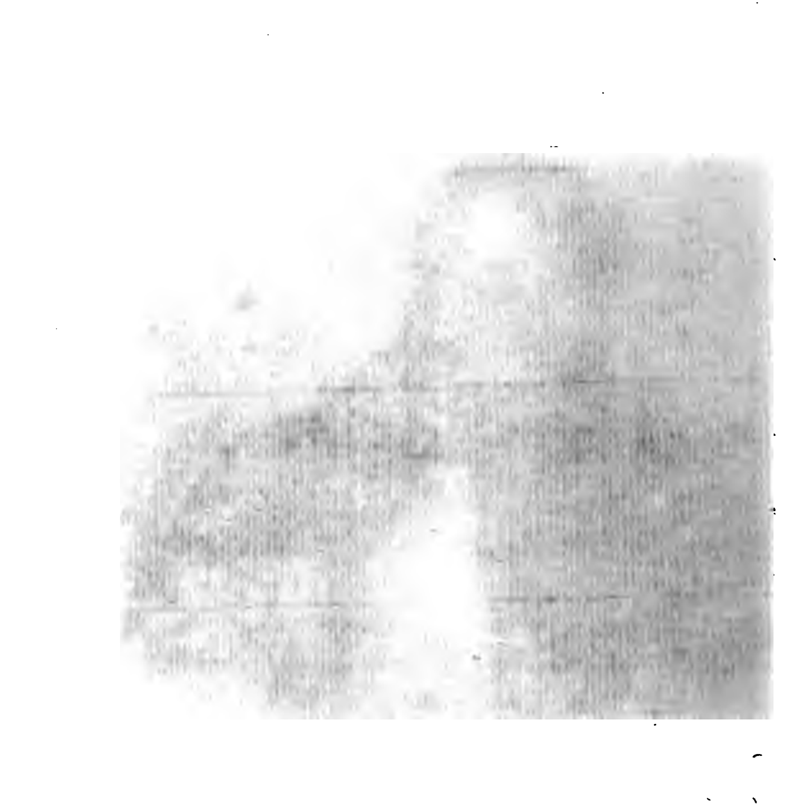
« de tous les membres. — A la bonne heure », répliqua le zélé défenseur du mérite. Voilà comment il en agissait avec le monarque.

Le comte Grégoire Tchernicheff, après avoir passé cinquante-sept années au service de l'Etat et de son prince, mourut à Pétersbourg, le 30 juillet 1745, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il eut quatre fils : le comte Pierre, qui fut plusieurs fois envoyé extraordinaire en Danemarck, en Prusse et en Angleterre, ensuite ambassadeur plénipotentiaire en France, et enfin, après avoir été sénateur, décoré de l'ordre de Saint-André; le comte Grégoire, mort fort jeune, étant brigadier, en 1750; le comte Zacharie, qui fut président du collége de guerre, gouverneur général de Moscou, et mourut en 1784; le comte Jean, mort en 1797, qui fut général en chef, et vice-président du collége de l'amirauté, sénateur, et chevalier de l'ordre de Saint-André.



p. 379.

Le Prince Cantemire.



LE PRINCE CANTÉMIRE

(DMITRI.)

Le prince Dmitri Cantémire, l'homme le plus instruit de la Russie, sous le règne de Pierre-le-Grand, mérite, comme favori de ce monarque, de trouver une place parmi les personnages qui jouirent de sa plus grande confiance.

Il naquit à Jassy, en 1665, du prince Constantin Cantémire, qui s'est illustré dans plusieurs campagnes contre les Polonais, les Suédois, les Cosaques, les Turcs et les Tartares. Sa mère, qui, d'après ses propres paroles, *était une personne renommée pour sa sagesse et sa chasteté, forma la première son cœur et son esprit.* (1)

Le prince Constantin, en récompense des éminens services rendus par lui à la Porte, fut élevé, en 1684, à la dignité de hospòdar de Moldavie. Après avoir gouverné avec prudence et sagesse cette principauté pendant

(1) Le prince Constantin Cantémire avait pour épouse une proche parente des princes Douca et Dabisa, hospodars moldaves : elle s'appelait Anna-Féderovna Bantisch.

neuf ans, il finit son illustre carrière dans un âge très-avancé.

Du vivant de Constantin, le prince Dmitri avait passé quatre années en ôtage à Constantinople. Ayant été relevé par son frère, le prince Antiochus, il revint, en 1691, à Jassy, où il fut proclamé successeur de son père par une élection unanime, qui fut suivie du sacre que lui administrèrent deux patriarches.

Quoique ses vertus, les services rendus par son père et les instantes prières du peuple dussent être de quelque considération auprès du maître des Musulmans, cependant l'or l'emporta, et Douca fut nommé hospodar de Moldavie à la place du prince Dmitri.

Pénétrés de douleur de l'injustice d'Achmet III, Cantemire et son frère se rendirent à Constantinople, où les hospodars qui se démettent de leurs charges font ordinairement leur séjour.

Le prince Dmitri y sut gagner dans peu l'estime des ministres mêmes de la Porte. Ses vastes connaissances dans les langues persane, arabe et turque, la gaîté de son caractère, les agrémens de sa conversation et de sa conduite, lui acquirent l'estime et l'amitié de toutes les sociétés dont il était l'ornement. Mais la noire et basse jalousie commença bientôt à verser sur lui son venin. Brancovane, hospodar de Valachie, ennemi mortel des Cantémire, chercha, par de nombreux pré-

sens, à faire bannir le prince Dmitri. Cependant un généreux pacha prit sa défense, et Cantémire, après une courte absence, reparut à la cour avec un plus grand éclat.

Le prince Antiochus, frère aîné du prince Dmitri, fut élevé, en 1700, à la dignité de prince de Moldavie. Il la conserva cinq ans, au bout desquels les intrigues de Brancovane l'en privèrent. Le prince Dmitri passa tout ce temps auprès de son frère, avec lequel, après avoir reçu sa démission, il arriva aussi à Constantinople, où sa femme, la princesse Cassandre, fille du prince Cantacuzène, qui descendait des anciens empereurs, vint bientôt le joindre.

De retour dans la capitale de la Turquie, le prince Dmitri se voua de nouveau à l'étude et à des recherches sur les mœurs des Musulmans. Quelques années après, Brancovane, son persécuteur, encourut la disgrâce du divan, et le prince Dmitri reçut à l'instant le titre de hospodar de Moldavie. C'est ainsi que la vertu triomphe toujours de la méchanceté.

Cet événement arriva en 1710, lorsque la Porte se préparait à la guerre avec la Russie.

A peine le prince a-t-il le temps d'arriver à Jassy, qu'il reçoit aussitôt l'ordre de construire un pont sur le Danube, pour le passage des troupes turques, et d'envoyer sans délai les présens ordinaires pour le sultan et le grand-visir, malgré la promesse que ce dernier lui a

donnée de ne pas les exiger. Une conduite aussi injuste, et encore plus les dangers dont sont menacés ses compatriotes, qui professent la même religion que la nation avec laquelle ils devront être en guerre, font naître au prince Dmitri l'idée de secouer le joug qui pèse sur la Moldavie. Il s'adresse à l'empereur de Russie, en le priant de prendre cette principauté sous sa protection, et Pierre-le-Grand conclut aussitôt avec lui le traité suivant, qui fut signé par l'empereur à Sloutzk, le 15 avril 1711. Le prince Dmitri le confirma à Jasey par un serment.

« 1° La Moldavie sera à jamais sous la protection et « la sujétion de la Russie; 2° le prince Dmitri Cantémire, les seigneurs et les personnes de toutes les conditions doivent prêter serment de fidélité au souverain « de la Russie et à ses descendans; 3° le prince Cantémire agira contre les Turcs conjointement avec les « Russes, qu'il aidera de ses conseils; 4° le prince Dmitri « et ses descendans mâles sont confirmés dans la dignité « de hospodars de Moldavie; 5° jusqu'à l'extinction de « la famille des Cantémire, aucune autre n'aura de « droits sur la Moldavie; 6° l'ordre établi présentement « en Moldavie, au sujet de l'administratration intérieure, restera sur le pied actuel; 7° à la conclusion de « la paix avec la Turquie, la Moldavie restera pour toujours sous la protection et la défense de la Russie; « 8° en cas d'opposition de la part de la Porte, le prince

« Dmitri aura un asyle en Russie, où lui et ses descen-
« dans obtiendront des possessions égales à celles de la
« Moldavie, ainsi que des appointemens convenables et
« une maison à Moscou. »

Cantémire fut fidèle à son serment; il commença à informer Pierre-le-Grand des entreprises du divan; il fit mettre de la lenteur dans la construction du pont sur le Danube, et supplia l'empereur de faire entrer au plus tôt ses troupes dans la Moldavie. Malheureusement Pierre, qui, ne connaissant pas encore le prince Dmitri, ne se reposait pas trop sur sa fidélité, prêta l'oreille aux avis perfides de Brancovane. Ce traître, qui d'abord avait paru être dévoué à la Russie, et qui, dans la suite, peut-être, comme on doit le supposer, pour avoir les moyens de nuire à Cantémire, embrassa de nouveau la cause des Turcs, communiquait secrètement au divan toutes les relations que ce prince avait avec la Russie. Empruntant en même temps le langage d'un faux zèle pour Pierre, il lui conseillait de *se méfier de Cantémire*, qui, disait-il, n'était chrétien que de nom, et vraiment Turc au fond du cœur. Ainsi tous les soins du prince Dmitri pour faire occuper la Moldavie par les Russes avant l'achèvement du pont qu'il avait ordre de construire furent déjoués par la perfidie d'un traître.

Vers la fin du mois de mai, les Russes s'avancèrent enfin vers la Moldavie, et occupèrent Soroka, une des villes frontières de ce pays.

Alors parut dans tout son jour la fidélité de Cantémire, que les Turcs auraient infailliblement fait périr si le maréchal Schérémétéff ne se fût hâté de lui envoyer un détachement de trois mille hommes, sous les ordres du brigadier Kropotoff, ainsi qu'un secours de dix mille roubles.

Il publie aussitôt des proclamations dans lesquelles, après avoir dépeint la tyrannie et la perfidie auxquelles on était toujours exposé de la part du divan, il ordonnait à ses sujets de « se soumettre à un souverain orthodoxe, et de s'armer contre les ennemis « du Christ ».

Le 23 juin, Pierre-le-Grand entra à Jassy, où le prince Cantémire prêta, le jour de saint Pierre et de saint Paul, avec les seigneurs moldaves, serment solennel de fidélité à ses engagemens. Ce fut en vain que l'empereur y attendit pendant trois jours entiers l'envoi de munitions promises par le traître Brancovane. Castriote, ambassadeur rusé de ce prince, en cherchant à gagner du temps, n'occupait Pierre-le-Grand que par des complimens de pure cérémonie, tandis que la position de l'armée russe, qui manquait absolument de vivres, devenait plus critique tous les jours. Pour comble de malheur, les sauterelles avaient détruit toute la récolte de blé en Moldavie. La famine dont on était menacé découvrit, mais trop tard, à Pierre-le-Grand, la perfidie de Brancovane. Les Turcs prévinrent les Russes

dans le passage du Danube et les enveloppèrent près du Pruth.

La courageuse résolution de Pierre-le-Grand, la présence d'esprit de Catherine et la valeur et les exploits des guerriers russes dans cette malheureuse journée sont trop connus pour que je m'y arrête ici (1).

On sait que Pierre, vaincu par les larmes de son épouse, se décida à offrir la paix au visir, et à cette occasion encore sa grande âme se manifesta dans toute sa splendeur. « J'aime mieux céder aux Turcs, dit-il, « tout le pays qui s'étend jusqu'à Koursk, que de leur « livrer un prince qui a tout sacrifié pour moi. Ce « qu'on perd par le sort des armes, on peut le recon- « quérir par les armes; mais la violation d'une parole « donnée est un parjure irréparable. Manquer à l'hon- « neur, c'est n'être pas souverain. »

Ainsi ce généreux monarque témoignait sa reconnaissance à Cantémire. On déclara aux Turcs que le hospodar avait abandonné le camp des Russes, qu'il se tenait caché dans la voiture de Pierre, où un serviteur fidèle lui portait sa nourriture.

Le traité du Pruth enleva au prince Dmitri ses possessions; mais Pierre-le-Grand sut le dédommager des pertes qu'il avait faites : il le revêtit de la dignité de prince russe et du titre de *sérénissime*, avec le droit de

(1) Voyez la vie de Schérémèteff, p. 53.

le faire passer à ses descendans; il lui fit présent d'une riche maison à Moscou et de plusieurs milliers de paysans dans le district de cette capitale, ainsi que dans celui de Sévsk, et lui assigna une pension annuelle de six mille roubles.

Pierre-le-Grand ne borna pas là sa générosité : il donna à Cantémire son portrait garni de grosses pierres précieuses, et lui accorda le droit de juger lui-même les Moldaves qui s'établissaient avec lui en Russie (1). Ces derniers, au nombre de plus de deux mille, reçurent six cent cinquante maisons de paysans.

Cantémire s'était d'abord établi à Kharkoff; ensuite, sur l'invitation de Pierre-le-Grand, il vint avec toute sa famille à Moscou, où il perdit, au mois de mai 1713, sa digne épouse, la princesse Cassandre, qui mourut à l'âge de trente et un ans. L'année suivante, le prince Dmitri alla à Saint-Pétersbourg. Son fils, le prince Serge, âgé seulement de sept ans, y eut l'honneur de haranguer en langue grecque l'empereur, qui lui fit un riche cadeau, et le plaça au régiment de la garde de Préobrajensky.

---

(1) Le prince Cantémire avait d'abord condamné à mort trois nobles moldaves, et plusieurs d'entre eux aux galères; mais il commua ensuite la peine de mort en une punition corporelle, et l'empereur confirma son arrêt. L'histoire de Russie n'offre que ce seul exemple d'un si grand pouvoir dans un sujet.

Pendant que l'empereur visitait les pays étrangers, Cantémire se retira dans ses terres, et y travailla à son histoire de l'empire ottoman, qu'il avait commencée à Constantinople.

Au retour de Pierre-le-Grand, il revint à Pétersbourg, où il se fixa pour se rapprocher de la personne de ce prince, dans la société duquel il fut dès lors journellement versé, et qu'il eut plusieurs fois l'honneur de recevoir chez lui. Vers ce temps, Cantémire vit un jour la princesse Anastasie Troubetskoy, fille du maréchal de ce nom. Quoiqu'elle n'eût que douze ans, elle sut le charmer; il en devint amoureux, et quelques jours après eurent lieu ses fiançailles avec cette jeune personne; elles furent bientôt suivies de leur mariage. L'empereur l'honora de sa présence. Non seulement il assista à la cérémonie, mais il prit aussi part aux noces, qui furent célébrées dans la maison du nouvel époux; elles durèrent trois jours de suite, pendant lesquels Cantémire traita toute la famille impériale et la première noblesse de Pétersbourg. Pierre-le-Grand lui fit alors présent d'une épée garnie en diamans.

Ce fut à cette époque que Cantémire se décida à couper sa barbe, et renonça au costume moldave pour adopter le costume russe.

Ce prince, après avoir été nommé, le 22 janvier 1721, conseiller privé et sénateur, suivit Pierre-le-Grand à

Moscou, et de là dans la campagne de Perse, avec le comte Tolstoy et l'amiral Apraxine. Il fut bientôt attaqué d'une fièvre violente; mais elle ne le détourna point de ses occupations ordinaires : car, comme il possédait parfaitement les langues orientales, il rédigea pour les Persans les proclamations de Pierre-le-Grand, et dirigea lui-même son imprimerie militaire pour la langue turque.

Les incommodités de la route augmentèrent la maladie de Cantémire, et il fut bientôt réduit à ne pouvoir plus se tenir à cheval. L'empereur, en passant, à son tour, par Astracan, le laissa dans cette ville avec le médecin de l'impératrice, Policala, en lui ordonnant de donner au prince les soins les plus assidus. Cantémire, croyant sa mort certaine, voulut se fortifier par la sainte communion, et il la reçut des mains de Joachim, évêque d'Astracan. Sur son lit de douleurs, entouré de ses enfans, de sa femme, d'Apraxine, du comte Tolstoy et du prince Troubetskoy, qui ne l'ont pas quitté un instant, il montre une fermeté presque au-dessus des forces humaines. Calme et résigné à la volonté du Tout-Puissant, il console sa famille et ses amis, qui pleurent sa perte prochaine; il conseille à ses enfans de vivre en paix et en amitié après sa mort, et leur fait connaître ses volontés.

Il semblait que Cantémire touchait à sa dernière heure. Cependant la Providence en ordonna autrement;

et elle le conserva encore pour quelque temps. Le prince sentit quelque soulagement à ses maux, et quitta Astracan dans les derniers jours de janvier 1723. Mais l'amélioration de sa santé ne dura pas long-temps. A peine fut-il arrivé à Tzaritzino que ses souffrances le reprirent avec une nouvelle force; il y reçut l'extrême onction, et continua sa route vers le village de Dmitrovka (1). Ce fut dans cette charmante retraite que vécut encore cinq mois le prince Dmitri Cantémire, passant son temps dans l'exercice d'une vie champêtre et la surveillance de la construction d'une église qu'il fit élever en l'honneur de saint Dmitri. Le 30 août 1723, une mort lente trancha sa destinée. Il fut pleuré de tous ceux qui le connurent, et de Pierre-le-Grand lui-même, son généreux bienfaiteur.

Ses restes, transportés à Moscou, y furent inhumés au couvent grec de Saint-Nicolas.

Lorsqu'on reçut à Pétersbourg la nouvelle de sa mort, on y apprit en même temps que Charles VI venait de le nommer prince de l'empire romain.

Le prince Dmitri Cantémire fut un des savans les plus distingués de son époque, et l'académie de Berlin s'honore de l'avoir compté au nombre de ses membres.

---

(1) Dmitrovka dut, en grande partie, sa population au prince Dmitri Cantémire, dont il porte le nom. En 1782, ce village fut converti en une ville de district.

Outre les langues turque, persane et arabe, il possédait dans la perfection le grec, le latin, l'italien et le russe, ainsi que les langues moldave, slavonne et française. L'étude de l'architecture et de l'histoire fut son occupation favorite; les mathématiques ornèrent son esprit, et la philosophie forma son âme.

Il a laissé plusieurs ouvrages estimés, dont voici les noms :

1° *Histoire de l'élévation de l'empire ottoman*, en latin. Cet ouvrage a été traduit en français, en anglais et en italien.

2° *Système de la langue arabe*, ouvrage imprimé à Pétersbourg en 1722, et dédié à Pierre-le-Grand.

3° *L'Univers et l'Ame*, imprimé en Moldavie, en grec et en moldave. Cet ouvrage est un recueil de pièces de morale.

4° *Annales romano-moldo-valaques*, *ou Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, en langue moldave, avec un avant-propos en latin.

5° *Etat actuel de la Moldavie*, avec la carte du pays, imprimé en latin, en Hollande.

6° *Histoire de la création du monde*, en latin.

7° *Histoire de la maison de Brancovane et de celle de Cantacuzène*, en langue moldave.

8° *Histoire mahométane, depuis le faux prophète jusqu'au premier empereur*. Cet ouvrage, digne d'un

meilleur sort, périt sur la mer Caspienne, pendant la campagne de Perse, avec la frégate du prince Cantémire.

9° *Dissertation physique sur la monarchie*, en latin.

10° *Abrégé de la logique*, en latin.

11° *Recueil de chansons dans le goût de la musique turque*. Ces chansons, encore répétées de nos jours, sont estimées des connaisseurs.

12° *Introduction à la musique turque*, en langue moldave.

Le prince Dmitri Cantémire eut quatre fils et deux illes. L'un d'eux, le prince Antiochus, fut conseiller rivé et chambellan. Il mourut à la fleur de son âge, à aris, où il avait été envoyé en qualité d'ambassadeur traordinaire. Il est connu par ses satyres et ses relans ministérielles. Les trois autres fils de Cantémire rvirent dans les gardes.

La princesse Catherine, sa fille du second lit, épousa prince Dmitri Galizine, conseiller privé et ambassaeur extraordinaire à Vienne. (1)

A la mort du prince Dmitri Constantinovitch (2), der-

---

1) La seconde épouse du prince Dmitri, la princesse Anastasie, ès un veuvage de vingt ans, épousa le prince Louis-Guillaume de se-Hombourg, maréchal au service de Russie.

) Ce prince, qui a été colonel et chevalier de l'ordre de Saintrges de quatrième classe, mourut en 1820. Il était petit-fils du

nier rejeton des Cantémire, s'éteignit cette illustre famille, qui descendait de Gengis-Khan et de Tamerlan. Elle n'existe plus en Russie. Il est à désirer que, par la suite, elle s'y rétablisse dans ses descendans.

---

prince Antiochus, frère du prince Dmitri Cantémire, dont nous venons de donner l'histoire. Dès sa jeunesse, il se distingua dans la guerre contre les Turcs, en 1771; mais il fut bientôt atteint d'une grave maladie, qui influa malheureusement sur ses facultés intellectuelles. Sa sœur, la princesse Marie, épousa Campinion, boyard moldave, dont elle eut deux fils, qui *ont été officiers* au service de Russie. Cette famille est actuellement établie en Moldavie.

LE COMTE OUCHAKOFF.

Le comte André Ouchakoff, né en 1670, était fils d'un pauvre gentilhomme, nommé Jean Ouchakoff. Ayant, encore en bas âge, perdu ses parens, il resta orphelin avec ses quatre frères, Polycarpe, Jean, Romain et Jérémie. Ces jeunes gens vivaient dans un village du gouvernement de Novgorod, et quoique issus d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de l'empire (1), ils étaient cependant réduits à la dernière pauvreté. Mais un serviteur fidèle leur était demeuré attaché. Le zèle et le dévouement de cet homme, appelé Onofrie, savait rendre leur vie plus douce, et les aidait à supporter leur misère. Il avait fait pour eux tous un seul habit de toile blanche et une chaussure d'écorce de tilleul, qu'ils portaient tour à tour. Celui des cinq frères qui, les dimanches ou les jours de fêtes, se levait le plus matin, endossait cet habit et mettait la chaussure pour aller à l'église, tandis que les autres, qui n'avaient pas de quoi se vêtir convenablement, restaient à la maison.

L'adresse et surtout la force d'André Ouchakoff, qu'il

---

(1) Les Ouchakoff tirent leur origine du prince des Cosaques Rédédi, dont le fils avait épousé la fille du grand-duc Mitislaw Wladimirovitch, qui a régné au commencement du douzième siècle.

avait développée par l'exercice auquel il se livrait, le distinguait de ses frères. Il allait avec les filles et les garçons du village dans les bois cueillir des fraises et des champignons, ce qui était son occupation ordinaire, et lorsqu'il se trouvait sur leur route des marais ou des ruisseaux à traverser, quoique jeune encore, il transportait sur ses bras ses compagnons, qu'il surpassait par sa taille et sa vigueur. Ce fut ainsi qu'Ouchakoff passa les premières années de sa jeunesse, jusqu'au moment où, par un oukase de l'empereur, il fut, sous des peines très-graves, ordonné aux jeunes nobles de se rendre à Pétersbourg pour y être placés selon leur capacité, et à leurs serviteurs de dénoncer ceux qui auraient voulu se tenir cachés.

Onofrie, ce serviteur fidèle, fond en larmes lorsqu'il entend à l'église la lecture de l'oukase. L'idée de se voir séparé de ses maîtres chéris, surtout d'André Ouchakoff, auquel il est encore plus attaché qu'aux autres, lui navre le cœur. Cependant il faut obéir, et Onofrie, pour rester avec lui le plus long-temps possible, le conduit jusqu'à Pétersbourg, où il a la satisfaction de le voir placé au régiment de la garde de Préobrajensky.

La grande taille, la force et l'adresse d'Ouchakoff frappèrent sur-le-champ l'empereur, qui le nomma bientôt officier du même régiment.

L'esprit surtout et la sagacité dont Ouchakoff était

doué par la nature ne purent échapper à la perspicacité du prince éclairé, dont le génie était fait pour créer les talens et former les grands hommes, et Pierre-le-Grand lui fit donner l'instruction la plus soignée. Il facilita par-là le développement de ses heureuses dispositions, et les tira de cette espèce de léthargie dans laquelle elles étaient restées pendant sa première jeunesse. Les succès qu'Ouchakoff obtint bientôt dans ses études, le zèle avec lequel il faisait son service, et enfin l'exactitude qu'il mettait à remplir les ordres qui lui étaient donnés, lui acquirent l'affection du généreux monarque, et lui valurent en peu de temps le rang de capitaine de la garde. Vers cette époque, Catherine, en se promenant un jour, rendit visite à ce nouveau capitaine. On ne saurait peindre la joie d'Ouchakoff, charmé d'une si haute faveur. Il fait avec empressement les honneurs de sa maison à l'impératrice, ainsi qu'aux personnes de sa suite, et, transporté d'enthousiasme, lui raconte comment il a passé sa jeunesse à la campagne, dans la pratique d'une vie innocente, mais en même temps dans une continuelle oisiveté et une parfaite ignorance; il lui parle de ses occupations, et n'oublie pas les jeunes filles du village, « qu'il aimait à porter sur ses bras lors-
« qu'il faisait des courses avec elles au milieu des forêts.
« Mais ce n'est qu'à présent, dit-il en finissant son ré-
« cit, que je m'estime réellement heureux, puisque j'ai
« le bonheur de recevoir une aussi grande dame. »

Ce transport et cette franchise plurent à l'impératrice : de son retour au palais, elle raconta à son époux ce qui venait de lui arriver, et tout ce qu'elle avait appris d'Ouchakoff. Le lendemain, lorsqu'il vint la remercier pour la faveur qu'elle avait bien voulu lui témoigner, Pierre-le-Grand se fit aussi raconter l'histoire de sa jeunesse. Ouchakoff exécuta sa volonté avec cette naïve sincérité qui ne peut partir que d'un cœur pur et vertueux, pénétré d'amour et de confiance envers son bienfaiteur. Pierre en fut *si content*, qu'il fit sur-le-champ à Ouchakoff en don de plusieurs terres.

Par son mérite, son dévouement et ses services, Ouchakoff sut gagner dans la suite toute la confiance de l'empereur. En 1712, déjà son aide-de-camp, revêtu du grade de capitaine de la garde, il fut envoyé en Pologne, chargé de surveiller les officiers de ligne, ainsi que de conduire les troupes russes en Poméranie. En 1713, il eut ordre de se rendre à Moscou pour exécuter plusieurs commissions que l'empereur lui avait confiées; il lui fut entre autres choses ordonné de mettre fin aux abus auxquels les marchands de Moscou se livraient continuellement, de faire des perquisitions au sujet des paysans qui avaient déserté, et de choisir un certain nombre de jeunes marchands pour les envoyer aux pays étrangers. En 1714, major de la garde, il fit un second voyage à Moscou, chargé de nouveau de différentes commissions, et surtout de faire des recherches con-

cernant la dilapidation des deniers publics et le recèlement de ceux qui refusaient d'entrer au service de l'Etat. En 1715, Pierre-le-Grand, étant à Cronstadt, envoya Ouchakoff dans les différens gouvernemens de l'empire, pour avoir la surveillance de la juridiction et pour prévenir les injustices. L'empereur l'avait alors muni d'un ordre qui prescrivait aux chefs de ces provinces d'exécuter tout ce qu'il jugerait nécessaire de leur proposer. Il passa l'année 1716 à Moscou, où il resta jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante, faisant toujours des recherches sur les abus qui s'étaient glissés dans la magistrature des chambres de justice, et surtout dans les contrats faits avec la couronne.

Pendant son séjour à Moscou, il enrôla un assez grand nombre de jeunes gens, qui servirent à compléter le corps de la Finlande.

Vers la fin de l'année 1717, il se rendit à Nijnei-Novgorod pour y faire des perquisitions au sujet d'une grande quantité de bois abattus dans les forêts de l'Etat. En 1718 et 1719, Pierre-le-Grand lui confia l'inspection de la construction des vaisseaux, en lui disant : « Si vous vous acquittez de votre devoir, et si « vous répondez à mon attente, je vous en saurai gré « comme si vous remportiez une victoire, car nous ne « saurions en remporter si la flotte est en mauvais « état. »

En 1720 et 1721, outre l'inspection des travaux qui

se faisaient dans les différens chantiers, il fut aussi chargé de surveiller les prisonniers; et dans le courant de la même année (1721), le jour de la célébration de la paix conclue avec la Suède, il fut élevé au grade de général-major, en conservant toujours le titre de major de la garde. Il fut aussi nommé, à cette époque, membre du collége de l'amirauté et de la chancellerie secrète. En 1724, la dignité de sénateur lui fut conférée. En 1725, l'impératrice Catherine Ire le décora de l'ordre de Saint-Alexandre, le jour même qu'elle l'avait établi, et en 1727, elle le nomma lieutenant-général.

A l'avénement de Pierre II au trône, le cours de sa prospérité fut interrompu pour quelque temps. Ayant été au nombre de ceux qui, pendant le voyage de Menchikoff en Courlande, avaient conseillé à Catherine de l'éloigner de la Cour, il fut mis en prison, et ensuite transféré dans la ligne.

Le 4 mars 1730, l'impératrice Anne lui rendit sa dignité de sénateur; trois ans après, en 1733, elle le nomma lieutenant-colonel de la garde de Sémionovsky, puis général en chef. En 1740, lorsque la princesse Anne, épouse du duc Antoine-Ulric de Brunswick, après s'être déclarée régente jusqu'à la majorité du jeune Ivan son fils, se revêtit elle-même du cordon de Saint-André, elle en décora de ses mains le comte Outchakoff, qui était alors chef de la chancellerie secrète. L'impératrice Elisabeth le confirma chevalier de cet

ordre, et désirant donner un témoignage de l'estime qu'elle portait aux personnes que son père avait honorées de son affection, elle le nomma bientôt après, le 15 juillet 1744, à l'occasion de la célébration de la paix avec la Suède, comte de l'empire russe, dignité qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut à Pétersbourg, en 1747, âgé de soixante-dix-sept ans.

Je crois ne pouvoir mieux terminer la vie du comte Ouchakoff qu'en ajoutant que Pierre-le-Grand le préférait à nombre d'officiers supérieurs de sa garde, à cause de son amour pour la justice et du dévouement avec lequel il servait son prince et sa patrie. « Je m'es-
« timerais parfaitement heureux, disait l'immortel ré-
« formateur de la Russie, si j'avais le bonheur de pos-
« séder plusieurs serviteurs semblables à Ouchakoff. »
Ces paroles sont le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce guerrier valeureux.

FIN.

TABLE.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE.

ERRATA.

Page 22, ligne 2, à la note. Ninicon, *lisez* Nicon.

Page 48. Le général suédois *à* Lovenhaupt, *lisez* le général suédois Loevenhaupt.

Page 303, ligne 26. Les plus avantages, *lisez* les plus grands avantages.

Page 364, ligne 12. Juin, *lisez* juillet.

